



HAL
open science

À la vie!

Katy Hazan, Eric Ghozlan

► **To cite this version:**

Katy Hazan, Eric Ghozlan. À la vie!. Éditions Le Manuscrit, 2023, Témoignages de la Shoah, Philippe Weyl, 9782304054712. hal-04165013

HAL Id: hal-04165013

<https://hal.science/hal-04165013v1>

Submitted on 18 Jul 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Copyright

À la vie!

Katy Hazan

Éric Ghozlan

À la vie!

Les enfants de Buchenwald,
du *shtetl* à l'OSE

Préface d'Élie Wiesel

Seconde édition revue et augmentée

COLLECTION
TÉMOIGNAGES DE LA SHOAH



Le Manuscrit
Paris

© Éditions Le Manuscrit, 2023
ISBN : 978-2-304-05471-2

**Présentation de la collection
« Témoignages de la Shoah »
de la
Fondation pour la Mémoire de la Shoah (FMS)**

En lançant sa collection « Témoignages de la Shoah » avec les Éditions Le Manuscrit, et grâce aux nouvelles technologies de communication, la Fondation souhaite conserver et transmettre vers un large public la mémoire des victimes et des témoins des années noires des persécutions antisémites, de 1933 à 1945.

Aux nombreux ouvrages déjà parus la Fondation espère ainsi ajouter les récits de celles et ceux dont les voix sont restées jusqu'ici sans écho : souvenirs souvent enfouis au plus profond des mémoires individuelles ou familiales, récits parfois écrits mais jamais diffusés, témoignages publiés au sortir de l'enfer des camps, mais disparus depuis trop longtemps des rayons des bibliothèques.

Si quelqu'un seul ne peut décrire l'indicible, la multiplicité des récits peut s'en approcher.

En tout cas, c'est l'objectif que s'assigne cette collection à laquelle la Fondation, grâce à son Comité de lecture composé d'historiens et de témoins, apporte sa caution morale et historique.

Face à une actualité où l'instrumentalisation des conflits divers tend à obscurcir, confondre et banaliser ce que fut la Shoah, cette collection permettra aux lecteurs, chercheurs et étudiants de mesurer la spécificité d'une persécution extrême dont les uns furent acteurs, les autres, complices, et face à laquelle certains restèrent indifférents et les autres héroïques.

Puissent ces ouvrages inspirer à leurs lecteurs le rejet de l'antisémitisme et de toute autre forme d'exclusion, ainsi que l'esprit de fraternité.

Consultez le site Internet de la FMS : www.fondationshoah.org

**Comité de lecture
de la
Collection « Témoignages de la Shoah »**

Serge Klarsfeld, *président*
Stéphane Amélineau, *professeur-documentaliste*
Claude Bochurberg, *enfant caché*
Isabelle Choko, *rescapée de la déportation*
Alexandre Doulut, *historien*
Katy Hazan (OSE), *historienne*
Michel Laffitte, *historien*
Dominique Missika, *historienne*
Denis Peschanski, *historien*
Philippe Weyl, *responsable de la Collection*

Correction : Laurence Beilvert

Voir les **autres titres de la Collection** en fin de volume, pages 303 à 307.

*Peut-être éprouvait-il, comme tous les Juifs, le sentiment obscur
et un peu effrayant de porter en soi un passé plus long
que celui de la plupart des hommes.*

Irène Némirovsky

Des chiens et des loups

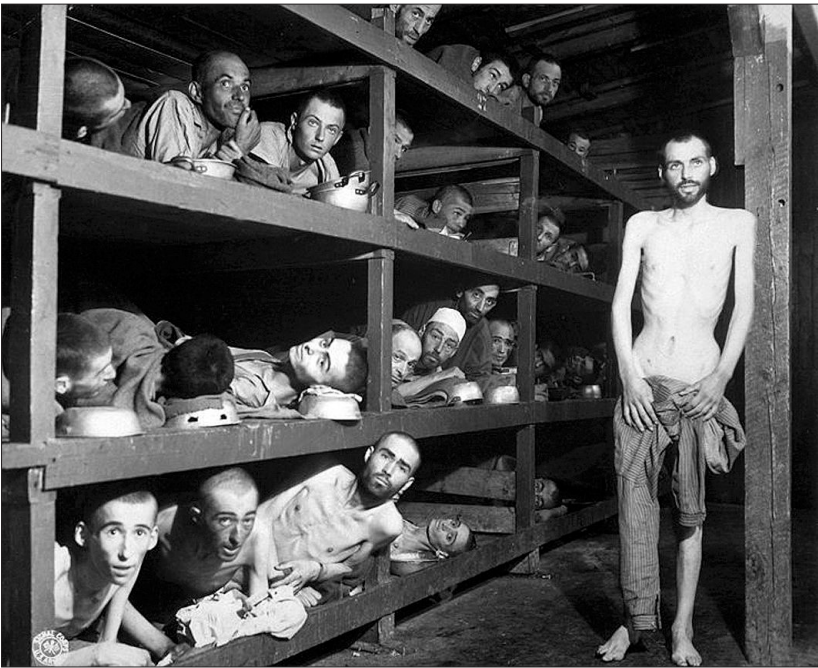
Paris, Éd. Albin Michel, 1940

Remerciements

Nous remercions chaleureusement toutes celles et ceux qui nous ont soutenus et aidés dans ce travail : le service Archives et histoire de l'OSE, plus particulièrement Michèle Allali et Dominique Rotermund ; Georges Bensoussan pour ses corrections historiques ; Carine Libermann qui a permis l'exploitation du questionnaire, Julien Lhainault qui a retranscrit les premiers entretiens, Patrice Dana qui a mis à notre disposition son temps et ses compétences informatiques, Michael Freund pour ses conseils attentionnés ; Catherine Fogel et Yann Jurovics qui nous ont accordé du temps et communiqué des documents.

Enfin, merci à Paule Ghozlan et Henri Ostrowiecki pour leur soutien et leur patience.

L'OSE tient à remercier la Mairie de Paris ainsi que la Fondation pour la Mémoire de la Shoah pour son soutien et la réalisation de cette édition dans sa Collection « Témoignages de la Shoah ».



Déportés rescapés (dont Élie Wiesel, au 2^e niveau en partant du sol, 7^e en partant de la gauche) dans un des baraquements de Buchenwald photographiés à la libération du camp, avril 1945.

Préface

par Élie Wiesel

Je lis ces histoires captivantes qui évoquent avec talent et amour le passé proche et lointain des adolescents privés de leur enfance, et je me replonge dans les miennes. Souvent elles se touchent et se croisent. Alors, je les accompagne en souriant.

Bâtir sur les ruines, est-ce donc possible ?

Noms et destins familiaux. La même fraternité les habite. Questions inévitables, empreintes de mystère : comment fait-on pour transformer la mélancolie en bonheur, le désespoir en promesses ?

Écouis, Ambloy, Taverny, Versailles : la découverte d'une humanité différente, chaleureuse, vibrante de vie et d'espoir. Comment nous en souvenir sans rappeler l'immense gratitude que nous devons à la merveilleuse Niny, toujours accueillante et gracieuse, à Judith, calme et apaisante, à Mireille, souvent agitée et généreuse, ainsi qu'aux directeurs George Garel, Robert Job, Jacques et Margot Cohn, et Félix Goldschmidt ? Savaient-ils à quel point leur dévouement et leur sensibilité nous ont tous émus et marqués ?

Le retour à la vie plus ou moins normale, plus ou moins redevenue quotidienne : dormir dans des lits, repas réguliers, soucis et joies simples. Les premiers offices terminés par le *kaddish* collectif. Les prières de shabbat, les réunions d'étude

avec les jeunes de *Yeshouroun*. La redécouverte du *Talmud*, les souvenirs du monde hassidique avec ses contes et ses mélodies.

Mes chants, les feux de camp. Les premières amitiés, les premiers liens.

Les premières interrogations sur le chemin à suivre. Rester en France ? Partir illégalement pour la Palestine ? Chercher des familles en Amérique, en Afrique du Sud ou en Australie pour essayer de s'y rendre et les rejoindre ? Les conseils, c'est de l'OSE qu'on les attendait.

Des visages surgissent dans la mémoire et chacun est un appel : Kalman et Binem, Menashé et Moishe-Leib, Armin et Lolek, David et Izio, les frères Finkelsztajn...

Je me rappelle l'immense érudition de Shoushani, la passion pour la littérature de Nicolas, l'humour acerbe de Shimen : chacun occupe une place dans nos souvenirs.

Les promenades d'Ambloy, les soirées à Taverny, la chorale de Versailles... Heures privilégiées, échanges fructueux, romans d'apprentissage vécus... Le besoin de recommencer à ne plus voir en l'autre une menace, une source de péril, mais une invitation au partage. Les premiers mots d'amour, les premiers rêves dépourvus de cauchemars. Myriam et Rita, Clara et Janine, et Ève, oui Ève si spéciale, soliste merveilleuse et âme pure dont la voix et le regard ne me quittent pas.

Lire ce livre c'est dire merci à eux tous.

Introduction

En 2003, les manifestations du 90^e anniversaire de l'OSE sont l'occasion d'une rencontre entre Armand Bulwa, ancien du camp de concentration nazi de Buchenwald, et les auteurs de ce livre : Katy Hazan, historienne du service Archives et Histoire de l'OSE, et Éric Ghozlan, psychologue et actuel directeur de la Maison d'enfants de l'OSE de Draveil.

Armand Bulwa nous a demandé d'exploiter le questionnaire adressé en 1991 à ses camarades de déportation. Une centaine de réponses étaient parvenues des quatre coins du monde¹. Après la disparition récente de Willy Fogel, en février 2003, avec qui il avait décidé de poursuivre ce travail de mémoire, ce livre devenait un impératif.

Comment parler de l'Œuvre de Secours aux Enfants en 2003 et transmettre aujourd'hui son héritage, ses valeurs, sans mentionner cette part inattendue de son histoire ? La notoriété de l'OSE se construit d'abord sur son activité de sauvetage d'enfants pendant la Seconde Guerre mondiale, sur l'incroyable constitution de ses réseaux de caches² et de mise

1. Voir en annexe la liste et le parcours de ceux qui ont répondu. Les réponses les plus détaillées ont été incorporées au texte d'ensemble.

2. Sabine Zeitoun, *L'Œuvre de secours aux enfants (OSE) sous l'Occupation en France*, Paris, Éd. L'Harmattan, 1990.

à l'abri des déportations de 5 000 enfants, puis de l'accueil après la guerre des orphelins de la Shoah¹.

Une autre histoire se déroulait simultanément pour d'autres enfants qui n'ont pas eu la chance d'être cachés en France ou en Suisse. Cette autre histoire est celle d'enfants juifs habitant la Pologne, la Hongrie, la Roumanie ou la Tchécoslovaquie qui ont subi les persécutions, les ghettos, la disparition de leur environnement puis la déportation après la liquidation du ghetto.

Être enfant à Buchenwald, c'est cette part de leur vie chaque fois singulière que treize anciens de Buchenwald, déportés pour certains à l'âge de quatre ans, ont accepté de partager avec nous. Faisceaux de parcours intimes et uniques qui vont se retrouver dans des conditions parfois similaires, parfois différentes, réunis dans les mêmes ghettos, les mêmes usines de travail, le même camp de concentration, la même baraque. Puis vont être libérés et accueillis ensemble par l'OSE.

Ce sont ces parcours croisés que nous allons vous présenter à partir des témoignages audiovisuels, enrichis de documents personnels et des documents d'archives conservés par l'OSE.

Plutôt que de les présenter de façon linéaire, nous avons choisi d'écrire ces récits de vie sous la forme d'un entrelacement, pour faire dialoguer entre eux ces différents parcours, même si dans les faits, la plupart ne se sont rencontrés qu'au camp de Buchenwald.

Dans ce travail de recueil de la parole des survivants de la Shoah, tout compte, chaque instant, chaque geste, chaque expression, chaque soupir, chaque silence, chaque mot et la langue dans laquelle ce mot est exprimé.

Notre présupposé de travail a été de laisser parler chacun selon son rythme en posant un minimum de questions. Au départ de ce projet, nous avions une idée très imprécise de la finalité de ces enregistrements que nous avons menés tout au

1. Katy Hazan, *Les Orphelins de la Shoah. Les maisons de l'espoir (1944-1960)*, Paris, Éd. Les Belles Lettres, 2000.

long de l'année 2004 et dans les premières semaines de 2005. Nous avons commencé par les rencontrer ensemble, puis, très rapidement, après deux séances, nous avons décidé de leur proposer des rencontres individuelles pour que chacun ait le temps de déployer sa propre mémoire.

Nous avons alors eu le privilège de rencontrer chaque fois des hommes exceptionnels, tant par leur parcours que par l'humanité et l'intelligence qui se dégagent de leur personnalité. Notre difficulté a été tout au long de cette année de nous hisser à la hauteur de leur humanité, d'oublier nos rancœurs reconstruites envers une époque que nous vivons par procuration, d'abandonner nos préjugés historiques, nos constructions théoriques pour nous mettre tout simplement à leur écoute dans une juste distance. Dans toute la douleur de la transmission de ces histoires se transfèrent aussi une étonnante force de vie, l'optimisme, la volonté et la détermination que, destinataires de ces témoignages, nous portons à notre tour.

Katy Hazan connaissait déjà certains survivants qu'elle avait rencontrés au moment de l'écriture de son ouvrage *Les Orphelins de la Shoah*. Elle y avait consacré un chapitre sur l'histoire de leur accueil à l'OSE. Forte de la confiance que ces survivants lui avaient déjà accordée cinq ans auparavant, Katy a été le lien et le moteur de ce projet, efficacement relayée par Armand Bulwa et Élie Buzin qui l'ont aidée à contacter leurs camarades de déportation.

Éric Ghozlan avait participé de 1995 à 1997, en tant qu'interviewer, à la collecte de témoignages audiovisuels réunis par la Fondation Spielberg. Dans la suite de cette expérience, il a maintenu ouvert son questionnement sur la déportation par des travaux universitaires de psychanalyse.

Cette entreprise de recueil de témoignages des « enfants de Buchenwald » n'est pas la première. Dès 1945-1946, un

psychologue américain, David P. Boder¹ s'assigna la mission de parcourir l'Europe pour recueillir les témoignages des jeunes déportés. C'est ainsi qu'il rencontra Jurek Kestenberk au château de Boucicaut.

Dans un rapport interne de l'Union-OSE, Ernst Jablonski (dit Jouhy) et le D^r Eugène Minkowski relatent en 1946 les difficultés concernant l'accueil des « enfants de Buchenwald » à Écouis².

Plus tard, les premières à relayer cette mémoire particulière de la Shoah furent les éducatrices, les pédagogues ou assistantes sociales de l'OSE³ qui accueillirent les enfants de Buchenwald. En 1965, Judith Hemmendinger⁴ sera invitée par les enfants de Buchenwald à commémorer à New York la libération du camp.

Plus près de nous, Élie Wiesel⁵, inlassable témoin dont l'œuvre inspirée accompagne notre travail depuis son commencement, témoigne à son tour, et de sa place, de son accueil par l'OSE, dans son autobiographie publiée en 1994.

Enfin citons Myriam Rouveyre en 1995, journaliste, qui dans un livre sur le camp de Buchenwald, leur consacre un chapitre⁶.

-
1. *Fresh Wounds. Early Narratives of Holocaust Survival*, sous la dir. de Donald L. Niewyk, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 1998. Cet ouvrage présente 36 entretiens de survivants réfugiés sur 109 enregistrés sur bandes magnétiques en 1946 par le psychologue américain David P. Boder alors âgé de soixante ans.
 2. *Les Enfants de Buchenwald*, rapport de l'Union-OSE, Genève, 1946. Corédigé par le D^r Eugène Minkowski, président de l'OSE-France depuis sa création en 1933, et Ernest Jablonski, dit Jouhy, adepte de la pédagogie nouvelle.
 3. Rachel Minc, *L'Enfer des innocents. Les enfants juifs dans la tourmente nazie*, Paris, Éd. du Centurion, 1966, p. 16. Lotte Schwarz, *Je veux vivre jusqu'à ma mort*, Paris, Éd. du Seuil, 1979. Alfred et Françoise Brauner, *L'Accueil des enfants survivants*, Paris, Cahiers du Groupement de recherches pratiques pour l'enfance, 1994.
 4. Judith Hemmendinger, *Les Enfants de Buchenwald. Que sont devenus les 1 000 enfants sauvés en 1945?*, préface d'Élie Wiesel, Lausanne, Éd. Pierre-Marcel Favre, 1984. Judith dirigea la Maison d'enfants de Taverny de 1945 à 1947. En 1965, invitée par les anciens à commémorer à New York la libération du camp, elle s'autorise alors à parler de leur histoire à ceux qui acceptèrent de se livrer vingt ans après. Ces entretiens-portraits constitueront la trame du livre. En 1981, elle soutient une thèse à Strasbourg intitulée, *À la sortie des camps de la mort : réinsertion dans la vie*.
 5. Élie Wiesel, *Tous les fleuves vont à la mer*, Paris, Éd. du Seuil, 1994.
 6. Miriam Rouveyre, *Enfants de Buchenwald*, Paris, Éd. Julliard, 1995.

Héritiers de ces illustres professionnels de l'OSE, nous inscrivons finalement nos pas dans les leurs en recueillant les témoignages des « enfants de Buchenwald », soixante ans après la libération des camps, à la différence près que, pour la première fois, ce recueil de leur parole est à leur initiative.

La question centrale est posée : « Que faire de ces témoignages ? » « Peuvent-ils avoir une autre fonction que celle de dire ce qui fut ? » Répondre inlassablement à la question du « Comment ? », comme nous l'a enseigné l'historien Raul Hilberg, sans attente supplémentaire, sans recherche du « Pourquoi ? ».

Alors, humblement, écoutons ce parcours chaque fois singulier que nos anciens ont accepté de nous confier...

* * *

Dix-huit ans après, nous reprenons la plume pour raviver le souvenir des enfants de Buchenwald. Sur les 25 ayant fait souche en France, il n'en reste que quatre : David Perlmutter, Izio Rosenman, Armand Bulwa et Léon Lewkowicz. En 2020, certains¹ ont eu envie de raconter eux-mêmes leur histoire, dans la continuité de leur vie, comme pour exorciser l'horreur et ne garder que les certitudes de ce qu'ils sont devenus. « Le récit inspirant d'une vie après Auschwitz », comme il est écrit sur la couverture du livre d'Élie Buzyn. Leurs histoires se croisent, deux sont de Pitrkow, deux sont de Lodz, mais ils ne se rencontrent vraiment qu'à Écouis grâce à l'OSE. Que nous disent-ils ? À la suite de David Perlmutter, qu'ils étaient destinés à mourir comme le million et demi d'enfants assassinés pendant la Shoah. Ils sont tous des exceptions, qui n'ont

1. Il s'agit d'Armand Bulwa, *Après le bois de bêtres. Mémoires*, Paris, Éd. de L'Archipel, 2020 ; David Perlmutter, *Une enfance à nulle autre pareille*, Nice, Éd. Ovadia, 2019 ; Élie Buzyn, *J'avais 15 ans. Vivre, survivre, revivre*, Paris, Éd. Alisio, 2018 ; Léon Lewkowicz et Katy Hazan, *Abi Gežunt! Tant que l'on a la santé*, Paris, Éd. Le Manuscrit, 2022.

connu que l'enfermement. Et que dire d'Henri Zonus, sauvé par un amoncellement de cadavres au camp de Skarzysko¹.

Ce sont tous des passeurs de mots, à la recherche des traces. Ils nous racontent la gradation de l'horreur par petites touches. Qu'est-ce que survivre et à quoi? Chacun répond avec son propre vécu, survivre aux coups, à la peur, au vol des chaussures, au typhus, aux marches de la mort. Mais tous reviennent au même mot, il faut résister à la déshumanisation minutieuse, systématique.

Et ils y sont arrivés, tous portés par le souvenir de leurs parents. Mais il a été difficile de sortir psychiquement de l'enfer. Alors il faut se reconstruire et aller de l'avant, être le meilleur...

1. Voir dans la présente collection, Henri Zonus, *Destin d'un miraculé*, Paris, Éd. Le Manuscrit/ Fondation pour la Mémoire de la Shoah (FMS), 2013.

1

Trois groupes, trois cultures, une histoire

Ils s'appellent : Aron/Armand Bulwa, Lolek/Élie Buzyn, Abraham/Albert, Chaïm/Charles et Herszel/Henri Dymant, Chaim/Charles et Yenkl/Jacques Finkel, Willy Fogel, Georges Jurovics, Jurek/Georges Kestenber, Léon Lewkowicz, David Perlmutter, Izio Rosenman, Ijo Schächter, et Alexandre Strol.

« Les enfants de Buchenwald », comme ils se nomment eux-mêmes, ne sont pas originaires de nulle part. Avant d'être déportés à Buchenwald, ils étaient des petits Juifs polonais, hongrois, roumains ou tchèques. Ils sont nés dans des *shtetls* ou dans des grandes villes de la Pologne juive, en Transylvanie ou en Bucovine. Fils d'artisans ou d'industriels, ils ont chacun une histoire familiale qui s'inscrit dans une communauté culturelle juive empreinte de la culture nationale. Avant d'entrer dans la grande Histoire, qui a rompu les liens familiaux avec une violence absolue, ils ont vécu, pendant deux ou quatre ans pour les plus jeunes, dix ou douze ans pour les autres, à la charnière d'un monde en pleine mutation, le monde yiddish de la Pologne moderne, celui des campagnes roumaines ou des villes hongroises ou slovaques. Ils l'évoquent à présent, en recollant des morceaux de photos,

en donnant cohérence à des lambeaux de souvenirs de ce temps d'avant la déportation, ce temps qui les a constitués et dont ils sont si fiers. Ils n'ont pas grand-chose de l'époque perdue à transmettre à leurs enfants, mais ce « pas grand-chose » est source de vie. Apatrides exilés, restés pour la plupart sans famille après le désastre, ils sont les derniers survivants d'un monde anéanti.

Ils représentent trois groupes bien distincts, trois cultures ashkénazes de l'Europe de l'Est, dont la présence est attestée dès l'époque médiévale¹ : sur les 426 enfants de Buchenwald, 211 sont polonais. Les Hongrois (43) et les Roumains² (118) se sont entremêlés au gré des changements de frontières et les Tchèques (49) sont de culture allemande. Enfin, quatre sont lithuaniens et deux viennent de Berlin et de Cologne.

À la veille de la Seconde Guerre mondiale, les Juifs polonais constituent la proportion la plus importante des Juifs d'Europe centrale. Ils sont 3 300 000 répartis sur tout le territoire, dont un million en Galicie, tandis qu'ils sont près de 500 000 en Hongrie et 800 000 en Roumanie. Les disparités tant géographiques que démographiques donnent des situations très contrastées en fonction de modèles culturels différents puisés dans l'histoire de trois empires, allemand, russe et austro-hongrois, et d'un pays à l'existence incertaine et trois fois contestée, la Pologne.

Les Juifs traversent les siècles malgré les pogroms, et les communautés survivent au gré des soubresauts de l'histoire, jusqu'au seuil de ce siècle qui vit, mêlée aux plus formidables progrès humains, la tentative de leur éradication de la surface de la terre³.

1. Voir l'ouvrage collectif dirigé par J. Baumgarten, R. Ertel, I. Niborski, A. Wierviorka, *Mille ans de cultures ashkénazes*, Paris, Éd. Liana Levi, 1998 (1994).

2. Beaucoup se sont déclarés roumains pour échapper aux tensions préexistantes dans le camp entre Polonais et Hongrois.

3. Voir en annexe du présent volume le rappel historique de l'existence et du développement de ces communautés.

Trois groupes culturels

Les Juifs de Pologne

En 1920, l'Europe orientale issue des traités de Versailles et de Trianon est totalement remodelée, ce qui transforme également la configuration des communautés juives de cette région.

La Pologne renaît de ses cendres avec 40 % de population allogène, dont 10 % de Juifs. La « question juive » est intégrée à celle des minorités nationales au même titre que la question des Ukrainiens et des Allemands. Cependant, une particularité touche la minorité juive qui est victime de 110 pogroms dans le pays entre 1918 et 1919. Cela augure mal de la place des Juifs dans la construction nationale.

Faute de mener à bien un projet d'expulsion géographique des Juifs, la Pologne fascisante de Pilsudski met en place un arsenal de mesures discriminatoires et connaît un regain de pogroms entre 1935 et 1936.

Dans ce contexte, la vitalité du judaïsme polonais, qui se manifeste dans bon nombre de domaines – la presse, l'éducation, mais également la multiplication des partis politiques et des mouvements de jeunesse –, est étonnante et laisse espérer une amélioration des droits de la minorité juive.

La vie culturelle est foisonnante et le système scolaire inédit¹. Un circuit se développe en parallèle avec, d'une part, des écoles juives reconnues par le gouvernement où l'enseignement est en langue polonaise, mais avec la possibilité d'apprendre l'hébreu. D'autre part, le choix est donné entre deux réseaux, celui des écoles yiddish, langue reconnue comme une des langues nationales juives, et les écoles Tarbout, où l'enseignement est entièrement dispensé en hébreu. De plus, il existe

1. Voir Annette Wieviorka, « Les Juifs de Varsovie à la veille de la Seconde Guerre mondiale », dans *Les Cahiers de la Shoah*, n° 1, Paris, Éd. Liana Levi, 1994.

une palette étendue d'écoles privées choisies par les familles selon le degré de religiosité et les options politiques affichées.

Les familles des « enfants de Buchenwald » sont le reflet de cette diversité. La majorité fait partie soit de l'intelligentsia, soit de cette catégorie socialement établie dans le commerce ou l'industrie qui a accumulé des biens. D'autres familles, issues de milieux plus modestes, vivent dans des petites bourgades comme commerçants ou artisans.

L'entrée dans la modernité avec la sécularisation de la *haskala*, concerne toutes les familles, même les plus orthodoxes. Les tensions décrites, à la fois internes et externes, montrent que certains sont dans l'impasse et que la seule issue possible pour faire des études supérieures ou pour militer reste l'émigration, soit vers la Palestine, soit vers la France pour les plus politisés, soit vers les États-Unis pour les plus entrepreneurs, malgré les lois des quotas.

Cette situation incertaine va alimenter un flux continu d'émigrants dont les plus conscients pressentent le danger.

Mais que faire sur place ? Fatalisme ? Aveuglement ? Ou impuissance ? Les Juifs de Pologne ne peuvent se douter du danger à venir ni comprendre que celui-ci est d'une tout autre nature que l'oppression qu'ils subissent depuis des siècles.

Les Juifs de Roumanie

En 1920, la Roumanie¹ double sa superficie, récupérant la Bucovine, la Bessarabie et la Transylvanie et, par la même occasion, les Juifs de ces provinces. Les communautés juives de Roumanie sont donc socialement et historiquement très hétérogènes. Les voix juives sont politiquement très éparpillées et ne peuvent combattre efficacement la montée du fascisme aux couleurs nationales de Codreanu avec sa Garde de fer. À

1. Voir Carol Iancu, « Les Juifs en Roumanie jusqu'à la Seconde Guerre mondiale », dans *Mille ans de cultures asbkénazes*, op. cit., 1994, p. 242-252.

partir de 1927 et jusqu'en 1933, le pays est secoué d'émeutes anti-juives violentes venant soit des universités, qui dès 1922 réclament un *numerus clausus*, soit des organisations d'extrême droite. Une législation antisémite se met en place avant même les lois de Nuremberg, dans les entreprises roumaines. À partir de 1938, le roi Carol II impose sa propre dictature et poursuit la politique antisémite des gouvernements précédents par un décret-loi sur la révision de la citoyenneté : plus de 225 000 personnes perdent la citoyenneté roumaine.

Les Juifs de Hongrie

La situation de la Hongrie est différente. En 1920, elle fait partie des pays vaincus, dont le territoire est amputé des deux tiers au profit de la Tchécoslovaquie, de la Roumanie et de la Yougoslavie. Après l'intermède du révolutionnaire Béla Kun, lui-même juif, c'est l'amiral Miklós Horthy qui prend le pouvoir en 1920. L'élite politique se retourne contre les Juifs, les rejetant en dehors de la nation comme ennemis de l'intérieur et éléments inassimilables.

En 1938, sous l'influence du III^e Reich allemand qui atteint la frontière occidentale de la Hongrie, des lois antisémites édictées en 1938, 1939 et 1941 marginalisent les Juifs, provoquant une vague de conversions au catholicisme. La Hongrie récupère dans le même temps la partie méridionale de la Slovaquie et ses Juifs ; puis, le 30 août 1940, la Transylvanie du Nord et ses 150 000 Juifs.

D'une façon générale, les Juifs ont manifesté une confiance inébranlable dans l'État qui les avait toujours protégés. Ils n'ont, encore moins qu'ailleurs, pu anticiper des événements aussi brutaux et radicaux que la déportation massive, pourtant organisée seulement en 1944.

Une histoire

De la guerre au génocide, un meurtre planifié

« Les enfants de Buchenwald » ont donc entre 2 et 12 ans lorsque la guerre éclate. Ballottés par l'Histoire, ils vivent « la fin du monde », la fin de leur monde, celui de mille ans de culture ashkénaze, à l'échelle d'une famille d'abord, d'une communauté, puis de tout un peuple, phénomène totalement inconnu jusque-là. Comment, dès lors, leurs parents pouvaient-ils imaginer quoique ce fût ? Et, surtout, comment anticiper des décisions qui ont mûri dans le petit cercle des dirigeants nazis pour se transformer en crime de masse que tout une société a favorisé, et qui s'est déroulé exactement selon les plans des assassins, dans l'indifférence du monde ?

Les quelque 2000 mesures anti-juives prises entre mars 1933 et 1941 préfigurent le génocide¹. Mais, de l'idée d'émigration forcée à celle de ghettoïsation sur place, puis enfin aux tueries de masse, « la solution finale de la question juive » ne s'est pas imposée d'emblée. Hésitations dues aux orientations contradictoires des différents commissaires du Reich, ou pragmatisme lié aux réalités des conquêtes territoriales vers l'est, qui apportent toujours plus de Juifs ? Le meurtre de masse programmé et planifié commence en Pologne, puis en Russie, pratiqué par les *Einsatzgruppen*², ces groupes mobiles de tuerie arrivés dans les bagages de la *Wehrmacht*. Pourtant, rien ne semble véritablement décidé avant l'automne 1941. Le plan de transfert à Madagascar en 1940, après la victoire sur

1. Georges Bensoussan, *Auschwitz en héritage ? Du bon usage de la mémoire*, Paris, Éd. Mille et Une Nuits, 2003, p. 271.

2. « Groupes d'intervention » : formations militaires du III^e Reich agissant à l'arrière du front de l'Est pour exterminer les Juifs et les opposants politiques. Composés de membres de la SS et d'auxiliaires locaux, les *Einsatzgruppen* assassinèrent près d'un million et demi de Juifs. Leur action fut la première phase de la Shoah, avant la mise en place des camps d'extermination. [ndrc]

la France, séduit Alfred Rosenberg, ministre du Reich pour les territoires de l'Est, qui s'oppose à Himmler et à l'Office central de la sécurité du Reich (RSHA). Hans Franck, commissaire du Gouvernement général ne veut pas entendre parler de la réserve de Nisko près de Lublin, ni de toute autre solution de ce type sur son territoire.

Sous-hommes, main-d'œuvre esclave, les Juifs sont condamnés à disparaître, mais leur destruction dépend du cours de la guerre. La prophétie maintes fois annoncée d'Hitler depuis 1924, selon laquelle les Juifs « fauteurs de guerre » doivent payer, se concrétise dans le contexte de la « guerre totale ».

L'entrée en guerre des États-Unis suit de peu l'invasion de l'URSS, en juin 1941. La conquête des territoires à l'est offre à Hitler 6 millions de Juifs dont le sort est différent de celui des 30 millions de Slaves qui seraient déportés au-delà de l'Oural, après la victoire sur l'Union soviétique.

En fait trois solutions sont envisagées, débattues et successivement testées pour les populations de l'Europe de l'Est : la solution dite « bolchevique » de l'extermination des élites, utilisée en Pologne ; la solution dite « allemande » des « trois tiers », un tiers germanisé, un tiers réduit en esclavage dans le cadre de la rationalité économique et un tiers déporté ; enfin, la solution « Gengis Khan » de l'extermination totale.

La position radicale d'Hitler apparaît dans ses discours dès le printemps 1941, mais surtout après octobre quand il devient manifeste que la guerre à l'est sera plus longue que prévue. Deux décisions sont alors prises : la déportation de tous les Juifs du Reich vers le Gouvernement général de Pologne, et l'interdiction d'émigrer pour tous les Juifs d'Europe. Les premiers camions à gaz sont utilisés le 7 décembre 1941 à Chelmno, tandis que les unités mobiles de tuerie opèrent en URSS dès le 23 juin 1941.

La conférence technique de Wannsee du 20 janvier 1942 ne fait que décider des lieux de mise à mort et du convoiage.

L'histoire s'accélère et les événements se succèdent quasi simultanément d'un bout à l'autre de l'Europe : 16 et 17 juillet 1942, la rafle du Vél' d'Hiv' à Paris ; 17 et 18 juillet, la venue de Himmler à Birkenau ; 22 juillet, la grande *Aktion* dans le ghetto de Varsovie. Entre temps, les grands centres de mise à mort de Pologne sont opérationnels dès avril : Belzec, Sobibor, Treblinka.

Pendant ce temps, en Pologne...

Très vite et très tôt, Les Juifs de Pologne sont pris dans une nasse. Les « enfants de Buchenwald » habitent Lodz, Piotrkow, Varsovie, Dzialoszyce, Kozienice, Demblin, autant de points plus ou moins grands, plus ou moins connus sur une carte de géographie, autant de pièges inimaginables. Et le pire toujours devant, jusqu'à l'épuisement. Les Juifs de Pologne tentent de survivre, désespérément seuls.

Tout commence si brusquement

Le 1^{er} septembre 1939, Hitler envahit la Pologne. Varsovie, la capitale, est bombardée, Juifs et Polonais fraternisent un court instant. Le 28 septembre, le pays n'existe plus, dépecé par les Allemands et les Soviétiques. À l'ouest, le *Warthegau*¹, avec Lodz est intégré au Reich, vaste ceinture de germanisation et de colonisation, tandis que les Juifs sont rassemblés dans le reste du pays, le Gouvernement général de Pologne, où l'occupation allemande montre son vrai visage. Dès l'automne 1939 tombent les premiers décrets : interdiction pour les Juifs de travailler dans la grande industrie, de cuire le pain, de gagner plus de 500 zlotys (alors que le pain coûte 80 zlotys le kilo), interdiction de vendre ou d'acheter aux « aryens ». Dès leur entrée, les soldats allemands de la

1. Division territoriale du pays de la rivière Warta, territoire de Grande-Pologne occupé, annexé et incorporé au III^e Reich après la défaite de l'armée polonaise en 1939. [ndrc]

Wehrmacht cherchent, par tous les moyens, à humilier la population juive. Ils coupent les barbes et les *peots*¹ des plus religieux, obligent les Juifs à faire de la gymnastique dans les rues et violent les femmes. Hans Frank, nommé gouverneur général organise l'ordre nouveau par le marquage. Le 12 novembre, tout Juif de plus de douze ans doit porter un signe distinctif, un brassard blanc au bras gauche frappé d'une étoile de David bleue. (Dans le *Warthegau*, ils sont astreints au port de deux étoiles jaunes, l'une cousue sur la poitrine, l'autre dans le dos.)

Chassé-croisé

Les uns fuient, les autres arrivent. D'autres encore décident de rester sur place. Chacun pense trouver la solution qui les protégera. Les Lewkowicz tentent de rejoindre le grand-père paternel dans Varsovie bombardée et regagnent Lodz au bout de quelques jours. Les Perlmutter auraient pu rester à Lodz, mais ils préfèrent aller plus à l'est, à Piotrkow. Les Chapnick partent aussi de Lodz pour Nowy-Korczyn, la ville natale de la famille dans le Gouvernement général, où la vie est supposée être moins dure que dans la région rattachée au Reich allemand. Souvent, les Juifs des grandes villes reviennent dans les villages où ils ont encore des racines, se sentant plus en sécurité. Les Fogel, eux, ne savent que décider, ils partent de la petite ville de Sosnowiec à la frontière de la Silésie, envahie dès les premiers jours de la guerre, pour se réfugier dans le village des grands-parents maternels à Dzialoszyce, à 30 kilomètres de là, et reviennent, pour ensuite fuir dans la campagne et revenir encore au même endroit, pour finir par se faire prendre. Car où fuir dans ce milieu si hostile, quand les Polonais n'attendent qu'une chose, prendre leur place ?

1. « Payes », en yiddish, ou papillotes : mèches de cheveux que les Juifs pratiquants se laissent pousser sur la tempe, suivant un précepte religieux.

Tout bascule si soudainement

Certains villages aux trois quarts juifs deviennent instantanément des ghettos, vidés au fur et à mesure de l'avancée du front. Ce processus de ghettoïsation, et donc de regroupement des populations environnantes, n'est qu'une étape transitoire en attendant l'expulsion définitive. Si les préliminaires administratifs sont relativement simples, l'établissement des ghettos eux-mêmes se fait lentement. Les premiers ghettos, quartiers délimités et clos, sont plus facilement installés dans les petites villes. Ceux des grandes métropoles comme Lodz ou Varsovie nécessitent une véritable mise en scène de la terreur et surtout un savoir-faire technique concernant tous les problèmes spécifiques de gestion.

À la fin de l'année 1941, presque tous les Juifs du Gouvernement général sont parqués dans des ghettos dirigés par un Conseil juif, le *Judenrat*, désigné par les autorités allemandes : Lodz et Varsovie en 1940, Cracovie et Lublin en 1941. Enfin, le ghetto de Lwow (Lemberg), capitale de la Galicie, conquise au détriment des soviétiques clôt l'année 1941.

Les ghettos vont servir de lieux de travail forcé pour contribuer à l'effort de guerre allemand. Ainsi, les Juifs entrent, malgré eux, dans une dramatique logique de productivité, gage de leur survie momentanée. Ils vont travailler dans des bagnes à l'extérieur des ghettos, propriété de la *Wehrmacht*, ou de la SS. D'abord recrutés et désignés par les *Judenrat*, ils deviennent volontaires au fur et à mesure que la situation se dégrade dans les ghettos.

En 1942, ils sont 6 000 à sortir quotidiennement du ghetto de Varsovie et à se rendre dans 75 de ces lieux recherchés pour pouvoir survivre. Sortir, c'est espérer rapporter un peu de nourriture dans le ghetto et, après les grandes déportations, c'est avoir une petite chance de rester en vie.

Pire, certains lieux, comme le camp de Plashow évoqué dans le film *La Liste de Schindler*, près du ghetto de Cracovie, sont

considérés comme des lieux « privilégiés ». Les Juifs doivent payer de fortes sommes pour aller y travailler et devenir des esclaves. C'est ce que fit le père de Willy Fogel, protégeant alors un temps sa famille des déportations.

D'autres camps de travail sont plus terribles encore, mais ils sont plus lointains et, en général, on n'en revient pas pour raconter.

À partir de 1941, il faut équiper les soldats allemands sur le front de l'Est. Les ghettos sont mobilisés dans une logique productiviste de plus en plus contraignante. Dans la perspective du terrible hiver russe, la fourrure devient une matière stratégique, ordre est donné en décembre 1941 à tous les Juifs de Pologne de livrer leurs fourrures.

Ateliers et petites manufactures se multiplient, aussi bien dans le ghetto de Lodz que dans celui de Varsovie.

Les « enfants de Buchenwald » originaires de Pologne connaissent tous le travail forcé à l'intérieur du ghetto, cela leur permet de faire vivre leur famille et d'échapper aux premières grandes déportations, même si une partie des leurs subit les sélections et disparaît. Malgré ces souvenirs tragiques, le ghetto est pour beaucoup d'entre eux un lieu familier où la famille reste encore unie, pour un temps.

Tout se précipite si lentement

Les grandes déportations commencent à peu près simultanément partout, entre mars et octobre 1942, dans le cadre de l'opération *Reinhardt* qui doit mettre en œuvre la « solution finale » en Pologne par l'installation et la mise en service des trois grands centres de mise à mort du Gouvernement général : Belzec, Treblinka et Sobibor.

Les Juifs de Lublin disparaissent à Belzec en mars 1942, événement connu dans le ghetto de Varsovie où circulent, au même moment, les rumeurs d'un « plan d'évacuation vers l'est » qui se concrétise le 22 juillet. Les Kestenberg y échappent.

À Lodz, la grande évacuation, la *szpera* en polonais, commence par la déportation des enfants de moins de dix ans. À la fin du mois de septembre 1942, ce sont tous les Juifs qui sont arrêtés pour être triés. Les Buzyn y échappent grâce à la présence d'esprit de leur jeune fils Lolek. Les Lewkowicz également. En octobre, c'est au tour du ghetto de Piotrkow d'être liquidé. David Perlmutter et son père, Armand Bulwa et son oncle partent vers des destinations inconnues.

Certains restent jusqu'aux liquidations définitives, Lolek Buzyn, par exemple, à Lodz, ou Jurek Kestenberg, qui assiste, caché avec ses parents, aux incendies qui mettent un terme à la révolte du ghetto de Varsovie en avril 1943.

Après les ghettos, le travail forcé continue dans des lieux inconnus où les normes et les repères ne ressemblent plus à rien : encore plus de vermine, encore plus de travail, encore plus de faim.

La main-d'œuvre provenant des ghettos alimente des camps de travail contrôlés par les SS. Ils sont 45 000 en juin 1943, éliminés progressivement, en dépit de l'intérêt économique qu'ils représentent.

Les uns sont parqués dans des camps insoupçonnés : Skarzysko, Pionki, Czestkowa, directement liés aux entreprises d'armement ; les autres, dans des lieux tout aussi inconnus d'eux, plus importants car centres de mise à mort, Majdanek, Birkenau, et leurs *Kommandos*¹ satellites. Au camp de Skarzysko, où sont passés Willy Fogel et Jurek Kestenberg, l'espérance de vie est de trois mois.

Pendant ce temps en Roumanie et en Hongrie

La situation des Juifs de Roumanie subit les contrecoups des événements militaires. En 1940, les provinces de Bessarabie

1. Détachement de détenus affectés à une tâche. Par extension, lieu de détention qui dépend d'un camp de concentration et regroupe des détenus travaillant dans une usine, un atelier, etc. [ndrc]

et de Bucovine sont récupérées par l'URSS, au titre du pacte germano-soviétique, et la Transylvanie du Nord passe à la Hongrie, par l'arbitrage de Vienne. La retraite de l'armée roumaine génère de violents incidents antisémites contre les Juifs accusés d'être communistes. Le 6 septembre 1940, le roi Carol est chassé par le général Antonescu qui installe un régime fasciste avec les « gardes de fer ». La législation antisémite se prolonge par le pogrom de Bucarest en janvier 1941, équivalent de la « Nuit de cristal¹ ».

La situation empire après juin 1941 et l'entrée en guerre de l'URSS. L'ampleur des massacres dont les Juifs roumains sont l'objet est sans commune mesure avec leur vécu antérieur. Sur ordre d'Antonescu lui-même, plus de 13 000 Juifs sont assassinés ou déportés de Jassy². L'opération est montée conjointement par les services secrets roumains, les soldats allemands et roumains et la gendarmerie.

Cent cinquante milles Juifs de Bucovine et de Bessarabie, les deux provinces réoccupées, sont déportés par les autorités roumaines en Transnistrie, dans des conditions effroyables dont peu sont revenus. Cette portion de territoire, entre le Bug et le Dniestr, prise sur l'Ukraine soviétique, est un cadeau de l'Allemagne nazie à la Roumanie. Il devient un bagne glacé où les Juifs essayent de survivre d'août 1941 à mars 1944, errant de villages en villages, dépouillés de tout, constamment humiliés par la milice ukrainienne³.

Après la défaite allemande de Stalingrad, le général Antonescu (autoproclamé maréchal) change complètement de politique à l'égard des Juifs. Malgré son antisémitisme

1. Voir Radu Ioanid, *La Roumanie et la Shoah*, Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 2003. Lors de ce pogrom à Bucarest, une centaine de personnes sont tuées, les synagogues sont incendiées et les commerces juifs pillés.

2. Le pogrom de Jassy qui concerne en grande majorité des hommes (avec une centaine de femmes et d'enfants) se concrétise par deux trains de la mort.

3. Vingt-cinq milles tziganes ont également été déportés et ont trouvé la mort en Transnistrie (auj., République moldave du Dniestr).

fanatique, il refuse de livrer les Juifs roumains à Hitler¹ pour gagner la faveur des Occidentaux et éviter d'entrer dans la sphère communiste. Cinquante pour cent des Juifs roumains ont ainsi survécu.

Enfin, 150 000 Juifs de la Transylvanie du Nord sont assassinés à Birkenau. Sur les 118 « enfants de Buchenwald » déclarés roumains, beaucoup viennent de Transylvanie.

En juin 1941, la Hongrie entre en guerre aux côtés de l'Allemagne contre l'URSS. Dans le cadre de la « réorganisation de la carte ethnique », décidée en commun, la Hongrie et la Roumanie veulent se débarrasser de leurs Juifs. Ils commencent par les étrangers qui sont envoyés par milliers dans la région frontalière subcarpatique. De là, ils sont remis aux autorités allemandes de l'Ukraine occupée, et massacrés par un détachement de l'*Einsatzgruppe-C* (« Groupes d'intervention », c'est-à-dire en fait, groupe mobile de tuerie) à Kamieniets-Podolski.

Déjà, en avril 1941, à la faveur du démantèlement de la Yougoslavie, la Hongrie avait récupéré la région du Nord, la Voïvodine, peuplée de Hongrois et de Serbes. En janvier 1942, 2 550 Serbes et 750 Juifs sont massacrés dans la ville de Novi Sad.

En 1944, l'éradication des Juifs hongrois est brutale.

Les 750 000 Juifs que compte la Hongrie réussissent à survivre jusqu'au milieu de 1944. Plus de 180 000² sont mis à mort la dernière année du pouvoir d'Hitler, alors que l'Axe savait la guerre perdue ; de plus, les déportations massives de Hongrie se font ouvertement, dans l'indifférence du monde, malgré quelques interventions visant à sauver les Juifs du ghetto de Budapest.

1. Des plans étaient prévus pour leur évacuation à Belzec, l'un des principaux centres de mise à mort du Gouvernement général de Pologne.

2. Raul Hilberg, *La Destruction des Juifs d'Europe*, Paris, Éd. Fayard, 1988 (1^{re} éd. américaine, 1961) ; format poche, coll. « Folio Histoire », Paris, Éd. Gallimard, 2006.

Quelques dates suffisent à démontrer l'ampleur et la brutalité du phénomène¹ :

D'avril à juillet 1944, 437 000 Juifs sont entassés dans 172 ghettos ou camps d'internement de province, plus ou moins improvisés.

À Budapest, les Juifs sont assignés à résidence dans des lieux particuliers, puis, en novembre 1944, dans de véritables ghettos. Du fait des interventions, en particulier des diplomates des pays neutres² la capitale est préservée des déportations, mais les massacres continuent et redoublent.

Les déportations massives commencent pour les Juifs de province entre mai et juin 1944.

Elles sont arrêtées provisoirement le 6 juillet, face aux multiples pressions venant des pays neutres, du Vatican³ et des églises réformés et luthériennes hongroises.

À l'automne 1944, les Croix fléchées contraignent le régent Horthy à démissionner et relayent le travail des nazis. Les déportations reprennent, à pied et vers l'Allemagne.

Entre 50 000 et 70 000 hommes, femmes, enfants et vieillards sont contraints au travail forcé.

Des milliers de Juifs sont fusillés sur le bord du Danube par les Croix fléchées, faute de moyens pour les déporter. À la libération, il reste 70 000 personnes vivantes dans le ghetto et plus de 20 000 ont trouvé refuge dans des familles chrétiennes.

L'appareil de mise à mort d'Auschwitz-Birkenau fonctionne nuit et jour pour assassiner les Juifs de Hongrie et les Tziganes, jusqu'à l'été 1944 : sur 1,2 million de victimes qui ont trouvé la mort à Birkenau, une sur trois était hongroise, soit environ 350 000 personnes.

1. « 1944. La Destruction des Juifs de Hongrie », exposition au Mémorial du maréchal Leclerc de Hauteclocque, musée Jean Moulin, du 4 mai au 6 juin 2004.

2. L'action de Raoul Wallenberg, secrétaire de l'ambassade de Suède, puis celle de Carl Lutz, vice-consul de l'ambassade de Suisse permettent de sauver des milliers de Juifs en distribuant des sauf-conduits.

3. Les protestations de Pie XII n'interviennent qu'après la libération de Rome, le 4 juin 1944.

Les « enfants de Buchenwald » : Auschwitz II-Birkenau, Buchenwald, Écouis en France

Venus des ghettos des quatre coins de l'Europe centrale et orientale, beaucoup sont arrivés à Birkenau. Ils passent la « sélection », une de plus. Certains se retrouvent seuls ; d'autres, avec leur père ou un frère. Ils vont encore connaître, pour le groupe des Polonais, et découvrir, pour le groupe des Hongrois, la faim, le froid et l'abrutissement par le travail dans les *Kommandos* annexes au complexe concentrationnaire.

En bout de course et à bout de souffle, ils entrent tous à Buchenwald en 1944 ou 1945, après les « marches de la mort » qui suivent l'évacuation d'Auschwitz-Birkenau. Ils ont perdu en chemin, sauf quelques rares exceptions, tous leurs, parents et familles.

À Buchenwald, l'expérience est vécue différemment selon la date de leur arrivée, leurs itinéraires antérieurs et leur résistance physique. Les uns parlent de l'horreur qui continue, les autres « d'un havre plus ou moins protégé ».

Situation paradoxale : au bout du voyage, le 11 avril 1945, ils sont libérés, mais seuls au monde, transformés en « sauvages » sur le qui-vive. Après deux mois d'une longue attente pendant laquelle ils ne savent ni ce qu'ils vont devenir, ni où ils peuvent aller, la vie reprend le dessus, insensiblement, comme malgré eux, portés par l'injonction de vivre donnée formellement, pour certains, par leurs parents.

La France les accueille, l'OSE leur permet de faire un petit bout de chemin. Ils ne sont avares de remerciements ni pour l'une ni pour l'autre. Ils deviennent alors « les enfants de Buchenwald », les uns amers et rageurs, les autres, joyeux drilles, cherchant à rattraper le temps perdu, vacillants mais jamais terrassés.

Quatre-vingts d'entre eux ont répondu à un questionnaire, douze de ceux qui sont restés en France ont témoigné

pendant des heures. Nous les avons écoutés. Pour la première fois on ne parle pas d'eux, ils se racontent¹.

1. Neuf ont accepté de témoigner devant une caméra, Jurek Kestenberg s'est laissé enregistrer sur support audio, Izio Rosenman publie un texte dans cet ouvrage et Élie Wiesel nous a fait l'honneur de préfacer ce recueil de témoignages ; trois des anciens, Georges Jurovics, Willy Fogel et Albert Dymant, sont morts, mais nous avons tenu à faire revivre leurs souvenirs par le biais de leurs proches que nous avons rencontrés, et d'enregistrements audiovisuels que ceux-ci ont bien voulu nous confier.

2

Réminiscences familiales

Ils ont plus ou moins de souvenirs, certains plus que d'autres. Ils ont surtout très peu de photos, sinon aucune. Il leur est donc difficile de les ordonner. Mais si la mémoire vacille, les faits sont têtus. Les vies d'avant sont là, posées devant nous, peut-être parfois magnifiées, reconstruites par une mémoire stratifiée, ravivée par leurs témoignages. L'important est ce vécu « d'avant » qui leur a permis de tenir, puis de se construire « après », et de transmettre, même en creux. Familles nombreuses, ou restreintes, les prénoms s'égrènent au gré des présentations, les noms évoqués donnent un supplément de vie aux disparus. Les récits prennent forme.

Ceux de Pologne qui ont témoigné sont tous nés dans des lieux distants d'à peine 300 kilomètres les uns des autres. À l'est, Lodz, à quelques encablures, Piotrkow, puis Varsovie ; plusieurs bourgades autour de Cracovie, dont Sosnowiec ; entre Varsovie et Cracovie, Radom ; Demblin entre Varsovie et Lublin.

Ils sont en grande majorité des citadins ; peu habitent dans de véritables *shtetls*, sauf peut-être les Fogel à Dzialoszyce, ou les Dymant à Kozienice de l'autre côté de la Vistule, ou encore les Finkelsztajn. Leurs maisons existent toujours, transformées – des Polonais les habitent – certaines ont été rasées. Ils l'ont amèrement constaté lors de voyages récents.

Les familles sont plus ou moins aisées, toutes traditionalistes ou orthodoxes, mais ouvertes aux idées nouvelles. On parle le polonais, le yiddish, ou les deux à la fois, suivant le degré d'intégration.

Les Hongrois-Roumains interrogés viennent de Transylvanie, cette région aux frontières changeantes. L'un habite un petit village des Carpates, les autres sont d'Oradea, la grande ville, presque une métropole, et le dernier est né dans le village frontière de Ghimes-Faget à la limite de la Moldavie.

Les Juifs de Transylvanie n'ont pas oublié la longue appartenance de la région à l'empire austro-hongrois et la protection que l'empereur François-Joseph accordait aux Juifs.

Itinéraires de Pologne, de la ville au monde des *shtetls*

Jurek/Georges Kestenberg à Varsovie

Georges est un grand monsieur élégant, réservé, peu bavard, souriant, triste et gai à la fois, distant et combien présent, sinon chaleureux et, au bout du compte, plein d'humour.

Il s'est déplacé un matin à l'OSE, sur notre insistance, mais avec la conviction que témoigner ne servait à rien, sinon à provoquer l'incrédulité de celui qui écoute : « Car rien de cette expérience n'est communicable. On est toujours seul avec ses cauchemars. » Surtout, il refuse catégoriquement d'être filmé. Il est l'un des rares à avoir été enregistré par le professeur Boder, un psychologue américain, en 1946, immédiatement après la guerre.

Dès qu'il évoque la Varsovie juive de son enfance, son visage s'anime.

« La capitale juive d'Europe », celle qu'Albert Londres décrit en 1929 avec la rue Nalewski grouillante de vie, dans le

quartier de Muranow, ne ressemble en rien à celle de Jurek. La bourgeoisie juive vit ailleurs, pas très loin du centre. En attendant qu'un jour d'octobre 1940, les limites du mur du ghetto de Varsovie figent la vie de tous ses résidants juifs. À ce moment-là, Jurek a tout juste dix ans.

De cette courte enfance, peu de photos sinon celle de 1934 à Krynica, une ville d'eaux à la mode : petit garçon élégant et sage, il pose entre sa mère et sa tante. La famille a l'habitude de passer ses vacances là, parfois aussi dans un chalet en bois à Otwok en pleine forêt, à quelques kilomètres de Varsovie. Jurek grandit sans histoires, enfant unique, choyé par sa famille et surtout sa mère, une vraie mère juive que l'on surnommait *Jurek nie biega!*, « Jurek ne cours pas ! ».

On se plaît à l'imaginer, enfant, dans ce quartier chic de Varsovie, près du Belvédère. Une jeune Polonaise l'emmenait en tramway à l'école privée juive fondée par la femme d'Adam Czerniakow, le futur président du *Judenrat*. Les cours y sont donnés en polonais. Chez les Kestenberg, il n'est pas question d'élever son enfant dans une des écoles du réseau yiddish, ni dans celles hébraïsantes des sionistes, encore moins dans le milieu strictement religieux : Jurek est destiné à devenir un jeune Juif de langue polonaise. Il ne fréquente que des enfants juifs, la fille du pharmacien, entre autres. Il n'a pas de souvenir personnel d'antisémitisme. Mais comme il le reconnaît lui-même, il était blond, sans « type sémite » particulier, ce qui le sauvera probablement.

Son père est chimiste de formation et dirige l'entreprise familiale de savon où travaillent tous les siens. Elle est située, non loin de leur domicile, rue Polna, en face d'un terrain d'aviation.

« De mon père, aucune photo, mais le souvenir d'un bel homme, grand, généreux, très séduisant aux yeux des femmes. Enfant terrible d'une famille de douze enfants, un peu iconoclaste, qui a épousé, au grand dam de sa famille, la fille du

contremaître de l'usine et, pire, qui n'est religieux qu'à l'occasion, juste ce qu'il faut pour les convenances. »

Malgré le grand-père, le patriarche barbu, Jurek ne suit pas les cours de *Talmud-Thora*. Il fait sa bar-mitsva dans le ghetto, en apprenant phonétiquement les textes sous la conduite de son oncle.

Jurek évoque le temps heureux, où petit garçon, il s'accrochait derrière la carriole familiale conduite par Naftali, le cocher qui livrait la marchandise et qui le houspillait gentiment.

La guerre éclate et Dieu n'a pas protégé les Juifs, contrairement à ce que pensait fermement le grand-père maternel Goldman qui ne voulait pas descendre dans la cave au moment des bombardements de la ville.

Le temps de l'enfance insouciante s'est arrêté brutalement avec l'ordonnance du 16 octobre 1940 prescrivant le transfert dans le ghetto des 128 000 Juifs qui habitent encore à l'extérieur de ses limites.

David Perlmutter

Lodz est une des grandes métropoles industrielles du pays. Parmi les 426 « enfants de Buchenwald », 32 sont nés à Lodz. David Perlmutter, Lolek Buzin et Léon Lewkowicz essayent de remonter le temps, racontent leur enfance à Lodz. Ils viennent tous les trois d'un milieu aisé.

David Perlmutter ne se départit pas de son sérieux tout au long de l'entretien, rappelant à sa mémoire ses souvenirs de petit enfant qui se mêlent aux récits de son enfance que lui ont racontés des proches témoins de son histoire. Il est affectueusement décrit par ses camarades comme le petit dernier de la grande fratrie que tous ont vu grandir. Cultivé et curieux de tout, il est l'exemple même de la réussite « oséenne ».

David est, en effet l'un des plus jeunes du groupe. Il est né en 1937 à Lodz où son père travaillait comme expert-comptable

dans une grande fabrique de textiles. Dans sa famille plutôt bourgeoise, on parle le polonais que David s'est empressé d'oublier. L'apprentissage du yiddish lui vient des camps.

« La lignée des Perlmutter compte un grand rabbin de Varsovie, Zwi Perlmutter, qui fut en 1919 l'un des premiers députés juifs au Parlement de la jeune république naissante, représentant l'*Agoudat Israël* [« Union d'Israël »], un parti sioniste religieux », précise-t-il fièrement.

Son père, Abraham, a eu un frère décédé très jeune, une sœur aînée, Esther, et une sœur cadette, Éva. Dans la famille, les pratiques religieuses sont plutôt lâches, mais Abraham a emporté dans le ghetto sa paire de tefillin.

Les Walter, la branche maternelle, sont originaires de Kutno, une petite ville au nord-ouest de la Pologne. David n'a aucun souvenir de ses grands-parents, qu'il n'a pratiquement pas connus.

Du fait de son très jeune âge avant-guerre, David ne peut que reconstruire son histoire à partir du témoignage de ses cousins plus âgés. Il n'a que deux ans en 1939!

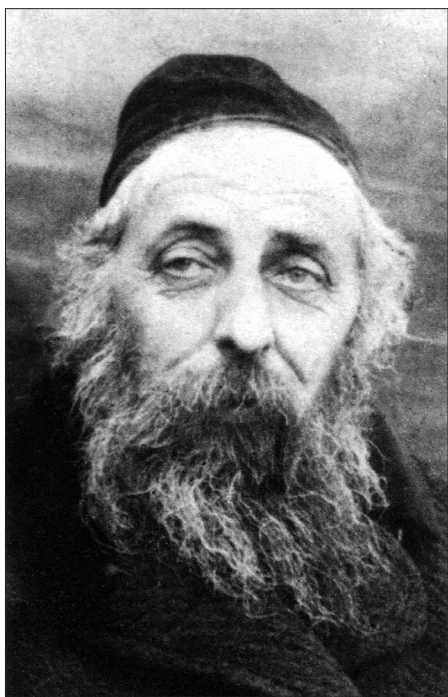
Lolek/Élie Buzyn

Lolek fait partie de ces hommes qui sont annoncés, précédés par leur réputation. Il est décrit par ses camarades comme un homme juste et bon, un bienfaiteur attentionné et fidèle. Depuis ces dernières années, il est, comme Armand, Alexandre, David et les frères Finkelsztajn de toutes les réunions d'anciens, le premier cercle des « enfants de Buchenwald ».

Lolek est modeste, il s'en remet à son ami de toujours, Armand, pour les détails, les dates, les lieux de la déportation. « Il faudrait vérifier ce point auprès d'Armand, il se souvient de tout. »

Ses mots sont taillés sur mesure, son discours d'une précision chirurgicale décrit avec force son histoire de vie. Ses

cheveux un peu longs, éparses et blancs, lui donnent l'allure du poète ou, plus encore, celle du sage. Impression qui vient se superposer dans une étrange ressemblance avec la photo de son grand-père. Lolek est venu avec quelques photos du monde d'hier et d'aujourd'hui; la forme des yeux, le regard bleu que l'on devine sur le cliché monochrome d'un autre temps, du temps de Lodz. De ce regard dont Lolek a hérité indubitablement se dégage une atmosphère de sérénité et de sagesse que le temps renforce et que les épreuves de la vie n'entament pas. Lolek a aujourd'hui sensiblement le même âge que son grand-père sur cette photo, dont il nous contera le destin dans les prochaines heures.



Henoeh Perel,
le grand-père maternel
de Lolek/Élie Buzyn,
années 1930.

Lolek est né en 1929 à Lodz. Il vient d'une famille aisée. Ichoshoua Buzyn, son père, est un chef d'entreprise à la tête de deux usines et d'un magasin en gros de tissus pour dames.

Il est souvent absent, en voyages d'affaires. Sa mère est très présente et très active dans la ville. Elle est responsable de la Wizo¹ (organisation des femmes sionistes), mais surtout elle s'occupe de secourir des réfugiés venus d'Allemagne : dans les années 1930, la maison de la rue Pietrkowska, la plus belle artère de la ville, ne désemplit pas.

La famille est tentaculaire, aussi bien du côté paternel que chez les Perel, du côté maternel. Les grands-parents sont tous installés à Strykow, petit bourg situé à une vingtaine de kilomètres de Lodz et se rencontrent souvent.

La nouvelle génération, gagnée par les idées subversives, est attirée par le sionisme et l'athéisme. Elle est en révolte contre l'orthodoxie des parents et la prégnance de la religion. Déjà, Shaoul, l'oncle paternel de Lolek, communiste acharné, se promenait à Strykow en short, en faisant de la gymnastique, attitude d'autant plus scandaleuse que le grand-père était un Hassid de Gur². Ce grand-père à la longue barbe blanche à qui Lolek ressemble tant.

Le père de Lolek, Ichoshoua, l'industriel moderne, a déjà changé d'allure, la barbe raccourcie, mais il reste très pieux et désapprouve fortement les orientations sionistes de son fils aîné, Avram, qui suit une *Harsbara*³ des sionistes de gauche dans le sud du pays pour se rendre en Palestine. « Avram acceptait de mettre les *tefillin*⁴ tous les matins devant mon père, mais sans kippa et en lisant ostensiblement un journal polonais. En 1938, son groupe avait reçu des certificats pour émigrer, mais mon père avait catégoriquement refusé de le laisser partir, espérant le convaincre de lui succéder à la tête de son entreprise. Quant à Topcia, ma sœur aînée, elle aussi

1. Acronyme de la *Women International Zionist Organization*.

2. Groupe majeur du hassidisme, école du *Rav* Isaac Meir de Rothenburg (1789-1866).

3. Préparation à l'émigration en Palestine.

4. Étuis en cuir contenant des extraits de la Bible, portés sur l'avant-bras gauche et le front pendant l'office du matin.

en révolte ouverte, elle se vantait de manger du cochon en dehors de la maison et du pain au moment de Pessah. »

Du côté maternel également, les choses changent vite. Les deux oncles de Lolek, Schlomo et Arie-Leib, élevés dans l'orthodoxie la plus stricte à la *yeshiva* de Strykow, œuvrent pour un monde plus juste et un homme juif nouveau. Ils sont devenus soit sionistes, soit communistes.

Ils étouffent et veulent prendre le large. Schlomo réussit à embarquer pour la Palestine et Arie-Leib, le communiste qui harangue les paysans de la région, part finalement pour Paris faire sa médecine. Il revient tous les étés en vacances chez les Buzyn pour se refaire une santé. Il a vu Lolek grandir jusqu'à ses dix ans et c'est lui qui le récupérera après la déportation, à son arrivée en France.

Lolek assiste aux frictions familiales, impatient de suivre le chemin de l'émancipation, initié par les aînés.



La famille Buzyn-Perel en visite chez les grands-parents Perel.
Lolek/Élie sur les genoux de sa mère (2^e rang à gauche),
Strykow, vers 1932.

En attendant, il accompagne sagement son père à la synagogue et aime profiter des ambiances si particulières du shabbat.

« Mon père ramenait des amis, mais également deux ou trois invités pauvres et tout le monde discutait autour de la table dressée avec solennité. Je me préparais dès le vendredi après-midi, après l'école – au lycée juif Katznelson – le seul endroit en Pologne où l'on pouvait passer le baccalauréat avec l'hébreu comme première langue. Ma tâche était de recevoir à la porte tous les mendiants auxquels je devais remettre une pièce. Un jour, tout fier, j'ai découvert leur stratagème, ils revenaient plusieurs fois pour avoir plus de sous. Mon fils, me dit ma mère, il faut savoir parfois fermer les yeux. Je n'ai jamais oublié sa leçon. »

Lolek a vécu heureux dans un milieu protégé juif, au sein d'une famille nombreuse ouverte sur l'extérieur. Il n'a pratiquement pas souffert de l'antisémitisme ambiant. « Je me souviens néanmoins d'un épisode désagréable. J'avais l'habitude d'aller chercher mon père à la gare de Strykow où nous avions un chalet en bois pour les vacances. Il fallait traverser un bois. Des jeunes Polonais m'ont attaqué et barbouillé de bouses de vache, en me traitant de "sale Juif", sans que je puisse me défendre. »

Léon Lewkowicz

Léon Lewkowicz est attentionné, sensible et plein d'humour. Pour appuyer son récit, il se lève, mime des scènes de son enfance, tantôt l'air enjoué, tantôt le visage empreint d'une expression tragique. Il aime partager. Fin gourmet, insatiable, il croque la vie à pleines dents. Après la guerre, il sera champion de poids et haltères. Perfectionniste, il sera l'un des spécialistes reconnus de sa profession.



Léon Lewkowicz et sa grand-mère maternelle à Lodz, 1933.

Léon est né en 1930, lui aussi vient d'une famille aisée et intellectuelle. Kouba, son père est journaliste d'un grand quotidien du matin, *Głos Poranny republica* (« La Voix matinale de la République ») et toujours très accaparé par les réunions politiques.

Lola, sa mère, est également très active mais Léon, son petit Léonchik ou Léonek est son unique enfant dont elle est très fière. Les grands-parents sont plus éloignés, les uns habitent Varsovie, les autres Kutno.

Elle a monté un atelier de tricots et fabrique elle-même des vêtements au crochet.

La famille habite sur la Piotrkowska, au n° 131, pas loin des Buzyn. Ils ne se connaissent pas.

Léon n'a pas d'attaches à la campagne, c'est un petit citadin, très gâté par ses parents. Une des rares photos en sa possession montre un petit garçon dans un élégant costume de tricot, avec une coupe de cheveux à la Du Guesclin, tenant la main de sa grand-mère. Ses parents sont très intégrés et ne parlent que le polonais. La religion est réduite au strict minimum, les grandes fêtes traditionnelles.

Sa mère lui inculque les principes d'une éducation bourgeoise. Aujourd'hui encore, la pratique du baisemain qui enchantait les amies de sa mère à l'heure du thé, lui laisse un vif souvenir. Sa mère, très élégante, ravit le petit Léon, si fier de l'avoir pour lui tout seul lorsqu'ils vont au restaurant. Ce restaurant de Lodz en étage où Lola lui apprend à tenir convenablement ses couverts et à manger proprement en public. L'été, ils passent leurs vacances à la montagne, à Zakopane, une station de sports d'hiver bien connue dans les Tatras.

Seule ombre au tableau, l'antisémitisme que Léon ressent fréquemment, en particulier à l'école publique polonaise.

« Je revenais couvert de crachats, humilié quotidiennement par les quolibets et les gestes violents des camarades d'école

qui s'amusaient à me déculotter. En rentrant, ma mère me prenait sur ses genoux et pleurait avec moi, en me consolant.

« Je me souviens également d'un 1^{er}-Mai à Lodz : j'ai assisté de la fenêtre au défilé traditionnel. Les ouvriers scandaient des propos antisémites : "Les Juifs en Palestine!", ou, encore plus ignoble : "Les Juifs dehors, mais les Juives, on les veut!" Mon père m'a serré la main très fort, comme pour me protéger malgré tout, ou pour contenir sa propre rage impuissante. »

Léon a le souvenir d'interminables discussions politiques dont il ne se rappelle pas la teneur car on l'envoyait très vite se coucher.

Aron/Armand Bulwa

La voix posée, le regard intense, Armand raconte avec détermination son histoire et celle de ses camarades. Il argumente, recoupe ses propres observations et ses nombreuses lectures. Il corrige des inexactitudes ou des approximations relevées çà et là. C'est un chercheur en souvenirs. Il recherche la vérité et veut la faire partager à ses compagnons et plus largement à tous ceux qui s'intéressent à cette période.

Aujourd'hui âgé de soixante-quinze ans, c'est un petit homme rond au visage poupin, discret, très présent, presque protecteur. Lors de l'entretien, il est chargé de nombreux documents, les fameux questionnaires à l'origine de ce projet, des photos, des cassettes vidéo de films réalisés sur les enfants de Buchenwald dans lesquels est intervenu un copain ou lui-même. Il vient surtout chargé de son histoire, de ses souvenirs qui surgissent dans son discours comme des instantanés photographiques irréversiblement déposés sur la pellicule. Doté d'une mémoire visuelle exceptionnelle, Armand nous fait partager sa mémoire des camps et de l'après-guerre, pendant les cinq ou six heures que dure l'entretien.

Armand est né en 1929 à Piotrkow, petite ville de 55 000 habitants, dont 20% de Juifs, située à une cinquantaine de kilomètres de Lodz.

Lorsque la guerre éclate, il vient tout juste d'avoir onze ans. La naissance d'un petit frère quelques mois auparavant est pour lui un événement beaucoup plus important.

La famille habite dans deux pièces, rue Szewska. L'atelier est à côté de la cuisine. Son père, Abraham, est tailleur, il fait des costumes sur mesure, aidé de deux ouvriers et d'un apprenti; tandis que sa mère, Esther, fabrique des bas en fil avec une machine spéciale, elle emploie une remailleuse. Elle travaille dans la salle à manger où dort également la grand-mère. Lors d'un récent voyage en Pologne, Armand a visité sa maison habitée par des Polonais. Il a retrouvé, bien des années après, la lampe à col de cygne qui était placée au-dessus de la glace pour les essayages.

Grâce à son métier, son père connaît beaucoup de monde, des Juifs et des Polonais, en particulier le directeur des usines qui emploiera la main-d'œuvre du ghetto, connaissance qui se révélera utile plus tard.

Abraham est membre du *Bund*¹, très implanté dans cette région industrielle. On lit *Unzer Wort* (« Notre Parole ») à la maison tous les vendredis, et les réunions politiques sont importantes pour cet homme modeste et droit qui espère en un monde meilleur.

Il est dégagé de la religion, mais la tradition du shabbat est toujours respectée selon les règles. « La table était dressée chaque vendredi soir avec les *haloth* et le *lekekeh* moelleux que ma mère préparait à merveille. Ma grand-mère maternelle, une Kaminska, une vraie *babouchka*, qui vivait avec nous, veillait à

1. Union générale des ouvriers juifs de Lituanie, de Pologne et de Russie (« *Algemeyner Yidisher Arbeter Bund in Lite, Poyln un Rusland* » en yiddish, abrégée en *Bund*), fondée en 1897 à Vilno, par Vladimir Medem. Ce mouvement prône l'autonomie juive en Europe orientale. Opposant au sionisme, il défend l'idée d'une nation juive fondée sur la lange yiddish (et non sur l'hébreu des sionistes).

l'orthodoxie religieuse. Sur ses épaules reposait l'essentiel du repas : la carpe farcie, légèrement sucrée, accompagnée de raifort, puis le bouillon de poule aux *knaidlech* ou aux *lokchen*¹, et enfin le poulet. Il y avait même des oranges ou des mandarines achetés dans la Judowska, la rue des Juifs, où l'on trouvait de tout. »

Dans ce quartier à majorité juive, qui deviendra le ghetto, Armand est heureux. Des Polonais y habitent, des gardiens d'immeubles, accessoirement *shabbes goys*² depuis des temps immémoriaux, ainsi que quelques artisans. Tout ce monde vit en relative bonne entente. Armand se sent en sécurité, même si, de temps à autre, il se bat à coups de plumiers contre des petits Polonais sur le chemin de l'école juive qu'il fréquente. Mais il n'est jamais seul et les copains sont là, lors de mêlées homériques. Armand n'a connu l'école que quatre petites années, l'école juive en polonais complétée l'après-midi par le *cheder*³ qui, heureux hasard, se trouve dans la cour de son immeuble.

Souvent, le vendredi soir, il va porter de l'argent à sa grand-mère paternelle qui vit avec son fils et sa fille à l'autre bout de la ville. C'est avec cet oncle qu'il va traverser toutes ses épreuves jusqu'à Buchenwald, ce dernier meurt dans un *Kommando* du camp à Schliben.

Sur une famille de quatre-vingts personnes, tous ont été assassinés, il n'est resté que quatre cousins.

Armand n'a aucune photo de cette époque, mais il conserve des souvenirs extrêmement précis et chaleureux de ce moment où l'avenir était simple : il voulait devenir médecin, selon le désir de ses parents. L'histoire en a décidé autrement, c'est sa fille qui a entendu le message du grand-père Abraham.

1. *Haloth*, pain tressé du shabbat ; *lekekch*, gâteau aux épices et au miel ; *knaidlech*, boulettes à base de farine de pain azym et d'œuf ; *lobchen*, pâtes fraîches. Ce repas traditionnel est commun à toutes les cultures ashkénazes.

2. La loi juive permet de demander à un non Juif d'allumer le feu ou la lumière le jour du shabbat.

3. Ou *heder*. Littéralement « pièce » dans la maison, désigne l'école élémentaire pour les garçons.

Izio Rosenman à Demblin¹

Beaucoup habitent les *shtetls*, à très forte densité juive et aux traditions hassidiques séculaires².



Samson et Hana Rosenman et leurs enfants,
Ida, Hadassa et Izio, Garbatke, vers 1938.

Ils sont deux enfants de Buchenwald originaires de Demblin. Izio est le plus jeune, il est né en 1935. Demblin est une bourgade au confluent de la Vistule et du Wieprz, entre Varsovie et Lublin, dans une région dominée par les Russes lors du deuxième partage de la Pologne. Elle en a gardé des traces dans la pierre et le paysage : en 1841, une forteresse nommée Ivangorod à l'emplacement d'un village polonais rasé, Modzice, et le nom d'Irena pour le village reconstruit quelques

-
1. La biographie d'Izio a été rédigée par Dominique Rotermund et corrigée par lui.
 2. Hassidisme : mouvement piétiste et populaire juif fondé à la fin du XVIII^e siècle en Podolie (sud-est de la Pologne) en réaction à la grave crise religieuse du monde juif secoué par les massacres de Chmielnicki et le rigorisme ambiant. Il s'agit de promouvoir la joie et l'enthousiasme dans la prière.

années après, prénom de la femme du gouverneur de la citadelle. Le nom de Demblin qui vient du mot « chêne », du fait de la forêt alentour, a été donné durant l'occupation allemande : quatre noms pour une même ville de 5 000 habitants !

« Je m'appelle Izio Rosenman et je vais avoir bientôt quatre-vingt-huit ans. Je suis né à Demblin, un petit *shtetl* de Pologne, le 20 mai 1935. Mon père était marchand de bois, il avait ouvert une scierie, son propre père, mon grand-père, était également marchand de bois. Ma mère ne travaillait pas, comme la plupart des femmes à l'époque. J'ai deux sœurs plus âgées que moi, Ida et Hadassa qui est décédée en 2020.

« Demblin était une petite bourgade à majorité juive, où vivaient 3 500 Juifs et 500 Polonais catholiques. Il se trouvait à Demblin un rabbin hassid très connu qu'on appelait le rabbin musical, pare qu'il avait composé de nombreuses mélodies hassidiques. La ville était extrêmement dynamique sur le plan culturel et politique, à l'image de la Pologne du premier tiers du xx^e siècle, il y avait une troupe de théâtre dont faisait partie ma mère. La vie politique y était extrêmement intense, tous les partis politiques juifs étaient représentés, bundistes, communistes, sionistes, sans-partis, religieux et athées¹.

« Ma famille était de gauche. Ma mère était la fille d'un Juif très religieux, assez pauvre, qui était devenu tailleur pour dames. Il avait étudié de nombreuses années en *yeshiva* et s'était marié avec la fille d'une famille plutôt aisée. À l'époque, quand on cherchait un bon parti pour sa fille, on ne pensait pas à quelqu'un qui sortait de l'école polytechnique ou de Harvard, mais à quelqu'un qui avait étudié de nombreuses années dans une *yeshiva*, comme mon grand-père. Tous les enfants de mon grand-père sont devenus communistes ou sympathisants, certains même très militants. Voici le milieu, très laïque, dans

1. Charles Schulman, *Ne dis jamais que tu vas ton dernier chemin*, Paris, Éd. Le Publieur, 2002. Voir également *Demblin-Modzjitz Book*, en yiddish, édité par David Sztokfisz, Tel Aviv, Irgune Demblin-Modzhits ba-aretz uve hutz-l'aretz, 1969.

lequel j'ai baigné. Avant la guerre, on allumait un sapin de Noël chez moi, symbole des contradictions et du dynamisme de la société juive en Pologne. Mes parents voulaient que mes sœurs et moi-même soyons de bons citoyens polonais et ils ne nous parlaient que polonais, mais entre eux, bien entendu, ils se parlaient en yiddish. Le seul yiddish que j'ai réellement appris, c'est quand ma mère me chantait des berceuses. »

Izio avait quatre ans lorsqu'en octobre 1939, les Allemands brûlent la synagogue de la rue Okolna, semant la terreur dans la population juive.

Les frères Dymant à Kozienice

Henri/Herszel est venu avec quelques photos et un article d'hommage posthume à son frère aîné Albert, mort en avril 2004.

Henri commence par nous montrer ses photos ; deux photographies délicatement encadrées sous verre nous plongent sans détour dans son enfance et dans celle de ses deux frères, Albert et Charles.

On y voit leur père, jeune homme revêtu d'une blouse de travail, à la barbe fournie et soigneusement taillée, poser dans la cour de la maison dont une partie est aménagée en fabrique-boutique. Jusqu'à l'arrivée des Allemands à Kozienice, il y exerçait le métier de fabricant de tiges pour chaussures.

La photo est probablement prise en 1917 pendant le travail. Debout au centre de la photo, il est entouré de ses huit ou neuf ouvriers. Scène de la vie quotidienne dans le *shtetl*, la vie familiale s'ouvre par cette cour vers l'extérieur, les machines sont installées dehors.

La seconde photo est un détail reproduit et grossi de la photo de groupe : le portrait du père.

Henri est élégant, le regard bleu à la fois lourd et pétillant de malice et d'énergie.

Il porte une cravate en soie lumineuse qui tranche avec la sobriété de son vêtement. Il nous dira après l'entretien que cette cravate appartenait à son frère Albert.

Abraham/Albert, Chaïm/Charles et Herszel/Henri sont trois frères de Kozienice. Tous les trois ont survécu, tous les trois sont venus en France. Dans le groupe des « Buchenwaldiens », ce sont « les frères Dymant ». Seuls Charles, né en mars 1925, et Henri, en octobre 1928, ont pu nous livrer leurs témoignages.



Un groupe d'« enfants de Buchenwald » à Écouis (Eure), juin 1945. Les trois frères Dymant : 1-Avram/Albert ; 2-Chaïm/Charles ; 3-Herszel/Henri.

Kozienice est une petite ville de 10 000 habitants à 90 kilomètres de Varsovie, sur la route de Radom. On peut y aller en car ou par bateau en traversant la Vistule, mais Chaïm et Herszel ne connaissent rien de la Pologne, sinon leur ville natale et Pionki, le camp de travail où ils sont allés en 1942.

Leur père, Ephraïm pratiquait le commerce en gros de la bière. Puis, il change de métier et fabrique des tiges pour chaussures. Chaïm explique : « Mon père allait chercher, deux fois par semaine, la bière en gros dans une remise de Radom, léguée par le grand-père et la ramenait à Kozienice pour la vendre. Il faisait froid dans sa charrette, pendant les trente-six kilomètres jusqu'à Radom. Souvent, l'hiver, il devait descendre et marcher à pied pour ne pas geler. Alors il a arrêté, pour se lancer dans la fabrication des tiges pour chaussures, métier juif, souvent réservé aux religieux ou aux rabbins. Ma mère, Szewa, venait d'une famille de huit enfants. C'était une très belle femme. Mon père est tombé amoureux d'elle peu avant la Grande Guerre. »

Herszel se souvient : « L'atelier était dans une grande pièce et chacun des quatre enfants avait sa chambre : les trois garçons et Rachel. Notre petite sœur, Chaya est née plus tard. Mes parents possédaient même une boutique louée, attenante à la maison. » On vit confortablement chez les Dymant.

Kozienice est une ville aux trois quarts juive. Tous les magasins sont juifs, à l'exception du restaurant. Elle s'enorgueillit d'être la ville du *Maggid*¹, un vénérable sage, un saint homme que ses souffrances avaient doté du talent de prophétie, un digne représentant du hassidisme. On dit même que, pendant la guerre, les Polonais et les Allemands n'ont pas osé toucher à sa tombe, alors que les autres pierres tombales ont été profanées et ont servi à la construction des trottoirs. Ephraïm

1. Dans la tradition hassidique, Israël de Kozienice est l'une des figures les plus populaires. Il représente l'une des quatre têtes qui divisent le fleuve sorti de l'Éden, représenté par le Baal Chem Tov.

est un disciple de la cour du petit-fils du *Maggid* et Herszel l'accompagne souvent, ils écoutent le *rav* qui jouait du violon pour attirer le monde après le shabbat.

Si Ephraïm est un vrai Hassid, si Chaïm a beaucoup étudié, Herszel, le plus jeune perd très vite la foi. Au moment de sa bar-mitsva, déjà, il n'arrive pas à lire aussi vite que son père et ne connaît pas la fin de sa *paracha*¹.

Chaïm se souvient de ses premiers pas au *cheder*. « Lorsque j'ai eu quatre ans, ma mère m'a présenté au rabbin que j'ai appelé par son surnom Barouch, mais je n'ai pas compris que c'était une école; et le lendemain, je ne voulais pas y retourner. Ma mère m'a pris dans ses bras et doucement m'a expliqué pourquoi il ne fallait pas que je pleure. Elle devait avoir du temps pour aider mon père dans son travail et gagner de l'argent. »

On ne parlait que le yiddish dans le *shtetl*, si bien que le petit Chaïm ignorait même qu'il puisse exister une autre langue. « Quand le mécanicien est venu à la maison pour réparer la machine à coudre les tiges, mon père lui a parlé en polonais et je pensais que c'était parce qu'il était capable de réparer la machine. »

Pourtant, à partir de six ans, les enfants juifs allaient à l'école communale polonaise, sans trop comprendre, au début, ce que disait l'instituteur. Été comme hiver, leur vie était rythmée par l'école de huit heures le matin à quatorze heures, puis le *cheder* jusqu'à dix-huit heures. Chaïm se souvient des cours de français et même des chansons apprises : « Quand trois poules vont au champ... »

Dès l'âge de treize ans, après la bar-mitsva, les enfants juifs allaient travailler. Abraham et Chaïm ont rejoint l'atelier paternel.

Les idées nouvelles ont largement pénétré dans les *shtetls*, même dans le monde orthodoxe, et la jeunesse juive est très

1. Partie de la *Torah* que le bar-mitsva doit lire devant la communauté le jour de sa majorité.

active. Elle a le choix entre le Bétar¹, les bundistes, socialistes non sionistes, le *Poalei Zion*², sionistes de gauche, et les communistes, il ne manquait personne.

Chaim se souvient :

« Il y avait une salle pour lire et emprunter des livres, avec une boîte à questions. Celle qui était la plus souvent posée était débattue, tous les samedis soir. Tout le monde avait la parole, puis votait. Nous n'étions jamais d'accord, sauf sur le problème de l'antisémitisme. »

Ainsi toute la famille Dymant, à commencer par le père, est sioniste. Évidemment, pas n'importe quel sionisme ! Ici ce sont les idées de Jabotinski qui ont fait florès, car l'un des employés de l'atelier est le président du groupe révisionniste, et la sœur aînée, Rachel est mariée avec le secrétaire du Bétar.

Herszel a d'autres souvenirs :

« Nous faisons partie d'un groupe d'autodéfense qui s'entraînait à des exercices d'escrime dans les bois environnants, avec des bâtons, pour faire le coup de poing, à l'occasion contre les bundistes, nos ennemis. »

Mais les bagarres sont quotidiennes, surtout contre les Polonais. Herszel, qui a une tête de plus que ses frères et le sang chaud, a toujours son plumier à portée de main pour se défendre à la sortie de l'école.

L'antisémitisme est virulent à Kozenice, comme ailleurs. Les Polonais, souvent avinés, insultent les Juifs. Dans la plupart des cas, il est préférable de s'enfermer chez soi et de ne pas répondre à la provocation. Herszel se souvient : « Un des employés de mon père, complètement soûl était venu nous défier devant la maison en jouant du couteau, la grande

1. Organisation de jeunesse du courant sioniste-révisionniste, fondé à Paris en 1925 par Zeev Jabotinski. Voir Georges Bensoussan, *Une histoire intellectuelle et politique du sionisme, 1860-1940*, Paris, Éd. Fayard, 2002.

2. Ou *Poalé Zion*. En hébreu, « Travailleurs de Sion ». Mouvement sioniste, socialiste et marxiste dont les premiers groupes ont été créés en Russie, en 1903. Berl Borohov en est le théoricien.

spécialité polonaise. La rue s'était vidée instantanément car les Juifs n'avaient pas le droit de se défendre et la police donnait toujours raison aux Polonais. »

Pourtant, le monde perdu du *shtetl* est doux au souvenir de Chaïm qui écrivit ses premiers poèmes à seize ans, pour chanter la nature et le murmure de l'eau. « Je m'en souviens comme si c'était hier... Chaque vendredi soir, après la cérémonie du shabbat, tout le monde restait assis autour de la table et je lisais un poème que j'avais composé dans la semaine.

Un jour où j'étais assis dans le bois en train d'écrire, mon meilleur ami est venu m'annoncer la mobilisation. Il faisait très chaud, ce 1^{er} septembre 1939. Je suis allé dans la forêt chercher Abraham, ma mère avait peur qu'il soit enrôlé. »

Chaïm/Charles et Yenkl/Jacques Finkelsztajn
(dit Finkel) à Strzemieszyce

Charles et Jacques sont inséparables. De leur enfance à ce jour, ils ont partagé leur destin et nous avons recueilli leur témoignage ensemble, dérogeant à la règle du témoignage individuel.

Frères pour la vie, ils ont traversé ensemble toutes les épreuves et transmettent leur force de vie et leurs convictions aux élèves des écoles qu'ils rencontrent régulièrement.

Le monde perdu du *shtetl*, c'est aussi ces maisons chaleureuses, dans un environnement soudé. Les frères Finkelsztajn évoquent ensemble le *shtetl* des environs de Cracovie : Strzemieszyce, où ils sont nés.

Le *shtetl*, c'est la ville à la campagne : les Finkelsztajn, Issacher-Ber et sa femme Estéra Karturz, possèdent un beau magasin qui vend un peu de tout, mais surtout des *galateria*, mot polonais, dérivé du français « galantries ». Ils possèdent d'autres affaires à Dombrowa, la grande ville où vit l'autre grand-père, Schlomo, un Hassid de Gur. Ils projettent même d'aller y habiter, pour avoir plus de confort et rêvent d'une radio.

La maison, située au 63 de la rue Warchavska, la rue principale, est spacieuse, mais n'a pas l'eau courante, simplement un puits dans la cour et un réservoir de 500 litres, ce qui est déjà un luxe. Les trois enfants, Chaïm, l'aîné, Yenkl et Dora, la petite dernière, ne manquent de rien. Ils ont respectivement, dix, sept et cinq ans lorsque la guerre éclate. Dora sera déportée en 1943 avec leur mère Esthera, alors âgée de trente-trois ans, une jeune femme toujours très élégante.

Même si les souvenirs sont flous, il reste les odeurs entêtantes qui reviennent, celle du *tchoulent* qui cuit dans le four du boulanger pour le shabbat et que Yenkl va chercher tous les samedis soir. Les grandes fêtes laissent toujours les mêmes souvenirs aux enfants juifs : le grand ménage de *Pessah*¹ où tout est sorti dans la cour, le père avec sa bougie qui vérifie les moindres recoins de la maison, l'immense chaudron pour « cachériser » la vaisselle, ébouillantée avec un pavé chauffé à 500°C ; ou encore la *souccab*² construite avec les voisins. Les jeux sont les mêmes qu'ailleurs : l'éternel ballon qui fait du bruit dans la cour et les patins à glace pour aller à l'école. « Mais, chez nous, la grande spécialité, c'était de verser de l'eau sur le monticule qui allait à l'école pour que ça gèle mieux, une vraie glissade ! »

Tout le monde se connaît dans le *shtetl*. Les frères Finkelsztajn fréquentent les frères Rybstein, les Kalikstain et les Kaminski : tous se retrouvent dans le ghetto et tous se retrouveront à Buchenwald, puis en France, à l'OSE, et se fréquentent encore aujourd'hui, chacun à un bout du monde.

Les enfants vont à la même école polonaise et l'après-midi au *cheder*. Il existe toujours un *cheder* dans un *shtetl*, c'est même l'une des caractéristiques essentielles.

-
1. La Pâque juive, fête de la liberté commémorant la fin de l'esclavage et la sortie d'Égypte.
 2. Littéralement, « tente » ou « tabernacle » : cabane construite à l'occasion de la fête de *soucoth* dans laquelle il est commandé d'habiter pour commémorer l'errance des Israélites dans le désert.

Willy Fogel à Dzialoszyce

Willy Fogel est né en août 1928¹, à Dzialoszyce, à cinquante kilomètres de Cracovie, dans cette bourgade où se trouvait une partie de la famille maternelle. En fait, Josef Dziejewski, le grand-père maternel possède des terres à quelques kilomètres de là, à Slaboszow. Juif très pieux, il est allé chercher un mari pour sa fille, Malka, dans la *yeshiva* de Ger. Le jeune homme choisi, orphelin d'une famille très pauvre, avait été pris sous la protection du *rav* (« rabbin ») pour étudier. Ils ont vingt ans tous les deux, et aucun métier, puisque le jeune homme passe sa journée à étudier la *Torah*. Ils vivent sans doute de la dot reçue en mariage. Les enfants arrivent dix ans plus tard. Willy est le dernier-né, après une sœur, Faiguélé, et un frère aîné, Moshe, qu'il suivra jusqu'à Buchenwald.

Il a été gratifié du prénom de Wolf (« loup » en yiddish) en souvenir d'un ancêtre glorieux, qui périt en sauvant sa femme bloquée dans sa maison en flammes. C'était en 1805, au temps où les armées napoléoniennes avaient envahi la Pologne et où Dzialoszyce n'était qu'une toute petite bourgade, en pleine forêt, habitée uniquement par une centaine de familles juives.

Pour rendre hommage à l'ancêtre courageux, il y avait dans chaque foyer de la famille, un Wolf, devenu Willy ou encore Velvele « petit loup ».

Les deux garçons vont au *cheder*, dès l'âge de trois ans, première étape indispensable à l'éducation d'un jeune juif orthodoxe. Chaque shabbat, le père faisait réciter par cœur les études de la semaine.

Willy ne se souvient que des petits détails : « En hiver, nous avions chacun, mon frère et moi, une lanterne en métal avec des petits carreaux en verre, et au centre une bougie. J'avais hâte que l'étude finisse rien que pour allumer ma lanterne. »

1. Il est né en réalité le 15 juillet 1927. Comme, en 1939, il fallait porter l'étoile jaune en Pologne, dès l'âge de douze ans, il s'était procuré un faux certificat de naissance qui est devenu officiel.

La nuit est noire à Dzialoszyce, pour aller jusqu'à leur maison située sur la place du marché.

Willy lit et écrit parfaitement le yiddish, mais ne comprend pas un mot de polonais, qu'il apprendra à sept ans, en entrant à l'école publique. Bien que majoritaires, les Juifs se font rosser par les petits Polonais, bien plus bagarreurs. Ils évitent le plus possible de répondre et vivent séparés. Willy ne se souvient pas d'avoir jamais adressé la parole à un camarade non-juif¹.

Le jeune couple vivote, car il n'y a pas grand-chose à faire dans le *shtetl*, qui vit du commerce et de l'artisanat, sinon émigrer. Quant aux jeunes, 5% à peine, continuent leurs études, en pension, là où se trouve le lycée.

Willy garde des souvenirs chaleureux de cette vie, même lorsqu'en 1934, à la mort du grand-père, les parents décident de reprendre le domaine du grand-père à Slaboszow. Les enfants restent à Dzialoszyce, chez une tante, qui élève déjà huit enfants!

Les distractions sont rares, mais les familles sont nombreuses et les enfants jouent tous aux cartes et aux échecs.

« Je n'ai reçu mon premier jouet, une balle de tennis, qu'en 1935, cadeau d'une grand-tante venue d'Autriche. »

La vie, comme partout en Pologne, est rythmée par les fêtes et l'ordre de celles-ci est immuable. Le repas du *Seder*² est invariable, arrosé d'un vin, bien particulier, des raisins secs macérés dans des bonbonnes de verre.

« La fête qui a enchanté mon enfance, c'est *Pourim*³ : un véritable carnaval où la totalité de la jeunesse du *shtetl* était déguisée et chantait dans les rues. Les enfants récitaient des poèmes d'une maison à l'autre pour recevoir des gâteaux ou des petites pièces. »

1. Pour quelques centaines de familles juives, seule une douzaine étaient catholiques.

2. Premier soir de la Pâque juive au cours duquel on lit la *Haggada* (« récit ») relatant la sortie d'Égypte.

3. Littéralement, « fête des sorts ». Fait référence aux dés lancés par Haman, Premier ministre du roi Assuérus, pour fixer la date propice au massacre des Juifs. Mais la reine Esther intercède pour sauver son peuple. Il s'agit donc d'une fête joyeuse.

Les parents de Willy sont mal acceptés à Slaboszow, ce village à majorité polonaise. On leur jette des pierres périodiquement aux carreaux des fenêtres, et un jour d'avril 1936, des inconnus tirent trois coups de fusil de gros calibre dans leur chambre. La police leur conseille de partir, ce qu'ils font.

Après une année d'école publique, Willy rejoint ses parents installés finalement à Sosnowiec, en haute Silésie, une grande ville de 25 000 habitants, avec l'électricité !

La vie du *shtetl* n'est pas facile, mais c'est une vie juive autonome, solidaire à l'intérieur de murs invisibles, faite de successions de moments durs et de joies intenses jusqu'à l'arrivée des Allemands. Ils ont édifié des murailles, les *shtetls* sont devenus des ghettos. Tout un monde a été éradiqué.

Les Roumains et les Hongrois de Transylvanie

Alexandre Strol à Corbu, dans les Carpates

Il émane du visage d'Alexandre Strol une souffrance comparable à celle d'Élie Wiesel. Quand il évoque ses souvenirs, d'abord timidement, s'excusant presque d'avoir à se raconter, il s'anime et fait partager à son auditeur sa finesse de perception et la complexité de son analyse. Polyglotte dès son plus jeune âge, il aurait souhaité poursuivre des études supérieures et exercer une profession plus en rapport avec sa curiosité intellectuelle.

Alexandre est né le premier jour de l'année 1929 à Corbu, petit village de montagne des Carpates, étiré sur six kilomètres à la frontière roumaine. Un village du bout du monde d'à peine trois cents âmes, où la vie est dure, les rares familles juives, isolées : pas de rabbin, juste un *shochet*¹ pour les grandes occasions, la synagogue, l'école à douze kilomètres.

1. Sacrificateur rituel d'animaux.

Son père, Isaac tient un petit commerce qui fait vivoter la famille. Sa mère, Éthel, une Mozes, élève ses quatre enfants, tout le monde lui obéit, Adalbert, le frère aîné, deux sœurs, Judith et Sidonie, et Alexandre, le petit dernier.

Sa famille est pratiquante, mais il ne porte pas de kippa, juste une casquette. Son père fait scrupuleusement toutes les prières, se rase avec une sorte de poudre pour ne pas risquer de se couper, sa mère porte une perruque.

Ils parlent yiddish entre eux, et hongrois avec leurs enfants. Alexandre va à l'école roumaine. Il connaît donc trois langues et les maîtrise parfaitement. À l'école, c'est un pope orthodoxe qui vient parler de la religion juive, car il n'y a pas de rabbin.

Les Roumains n'ont jamais accepté la présence des Juifs, mais Alexandre n'a pas véritablement souffert de l'antisémitisme, à part quelques insultes et chicanes d'enfants qui le traitent de « Judas » ou de « sale juif buveur de sang » surtout pendant la Pâque.

Lorsqu'il a huit ans, la famille déménage à quarante kilomètres de là. « Mon père avait repris une petite fabrique d'eau de Seltz. Nous vivions mieux. Je l'accompagnais souvent en carriole pour livrer les bouteilles d'eau, loin dans la campagne. J'aimais ces escapades en tête-à-tête avec lui, dans cet univers sauvage des Carpates. »

Jusqu'en 1940, la vie de la famille Strol s'écoule au rythme de la vie juive d'un village des Carpates.

Georges Jurovics¹ à Oradea,
capitale culturelle de la Transylvanie

« Le Paris des rives du Petze » a changé plusieurs fois de noms en un quart de siècle : Grooswarden, Oradea, Nagyvarad et de nouveau Oradea.

1. Georges Jurovics est décédé en 1997, son fils Yann a accepté de nous parler de son père et de commenter des documents, dont la cassette que Georges avait enregistrée sur la demande de l'association « Témoignages pour mémoire ».

Georges est né en mai 1927 dans une famille traditionaliste. Son père, Ignatz, et sa mère, Rosa, tiennent une boutique de vêtements, mais à la maison, on lit beaucoup et la culture tient autant de place, sinon plus que la religion. D'ailleurs Oradea est une capitale culturelle importante de 80 000 habitants où les Juifs sont nombreux.

« Il n'y avait pas moins de cinq lycées dont deux juifs, un théâtre avec deux troupes permanentes, trois quotidiens et surtout notre équipe de football qui était championne de Roumanie¹. »

On parle le hongrois à la maison, même si le roumain est la langue officielle. Georges parle donc deux langues couramment en plus de l'allemand et du français. En 1936, la famille s'agrandit, un petit frère, Janos, est né. Le reste de la famille vit à Budapest ou à la campagne, certains cousins dans d'autres villes de Transylvanie. Il est le seul survivant de sa famille.

On vit paisiblement à Oradea, même si de temps à autre on se fait traiter de « sale youpin », mais chaque communauté vit à part, sans se mélanger aux autres. Comme partout, les Juifs d'Oradea fréquentent des lieux différents. Sionistes et communistes désertent les lieux de culte. Les « néologues » ont leur propre synagogue et leur lycée juif réformé, le Zsidlitz. Orthodoxes et hassidiques sont majoritaires. Le plus renommé parmi les rabbins est le Wizsnytzer. On vient de loin pour lui demander conseil et pour l'écouter, et lui-même se déplace partout.

Au cours d'une visite à Shiget, il prédit à Sarah, la mère d'Élie Wiesel, elle-même fille de *Reb* Dodye que son fils deviendrait « un *gadol* d'Israël, un grand homme en Israël ; mais ni moi, ni toi ne seront là pour le voir, c'est pourquoi je te le dis maintenant », ajouta-t-il.

1. Voir Ernest Vinurel, *Rive de cendre*, Paris, Éd. L'Harmattan, 2003, p. 28.

Ijo Schächter à Ghimes-Faget

Le visage sérieux et le regard appuyé, Ijo Schächter s'exprime dans une langue recherchée. C'est un intellectuel qui parcourt le siècle et l'Europe centrale avec une culture historique travaillée par l'expérience de vie qui donne à son témoignage une dimension peu commune.

Un village frontière entre la Transylvanie et la Moldavie, dans une région forestière : c'est là qu'est né, le dernier jour de l'année 1923, Ijo, d'un père hongrois et d'une mère roumaine. « Ma vie est très imprégnée de cette double culture : mon père était de tradition orthodoxe et ma mère venait d'une famille nombreuse, plus libérale et très cultivée. »

La famille paternelle est originaire du village : le grand-père était déjà *shochet* et le père d'Ijo est très impliqué dans la vie de la communauté, en particulier pour la construction de la synagogue.

Son commerce au centre du village fait vivre convenablement la famille. On trouve de tout dans sa boutique, depuis les casseroles ou les bougies jusqu'aux denrées de première nécessité. La petite communauté juive vient d'un peu partout des provinces déshéritées du Maramuresh, attirée par l'exploitation forestière. Il y a même un Grec dans le village.

Les premières années sont heureuses et sans histoires pour le petit garçon. Il va à l'école du village, et reçoit une éducation religieuse poussée : deux ou trois heures d'enseignement juif dispensées par un *mélamed*¹, très tôt le matin. Il est assez réceptif, reçoit les compliments des rabbins qui passent à Ghimes ; mais très vite, préfère dévorer les livres en français que lui propose sa mère.

La famille maternelle d'origine moldave est plutôt intellectuelle. Le grand-père a réussi dans la construction des églises

1. « Instituteur ».

en bois, bijoux de la région. Un oncle est avocat à Bucarest. Les autres membres de la famille sont dispersés un peu partout. Ils aideront Ijo à poursuivre ses études.

Car le vent tourne très vite pour la petite famille.

À l'âge de six ans, première rupture, première confrontation avec l'antisémitisme violent des fascistes roumains, les « gardes de fer » de Codreanu.

« C'était en 1930, des trains spéciaux remplis d'étudiants fascistes, de véritables *bouligans*, s'arrêtaient dans des villages choisis à l'avance pour terroriser les Juifs.

« Un matin, ils ont débarqué dans notre magasin pour tout casser. Nous étions avec ma mère et mon petit frère dans l'arrière-boutique, mon père était absent ce jour-là. Complètement tétanisés et impuissants, nous entendions derrière la porte des bruits sourds devenant de plus en plus violents...

« Aujourd'hui, je dois constater avec beaucoup de tristesse que le souvenir de cette scène atroce est resté gravée dans les profondeurs de mon être durant toute mon existence, réduisant à néant presque tout le reste... Il y a trois mois, en lisant l'étude d'Alexandre Laignel-Lavastine, j'ai appris que l'idéologue de ces pogroms sauvages était Mircea Éliade et l'un de ses supporters zélés, Émile Cioran. Le titre : *L'Oubli du fascisme*... Les victimes elles, n'ont jamais pu oublier. »

La famille totalement ruinée, ne s'en remettra pas.

Pour Ijo commencent des déplacements incessants : un an chez les grands-parents maternels à Bacău, puis à Târgu-Mures, chez un oncle paternel, et enfin à Bucarest, chez l'oncle maternel avocat. Les études secondaires au lycée juif de Bucarest le passionnent. Il aime la philosophie, s'intéresse à l'actualité. Il a dix-huit ans.

Élie Wiesel à Sighet

Élie Wiesel est né le 30 septembre 1928 à Sighet¹, petite ville des Carpates qui sera longtemps épargnée par la guerre. Il y vit une enfance heureuse jusqu'à l'âge de quinze ans.

La remémoration du monde perdu de l'enfance se déploie à partir du récit du rêve qui ouvre le premier tome des *Mémoires* d'Élie Wiesel². À la frontière du savoir psychanalytique et de la tradition biblique qui toutes deux se font interprète du rêve, Élie Wiesel reconstruit son enfance à partir du récit de son rêve de la veille. Le rêve engendre le récit des souvenirs. La mémoire se loge dans ce repli psychique inconscient d'où les sens sont brouillés. Son père lui apparaîtrait, le visage figé dans la même expression, « mais à chaque instant il changeait d'habit. Tantôt il portait son costume de shabbat, tantôt il était revêtu des loques rayées des êtres maudits et laminés. D'où venait-il, cette nuit ? De quel paysage s'était-il échappé ? De qui était-il l'émissaire ? Le lui ai-je demandé ? Je ne me le rappelle plus. Je me souviens seulement de son air triste, résigné. Il voulait me confier quelque chose, c'était clair à la façon dont ses lèvres remuaient. Mais aucun son n'en sortit. » Alternance entre la marque de la représentation du sacré pour un enfant juif, le père en habit de shabbat, et sa profanation radicale, les rayures de la déportation. Silence du père disparu, émissaire du monde des vivants ou de celui de la nuit ?

Les coordonnées de la mémoire sont posées, alternance d'un dialogue métaphysique et spirituel profond entre la tradition hassidique enseignée par son père dans le monde du *shetel*, et la déportation subie avec son père.

1. Passée sous domination de l'empire austro-hongrois, Sighet pris le nom de Marmarossziget, puis, sous le nom de Sighetul Marmateiei, elle appartient au royaume de la grande Roumanie pour redevenir Marmarossziget en Hongrie.

2. Élie Wiesel, *Tous les fleuves vont à la mer*, op. cit.

Tant dans la tradition biblique que dans l'analyse, le rêve a pour fonction de délivrer un message, et le contenu manifeste du rêve appelle l'interprétation.

« C'est bien mon père qui apparut devant moi hier soir. Porteur d'un message? D'un avertissement peut-être? Le cœur battant, je me suis réveillé en sueur. Une idée folle et angoissante me traversa l'esprit : il est venu me chercher. »

Voilà condensé dans ce rêve inaugural des *Mémoires* d'Élie Wiesel ce savoir singulier que l'écrivain porte dans son écriture comme une tension métaphysique entre savoir religieux et savoir-déporté¹ qui habite l'ensemble de son œuvre.

« Parfois il m'arrivait d'envier Isaac : il était seul avec le sien [son père] lorsqu'ils gravirent le mont Moriah. Dieu seul pouvait prévoir qu'un jour nous nous dirigerions ensemble vers une solitude et un autel d'une autre dimension, d'un autre genre. Et que, contrairement à ce qui se passe dans le récit biblique, le fils reviendrait de l'épreuve, laissant son père seul avec les ombres. »

L'enfant Élie Wiesel revoit son père passant son temps entre l'épicerie où il aimait bavarder avec ses clients et les bureaux de la communauté où il échafaudait des plans « pour sauver les prisonniers ou les réfugiés menacés d'expulsion ». Le temps du shabbat était un moment privilégié où père et fils allaient main dans la main à l'office. Le père aimé était consulté par les juifs de la communauté, il était respecté pour la sagesse de ces conseils avisés. Très sollicité, Shloïme Wiesel entretenait en Élie un obscur sentiment de jalousie à l'égard des autres pour qui il était toujours disponible.

1. Voir Anne-Lise Stern, *Le savoir-déporté. Camps, histoire, psychanalyse*, Paris, Éd. du Seuil, 2004, p. 108. La psychanalyste et ancienne déportée à Auschwitz Anne-Lise Stern insiste à son tour sur cette place singulière du sujet-déporté dans son rapport à ce qu'elle définit comme une forme inédite de savoir, le savoir-déporté. « Que sommes-nous? [...] Chaque sujet-déporté, réellement témoigne de ça, de cette loque qu'il a été, qu'ont été les autres autour de lui, qu'il était destiné à devenir. Le savoir-déporté, c'est ça, savoir sur le déchet, la loque. Mais quand il en parle, en témoigne, loque il ne l'est plus. »

L'absence du père toujours occupé en semaine à ses activités commerciales ou philanthropiques était compensée par l'affection de Grand-mère Nissel, veuve de son grand-père paternel, dont il porte le prénom Éliézer, « mort pour la patrie de Sa Majesté l'empereur François-Joseph » alors qu'il était brancardier. Unique grand-mère adorée, plongée dans un deuil inconsolable, qu'il rejoignait le vendredi après le *cheder* dans sa maison toute proche pour lui compter les histoires bibliques ou des *midrash* appris pendant la semaine.

À la maison, la langue parlée était le yiddish, mais selon l'époque, l'on y parlait l'allemand, le roumain et le hongrois.

La famille paternelle était composée de l'oncle Mendel qui possédait une modeste épicerie à l'autre bout de la ville et de quatre tantes dont deux vivaient à Sighet et deux en Tchécoslovaquie. Sa mère, fille cadette du Reb Dodye Feig du village de Bitchev, avait conquis Shloïme d'emblée, leur mariage fut scellé dans l'amour et ils eurent quatre enfants, Hilda, Béa, Éliézer et la plus jeune sœur préférée, Tsipourah. La vie du petit Élie était rythmée par le shabbat, les fêtes juives et l'étude des textes sacrés et de leurs commentaires. De santé fragile et d'allure souffreteuse, ses migraines et sa pâleur inquiétaient suffisamment ses parents pour l'emmener consulter des médecins jusqu'à Satu Mare et Budapest.

Élève, peu intéressé par la géographie ou les mathématiques, le jeune Éliézer se passionne pour l'étude du *Talmud*. Ses parents l'inscrivent aux lycées juifs de Debrecen et de Nagyvárad dans le but qu'il devienne *doktor rabbiner*, « rabbin avec un doctorat en poche ». Ses deux sœurs aînées fréquentent le lycée pour jeunes filles de Sighet, son père soudoyant probablement la directrice pour que Hilda et Bea n'enfreignent pas le shabbat.



Transfert de population juive au ghetto de Lodz en hiver,
fin 1939-début 1940.

3

Le temps des ghettos

Juifs polonais, hongrois et roumains ne vivent pas la guerre au même rythme. Les ghettos polonais apparaissent très tôt, tandis qu'en Transylvanie, la vie des Juifs suit une autre trajectoire.

Pour les Juifs, la Pologne devient le pays des ghettos

Le 28 octobre 1939, le premier ghetto de Pologne est institué à Piotrkow. Parmi les 426 « enfants de Buchenwald », dix d'entre eux l'habitent et y grandissent, dont les deux benjamins alors âgés de deux ans, Israël Lau et David Perlmutter. Nathan Szwarc et Berek Silber, ont respectivement sept et huit ans, Abraham Tuszyński, dix ans, Aron Bulwa, Salek Sandowski et Israël Wilder, onze ans, enfin, Jakubowicz Mendel, et Naftali Lau, le plus âgé.

Cinq ans et demi d'internement et de déportation, de travail forcé et d'horreurs quotidiennes leur ont volé leur enfance.

Deux d'entre eux, David et Armand, racontent. Ils ne se sont pas connus dans le ghetto, mais se sont croisés à l'usine et ont suivi ensuite un destin similaire jusqu'à Buchenwald.

David Perlmutter et Aron Bulwa dans le ghetto de Piotrkow

Les parents de David Perlmutter habitent Lodz, devenu Litzmannstadt, ville directement rattachée au Reich allemand. Pensant être mieux protégés et moins seuls, ils décident de rejoindre le grand-père dans la petite ville de Piotrkow.

David est seulement âgé de deux ans et demi, il refuse de marcher. Son père le porte dans ses bras encombrés de bagages. La famille est hébergée dans l'immeuble qui appartient au grand-père. Cet immeuble jouxtait-il le ghetto ou y était-il incorporé ? David ne peut aujourd'hui le préciser davantage.

À la même époque, Aron Bulwa habite dans la maison paternelle qui est intégrée au ghetto. Comparé à la suite des événements, le temps du ghetto ne constitue pas une rupture radicale avec son environnement familial.

Tout comme la famille Perlmutter, une partie de la famille Bulwa déménage de Lodz pour s'établir à Piotrkow. Un oncle, une tante et leurs enfants s'installent avec eux, soit huit personnes dans le petit deux-pièces.

La *Wehrmacht* débarque régulièrement dans le ghetto, plusieurs fois par semaine, pour vider les maisons de leurs biens puis de leurs habitants. Les cargaisons changent selon les jours ; disparaissent ainsi des camions entiers de vaisselle, de meubles, de vêtements ; mais aussi des hommes raflés. Ce sont, d'ailleurs, les Juifs de Piotrkow qui construisent le camp de Majdanek.

Les premiers temps, on peut travailler dans le ghetto, et surtout y faire du troc avec les Polonais, échanger du linge contre de la nourriture. Les lieux sont encore poreux.

David est d'abord placé dans une famille non juive, amie de ses parents. Il doit garder le silence pour ne pas être repéré. « Je me souviens d'une fois où l'on m'a demandé d'aller jouer tout seul dans une pièce, et surtout de ne pas faire de bruit car

la famille recevait des amis. Malheureusement, j'ai pleuré tout simplement parce que j'avais des fourmis dans les jambes. » Il ne restera pas caché dans cette famille.

Les premiers souvenirs de David sont plutôt heureux, souvenirs d'enfant. Est-il dans ou à l'extérieur du ghetto ? Il n'a pas encore de souvenirs de faim à ce moment-là. Ses repères chronologiques sont rythmés par les saisons, sa mémoire d'enfant s'accroche à des scènes de vie dans lesquelles le jeu et le danger sont au premier plan.

« L'été 1941, je me souviens d'une villa au fond d'un jardin avec des ruches. Je voulais m'amuser avec les abeilles comme avec les mouches et je me suis retrouvé la tête pleine de piqûres.

« Autre souvenir précis : une échelle sur un cerisier. J'étais monté dessus avec mon père pour cueillir des cerises. L'échelle est tombée, j'ai sauté et je me suis fait mal, tandis que mon père n'a pas lâché prise et n'a rien eu. »

Mais la clôture du ghetto devient de plus en plus hermétique et lente est l'asphyxie.

Aron observe les files d'attente qui se forment pour la soupe populaire. Il apprend la débrouillardise, puis le travail forcé à l'extérieur du ghetto.

Des mesures discriminatoires spolient les Juifs de leurs biens et de leur argent.

« J'ai vu mon père battu pour avoir caché sous la doublure de son pardessus une pelisse en fourrure. »

À douze ans, il vit avec la peur au ventre, une peur constante. Pas question de jouer dehors, c'est trop dangereux. Un SS nommé William sème la terreur dans les rues, avec son énorme chien dressé pour sauter à la gorge du moindre passant : à son approche, les rues du ghetto se vident instantanément.

En cachette, le jeune garçon prend des cours particuliers de polonais chez une institutrice, la nièce de Monsieur Warchavski, le président du *Judenrat*. C'est sa seule distraction

dans l'immeuble. Puis son père, présentant le pire, réussit, en trichant sur son âge¹, à lui trouver une place dans une usine de verrerie, *Phoenix*, dont il connaissait le directeur. Ainsi s'écoule l'année 1941.

David, lui, réintègre une maison dans le ghetto. Il a le souvenir de canalisations gelées. Sans doute l'hiver avant les grandes rafles : par -10°C, son grand-père se lave dehors, torse nu avec de la neige. Dans la cour, un récipient placé sous le robinet permet de récupérer l'eau. Le petit garçon regarde longuement les gouttes tomber. « Une, deux, trois, jusqu'à cent et puis mille » : c'est ainsi que sa mère lui apprend à compter en polonais. Dernier souvenir maternel.

Pour les Juifs de Pologne, le temps s'accélère à mesure que l'espace se rétrécit.

Chez les Perlmutter, on s'organise pour protéger le petit garçon. Son père aménage une cachette dans les doubles fenêtres, un espace de 40 cm fermé par une paroi en contre-plaqué munie d'un clapet. David y passe des heures sans bouger, appliquant à la lettre les directives de son père. Coupé du reste du monde, il perçoit les bruits provenant de l'extérieur.

« Un jour, je ne me rappelle plus quand exactement, toute la famille s'était barricadée dans une petite pièce, fermée de l'extérieur par des matelas et des lits. On entendait, les pas des SS ukrainiens dans toute la maison, les hurlements, les gens arrêtés. C'est une des rares fois où j'ai eu très peur, même si je n'étais pas seul. »

Les Bulwa tentent aussi de survivre, tous les hommes de la famille trouvent du travail à l'extérieur du ghetto. Abraham Bulwa cache ses maigres réserves sous le plancher d'une pièce de la maison.

En décembre 1941, malgré les restrictions et la persécution, la famille fête en toute discrétion la bar-mitsva d'Aron qui reçoit une paire de tefillin et même une montre rectangulaire

1. Les enfants n'étaient en effet autorisés à travailler qu'à partir de l'âge de quatorze ans.

que l'adolescent ne gardera que quelques mois ; elle lui sera confisquée par les SS ukrainiens en novembre 1942.

Le 14 octobre 1942, les grandes rafles commencent. Toute la famille Perlmutter sort de la maison. Le grand-père traîne un gros sac à dos, dont il a enlevé une anse. À droite ceux qui restent, à gauche ceux qui partent dans des camions. Étonnamment, David passe deux fois la sélection, une fois du mauvais côté, puis du bon côté.

« La première fois, je serais passé avec ma mère qui, pressentant le pire, m'a éloigné d'elle avec une gifle magistrale dont je ne garde pas le moindre souvenir. La deuxième fois, j'étais avec la sœur aînée de mon père ; une jolie femme, bien maquillée, chapelière de son état que les SS ont laissée passer. Je suis donc sauvé deux fois, l'une par l'acte volontaire de ma mère, l'autre par la présence de ma tante qui polarise l'attention des nazis. Je rejoins mon père et deux cousins dans le groupe de ceux qui sont aptes au travail. Cette scène m'a été racontée bien des années après par l'un de mes cousins survivants. »

Tous les autres membres de la famille sont déportés sans retour.

En une semaine, le grand ghetto est vidé, 22 000 juifs sont anéantis à Treblinka. Deux mille personnes restent dans ce qui s'appellera « le petit ghetto ». Un certain nombre de familles parviennent à se cacher en aménageant caves, greniers ou tout autre espace habituellement inhabitable. Les rumeurs circulent depuis un certain temps et l'on avait entendu parler des camions de gazage. Les membres de la famille Bulwa, du moins ceux qui ne travaillent pas, se cachent dans le grenier d'un immeuble en face de l'église Fara ; un grenier muré, invisible de l'extérieur.

C'est en revenant du travail, où ils sont consignés pendant toute une semaine, qu'Aron et son père apprennent la disparition de toute la famille, la mère, le petit frère de trois ans, Moïse, les grands-parents, les oncles et les tantes. Sa grand-mère qui marchait difficilement a été fusillée dans la cour,

parce qu'elle n'était pas descendue avec tous les autres. Là encore, c'est un des survivants caché dans un grenier qui le racontera à Armand/Aron.

« Le président du *Judenrat*, propriétaire de l'immeuble où nous habitons, n'a pas levé le petit doigt. Comme mon père lui en a fait le reproche, ce salaud s'est arrangé pour le faire arrêter quelques jours après, justement un samedi pour que le directeur de l'usine ne puisse pas intervenir. Il a été expédié dans une usine d'armement à Skarzysko-Kamienna, "l'enfer jaune" où les armes sont essayées sur les déportés. J'ignore combien de temps il a pu tenir. »

Dans cette usine, on retrouve également Willy Fogel, les Kestenberg, Jurek et son père, Shaul, mort d'épuisement au bout de trois mois.

Aron se retrouve seul avec son oncle dans le petit ghetto, puis, très vite, ils déménagent dans le camp de travail attendant à l'usine. Il a treize ans et la séparation d'avec ses parents lui procure une conscience aiguë du danger.

David aussi vit caché avec sa tante. « J'y ai passé des jours entiers tout seul, à fumer les mégots de mon père, ce qui m'a valu une belle raclée. Je gardais parfois un bébé d'amis. Mais souvent j'étais caché dans l'embrasure de la fenêtre. J'avais cinq ans. »

Pour tous, commence une autre vie, désormais rythmée par le travail forcé. Survie, sans illusion sur le sort de ceux qui sont partis, dans un univers où la mort rôde à tout instant. Jamais David ne manque de nourriture, son père se démène toujours pour avoir une double ration.

Il vit caché et cette clandestinité le protège un temps, contrairement à Aron qui est arrêté par la police juive, à cause de son âge, alors qu'il rentre du travail un jour de novembre 1942. En fait, ordre est donné de diminuer la population du ghetto.

Il est parqué avec d'autres « indésirables » dans les ruines de la synagogue, gardées par des SS ukrainiens, ivres morts en permanence. Il y reste trois jours et trois nuits, transi de

peur et de froid. Les Ukrainiens sèment la terreur, tirant des coups de fusil à l'intérieur de la synagogue dont le mur criblé de balles sera conservé.

Le jeune garçon est témoin de l'écartèlement d'un bébé qui vient de naître, avant d'être jeté devant sa mère dans un brasero.

Son oncle intercède pour lui auprès du directeur de la deuxième usine. Il est sauvé avec douze autres jeunes garçons.

« Avec moi se trouvaient Abraham Tuszynski et Israël Wilder dit Krulik, "le petit lapin". Nous nous retrouverons à Buchenwald à la libération. Nous avons eu une fois de plus de la chance, le lendemain de notre départ, les cinquante personnes enfermées dans la synagogue ont été fusillées dans la forêt Rakow avoisinante. »

Destin ? Chance ? Hasard provoqué ? Tous se demandent toujours pourquoi eux et pas les autres.

Seuls restent dans le petit ghetto les travailleurs forcés employés dans les trois usines des environs, une menuiserie *Bonghai* qui fabrique des luges pour le front de l'Est et deux verreries, *Phoenix* et *Hortensia*.

Au début de l'année 1943, le petit ghetto est à son tour « liquidé ». Lorsque les derniers détenus partent, la ville est déclarée *Judenrein*, « nettoyée de toute présence juive », comme il est inscrit sur une banderole près de la gare. Dernière vision du jeune Aron Bulwa de sa ville natale.

Près des usines sont aménagés des bâtiments spéciaux entourés d'une balustrade en rondins. On n'en sort que pour aller travailler. Les détenus sont parqués là. Ils vivent à seize par chambre et dorment dans des châlits superposés.

« Devant la maison, il y avait un terrain vague aménagé pour jouer au foot, les Allemands organisaient pour leur plaisir, des matches entre Juifs et Polonais. Les Juifs ne gagnaient jamais. »

Il est dangereux de s'approcher de la balustrade en rondins. David l'expérimente. Il est blessé par un jeune Polonais qui lui taillade la joue, avec un bout de verre. Il en garde une balafre

et comprend petit à petit le danger d'être juif, un sentiment né dans l'adversité.

Aron va sur ses quatorze ans et David vient d'avoir cinq ans et demi. Ils travaillent dans les ateliers de verrerie.

« Les bouteilles de verre étaient fabriquées dans d'immenses usines. Je portais les bouteilles d'une machine à l'autre. Puis j'ai remplacé un adulte sur une machine qui recevait le verre fondu. Je suis même devenu responsable¹. »

Le plus grand se souvient du plus petit.

David apportait à boire aux ouvriers, de l'eau, ou un breuvage chaud, dans des grands bocaux à demi cassés, très lourds pour un petit garçon de son âge. Il partageait ce travail avec un autre enfant Lulek Lau, le futur grand rabbin d'Israël. Il était dans le camp de travail avec son frère Naphtali².

L'usine fonctionne 24 heures sur 24 et David se souvient d'avoir travaillé des nuits entières et d'avoir été réveillé par de l'eau glacée, un jour où il s'était endormi sur une palette de bois.

Les usines fonctionnent jusqu'en novembre 1944.

Lolek Buzyn et Léon Lewkowicz dans le ghetto de Lodz

Rumkowski, dérisoire « roi des Juifs » du ghetto de Lodz

En décembre 1939, à peine trois mois après le bruyant et chaleureux accueil que les Allemands de Lodz réservent à leurs compatriotes, le *Regierungspräsident* (« président de district ») Uebelhoer, résidant à Kalisz dirige la construction du ghetto.

L'emplacement choisi pour son installation est le quartier des taudis de Baluty. Il s'agit ensuite d'incorporer 100 000 Juifs de force et par surprise, les obligeant à abandonner leurs biens en toute hâte. Le 16 mars, pour accélérer leur venue, 100 personnes sont exécutées dans la rue. Deux cents milles juifs sont

1. Il y avait d'un côté les souffleurs de verre, de l'autre ceux qui travaillent sur des machines. Les bouteilles conditionnées étaient ensuite chauffées dans les fours.

2. Son père, le rabbin de Piotrkow, a été déporté en 1942.

parqués par vagues successives jusqu'au 30 avril 1940. Le 10 mai, le ghetto de Lodz est hermétiquement fermé.

Chaïm Rumkowski, président du *Judenrat*, « doyen des Juifs de Litzmannstadt », établit très vite une dérisoire mais véritable dictature, frappant des timbres-poste et une monnaie, les « rumkies », à son effigie. Sa devise « travail, ordre et discipline », reflète ses orientations. Il brise dans l'œuf toute tentative de révolte, et se met en devoir d'organiser un travail rationnel qui, s'il n'empêche pas les déportations, fait durer le ghetto jusqu'en août 1944, record de longévité de tous les ghettos de Pologne.

Avis de Mordechai
Chaïm Rumkowski,
président du *Judenrat*
du ghetto de Lodz/
Litzmannstadt, au
sujet de l'interdiction
pour les Juifs de sortir
du ghetto, daté du
8 avril 1940.

Traduction :

Avis

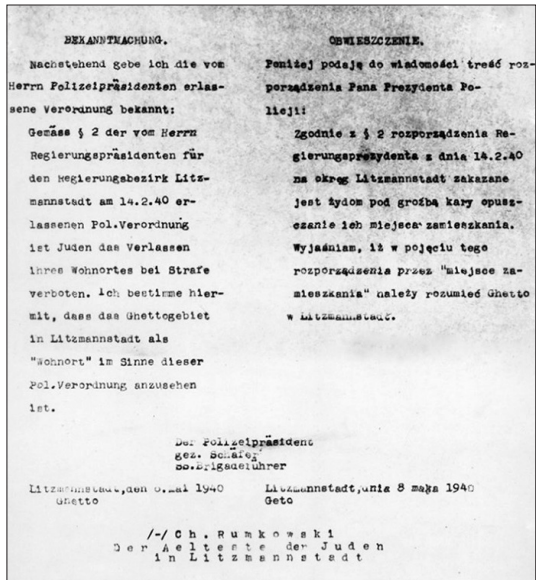
*Je donne ci-dessous
connaissance*

*de l'ordonnance édictée
par le préfet de police :*

Selon le paragraphe 2

*de l'ordonnance de police édictée par le préfet du district de Litzmannstadt
du 14 février 1940, il est interdit aux Juifs de quitter leur zone de résidence
sous peine de punition. Je précise par la présente que le secteur du ghetto
de Litzmannstadt doit être perçu comme « zone de résidence »
au sens de cette ordonnance de police.*

*Le préfet de police : signé Schäfer, SS-Brigadeführer Ghetto de Litzmannstadt,
le 8 mai 1940 Ch. Rumkowski, Doyen des Juifs à Litzmannstadt*



Des ateliers de fabrication d'uniformes militaires sont ensuite relayés par de véritables usines de filature, puis par des fabriques de munitions pour l'infanterie. Plus de vingt millions de balles métalliques sortent des ateliers du ghetto.

Durant l'année 1941, on envoie à Lodz qui se trouve dans les territoires « incorporés », des Juifs venant de tout le Reich. De Prague, Vienne, Cologne, ou Berlin, des milliers de Juifs déportés sont choqués de se retrouver dans ce cloaque. Malgré l'horreur quotidienne, le ghetto s'organise. On prie, on étudie, on peint, il y a même un orchestre qui joue la première symphonie de Beethoven devant 700 personnes.

Mais l'année 1942 scelle l'avenir des Juifs : réduction partielle de la population, affectation des travailleurs les plus vaillants à l'effort de guerre, et pour finir, anéantissement. Tel est le processus dans lequel sont enfermés tous les Juifs des ghettos, ceux de Lodz un peu plus tard que ceux de Varsovie ou de Lwow.

Les cinq premiers mois de 1942, 55 000 personnes, soit un tiers de la population du ghetto, disparaît dans les déportations. Malgré des rumeurs alarmantes sur les véritables destinations, aussitôt démenties par Rumkowski : « N'écoutez pas ces colporteurs de ragots », certains se rendent volontairement à la gare, troquant des places dans le train contre deux pains et un kilo de sucre.

En septembre, deux nouvelles *Aktions* rendent le ghetto plus « rentable » : les enfants et les vieillards, puis des familles entières sont déportées à Chelmno, à coups de feu et à coups de crosse. Au total 16 000 personnes en une semaine. Rumkowski, croyant assurer la survie de la communauté, accepte stratégiquement le sacrifice des improductifs.

L'« évacuation finale » de ceux qui ont survécu aux maladies et à la famine s'opère par groupes d'ateliers à partir du 13 juillet 1944 jusqu'au 28 août. Hans Biebow, le chef allemand de l'administration du ghetto, promet encore aux Juifs protégés par le travail un reclassement dans le Reich.

Rumkowski et sa famille font partie du convoi. Débarqué à Auschwitz II-Birkenau, il est battu à mort dès son arrivée par des détenus originaires de Lodz.

Contrairement à ce qui se produit à Varsovie, il n'y eut pas d'insurrection du ghetto de Lodz. Absence de transformation des structures institutionnelles de la communauté? Ou isolement total, physique et moral des Juifs du ghetto, dépourvus de tout contact avec la population polonaise?¹

Le ghetto n'est pas *Judenrein*, il reste encore quelques centaines de personnes qui n'obéissent pas aux ordres et qui se terrent dans les caves. À l'arrivée des Soviétiques le 17 janvier 1945, ils ne sont plus qu'une poignée.

Lolek et Léon

La plupart des 32 « enfants de Buchenwald » nés à Lodz sont restés dans le ghetto. Certains sont venus d'Allemagne en 1941. Henry Oster y reste jusqu'en 1944.

Lolek Buzyn, onze ans, et Léon Lewkowicz, dix ans, ne se sont jamais rencontrés dans le ghetto.

Le père de Léon est journaliste et malgré les contacts qu'il entretient avec l'extérieur, il ne parvient pas à prévoir le danger qui s'annonce ou, plus exactement, il se refuse à croire que le monde ne réagira pas.

Au moment de la déclaration de guerre, la petite famille décide de se réfugier à Varsovie qui semble plus sécurisée que Lodz, ville industrielle et sans doute bombardée en priorité. Ils vont chez les grands-parents.

Léon connaît les durs bombardements de la capitale.

Le premier souvenir de guerre est pour le jeune Léon, la vision d'un cheval mort, tué par un bombardement. Le cadavre

1. Sur l'histoire du ghetto de Lodz, se reporter au livre de Nathan Weinstock, *Chroniques du désastre. Témoignages sur la Shoah dans les ghettos polonais*, (textes présentés et traduits du yiddish par l'auteur), Genève, Éd. Métropolis, 1999, p. 133-138.

gît dans la rue et, après l'alerte, la foule des habitants affamés s'empresse de le dépecer. Varsovie manque très rapidement de tout; des cantines militaires allemandes ambulantes servent des soupes dans la rue, principalement pour la troupe d'occupation.

« La rumeur était de ne pas s'en approcher, car elles risquaient d'être empoisonnées. Je me souviens des défilés militaires allemands avec Hitler en personne venu féliciter ses vaillants soldats. Nous sommes repartis à Lodz avec un paysan sur sa charrette et nous avons croisé en chemin les troupes d'occupation russes : j'étais beaucoup plus terrorisé par elles que par les Allemands. Les soldats me semblaient plus brutaux. »

Arrivés à Lodz, les ennuis commencent. Leur appartement est confisqué. Ils entrent dans le ghetto parmi les derniers en mars 1940. Ils trouvent une petite baraque en bois de quinze mètres carrés, très sombre, tout au bout de la rue Niecaza, près de l'hôpital du ghetto.

Au moment de la déclaration de guerre, Lolek Buzyn accompagne sa mère en cure. Personne ne prévoit non plus dans la famille Buzyn le cataclysme qui vient, pas même son père qui, bien qu'ayant eu l'occasion de traiter des affaires avec les Allemands, ne se départit pas de son optimisme et minimise les dangers.

C'est le 7 mars 1940, que la famille Buzyn est précipitée dans la guerre. Une horde de SS débarque avec des chiens dans les appartements encore habités de la rue Piotrkowska.

Près de cent personnes sont rassemblées dans la cour du n° 56, un après-midi entier, dans le froid.

Un gradé fait un discours puis trois jeunes gens pris au hasard sont fusillés pour l'exemple. L'un d'eux est le frère aîné de Lolek, Avram, qui devait partir pour la Palestine.

En une nuit passée dans un hangar, la famille se recompose autour du choc de l'assassinat d'Avram, la chevelure de sa mère blanchit complètement, son père est prostré et sa

sœur est prise de convulsions. À onze ans, Lolek comprend brusquement qu'il est devenu le chef de famille et qu'il doit prendre en charge ses parents.

Il vit intensément l'obsession de sa mère : récupérer une photo de son fils mort. Son père prend le risque de retourner dans leur appartement mis sous scellés.

Soixante ans après, Lolek n'arrive toujours pas à se débarrasser de cette obsession de sa mère. Il garde en permanence certaines photos dans son portefeuille, celles de ses morts. Il égare toutes les autres, a du mal à manier un appareil photographique. Une de ses filles est devenue photographe.

Léon et Lolek ont vécu des expériences parallèles dans le ghetto de Lodz. Ils ont connu Rumkowski, le président du *Judenrat* qui se prenait pour le roi des Juifs. Ils l'ont vu traverser avec une dérisoire suffisance le ghetto sur ses chevaux blancs de parade.

Au début, Rumkowski avait reçu l'autorisation d'ouvrir des écoles primaires où Lolek, qui ne connaissait que le polonais, apprend le yiddish. Au bout de quelques mois, la situation se dégrade et l'école ferme.

Léon se souvient d'avoir été admis dans le bureau feutré de la jeune épouse de Rumkowski pour recevoir des subsides.

Les deux enfants ont vécu la dégradation du ghetto, la faim, les maladies, mais aussi la débrouillardise pour survivre.

Léon se rend quotidiennement dans l'hôpital du ghetto, situé au bout de sa rue. Il y fait chaud et il peut boire un petit verre de lait. Mais surtout, il se rend utile en portant les papiers d'un bureau à l'autre. Cela lui permet de vivoter et de ramener un peu de nourriture à la maison ou un flacon de valériane pour soigner les malaises de sa mère.

Il assiste à son tour à des scènes traumatisantes dans cet hôpital d'infortune :

« Un jour, j'ai vu arriver un bébé dans un baluchon, rempli de vermine, envahi par les poux qui avaient fini par faire une

carapace grouillante autour du petit : une vision de fin du monde qui me poursuit encore. »

Son père rédige des lettres en échange de nourriture, il fait office un temps d'écrivain public. Puis, il devient responsable d'une cuisine communautaire, où chacun vient cuire des aliments sur des appareils à gaz qu'il loue à l'heure.

Sa mère ne travaille pas, elle a appris comme tout le monde dans le ghetto à rentabiliser la moindre épluchure de pommes de terre qu'elle utilise pour préparer la soupe ou pour fabriquer des *latkès*. Elle mélange le marc de café à de la saccharine et un peu de farine.

Léon est à l'affût de la moindre combine, il a toujours les oreilles qui traînent partout. Il doit apprendre à survivre, il « le faut et il le veut ».

Il connaît le quartier des halles, où arrivent les stocks de nourriture. Un jour, alors qu'il se penche dans un tonneau de confiture pour gratter les restes et les ramener à la maison il tombe tout entier dans le récipient. « J'étais confituré de la tête aux pieds, mais fier de pouvoir ramener quelque chose. » À l'occasion, il est *shabbes goy* pour les Hassidim qui lui glissent une pièce. Dieu reconnaîtra les siens !

Le ghetto, comme tous les ghettos, a ses privilégiés, ceux qui mangent à leur faim, ceux qui ont des relations haut placées, ceux qui croient savoir avant les autres. Comment peut-il en être autrement ? Mais dans ce grand jeu de dupes, une infinité seulement s'en est sortie. Ce qui est plus remarquable est cette rage de vivre, de continuer à vivre c'est-à-dire à rire, à chanter, à faire de la musique, à étudier ou tout simplement à avoir des projets, malgré la faim qui ronge et qui rend squelettique¹.

Léon sait aussi où s'amuser : il va de temps en temps à la « piscine », cette mare d'eau croupie avec une grosse pierre au milieu qui sert de plongeur.

1. Dawid Sierakowiak, *Journal du ghetto de Lodz, 1939-1943*, Monaco, Éd du Rocher, 1997 (édition illustrée, 2016).

Lolek a fait sa bar-mitsva dans un petit *stibble* (« oratoire ») du ghetto en janvier 1942, période où les familles sont encore tolérées.

« J'ai reçu une paire de *tefillin* et un joli sac brodé spécialement par ma mère qui, ce jour-là m'a pris sur ses genoux : "Tu es adulte, tu vas prendre tous les péchés sur toi. Sache que nous n'allons pas survivre. Il faut que tu vives pour témoigner et rejoindre mes frères à Paris." Cette injonction m'a constamment porté. Dans les moments de découragement, j'entendais sa voix et je la voyais. »

Les deux enfants de douze et treize ans ont travaillé pour survivre et faire vivre leur famille. Léon fabrique, dans un atelier, des petits sachets en papier qu'il plie avec une grande dextérité.

Lolek travaille dans deux usines différentes. Il répare les aiguilles des machines de tissage qu'il doit redresser à l'aide d'un petit marteau sur une enclume, le tout contrôlé par un contremaître. Puis, il travaille dans une entreprise de sellerie à l'autre bout du ghetto, qui fabrique des sacs à dos et du gros tissu militaire.

Au moment des grandes déportations de septembre, ses parents doivent descendre dans la cour, tandis que sa sœur reste cachée sous le lit. Malgré les chiens, les hurlements, le jeune garçon profitant d'un moment d'inattention du SS réussit à faire descendre ses parents du camion. Il ne pouvait pas imaginer la vie sans eux. La famille est encore sauvée pour deux ans et vit de manière clandestine.

Lolek trouve le moyen de nourrir tout le monde grâce à des combines multiples. En particulier, il arrive à avoir plusieurs portions de soupe à l'atelier, tout en ne donnant qu'un ticket, grâce à une amie de la famille qui distribue la nourriture. Chacun lutte et résiste, porté par la volonté de survivre.

Par chance, la famille Lewkowicz passe à travers les différentes rafles, sauf la dernière où toute la famille se rend à la gare, chacun avec une petite valise.

Au mois d'août 1944, la famille Buzyn part dans des wagons plombés pour un ultime voyage ensemble, avec des petits sacs cousus par la mère : un voyage qui dure quatre jours, sans manger, sans boire. Le train s'arrête souvent, mais les portes ne s'ouvrent qu'à Birkenau.

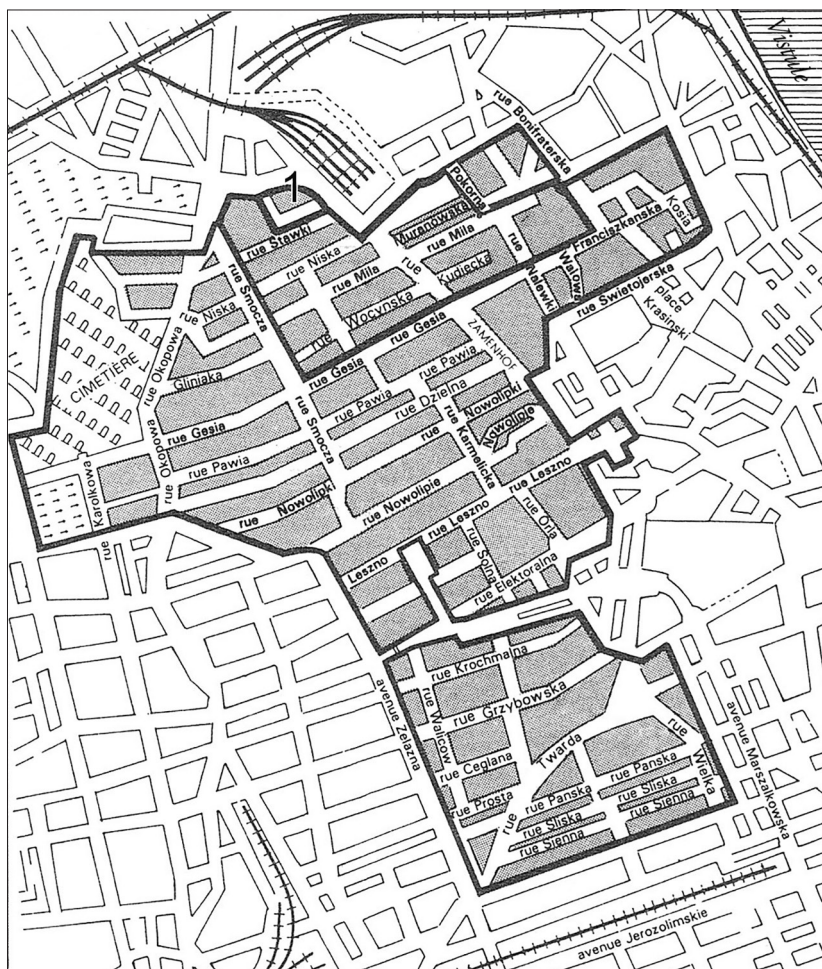
Jurek Kestenbergl dans le ghetto de Varsovie

Vie souterraine et clandestinité s'organisent dans le ghetto de Varsovie

La destinée du ghetto de Varsovie est tout autre que celle de Lodz.

En ce mois de mars 1940, les Allemands ont institué à Varsovie, un quartier juif, officiellement désigné par le terme de « zone d'épidémie » à côté du quartier des Allemands et de celui des Polonais. Les principales rues sont barrées par des pancartes signalant des cas de typhus. Des bandes de voyous, excités par les nazis terrorisent la population juive. Quelques mois plus tard, en août, les Juifs sont « invités » par haut-parleur à se rendre dans le ghetto, sous prétexte de risques d'épidémie. Dans un désordre indescriptible, les Juifs apportent dans des charrettes à bras leurs objets de première nécessité, abandonnant meubles et biens. Ils déménagent dans une zone déjà surpeuplée, aux frontières constamment modifiées. Le 15 novembre, le ghetto est ceint de murs de trois mètres de haut, surmontés de barbelés, une tombe vivante pour près de 500 000 personnes.

Les firmes *Toebbens*, *Schultz* et *Hallmann* font produire, moyennant des salaires de misère, des articles de ménage, des uniformes, de la literie, tandis que subsistent quelques ateliers tenus par des Juifs comme celui des frères Landau qui deviendra rapidement un centre de l'activité de l'OJC (Organisation juive de combat).



Plan de Varsovie avec le tracé des murs délimitant le Ghetto en octobre 1940. Au nord du Ghetto, à l'ouest de la gare, le « 1 » marque le lieu de l'*Umschlagplatz* (« place d'embarquement »).
 Au sud, le « petit ghetto » supprimé en octobre 1941.

On fabrique de tout dans les ateliers clandestins du ghetto de Varsovie, des ersatz, du faux beurre, du faux miel, des produits chimiques de toute sorte qui repartent à l'extérieur et sont vendus pour acheter du blé ou des armes qu'on paie bien entendu au prix fort.

Malgré tous les efforts déployés par les nazis pour asphyxier le ghetto, les contacts avec l'extérieur ont toujours été maintenus : trafics à petite et grande échelle, entrées et sorties par les égouts. Contrairement à ce que l'on a pu dire, survivre est une forme de résistance et les habitants du ghetto ont trouvé la force d'aménager des hôpitaux, une école d'infirmières et même une université clandestine. Le Comité juif d'entraide organise les comités d'immeubles.



Passage clandestin
de marchandises
par-dessus le mur du ghetto
de Varsovie, 1940-1943.

Du 22 juillet au 12 septembre 1942, environ 300 000 juifs de Varsovie sont déportés dans des conditions de terreur indescriptibles. Ce sont d'abord les personnes désignées comme « improductives » qui sont « évacuées » par la police juive du ghetto. Puis sont arrêtées des fractions de plus en plus larges de la population, par le blocus systématique des rues, des bâtiments et des ateliers.

Enfin, les SS pratiquent un tri radical qui frappe tous ceux qui ne sont pas bénéficiaires d'un numéro distribué sur les

lieux de travail, point culminant de la terreur. Cette opération baptisée par les Allemands *Einkesselung*, « encerclement », est appelée *Kesl* en yiddish ou l'épisode dit « du chaudron de la rue Mila », car le lieu de rassemblement prévu se compose des rues proches de celle-ci.

Cette opération se termine le jour de *Yom Kippour* par l'élimination de 350 policiers juifs et de leurs familles. Il reste 35 000 juifs officiellement recensés et de 20 000 à 25 000 clandestins.

À partir du mois de novembre 1942, les habitants s'enterrent. Ils sont pris d'une vraie fièvre de construction et s'enfoncent sous terre avec des trésors d'ingéniosité. Souvent les bunkers sont situés entre deux immeubles

Le ghetto considérablement restreint n'est plus qu'un agrégat d'ateliers, une gigantesque usine qui ne doit sa survie qu'au manque de main-d'œuvre du Reich. Les déportations reprennent brusquement un jour de janvier 1943, puis s'arrêtent.

La résistance armée, minoritaire et divisée se regroupe. l'OJC s'est constituée dès juillet 1942, au moment des grandes déportations. En avril 1943, le Comité national juif comprenant les mouvements de jeunesse et les partis politiques envoie des délégués auprès des instances militaires. Mais il reste dramatiquement seul et sans armes. Un Comité juif de Sauvetage essaye de trouver des passeports provenant des pays neutres, par le biais d'hommes d'affaires suisses.

L'insurrection est finalement déclenchée dans la nuit du 18 au 19 avril 1943, première nuit de *Pessah* en riposte à l'entrée des Allemands décidés à « liquider » le ghetto. Le 8 mai, le poste de commandement situé au 18 rue Mila est découvert. Le 16 mai, les derniers combattants se rendent, les derniers habitants sortent de leurs cachettes¹.

1. Voir Hillel Seidman, *Du fond de l'abîme. Journal du ghetto de Varsovie*, Paris, Éd. Plon, 1998 (Pocket, 2002). En particulier, « De la zone d'épidémie au ghetto », Georges Bensoussan, p. 329-413. Voir aussi Adam Czerniakow, *Carnets du ghetto de Varsovie, 6 septembre 1939-23 juillet 1942*, Paris, Éd. La Découverte, 1996.

Jurek

Jurek Kestenberg a vécu l'installation et la fin du ghetto avec sa famille. Il témoigne aujourd'hui, après avoir parlé dès juillet 1946, donc très vite après la libération, ce qui est assez rare¹.

La famille Kestenberg emménage dans le ghetto avec quelques caisses de savon qui serviront de monnaie d'échange pour survivre. Dans un premier temps, le petit Jurek reste dans la maison de sa nourrice Tecla, à l'abri, caché pendant deux mois dans le grenier. Dénoncée par des voisins, Tecla renonce à le garder. Jurek regagne le « petit ghetto », rue Chapla, relié au « grand ghetto » par le pont passerelle surplombant la rue « aryenne » Cholda.



La passerelle en bois qui relie les deux parties du ghetto de Varsovie, 1940-1943.

Ses grands-parents paternels meurent rapidement, sa grand-mère d'une crise cardiaque et son grand-père aussitôt après.

Les parents de Jurek tentent de mener une vie « normale » en dehors de l'activité primordiale : trouver de la nourriture. Bravant les interdictions, ils décident d'instruire leur fils et l'envoient tous les jours chez un jeune professeur qui lui dispense des cours.

1. Son premier témoignage a été enregistré par un psychologue américain David P. Boder et consigné avec d'autres à l'*United States Holocaust Memorial Museum* de Washington. Publié dans un ouvrage intitulé, *Fresh Wounds. Early Narratives...*, *op. cit.*

C'était avant la « grande sélection » de juillet 1942. Jurek est pris dans l'une de ces rafles quotidiennes destinées à terroriser la population alors qu'il se rendait chez son professeur. De l'*Umschlagplatz*, il est jeté dans un de ces wagons qui partent à Treblinka, camp de travail avant de devenir centre de mise à mort.



Embarquement des juifs du ghetto de Varsovie dans les wagons de déportation sur l'*Umschlagplatz*, été 1942. Photographie allemande.

Le petit garçon de douze ans bénéficie de la présence d'une grande brute, voyou juif connu qui sort d'une de ses bottes une lime en acier pour scier les barreaux. Lui seul arrive à se faufiler par le trou jusque sur le toit du train. Il parvient à sauter sur un talus à un moment propice, après avoir reçu une balle qui lui traverse le pied. Il s'évanouit et se réveille chez de vieilles personnes polonaises, à une trentaine de kilomètres de Varsovie. Il y reste une dizaine de jours, le temps d'être retapé. Le brave paysan polonais le ramène au bercail, aux portes de Varsovie. Jurek prend le tramway qui traverse le ghetto de part en part sans s'arrêter, saute en marche et retourne chez ses parents. Il n'est plus un enfant.

La famille échappe à la grande *Aktion* de juillet 1942, grâce à de précieux certificats de travail. Son père et lui travaillent

dans l'atelier de menuiserie du fabricant allemand Oscar Schilling, situé dans le quartier Leszno-Nowolipie, tout près de la grande teinturerie *Schultz*.

D'abord logée dans le petit ghetto, rue Ciepla, la famille passe dans le « grand ghetto », puis dans la zone des ateliers. Le ghetto est alors réduit à une peau de chagrin.

Les Kestenberg sont encore miraculeusement tous là : le père, la mère, un oncle et trois tantes. Ils ont aménagé une soupente dans le grenier d'un immeuble : une cache pour huit personnes, hermétiquement fermée, avec un évier, invisible de l'extérieur. Ils ont survécu là jusqu'à la liquidation du ghetto.

Dans son premier témoignage en 1946, Jurek évoque les rafles sans préciser la date, ainsi que la construction des bunkers et surtout la fin du ghetto ¹.

« Dans le ghetto, les Juifs portaient un brassard blanc avec une étoile de David bleue. Devant l'afflux de Juifs à Varsovie, venant de partout et même de Lodz, les Allemands ont demandé au bout de trois mois au *Judenrat* de désigner 6 000 personnes, par jour, pour le reclassement à l'Est. Le *Judenrat* ne savait rien de ce qu'il allait leur arriver, il a donc acquiescé. Au bout de quelques semaines, comme personne ne voulait y aller, les Allemands ont commencé à rafler. Il y avait les soldats, mais surtout un Ukrainien. C'était terrible. Les gens se cachaient. Alors, ils ratissaient quartier par quartier, maison par maison. Ils ont utilisé les chiens, ils allaient dans les appartements.

« Les Juifs ont fait des caches dans les caves. Nous avons construit notre propre bunker dans le sous-sol, avec des provisions de nourriture, mais il fallait beaucoup d'argent.

« Très vite on a compris que les gens partaient à Treblinka et on savait qu'on les gazait. La panique s'est emparée du ghetto. On a construit des bunkers souterrains où les gens partageaient des pièces. Tout se faisait dans la cave et les déjections étaient jetées dehors la nuit. Mais des traîtres juifs ont informé

1. Son témoignage est reproduit *in extenso*.

les Allemands. Les bunkers des riches communiquaient avec les égouts, ce qui leur donnait la possibilité de sortir dans la partie aryenne. 100 000 personnes ont pu se cacher, mais ils ont vécu comme des bêtes. Donc il fallait mourir héroïquement.

Homme sortant de sa cachette, un bunker aménagé dans une cave du ghetto de Varsovie, printemps 1943. Photographie allemande.



« Ils ont donc décidé de faire un soulèvement grâce à l'OJC. Je ne sais plus la date, j'étais caché avec mes parents. Mon cousin a été tué dans les combats dès la première semaine. Sa fille de cinq ans, ma cousine, a été envoyée du côté polonais. Cela a coûté très cher, mais elle a survécu.

« On entendait des tirs chaque nuit, tout le ghetto tremblait. La nuit nous sortions des caches pour regarder à quoi ressemblait le ghetto. Il était illuminé comme en plein jour. Le ghetto brûlait maison après maison. Il n'y avait pas d'échappatoire. Les uns priaient, les autres étaient tués ou envoyés à Treblinka. D'autres ont été envoyés à Majdanek pour avoir une mort plus dure.¹

« Deux jours plus tard, notre maison a brûlé. On ne savait pas quoi faire, c'était la panique. On s'est rendus les mains en l'air, très effrayés et on a attendu en bas jusqu'à ce que les briques nous tombent dessus. On nous a tout pris.

1. Voir dans la présente collection, Michel Pachter, *Varsovie, Treblinka, Majdanek, Skarzysko, Czestochowa*, Paris, Éd. Le Manuscrit/FMS, 2013. [ndrc]



Groupe d'habitants raflés dans le ghetto de Varsovie en flammes, printemps 1943. Photographie allemande.

« Deux soldats sont arrivés, deux hommes corrects. Le SS a dit : “Donnez-moi ce que vous avez et on essaiera de vous sauver.” J’ai donné la petite montre que j’avais toujours dans la poche. Il nous a donné du café et a disparu. Le deuxième a disparu également au moment de la relève. C’était au coin de la rue Nowolipia et Karmelitzka. On était par colonnes, une foule d’au moins 700 personnes, tous sortis des bunkers. On marchait vers l’*Umschlagplatz*, le lieu de rassemblement pour la déportation. Il y avait des morts et des Ukrainiens qui rigolaient en nous montrant du doigt : “Là où vous allez, il n’y a que la mort.” Nous sommes arrivés à l’*Umschlagplatz*, une jolie bâtisse, une vraiment jolie bâtisse avec quatre ou cinq entrepôts. On attendait le train qui devait nous envoyer à la mort. Les SS nous l’avaient dit de manière sadique, en rigolant pour nous désespérer. Comme je l’ai déjà dit, ils allaient nous envoyer non à Treblinka, mais à Majdanek, là où celui qui doit mourir souffre plus. »

La famille Kestenberg est déportée au camp de Majdanek.

Certaines petites bourgades à 80 % juives n’ont pas besoin d’être closes par des murs, il suffit d’interdire aux Juifs de sortir de la ville pour qu’elles deviennent des ghettos. Strzemieszyce le *shtetl* des Finkelsztajn ; Dzialoszyce, le fief de la famille maternelle de Willy Fogel ; ou encore Koziénice, la ville natale des Dymant, sont transformés en ghetto.

Les frères Finkelsztajn dans le ghetto de Strzemieszyce

Strzemieszyce, un *shtetl* entre Katowice et Cracovie : à partir de 1941, les Juifs sont enfermés dans un quartier à l'extérieur de la ville. En juin 1943, le ghetto est « liquidé » avec, pour destination, les *Kommandos* de travail d'Auschwitz pour ceux qui sont déclarés aptes au travail ; les chambres à gaz de Birkenau pour les autres. Estera Finkelsztajn qui ne veut pas quitter sa fille Dora, adorable petite fille blonde portant de longues tresses et des petites lunettes, choisira Birkenau. Jacques n'a que onze ans. Il passe devant les officiers SS muni d'un certificat de mécanicien, emprunté à son frère, Haïm. Il porte de grandes bottines à talon et lacets trouvées dans le ghetto. Le SS n'est pas dupe de son stratagème pour paraître plus grand : « *Klein bist du, aber hohe schuhe hast-du!* », « Tu es petit, mais tu as des chaussures hautes, va du bon côté ! »

Rétrospectivement, le temps du ghetto ne semble pas si terrible aux frères Finkel. La famille Finkelsztajn est réunie. Certes, ils partagent leur logement avec d'autres, certes il faut aller travailler dans l'usine de tôlerie à l'extérieur, mais la nourriture ne manque pas trop et, surtout, tous s'organisent.

À l'usine, Jacques, le plus petit, porte le charbon ou déplace les tôles du matin au soir. Charles découpe les morceaux de métal.

Les Finkelsztajn ont prévu deux caches, l'une à l'intérieur du ghetto dans une cave près de la maison, bouchée par une armoire, l'autre à l'extérieur, dans le grenier de Polonais charitables. Prévoyants et plutôt confiants, ils ont enterré un bocal de bijoux dans une cave à charbon à l'intérieur du ghetto.

En juin 1943, au petit matin, une division entière sème la terreur dans le ghetto pour faire sortir tout le monde. Les Finkelsztajn descendent dans la cave avec d'autres. Le grand-père, pris d'une quinte de toux, se sacrifie pour ne pas mettre en danger le reste du groupe et sort dans le jardin. Il est tué sur place. Au bout de quarante-huit heures, vers minuit, ils

se réfugient chez les Polonais. Dénoncés par une voisine, les nazis les débusquent et les arrêtent.

Willy Fogel dans le ghetto de Dzialoszyce

Vers le 15 août 1939, devant les bruits de guerre, les Fogel, installés à Sosnowiec, décident de mettre à l'abri Willy et sa grand-mère à Dzialoszyce qui n'est qu'à trente kilomètres. Il s'agit d'une bourgade complètement à l'écart sur une route départementale qui va de Cracovie à Varsovie, si perdue qu'il leur a fallu une journée entière pour arriver à bon port.

Bien leur en a pris, lorsque les Allemands envahissent la Pologne, un groupe de *Volksdeutsch*, « Polonais d'origine allemande », accueille cette nouvelle par l'incendie de la synagogue de Sosnowiec située juste en face du domicile de la famille Fogel, apeurée. Willy voit à son tour passer l'armée allemande à Dzialoszyce, des colonnes de chars pendant quatre ou cinq jours sans discontinuer.

« Les soldats souriaient et jetaient des bonbons. On avait interdit aux enfants de les manger de peur qu'ils ne soient empoisonnés, mais on nous laissait regarder sur le trottoir le défilé débonnaire de la puissance allemande. On était soulagé par leur tenue après tant d'histoires macabres racontées sur leur compte!¹ »

Pourtant les jeunes fuient temporairement vers l'est, exode passager pour revenir quelque temps après, avec ceux des grandes villes qui préfèrent se réfugier là, lorsque les lois anti-sémites les chassent de leurs emplois. Quatre à cinq mille Juifs arrivent dans ce village de mille cinq cents habitants.

Très vite l'administration allemande prend les choses en main et les brimades commencent. Les adultes juifs sont astreints à des corvées, ils doivent ramasser la neige, les religieux

1. Extrait du témoignage de Willy Fogel enregistré en mars 1994 par l'association « Témoignages pour mémoire ».

sont humiliés, on leur coupe la barbe. La nourriture disparaît. Les enfants sont renvoyés de l'école. La vie devient difficile. Le *Judenrat*, le conseil juif, s'occupe des affaires courantes. La ville se ferme, triplement gardée par la gendarmerie allemande, la police polonaise et la police juive. On fusille deux ou trois personnes par mois pour dissuader la population de sortir du ghetto.

Willy, pourtant, n'a pas de mauvais souvenirs de cette première période. Ses parents sont revenus de Sosnowiec. La vie s'organise tant bien que mal : des professeurs de lycée réfugiés des grandes villes donnent des cours chez eux. Le jeune garçon de douze ans découvre les joies du latin, apprend très facilement le Polonais et profite d'une certaine émulation culturelle.

Les premières déportations datent d'août 1942 et provoquent une énorme panique. Pourtant, on savait que les autres villages alentour avaient été « vidés » vers Sobibor, et quelques jours auparavant tout le village, rabbin en tête, était parti en procession au cimetière avec le *Sefer Thora*¹ pour implorer Dieu.

La famille Fogel se disperse, Willy et sa mère fuient dans la campagne, son frère part de son côté avec son cousin, son père se cache dans le village.

« Le *Judenrat* laissé sur place et chargé de ramasser les biens des Juifs, a raconté : des milliers de personnes (on a parlé de 13 000) sont fusillées dans une fosse commune débordante, à peine recouverte de terre dans laquelle les gens bougeaient encore plusieurs jours après. Le reste de la population est déporté à Belzec. »

La famille se regroupe, miraculeusement saine et sauve, et décide de se réfugier à quinze kilomètres de là, à Pinchov où vit un oncle. Ville martyre, les nazis étaient déjà passés par là en 1939, brûlant les maisons juives et massacrant les Polonais qui avaient tenté de résister près d'un pont. Ils y restent une

1. Copie manuscrite sur parchemin des cinq livres du Pentateuque, entreposée dans l'Arche sainte des synagogues.

dizaine de jours et le calme revenant, tout le monde repart avec son baluchon à la maison !

Fin septembre, nouvelle déportation : Dzialoszyce doit être *Judenrein*. Les appartements juifs sont vendus publiquement aux Polonais. Cette fois, la famille repart dans la campagne, non sans avoir préalablement enterré quelques objets en argent dans le jardin, espérant secrètement des jours meilleurs. Mais où aller ?

Après une halte dans une petite ville proche complètement délabrée, ils se dirigent vers le ghetto de Cracovie pensant réunir plus de chances de survie. La trappe se referme, sinistre et désespérante. Tandis que les hommes s'inscrivent pour travailler au camp de Plaszow, la mère retourne chez sa fille à Sosnowiec. Willy ne la reverra plus.

Cet itinéraire de la famille Fogel fait d'errance d'un ghetto à l'autre est exemplaire de la situation désespérée et solitaire des Juifs de Pologne. Chaque nouvel événement les confronte à la question insoluble Que faire ? Rester ? Fuir, mais pour aller où ?

Abraham, Chaïm et Herszel Dymant à Kozienice

Les frères Dymant sont à Kozienice, leur ville natale. On y trouve aussi Josek Szwarcberg.

En septembre 1939, la famille fuit les bombardements et se réfugie dans un village des environs, Marian, où un paysan leur cède une grange. Les vivres manquent rapidement et les Allemands sont là, arrêtant Polonais et Juifs qui eux se retrouvent à Ielda, premier camp de travail de la région. Il faut se rendre à l'évidence, le pays est bel et bien occupé.

La famille Dymant revient à la maison. Tout va alors très vite : le port de l'étoile jaune puis, en janvier 1940, l'installation du ghetto. Leur maison, au 22 Lubelska est en lisière. Les barbelés entourent leur vie.

La terreur allemande est immédiate : les soldats coupent les barbes des Juifs pieux à coups de baïonnettes. C'est ce qui arrive au grand-père de Josek : « Je me souviendrais toujours de ses cris. » Le rabbin, revêtu de son châle de prières, a été attelé à une charrue et promené dans la ville.

Tous les Juifs sont soumis à des travaux d'utilité publique : s'occuper des chevaux, casser les pierres dans la rue, ou construire un canal d'irrigation. La famille se cache dans une grange aménagée dans laquelle on accédait par une trappe située à l'intérieur de la cuisine, chaque fois que les Allemands arrivent. Herszel, le plus jeune est emmené travailler au dehors.

Certains parviennent à sortir du ghetto en cachette pour essayer d'acheter de la nourriture, des fruits, des pommes de terre, mais gare aux mouchards polonais qui donnent les Juifs pour un kilo de sucre : un kilo de sucre voilà ce que valait un Juif en ce temps-là en Pologne !

Malgré la synagogue en flammes que les SS empêchent d'éteindre, malgré le couvre-feu, malgré le travail qui manque, les Juifs résistent et cherchent tous les moyens pour survivre. Chaïm rencontre à l'atelier une jeune fille, Pola qui vient de Pionki à vélo, sans son étoile de David, pour chercher des tiges de couleur, commande d'un fabricant de chaussures. Ils s'étaient déjà vus et ne veulent plus se quitter.

La jeune fille, intrépide et volontaire lutte pour vivre avec Chaïm. « Elle avait appris par une Polonaise qui tenait un restaurant dans la fabrique de munitions de la ville qu'ils avaient reçu de la Croix-Rouge un chargement de cuir pour fabriquer des chaussures. Elle arrive, à force de persuasion à obtenir que les tiges soient confiées à des artisans juifs du ghetto de Pionki de façon que mon père et moi puissions venir y travailler, comme piqueurs. Nous avons vaincu toutes sortes d'obstacles invraisemblables. Mon père est reparti, une fois le travail terminé. Je suis resté et nous nous sommes mariés le

28 juin 1942 dans le ghetto. Mes parents n'ont pas pu venir, mais ils nous ont offert les alliances. Je savais ma mère heureuse, car elle aimait beaucoup Pola. »

Le ghetto de Pionki est « liquidé » trois semaines après, celui de Kozienice, le 22 septembre 1942. Une partie des familles est envoyée à Treblinka : la mère et la sœur aînée de Pola qui avait des enfants en bas âge ; du côté des Dymant, le père, la mère et Chaja, la petite sœur de onze ans. Les autres, « aptes au travail », rejoignent la fabrique de munitions de Pionki.

Abraham et Herszel reçoivent de leur mère tous ses bijoux. Prévenus à temps, ils partent en camion pour Pionki la veille de la rafle.

Izio Rosenman à Demblin, le ghetto et le camp

« Demblin possédait la seule école d'aviation de Pologne, ce qui nous a valu, à la déclaration de guerre, le 1^{er} septembre 1939, de subir deux bombardements très violents, destinés à détruire les restes de l'aviation polonaise. Nous nous sommes sauvés de Demblin vers Jelochow. L'un de mes oncles, qui a ensuite été tué à Buchenwald, m'a pris sur son vélo. C'est là l'un de mes souvenirs d'enfance les plus dramatiques. Nous roulions de nuit, parce qu'il était plus facile de s'échapper dans l'obscurité, et des deux côtés de la route, tout brûlait autour de nous. J'étais à l'arrière de son vélo, mes parents marchaient derrière nous. Nous nous sommes réfugiés à Jelochow jusqu'à l'armistice entre Russes et Allemands. Puis nous sommes retournés à Demblin. Un mois après, le ghetto a été érigé dans la ville.¹

« Durant les premiers temps du ghetto, nous avons été relativement épargnés. Mon père possédait une scierie et le bois était utile aux Allemands. Ils avaient nommé un directeur à

1. Izio Rosenman, entretien 2010.

la place de mon père, mais la famille étendue pouvait y vivre, regroupée. Puis, les déportations ont commencé.

« La première déportation vers Treblinka ne nous a pas touchés, mais j'ai été pris lors de la deuxième vague de déportation vers Sobibor. Mon père s'était entendu avec le chef des pompiers, qui dirigeaient les gens vers les trains sous la surveillance des Allemands. Ce dernier m'a fait sortir de la file et m'a pris sous sa pèlerine. Il m'a emmené vers un petit kiosque, où m'attendait la secrétaire de mon père. J'ai eu de la chance, parce que j'étais très blond, j'avais vraiment l'air d'un jeune Polonais, pas du tout comme on représentait les Juifs alors. Mes deux sœurs se sont enfuies par les petites ruelles avec deux de mes cousines de sept et trois ans, et nous avons tous été cachés dans l'atelier d'un menuisier qui nous a sauvé la vie. »

Après les déportations de 1942, le ghetto a été vidé et fermé et les habitants répartis dans l'un des trois camps construits à Demblin. C'est là qu'Izïo a appris ses premiers mots de français, *Frère Jacques* en français par une éducatrice.

« Nous avons tous été déportés à l'été 1944. Nous sommes restés quelques mois dans le camp de Czestochowa. En janvier 1945, le camp a été liquidé et les hommes ont été déportés à Buchenwald. Mon père et moi y avons été envoyés ensemble. Ma mère et ma sœur aînée ont été déportées à Bergen-Belsen, puis à Dachau, où elles ont été libérées. Ma sœur cadette, qui était restée à Czestochowa, a été libérée un ou deux jours après le départ des Allemands du camp. »

Dans leur grande majorité, les Juifs de Demblin ont été déportés et gazés à Sobibor, ou à Treblinka. Les autres ont suivi un parcours commun, soit vers le camp de Poniatow¹, où furent liquidés les derniers Juifs de Varsovie, soit vers les usines *Hasag* de Czestochowa. La forteresse devint un camp de prisonniers russes.

1. Voir Sam Hoffenberg, *Le Camp de Poniatowa. La liquidation des derniers Juifs de Varsovie*, Paris, CDJC, 1988.

En 1940, la Transylvanie ne connaît pas les ghettos

Dans les villes de Transylvanie, comme Oradea, ou les villages comme Corbu, Ghimes-Faget ou Sighet, les Juifs subissent moins, dans un premier temps, les persécutions qu'en Pologne. Certes, les partis fascistes tiennent le haut du pavé aussi bien en Roumanie, avec la Garde de fer, qu'en Hongrie avec les Croix fléchées. Le *numerus clausus* est institué dans les universités au début des années 1930, et la première loi anti-juive date de 1938. Certes, la situation des Juifs autrichiens est suivie avec inquiétude, mais la Transylvanie roumaine est épargnée et tout le monde se rassure.

Témoignages d'Ijo Schächter, d'Alexandre Strol,
de Georges Jurovics et d'Élie Wiesel

Ijo Schächter vit à Bucarest au moment de la déclaration de guerre.

L'année 1940 marque le deuxième tournant dans sa vie, c'est la deuxième fois qu'il se retrouve directement confronté au fascisme. Un pogrom éclate à Bucarest pendant plusieurs jours. Ijo est de plus en plus révolté et veut agir. Il rejoint cependant ses parents à Ghimes.

Les événements politiques s'accroissent. En 1940, le pacte de Vienne oblige la Roumanie à rétrocéder à son voisin le nord de la Transylvanie. Ghimes appartient de nouveau à la Hongrie à la grande satisfaction du père d'Ijo qui pense naïvement que ses affaires vont s'arranger. Son invalidité de guerre acquise sous l'uniforme hongrois n'a jamais été reconnue par les Roumains. La situation se dégrade pour les Juifs qui doivent quitter les localités frontalières. La famille Schächter s'installe à Cluj.

Dans le petit village du massif des Carpates où vivent les Strol, l'ambiance n'est plus la même. Brusquement, les

Juifs deviennent suspects et indésirables. « Des inspecteurs de l'hygiène ont débarqué chez nous, se rappelle Alexandre, pour faire des chicanes à mon père. Ils considéraient que l'eau du puits que l'on tirait pour fabriquer l'eau de Seltz n'était pas bonne. »

À Oradea, devenue Nagyvarad, les lois anti-juives de 1940 n'entament pas le moral de la population juive qui se rassure car Miklos Kallay est « un antisémite modéré » et jamais Horthy n'abandonnera les Juifs.

En 1941, tous les Juifs de la frontière roumaine, dont la famille Strol, sont expulsés vers le centre du pays, à Nyiregyhaza. Son frère aîné reste chez le grand-père dans les Carpates. Il ne les reverra jamais

Le petit garçon a onze ans. Pour la première fois, il prend un vrai train, une vraie machine qui fume. Il arrive dans une grande ville, une vraie ville moderne, avec un tramway, des cinémas et plein de lumières partout. Pour lui c'est l'aventure, mais ses parents ont tout perdu.

« Nous étions à la charge de la communauté, un temps dans les locaux d'une synagogue, puis chez un couple de personnes âgées. On vivait d'expédients et de petits boulots, ma sœur fait un peu de couture, mon père travaille dans une conserverie. Je quitte l'école pour devenir apprenti chez un tailleur sur mesure. »

La vie s'écoule, difficile, mais encore rythmée par les fêtes traditionnelles. Alexandre fait sa bar-mitsva en 1942, un peu bâclée même s'il a en mémoire toutes les prières en hébreu, au même titre d'ailleurs que les poésies apprises à l'école. « Je me souviens surtout d'un certain jeûne de *Kippour*, juste avant 1944, car j'ai eu très peur. J'ai été surpris en train de manger les carottes du jardin du rabbin situé près de la synagogue et l'on m'a menacé d'appeler la police. »

À Oradea, comme partout, les Jurovics suivent le déroulement de la guerre et la victoire de Stalingrad, menée par

les communistes réjouit même les Juifs orthodoxes. « On en vient à prier pour le messie rouge. »

Pourtant en 1943, des jeunes Juifs polonais et lituaniens, sortis de l'enfer concentrationnaire, arrivent clandestinement en Hongrie. À la *yeshiva* du Wiznitzer et devant tous les représentants de la communauté, ils racontent et exhortent les Juifs à résister, à s'organiser. Personne ne veut les croire. « Sûrement de la propagande sioniste ! »

Mars 1944 : les troupes allemandes entrent en Hongrie. Elles sont favorablement accueillies par le Premier ministre d'Horthy, issu des Croix fléchées. Non seulement les lois antisémites sont renforcées, mais très vite les ghettos sont institués dans toutes les villes de Hongrie, ce qui est une nouveauté absolue. Pour les Juifs de Cluj, de Nyiregyhaza ou de Nagyvarad, Pessah se passe pour tous dans les ghettos.

Les Strol sont entassés avec d'autres familles.

En avril, ils sont menés ainsi que tous les autres Juifs à quelques kilomètres de la ville, en plein champ, dans des cabanes où sèche le tabac. Ils restent quelques semaines dans ce camp improvisé subissant les sévices et les humiliations des gardes hongrois, aussi sadiques que les soldats allemands.

Ils sont embarqués début mai dans un train blindé jusqu'à la frontière tchécoslovaque.

À Oradea-Nagyvarad, 22 000 Juifs sont coupés du monde en trois semaines par une simple palissade. Georges Jurovics a dix-sept ans.

Avec ses copains d'école, il réussit à récupérer un brassard de la Croix-Rouge grâce à un médecin de l'hôpital et circule dans les rues malgré l'interdiction.

« La jeune génération savait et en voulait aux parents de leur aveuglement. J'étais impatient d'agir. Moi, j'aurais voulu partir vers l'URSS, bien avant l'arrivée des Allemands, mais mon père a refusé et je ne voulais pas laisser mon petit frère.

« La situation a empiré. Les Allemands nous faisaient faire les pires travaux, comme de nettoyer les chiottes des casernes.

« Les rumeurs de déplacements commençaient à circuler au début du mois de mai. On ne savait trop où, sans doute à l'intérieur du pays.

« En fait, je l'ai su plus tard, le *Judenrat* était au courant des déportations. Mais ils ont promis de se taire pour ne pas être déportés. Beaucoup ont ainsi sauvé leur peau.¹ »

Le 31 mai, à son tour, la famille Jurovics parcourt 500 kilomètres dans des wagons à bestiaux pour un voyage sans retour.

Ijo Schächter, lui, a une autre destinée.

« Je vais rejoindre mes parents qui vont s'installer à Cluj où se trouve une tante maternelle qui possède des magasins de chaussures. Nous sommes logés dans un sous-sol et la famille vivote. Mon pauvre père est définitivement brisé. »

Les lois anti-juives dépossèdent la famille dont les biens sont « hongarisés ».

« Moi, j'ai trouvé un travail à temps partiel et je continue mes études à l'Institut français de Cluj. À cette époque, les jeunes Juifs sont astreints à des travaux d'intérêt général, pour moi, jardinage dans la ville. »

Pour le jeune homme de dix-neuf ans, cette période est le véritable tournant de sa vie. Il s'engage dans un mouvement clandestin proche du parti communiste, le « mouvement pour la paix ». Il a une raison de vivre, aider les vrais clandestins, leur fournir des faux papiers, des tickets d'alimentation, des vêtements, peu importe les moyens. Il est prêt à combattre le mal, même s'il doit mettre en danger la vie de ses propres parents. Il juge très sévèrement le fait d'avoir caché sous le lit de ses parents, et à leur insu, des ouvrages clandestins. C'est un aveuglement partisan qu'il ne se pardonne pas, car il ébranle le fondement même du sens moral le plus essentiel, la vie d'autrui.

1. Extrait de l'enregistrement de Georges Jurovics recueilli par l'association « Témoignages pour mémoire ».

Et pourtant cette période de grande radicalisation donne un sens à sa vie et surtout lui permettra de tenir durant sa déportation.

Mars 1944 : il atteint l'âge du service militaire, remplacé pour les Juifs par le travail forcé dans des camps.

Le parti communiste clandestin lui donne l'ordre de répondre à la convocation pour faire de la propagande et participer le moment venu au soulèvement général.

Il a peu de souvenirs de la suite, sinon ceux d'une période plutôt heureuse, d'une vie en pleine nature, pendant six semaines, astreint à des travaux de terrassement près d'Oradea. Une vie contraignante, mais presque normale, avec un encadrement militaire plutôt débonnaire. Ce qui n'a pas été le cas partout.

C'est à cette époque, au début du mois de mai, qu'il reçoit la dernière lettre de sa mère. « Il est six heures du matin, a-t-elle griffonné, des camions doivent venir nous chercher, nous ne savons pas pour quelle destination. » En fait, il s'agissait de la concentration de tous les Juifs de Cluj dans un immense ghetto en vue de leur déportation peu de temps après.

De la frontière hongroise, Ijo est déplacé vers la frontière yougoslave, dans une région forestière isolée pour des travaux de fortifications. Deux mois dans un endroit plus hostile, complètement inconnu, mais toujours supportable.

En cet été 1944, les événements se précipitent, mais Ijo, isolé dans le camp n'est au courant de rien. Sa famille du côté hongrois a été totalement éliminée. Seule la parentèle de Bucarest survit. Le 23 août, dans une Roumanie qui sort de la guerre, le roi Michel reprend les rênes du pouvoir. Les Soviétiques avancent. La Hongrie devient un enjeu stratégique pour les Allemands et, à l'intérieur, il s'agit, pour les forces démocratiques, de lutter contre l'influence grandissante de Ferenc Szalasi et de son parti, néo-nazi, les Croix fléchées.

Les unités de travailleurs sont alors concentrées autour de la ville pour la défense de Budapest contre les Soviétiques. Ijo, se trouve alors à Budakalasz, un faubourg de la capitale.

« Là, les nouvelles circulaient, car nous étions dans un milieu ouvert. J'ai pu renouer des contacts avec la résistance extérieure et j'avais préparé notre compagnie qui devait, le moment venu, participer au soulèvement populaire de la capitale contre les Allemands. Tout était prévu, nous devions sortir par groupes de trois ou quatre. Hélas, le soulèvement a avorté, nous nous sommes retrouvés devant des tanks allemands, nous étions devenus des déserteurs. Perplexes nous avons choisi de nous éloigner de la ville et nous avons passé la première nuit dans un champ de maïs. Le lendemain, nous avons été arrêtés par les Croix fléchées. »

D'abord regroupés dans une caserne, les jeunes Juifs vont bientôt la quitter. En colonnes, ils partent, ils marchent, ils bivouaquent, sans savoir où ils sont, ignorant où ils vont. À soixante ans de distance, Ijo s'interroge : aurait-il pu faire autre chose ?

« Certes, on pouvait s'échapper des colonnes, je l'ai d'ailleurs fait plusieurs fois. À chaque étape, j'ai trouvé des gens qui m'encourageaient à fuir, mais personne ne m'a apporté la moindre aide d'aucune sorte, ni nourriture, ni argent, ni conseils pratiques, encore moins un abri pour y passer la nuit. À chaque étape, je me disais que cette fois-ci serait la bonne. Je pouvais m'échapper, mais pour faire quoi, pour aller où ? Certes, je n'ai jamais eu le sens de l'orientation et je ne savais pas où j'étais. Mais les raisons de mon désarroi, étaient, me semble-t-il, beaucoup plus profondes. Elles tenaient au fait, je crois, que je ne me rendais absolument pas compte de la nature du danger qui nous menaçait. Et c'était là le suprême paradoxe : nous étions au mois d'octobre 1944, et au cours des cinq derniers mois, l'immense majorité des Juifs des ghettos hongrois avait déjà été exterminée dans les chambres à gaz ! Si cette terrible nouvelle avait été connue, tout aurait pu basculer, et une résistance active aurait pu se déclencher.

« Comment les bourreaux nazis ont-ils pu, jusqu’au dernier moment, garder le secret de leurs crimes de masse et avec quelles complicités ? Cette question me taraudera jusqu’à la fin de mes jours. »

Revenons à Sighet, petite ville de Transylvanie tant aimée d’Élie Wiesel, et à la menace antisémite qui se faisait plus insistante. « Chaque fois que la Garde de fer relevait la tête, nous baissions la nôtre. Des inscriptions apparaissaient sur les murs : *Zsidans*, “Juifs”, en Palestine ! Des voyous, la face défigurée par la haine, se jetaient sur les Juifs dans la rue, leur arrachant la barbe et leurs *peots* (ou *payes*). Les *kutzistes*, c’est ainsi qu’ils se nommaient, étaient des nazis version roumaine. Sauvages assoiffés de sang juif, un rien leur suffisait pour improviser un pogrom en règle. Je me souviens : “Ne va pas au *cheder* aujourd’hui, me disait alors mon père, l’air soucieux. C’est dangereux.” Mes sœurs ne se rendaient pas à l’école. Le magasin restait fermé, verrouillé. Les clients fidèles, on les faisait entrer par le salon. À la moindre alerte, nous nous précipitions à la cave¹. »

La guerre éclata la veille de shabbat et ne perturba pas outre mesure les habitudes de Sighet ; quelques réfugiés polonais y étaient accueillis, les nouvelles inquiétantes dont ils étaient porteurs restèrent sans effets. Que pouvait-on alors imaginer de plus que les humiliations publiques, pogroms et massacres coutumiers en temps de crise pour les Juifs ?

En 1941, plus de mille Juifs ne pouvant attester de leur citoyenneté hongroise furent refoulés vers la Galicie. Parmi eux, Moshé le bedeau, qui réussit à revenir de Pologne et raconta les massacres dont ses coreligionnaires furent victimes. Messenger pourtant bruyant des temps tourmentés qu’il annonçait à sa communauté, qui resta sourde et incrédule malgré ses incessantes imprécations.

1. Élie Wiesel, *op. cit.*, p. 33.

Schlomo Wiesel était chargé par la communauté de Sighet de s'occuper des réfugiés polonais. Il mit en place une stratégie qui permit à de nombreux réfugiés d'être pris en charge à Budapest par un réseau clandestin. Il fut dénoncé par l'un d'eux, emprisonné pendant de longues semaines à Sighet puis Debrecen, et fut libéré grâce à l'intervention de ses amis de Budapest.

Cet épisode éprouvant fut la première séparation forcée qui bouleversa la famille Wiesel.

Les années suivantes sont pour Élie la recherche éperdue d'un mysticisme. L'adolescent se plonge dans l'étude de la kabbale qui constitue un refuge imaginaire insondable. Les mises en garde de son père, plutôt rationaliste, ne changent rien à l'intensité de la passion de Dieu et des mystères de la création qui dévorent ses nuits. Dans ces années de tourmente pour les Juifs d'Europe, le pire est à venir pour les Juifs de Hongrie.

Premier signe de changement, l'été 1943 se passe loin de la villégiature de Fantana, village de montagne, près de Borshe, où la famille avait coutume de se reposer quatre semaines.

L'année 1944 marque la rupture. « Pas la guerre, mais pire que la guerre : l'anéantissement¹. » Les nouvelles sur les exactions des membres du parti fasciste Nyilas à l'encontre des Juifs se propagent jusqu'à Sighet : profitant de la présence des Allemands, partout des scènes d'humiliation et de sadisme se déroulent dans les rues du pays.

Bientôt ce sont les gendarmes hongrois qui prennent le relais des persécutions. Paradoxalement, l'annonce de la création du ghetto apparaît presque comme un soulagement et la famille Wiesel s'y conforme, malgré l'insistance de la chère domestique Maria qui les supplie de se réfugier chez elle. Quelques semaines de vie dans le ghetto puis, très rapidement, « l'ennemi devient maître du temps ». Mardi 16 mai 1944, les gendarmes hurlent aux Juifs de descendre dans les rues.

1. *Ibidem*, p. 79.

« Où que mes pas me portent, une part de moi est restée dans la rue, face à ma maison béante, attendant l'ordre du départ... Nous voilà à la gare. Les wagons à bestiaux nous attendent. Ces trains nocturnes qui traversent le continent dévasté, depuis *La Nuit*¹ je ne cesse de les évoquer, de les poursuivre : leur ombre hante tous mes écrits. »

1. Élie Wiesel, *La Nuit*, Paris, Éd. de Minuit, 1958 (format poche, 2007). Nous proposons au lecteur de se reporter à cet ouvrage et à l'œuvre prolifique d'Élie Wiesel, pour poursuivre le récit de son existence exceptionnelle. Nous choisissons de laisser place aux témoignages moins connus des autres « garçons de Buchenwald ».

L'enfer du travail forcé

Un extrait des carnets de l'historien Emmanuel Ringelblum, retrouvés dans le ghetto de Varsovie où il vécut, montre le dilemme dans lequel se trouvaient les Juifs de Pologne : « L'histoire des peuples n'a pas encore connu de tragédie pareille. Un peuple qui hait les Allemands avec toutes les forces de son âme ne peut échapper à la mort qu'au prix de sa contribution à la victoire de l'ennemi, de cette victoire qui signifie son extermination complète en Europe et peut-être dans le monde entier.¹ »

Le Gouvernement général se couvre de camps de travail forcé qui petit à petit tombent sous la dépendance de la SS² au détriment de l'armée ou des entreprises privées. Tous les camps doivent participer à l'effort de guerre allemand, tous sont des bagnes inhumains, où la main-d'œuvre juive constitue une réserve quasi inépuisable.

Certains sont directement liés à des camps d'extermination mixtes comme Lublin-Majdanek, d'autres sont des complexes industriels à la réputation plus ou moins sinistre selon

1. Cité dans Hillel Seidman, *Du fond de l'abîme...*, *op. cit.*

2. Sigle de *Schutzstaffel*, « échelon de protection ». Cette organisation paramilitaire et policière nazie est, à partir de 1939, chargée du contrôle des territoires occupés et de la gestion des camps de concentration et des camps d'extermination. [ndrc].

le commandant SS qui le dirige, comme à Plashow, ou plus ou moins dangereux en fonction de ce qui est fabriqué. Skarżysko-Kamienna, surnommé « l'enfer jaune », et, dans une moindre mesure, Pionki où était implantée l'entreprise Pulverfabrik qui possédait des usines également à Czestochowa, la ville de la Vierge noire.

« Tous les Juifs qui avaient quitté les ghettos étaient prisonniers des SS et affectés au travail forcé. Dans la mesure où ces Juifs n'étaient pas employés par la SS proprement dite, les employeurs devaient verser des salaires à la SS et à la police au taux convenu de cinq zlotys par homme et quatre zlotys par femme, moins de 1,6 zloty pour la nourriture. » De janvier 1943 à mai 1944, les ouvriers juifs employés par l'industrie de l'armement, dans le Gouvernement général représentent entre 8 et 12% du nombre total d'ouvriers (entre 15 091 et 27 439), alors qu'ils étaient 50 000 en 1942.

« La politique d'extermination des Juifs allait à l'encontre des intérêts de l'économie de guerre. Au moment où était lancée la politique de recrutement des *Ostarbeiter*, c'est-à-dire des travailleurs polonais et ukrainiens expédiés vers le Reich, les nazis décident la liquidation des ghettos. « L'armée se heurtait à un problème insoluble : remplacer les Polonais qui partaient par des Juifs qui se volatilisaient, et compenser les Juifs qu'on exterminait par des Polonais qu'on lui refusait¹. »

Pionki, l'ancienne usine de munitions polonaise

Les frères Dymant

Ils se retrouvent tous les trois à Pionki, avec la famille de Pola, les Bandman : son père, Mendel, son frère et deux de ses sœurs, Régine et Féla. Ils sont en famille et connaissent

1. Raul Hilberg, *op. cit.*

parfaitement les Polonais et l'encadrement du camp. Ces deux éléments constituent indéniablement un facteur essentiel de survie. Pola, par sa détermination et son entêtement, le prouvera à maintes occasions.

Lorsque Abraham et Herszel arrivent de Kozienice, elle réussit à récupérer tous leurs bagages confisqués et à en revendre une partie.

Ils vivent dans les baraques du camp, hommes et femmes séparés, gardées par des Ukrainiens, et travaillent tous les jours à l'usine, située à un bon kilomètre de là, encadrés par des Polonais.

Chaïm et la famille Bandman participent à la construction et à l'installation du camp. Les femmes déchargent à mains nues les wagons chargés de briques. Chaïm se souvient de ces femmes aux mains ensanglantées.

« Puis, j'ai été affecté au service du train, c'est-à-dire à la construction de la ligne de chemin de fer qui allait à l'usine : porter les traverses, tasser le sable, enfoncer des gros clous avec un énorme marteau. Heureusement qu'un Polonais, ami de ma femme, m'a appris les bons gestes. Une fois, nous avons failli frôler la catastrophe. Désigné responsable du groupe qui devait réparer la voie, j'ai été accusé de sabotage, car la réparation n'a pas tenu et le train de charbon a déraillé. »

Abraham est affecté à la fabrication de la poudre à canon, travail éminemment dangereux. La poudre ainsi constituée est transformée en plaques, autre opération délicate. Elle passe sous des rouleaux compresseurs et risque d'exploser à tout instant. La présence d'un petit muret, est censée protéger les ouvriers mais les accidents mortels sont fréquents. Les femmes, dont Pola et sa sœur Régine, la future femme d'Abraham travaillent là ou au séchage de la poudre qui est ensuite coupée en petits morceaux.

Herszel est affecté avec les plus jeunes dans le *Kommando* de transport, il charge la poudre dans des wagonnets. Il travaille

également à la construction du chemin de fer qui relie le camp à l'usine.

Évidemment tous les trafics sont possibles à l'extérieur du camp, mais les détenus doivent passer une sorte de douane où les Ukrainiens vérifient qu'ils ne ramènent rien, en fouillant au hasard l'un ou l'autre. Une fois, cela tombe sur Abraham qui a de l'argent dans ses chaussures. Or il est strictement interdit de rentrer quoi que ce soit dans le camp en particulier l'argent. Il a la présence d'esprit et le culot de présenter deux fois la même chaussure au SS qui le fouille. Il échappe ainsi à la pendaison. L'instinct de survie développe chez certains des trésors d'ingéniosité, en aiguissant tous les sens, encore faut-il avoir une sacrée rage de vivre au moment où l'on croit sa dernière heure arrivée!

Mais comment lutter contre le sadisme des assassins? Une autre fois, avec plusieurs jeunes, Herszel est chargé de ramener un camion de pommes de terre. Les SS ukrainiens les encouragent à se servir, leur fournissent même des ficelles pour attacher les patates autour de la taille. Stratagème odieux, il s'agit pour eux de passer un bon moment en les tabassant sauvagement pour les dénoncer ensuite à la *Kommandantur*. Henri est en sang et perd toutes ses dents de devant. D'autres ont des trous derrière les oreilles. Arrivés à la *Kommandantur*, ils sont jugés et condamnés à être fusillés. Ils ne reçoivent « que vingt-cinq coups de fouet ». Ces retournements de situation provoquent chez tous les mêmes interrogations, laissées sans réponse : Pourquoi? Comment?

Il est vrai que le fait d'être en famille, d'avoir des relations un peu partout dans les différents *Blocks*, y compris celui des femmes qui souvent sont mieux renseignées, aide à garder le moral. La chance ou le miracle, comme on veut, fait le reste.

Au début de l'année 1943, tout le monde attrape le typhus. Pour enrayer l'épidémie, les Allemands décident de fusiller les malades. Abraham et Herszel se cachent dans les bois,

prévenus à temps par Pola. Chaïm rétabli, cherche à rejoindre le camp des femmes. La malchance veut qu'il soit découvert, caché dans les toilettes. Pola intervient une fois de plus, cette fois-ci en hurlant et criant si fort que son mari est sauvé. Là encore, sa détermination impressionne les bourreaux.

Le commandant du camp est un SS, grave blessé de guerre, revenu du front de l'Est. Il semble avoir gardé des restes d'humanité. Herszel témoigne :

« Je m'étais porté volontaire à la place de mon frère Charles dans un *Kommando* spécial, celui de « la poudre noire », chargé d'expédier des bombes, grosses comme des cercueils. En 1944, une partie de ce *Kommando* devait être fusillé sur place. Je ne le savais pas. Le commandant a demandé des volontaires pour retourner au camp principal. J'ai levé le doigt. En fait ces volontaires devaient être éliminés. Le commandant qui n'avait pas enregistré ma demande m'a signifié, malgré mes protestations que je ne parlais pas. Finalement, ce salaud m'a sauvé la vie. Pourquoi? Je n'en sais rien. »

En juillet 1944, le camp est « liquidé ». Les frères Dymant partent avec le reste de la famille pour Auschwitz II-Birkenau.

« Les Juifs du travail » de Plaszow

Willy Fogel

Plaszow est un camp beaucoup plus important. Il fait partie d'un vaste complexe qui utilise comme main-d'œuvre des Juifs du ghetto de Cracovie, ainsi que des prisonniers polonais et hongrois.

Willy a quatorze ans, lorsqu'il arrive au ghetto de Cracovie. Pour lui commence une période de survie comme « Juif du travail », dans un camp où son père a dû payer pour entrer, payer pour devenir prisonniers protégés par le travail.

La firme autrichienne de construction métallique *Klug* utilise cette main-d'œuvre pour construire la voie de chemin de fer qui doit relier Cracovie à l'Allemagne. Le froid, la faim, l'épuisement, l'ostracisme des autres prisonniers polonais. Willy travaille sur un chantier où l'on démolit les maisons pour faire passer la voie ferrée. Il doit récupérer les tuiles et nettoyer les briques. Dès le mois d'octobre, les mains sont engourdis par le froid. Un jour, il a le malheur d'aider son cousin qui porte du mortier dans une brouette. Il porte la brouette à sa place. Le chef de chantier, un Autrichien, qui pourtant l'aime bien, s'acharne sur lui et lui cogne la tête pendant des heures pour le plaisir, par sadisme, pour le punir d'avoir osé prendre une initiative, au point que le lendemain, on le place ailleurs.

Le travail est dangereux. Il s'agit d'amener des gravats pour surélever le terrain et faire passer des wagonnets qui peuvent dévaler les pentes et casser les jambes. Puis il faut porter les rails à dos d'homme, mais là, l'adolescent fait semblant, ce qui mécontente les autres.

Il survit avec son père, son frère et son cousin avec pour toute nourriture une vague soupe prise au camp et rien sur le chantier, car les contremaîtres se partagent tout. Il vit de larcins et de la vente de fagots à de vieilles Polonaises contre du pain. Ainsi passent-ils tous l'hiver 1942. Ils sont encore ensemble.

Au printemps 1943, son père ne survit pas à l'épidémie de typhus. Il est enterré derrière la baraque, avec son nom dans une bouteille. Puis, c'est au tour de Willy : une forte fièvre, pas de médicaments, pas de nourriture, pas d'eau. Il s'affaiblit rapidement, gisant sur sa paille. Combien de temps ? Comment ? Pourquoi ? Il survit. Il se rétablit en volant le pain des autres, d'abord mécaniquement, puis consciemment, par instinct, malgré les coups qu'il reçoit.

En juillet 1943, l'entreprise ne veut plus des Juifs. Il part avec son frère et son cousin pour un camp plus inhumain, Skarzysko. Willy a encore de la « chance », car une partie des

détenus est fusillée sur place par le commandant du camp, le SS Amon Goeth, qui maintient le camp sous sa férule jusqu'en septembre 1944.

Skarzysko-Kamienna ou « la mort en jaune »¹

L'acide picrique que les hommes manient dans cette usine d'armement est un produit toxique qui colore tout en jaune. Cheveux, ongles, peau prennent une teinte jaunâtre et semblent pourrir. Tout ce que les hommes touchent, y compris leur propre soupe devient amère, les poumons sont très vite touchés. Une odeur terrible se dégage dans le secteur C (appelé *Werk C*, « usine C ») de l'usine et tous ceux qui y ont travaillé s'en souviennent jusqu'à la fin de leurs jours. Le produit sert pour la fabrication des mines sous-marines.

L'entreprise *Hasag* est la seule qui, à la fin de l'été 1944 fait encore travailler six camps « d'esclaves juifs »². Les unités de production A, B et C sont séparées par un système de rail et de routes qui les relie entre elles sur plusieurs hectares.

Le *Waldkommando* fabrique des bombes de plusieurs calibres à la cadence de 5 800 bombes par jour, ainsi que des munitions. Il s'agit de remplir les douilles d'une sorte de pâte en fusion contenant de l'acide picrique que les femmes fabriquent et remuent dans un énorme chaudron. Puis, dans « l'entrepôt de la mort », des travailleurs actionnent des cha-

1. Voir Felicia Karay, *Death comes in Yellow. Skarzysko-Kamienna Slave Labor Camp*, traduit de l'hébreu en anglais par Sara Kitai, Amsterdam, Harwood Academic Publishers, 1996. Voir aussi le témoignage d'Henri Zonus, *Destin d'un miraculé*, *op. cit.*

2. Troisième plus grosse entreprise privée d'Allemagne, de taille modeste, elle produit des munitions en lien avec l'armée et devient une entreprise nazie modèle, leader de l'économie de guerre. En 1939, *Hasag* exploite 3 700 hommes ; à la fin de la guerre près de 16 000. La ville de Skarzysko-Kamienna qui tombe le 6 septembre 1939 possédait une usine d'armement polonaise confisquée par la *Wehrmacht*. Lorsque le Reich allemand lève l'interdiction d'employer des étrangers, les premiers convois de travailleurs forcés, sont assignés en octobre 1942 à la construction des routes et des baraquements. Cf. Felicia Karay, *ibid.*, p. 1-23.

riots en courant. Enfin, d'autres se chargent d'expédier le matériel préalablement testé sur les détenus. On fusille chaque semaine sur le champ de tir. L'espérance de vie dans ce cercle de l'enfer ne dépasse pas trois mois.

Plusieurs « enfants de Buchenwald » sont passés par ce camp à des postes différents. On se souvient que Abraham Bulwa, le père d'Armand, y est envoyé en 1942 depuis Piotrkow et disparaît.

Willy Fogel et Jurek Kestenberg racontent leur existence dans ce camp de travail forcé. Henri Zonus est lui sélectionné pour être fusillé.

Willy Fogel : de Plaszow à Skarzysko

Les Fogel, Willy, son frère et son cousin partent de Plaszow pour Skarzysko-Kamienna après cinq jours d'un voyage infernal. Ils débarquent de nuit sur cette autre planète, où tous les hommes sont jaune citron et brillent de loin. Le camp est situé au bout de l'usine qui comprend une douzaine de bâtiments, zone de circulation libre.

Willy est séparé de son frère. Il est sélectionné au département C pour la fabrication de balles de mitrailleuses lourdes ou d'obus.

« C'était un travail dangereux, mais qui avait ses avantages : on était au chaud grâce à la vapeur de la chaudière, on mangeait relativement bien, une ration de pain pour huit et une soupe le soir ; et surtout on était débarrassé de la vermine que les produits toxiques tuaient en 24 heures. La place semblait convoitée puisque mon chef de groupe l'a réservée très vite pour un autre. »

Willy travaille dans un *Kommando* de transport à décharger les wagons de munitions, dans un froid d'hiver, avec des chaussures qui sont en train de le lâcher. Il a conscience de devenir une épave, un « musulman », selon la terminologie des

camps. Il prend la décision de se cacher dans les tuyaux de la chaufferie centrale du camp, près des poubelles, tenaillé par la faim, car privé de son morceau de pain.

Comme à Plaszow lorsque survient l'épidémie de typhus, il survit par instinct. Quand arrive le printemps, il sort de sa cachette, récupère une paire de bottes et un vêtement.

En juillet 1944, à l'approche des troupes russes, le camp est « liquidé », l'administration civile déserte. Les « hommes en jaune » sont fusillés en masse. Willy comprend qu'il ne peut passer l'ultime sélection et se cache sur le toit de sa baraque en attendant le départ. Fuir au moment du danger, se cacher à tout prix, a toujours été sa stratégie jusqu'à Buchenwald.

Jurek Kestenberk : de Majdanek à Skarzysko

La famille Kestenberk au complet quitte le ghetto de Varsovie en flammes et se retrouve à Majdanek. C'est un vaste complexe concentrationnaire dépendant du camp de Lublin, ouvert dès octobre 1941 pour les prisonniers de guerre polonais et soviétiques. Les Juifs y sont déportés en masse pour travailler dans les usines appartenant à la SS, dans neuf *Kommandos* extérieurs.

La mère de Jurek dans le camp 5, réservé aux femmes disparaît très vite, déportée à Auschwitz.

Jurek reste avec son père et son oncle pendant deux mois au camp 4. Ils transportent des pierres à l'extérieur. Le père de Jurek aperçoit son ancien cocher, Naftali, devenu *Kapo*, surnommé par les détenus, « Naftali le diable », tant il est cruel à l'égard de ses semblables qu'il martyrise à coups de barre de fer. Jurek et son père s'en cachent.

Ils subissent les appels interminables, le travail jusqu'à l'épuisement, les sélections : Jurek est choisi. Il doit monter dans le camion, il tremble de peur, craignant pour sa vie.

Un vieil homme à barbiche trouve le courage de cracher à la figure du SS. Jurek en profite pour se faufiler en dehors

du groupe. Encore la chance saisie à la volée, comme dans le ghetto de Varsovie où l'enfant se sauve du train qui l'emportait vers Treblinka.

Le père et le fils tiennent bon et passent même au travers de la tuerie de masse opérée en novembre 1943 dans tous les *Kommandos* de la région, baptisée « opération fête de la moisson¹ ».

Au début de l'année 1944, ils sont envoyés à Skarzysko-Kamienna. Son père meurt d'épuisement au bout de trois mois.

« C'était pourtant un homme solide. Le *Kapo* juif, Bugajiti, une ordure de la pire espèce, qui sera d'ailleurs lynché à Buchenwald, m'a lancé négligemment alors que je revenais du travail : "Ton père est parti en vacances, ou parti danser", je ne sais plus trop. »

À quatorze ans, Jurek reste seul, son oncle est frappé à mort par un SS. Il contracte le typhus. Pour ne pas être fusillé avec les malades, il se cache sous les pilotis, puis retourne dans sa baraque d'origine et décide d'aller travailler. Mais il ne tient pas debout et s'évanouit. Un autre *Kapo*, Krosta, un *Volksdeutsch*, l'envoie travailler à l'extérieur, avec les Polonais de la région, pour alimenter la chaudière destinée à fournir la vapeur de l'usine. Un paysan polonais, inculte et ivre tout au long de la journée le prend en sympathie. Son travail consiste à faire le guet pour que les Allemands ne le surprennent pas en état d'ivresse. Il se rend indispensable, exécutant des menus services, comme compter la récolte de patates de ce dernier.

Puis, il apprend à conduire la petite locomotive qui transporte les obus d'une usine à l'autre. Il est protégé du froid par la chaudière de la locomotive, mais travaille souvent de nuit. Il doit traverser la forêt sans s'arrêter.

1. *Aktion Erntefest*, en allemand. Celle-ci vise à l'extermination des derniers Juifs vivant encore dans le district de Lublin (Gouvernement général de Pologne) pour prévenir toute révolte éventuelle comme celles qui eurent lieu dans les camps d'extermination de Sobibor (14 octobre 1943) et de Treblinka (2 août 1943), ou dans certains ghettos polonais. L'opération est déclenchée le 3 novembre 1943 et ne dure que quelques jours au terme desquels, aux camps de Majdanek, Trawniki et Poniatowa, près de 43 000 Juifs sont assassinés. [ndrc]

« Un jour, bien que ce fût strictement interdit, j'ai arrêté ma locomotive et j'ai cherché des baies pour me nourrir. Je suis tombé nez à nez sur un soldat allemand qui, heureusement pour moi, batifolait dans l'herbe avec une Polonaise. J'ai eu juste le temps de redémarrer sans attirer son attention. »

Le camp est évacué avant l'arrivée des Soviétiques en direction de Buchenwald. Jurek arrive, épuisé, en juillet 1944 : l'enfer est derrière lui, mais il est seul.

Henri Zonus

Un miracle ou une chance ?¹

Le 1^{er} septembre 1939, la Pologne est envahie par les troupes nazies. Quinze jours après, elle cesse d'exister. La partie Ouest est annexée au Reich allemand, la partie Est à l'Union soviétique, et au centre est formé un territoire appelé « *Generalgouvernement* », administré par Hans Frank. Les Allemands ont trouvé peu de résistance et ils se sont gardés de détruire le tissu industriel polonais.

Dès janvier 1940, le général Frank cède à des industriels venus d'Allemagne les usines privées et nationales, telles les fabriques d'armes et de munitions de Skarzysko.

Le complexe industriel de Skarzysko occupe 2 500 000 m². Il est divisé en trois unités de production nommées *Werk A*, *Werk B* et *Werk C*. La société *Hasag*, producteur d'armes et de munitions dont le siège et les usines sont situés à Leipzig, devient propriétaire du complexe de Skarzysko pour une somme dérisoire de 10 millions de zlotys². Dans un même élan, et grâce aux finances de la *Deutsche Bank* et de la *Dresdner Bank*, actionnaires de la société *Hasag*, ils achètent six autres

1. Le texte qui suit est de Willy Fogel – lui aussi ancien travailleur forcé du camp de Skarzysko *Werk C* – et tient lieu de préface au témoignage d'Henri Zonus, *Destin d'un miraculé*, *op. cit.* Il s'agit d'une intervention de Willy Fogel publiée dans le bulletin d'information n° 10 de l'Amicale des anciens et sympathisants de l'OSE, de décembre 2001. [ndrc]

2. Nom de la monnaie polonaise. [ndrc]

sites de fabrication d'armes en Pologne occupée, dont ceux de Czestochowa, Pionki, etc.

De 1940 à juin 1941, le complexe de Skarzysko emploiera 4 000 Polonais et quelques douzaines d'Allemands, cadres et ingénieurs. L'opération Barberousse et la guerre contre l'Union soviétique¹ permettent à *Hasag* d'augmenter considérablement sa production, la demande étant très importante.

M. Budin, directeur général de *Hasag*, a l'idée de rafler les Juifs de la région de Radom pour avoir une main-d'œuvre gratuite. Il installe un camp dans chaque unité de production pour pouvoir parquer ses esclaves à proximité de leur lieu de travail. L'ensemble de ces trois camps contenait environ 10 000 Juifs – hommes, femmes et quelques dizaines d'enfants.

L'unité C est de loin le complexe le plus vaste par sa superficie et le nombre de ses bâtiments. Elle produit des munitions pour mitrailleuses jusqu'à des obus de 105 mm, mais surtout des mines marines avec un explosif appelé « picrine² ». Ce produit très toxique et de couleur jaune s'incruste dans la peau des personnes qui travaillent à son contact, et tout l'environnement est contaminé et devient jaune.

Les ouvriers devaient normalement porter un équipement spécial, munis de masque à gaz, avec un maximum de quatre heures de travail par jour. Les travailleurs juifs, femmes et hommes, travaillaient, eux, sans aucune protection près de douze heures par jour, et de plus, très mal nourris.

Dans ces conditions, il n'est pas étonnant de constater que la mortalité était très importante.

1. Le Pacte germano-soviétique (ou Ribbentrop-Molotov) est un traité de non-agression signé le 23 août 1939 à Moscou entre ces adversaires idéologiques était assorti d'un accord secret – connu longtemps après – de partage de l'Europe centrale et de l'Est en sphère d'influence nazi et soviétique, dont le partage de la Pologne et des États baltes. Le Führer rompt le pacte en lançant l'opération Barbarossa (ou Barberousse) d'invasion des territoires soviétiques le 22 juin 1941. [ndrc]

2. L'acide picrique ou acide carbo-azotique est appelé mélinite ou picrine par les Allemands. Il s'agit d'un produit irritant, toxique, très réactif et un peu plus puissant que le TNT à l'état solide. [ndrc]

Tous les trois à quatre mois, un tiers des détenus employés mourait et était aussitôt remplacé par des déportés d'autres convois, de façon à avoir un effectif permanent de 10 000 personnes à la disposition de la production du complexe *Hasag*.

Durant l'été 1942, la « solution finale¹ » entre en action. Les Juifs de la région de Radom sont déjà partis pour Treblinka. Pour compléter les effectifs sans cesse décimés par le poison et la malnutrition, *Hasag* va chercher dans les ghettos de Piotrkow, Czestochowa, Plaszow, etc., bien que distants de Skarzysko, les Juifs qui lui sont nécessaires pour maintenir la production des usines, tant la demande est grande.

Le convoi des Juifs en provenance de Czestochowa arrive en septembre 1942 à Skarzysko, au *Werk C*, et parmi eux, Henri.

Pour chaque transport qui arrive au *Werk C*, la première vision de ces hommes et femmes jaunes, qui devenaient fluorescents la nuit, faisait peur et nous transportait dans un monde étrange, une autre planète.

Par chance, Henri Zonus est affecté au groupe de transport. Des douzaines de wagons de matières premières arrivent chaque jour et repartent emplis de munitions prêtes à l'emploi. Les travailleurs du transport avaient une tâche très dure, mais respiraient un air moins pollué car ils travaillaient à l'air libre.

Dans le périmètre du complexe se trouvait un champ de tir qui servait à tester les munitions prélevées sur chaque lot fabriqué sur place. Tous les mois, on procède à une sélection dans le camp pour éliminer les malades et les faibles. Ils sont emmenés au champ de tir et tués à l'aide des munitions à tester.

Au printemps 1943, Henri est blessé à son travail. Il a reçu une lourde caisse de munitions sur ses jambes² et décide de ne

1. La « solution finale à la question juive en Europe » désigne, dans la terminologie secrète nazie, la volonté d'exterminer les Juifs vivant en Europe. Leur nombre est évalué à 11 millions lors de la conférence de Wannsee (20 janvier 1942), qui organise économiquement, administrativement et techniquement la « solution finale » dont la décision par Hitler se situe entre la fin novembre et le début décembre 1941. [ndrc]

2. En fait, sur un pied et en novembre 1942. [ndrc]

pas y retourner. Il a du mal à marcher et souffre beaucoup de sa blessure. Il reste caché dans sa baraque. Malheureusement, ce jour-là, une sélection a lieu. Comme chaque fois on commence par vider le *Block* qui sert d'infirmierie, puis on recherche dans les baraques les déportés qui ne sont pas au travail.

Évidemment, Henri est trouvé et emmené avec les malades, entourés des *Werkschutz*¹ et des policiers juifs chargés de la sale besogne. Le groupe des malades et des éclopés doit parcourir environ deux kilomètres, traversant le complexe pour se rendre au champ de tir. Les plus valides soutenaient les grands malades, et tous savaient qu'ils allaient mourir.

Ce cortège macabre arrive au champ de tir, il est aligné devant des trous creusés par avance par un autre groupe chargé de ramener les cadavres dans une fosse commune.

Quand l'ordre de tirer retentit, une fraction de seconde avant que les balles ne partent, Henri Zonus s'évanouit et tombe dans la fosse. Il est recouvert par les cadavres de ses compagnons, tombés une fraction de seconde plus tard. Ceci s'est déroulé tellement vite que personne n'a rien remarqué. L'officier chargé des exécutions achève ceux qui bougent encore² et le peloton d'exécution SS quitte le champ de tir.

L'équipe des déportés chargés de ramasser les cadavres s'aperçoit qu'Henri, bien qu'ensanglanté, respire. On le hisse et, stupeur, il n'a rien, aucune blessure. Henri est alors clandestinement ramené au camp³.

Pour les autorités, il est mort. Il doit alors impérativement prendre un autre nom pour exister de nouveau. Pour

1. Les membres du *Werkschutz* (« service de sécurité privé d'une Usine ») étaient un régiment composé d'Ukrainiens, de Lettons, etc. et commandé par des Allemands. Très cruels, ils n'hésitaient pas à assassiner rien que pour toucher une prime de « délit de fuite ». [ndrc]

2. Si le coup de grâce aux fusillés blessés lors des exécutions est une pratique connue, ce n'a pas été en l'occurrence le cas pour Henri Zonus. Voir sa rectification sur ce point dans le chapitre « Le miraculé », pages 105 et suivantes de son livre. [ndrc]

3. En fait, Henri Zonus est tout seul lorsqu'il reprend conscience dans la fosse, et jusqu'à son retour à proximité du camp. [ndrc]

les autorités juives du camp, il est considéré comme un miraculé, et parfois un peu aidé pour lui permettre d'augmenter ses chances de survie.

Le 29 juillet 1944, les trois *Werk* sont évacués par les Allemands à l'approche des troupes soviétiques. Les prisonniers sont environ 6 000. Les femmes partent pour Leipzig, les hommes pour Buchenwald. Un convoi est acheminé vers Czestochowa, Henri est parmi eux. Le camp de Skarzysko a cessé d'exister. Vingt-six mille Juifs travailleurs de *Hasag* sont morts sur ce site.

À la mi-janvier 1945, Henri est libéré à Czestochowa par l'Armée rouge. Il se rend à Lodz où se sont regroupés les Juifs libérés en Pologne. Après le 8 mai 1945, Henri rejoint la zone américaine d'occupation. Il se trouve sur un petit aéroport à Pilsen en Tchécoslovaquie et voit un groupe de prisonniers et déportés français qui doivent être rapatriés. Il se mêle au groupe et atterrit quelques heures plus tard au Bourget.

Avec le groupe, il est emmené à l'*Hôtel Lutetia* et profite de l'occasion pour se faire établir une carte de rapatrié, document officiel pour séjourner en France. Après quelques péripéties, Henri arrive au Vésinet, maison de l'OSE où séjournent les enfants déportés de Buchenwald, avec lesquels depuis cinquante-cinq ans il est toujours lié d'amitié.

En 1986, le gouvernement de M. Jacques Chirac délivre aux anciens déportés une carte de « Déporté politique », ainsi qu'à ceux non déportés de France mais qui ont, depuis, acquis la nationalité française. Pauvre Henri, il échappe à la mort, ressort de l'enfer et cette carte lui est refusée par la commission chargée d'étudier son cas, car Skarzysko est considéré comme un simple camp de travail. Alors qu'une étude sérieuse de Felicja Karay, qui sert de référence aux historiens, conclut que la chance de survie était plus faible à Skarzysko qu'à Auschwitz.

David Perlmutter et Aron Bulwa à Czestochowa

En novembre 1944, fuyant l'avance des Alliés, les nazis déménagent les usines de la région. Les détenus sont envoyés au camp de Czestochowa. Pour les deux enfants, c'est une nouvelle rupture, plus terrible encore que les précédentes. Le voyage dure toute une nuit pour arriver dans un camp attendant à une usine d'armement¹. Les bâtiments sont bien plus lugubres, les conditions de vie sont épouvantables, les détenus racontent qu'ils arrachent les poux à pleines mains. Quelques jours suffisent pour être dévoré par les punaises.

Aron travaille dans la fonderie, s'occupe de l'outillage. David y passe un jour, puis reste caché dans la baraque, sous le lit, son père ayant, sans doute, réussi à soudoyer quelqu'un. Périodiquement, les enfants et les malades sont « éliminés ». Un jour, rafle d'enfants dans toutes les baraques : une quinzaine est rassemblée dans la cour par des soldats en armes. David et son père y échappent.

Au bout de deux mois, fuyant l'avance des Soviétiques qui se trouvent sur la Vistule, les SS et leurs « esclaves » repartent, cette fois pour un voyage de quatre jours et quatre nuits avant d'arriver exténués et affamés le 20 janvier 1945 à Buchenwald. Mais David, contrairement à Armand, n'a pas le souvenir d'avoir eu faim.

Les camps de concentration allemands

Gross-Rosen, Dachau, Anaberg, Blechhammer : un certain nombre de « Buchenwaldiens » vont directement des ghettos de Pologne dans les camps de concentration situés en Allemagne. C'est le cas des frères Finkelsztajn à Blechhammer. La quasi-totalité des Hongrois passe par le camp de Birkenau, Ijo Schächter fait exception.

1. Il existe trois camps *Hasag* : Rakow, Czestochowianka et Warta, le groupe industriel qui appartenait à la famille de Goering. Charles Schulman, *Ne dis jamais que...*, *op. cit.*

Les frères Finkelsztajn

En juin 1943, le groupe part de Sosnowiec où ils ont été regroupés à la « liquidation » du ghetto de Strzemieszyce pour se rendre en camion dans le camp de Blechhammer¹. C'est une zone industrielle où se trouvent rassemblés des requis du STO (Service du travail obligatoire) français², des prisonniers de guerre britanniques, français et russes. Ce n'est qu'au début de l'année 1944 que le camp change de nature, il est intégré au KL³ d'Auschwitz III-Monowitz dans lequel les prisonniers sont tatoués.

Les deux frères vivent dans la même baraque que les Rybsstein et les Kalikstain. Eux seuls ont la chance d'avoir encore leur père. Mais à eux tous, les quatre paires de garçons (avec les Kaminski) peuvent recréer le *shtetl* de Strzemieszyce, ils sont ensemble, ce qui se révèle être un facteur de survie essentiel. De plus, Jacques peut se permettre de rester un enfant sous la tutelle de son père et le père doit survivre pour protéger ses fils. Pas question de perdre espoir.

Jacques se souvient de la célébration de la fête de *Kippour*, en 1943, une prière dans une baraque et des *Kapos* venus

-
1. Aujourd'hui Blachownia Slaska, à une centaine de kilomètres au nord-ouest d'Auschwitz (Haute-Silésie, Pologne). Camp de concentration satellite d'Auschwitz III-Monowitz à partir du 1^{er} avril 1944, Blechhammer est un très important complexe industriel constitué de nombreuses entreprises allemandes (dont *AEG*, *UHDE*, *Dyckerhoff & Widmann*). Les usines sont bombardées par l'aviation alliée durant l'été 1944. Blechhammer et ses camps annexes reçurent environ 48 000 travailleurs internés et déportés (dont une minorité de Juifs). L'évacuation débute le 21 janvier 1945. La « marche de la mort » aboutit au camp de Gross-Rosen d'où les survivants sont acheminés à celui de Buchenwald. [ndrc]
 2. Il est instauré par le régime de Vichy par la loi du 16 février 1943 pour fournir de la main d'œuvre aux usines du III^e Reich, dans le cadre de la politique de collaboration de l'État français avec l'Allemagne nazie. Le STO fut imposé pour pallier les trop faibles effectifs fournis par la « Relève » (un prisonnier de guerre libéré contre trois volontaires pour le travail dans les usines allemandes) : fin 1942, 240 000 travailleurs français sont en Allemagne sur les 350 000 réclamés par les nazis en juin. En définitive, la France fournit 650 000 requis au titre du STO. Nombre de réfractaires entrèrent dans la Résistance. [ndrc]
 3. Acronyme de *Konzentrationslager*, « camp de concentration ».

pour disperser les détenus, à coup de schlague. Charles n'en a aucun souvenir.

Ils travaillent dans un groupe de jeunes commandé par une sorte de *Kapo*, un chef de groupe exceptionnel, un des frères Klapisch¹ avec qui ils garderont des contacts jusqu'en France.

Jacques : « Mon travail fut, comme au ghetto, de faire la petite main : apporter le charbon ou l'eau, déplacer des matériaux et le soir reprendre les chaussettes. Puis en 1944, avec les bombardements alliés, nous avons construit des abris antiaériens et je tressais le fil de fer pour couler le béton. »

Charles : « Moi, je travaillais dans un atelier de mécanique, dans l'équipe intérieure. J'étais, de plus, chargé de chauffer et de préparer les gamelles pour ceux qui travaillaient à l'extérieur et qui devaient isoler les tuyaux avec une sorte de laine de verre. J'ai ensuite travaillé à la construction d'une route, je posais les pavés. »

Jacques a douze ans, puis treize, il risque d'être éliminé. On le sort du rang de la colonne en marche. Son frère le rattrape comme on rattrape un petit chat, pour le cacher derrière lui.

Ijo Schächter

Le groupe des Hongrois dont fait partie Ijo Schächter arrive à la frontière allemande. Le changement est aussi brutal que total.

Les hurlements, les chiens, la schlague, un wagon à bestiaux. Le voyage dure une journée entière jusqu'à Flossenbürg², un camp de concentration à la périphérie du Reich, installé sur

1. Il est le père du cinéaste et fut longtemps fabricant de saumon fumé, à Cachan (Val-de-Marne). Il est mort des conséquences de la déportation.

2. Camp de concentration situé en Haute-Bavière (Allemagne), proche de la frontière tchèque, a été créé en mai 1938 pour des asociaux jusqu'à l'arrivée d'un millier de communistes transférés du camp de Dachau. En 1940, ce sont des Polonais, puis des déportés de toute l'Europe. En 1943, est installé un camp de femmes. Enfin, le *KL* comprend des détenus spéciaux, prisonniers personnels de Hitler. Le camp est évacué en avril 1945. Il a connu une révolte en mai 1944, celle du *Kommando* de Mülsen. Voir l'ouvrage collectif dirigé par François Bédarida et Laurent Gervereau, *La Déportation. Le système concentrationnaire nazi*, Paris, Musée d'histoire contemporaine-BDIC, 1995, p. 69.

une carrière. Depuis 1941, il a reçu des détenus de l'Europe entière, puis des évacués de l'Est.

« C'était en octobre 1944, il faisait froid. D'emblée, une ambiance sonore et visuelle d'apocalypse, les lumières crues braquées sur nous, les hurlements des SS. Il fallait descendre très vite des wagons. Quand on vit ça pour la première fois, c'est terrifiant, un sentiment de dépossession de soi nous étrangle. Prochaine étape, les douches. Auparavant, il faut tout abandonner, y compris mon sac à dos, dernier lien matériel avec ma vie d'antan et qui contenait la dernière lettre de ma mère soigneusement conservée entre un volume de poésies de Heine et un autre de Nietzsche en allemand ! Paradoxe ou ironie du sort... »

« Lorsque j'ai été dépouillé de tout, dans ces vêtements rayés donnés au hasard, j'ai retrouvé un moral d'acier. Mon apprentissage de la clandestinité, ma formation idéologique, mes convictions profondes m'ont permis de résister. »

Ijo et ses compagnons ne restent que quinze jours, le temps prévu pour la mise en condition de l'esclavage. Les interminables appels, terreur de tout nouveau venu, font partie de ce rituel qui a pour fonction de briser l'être humain par son absurdité.

« Il fallait rester sans bouger, sur des rangs parfaitement rectilignes, avec des guenilles impeccablement boutonnées, durant des heures, puisque l'appel commençait à quatre ou cinq heures du matin et se prolongeait jusqu'à ce que le gradé ait son compte. Mais les listes ne correspondaient jamais au nombre. Je soupçonne qu'ils le faisaient exprès, pour nous mettre en condition.

« J'ai vu autour de moi toute la misère humaine, un homme qui n'a plus les moyens d'être un homme. »

Puis ils repartent vers l'inconnu, un inconnu imprévisible toujours plus à l'ouest, dans un train devenu fou qui prend des directions différentes. Du fait des bombardements alliés, ils sont détournés de leur destination première, pour se retrouver dans un *Kommando* de Buchenwald, à Ohrdruf.

« Il n'y avait rien, juste une grande étendue de neige et nous n'avions rien sur nous, tout juste un pyjama. Il a même fallu construire les premiers baraquements.

« À Ohrdruf, le rituel était tous les jours le même : l'*Appelplatz* vers quatre ou cinq heures du matin, pour une durée indéterminée puis embarquement dans des camions qui nous emmenaient loin pour déblayer la neige sur les routes. Le soir tombé, les camions nous ramenaient au camp où recommençait l'interminable appel. Je n'ai gardé de cette époque aucun souvenir de visage humain, ni de contact humain. J'ai le sentiment d'avoir vécu un film d'horreur projeté en accéléré. »

Pendant cette période de quelques mois où les équipes changent sans arrêt du fait de la mortalité, pendant cet hiver 1944 particulièrement rigoureux, Ijo comprend rapidement ce qu'il faut faire pour survivre. Il est dit-il comme dédoublé : son corps se détériore à vue d'œil, mais son cerveau lui dit comment tenir.

« Je savais qu'il ne fallait pas s'exposer à prendre des coups, qu'il fallait faire semblant de travailler pour économiser ses forces au maximum, qu'il ne fallait jamais garder de nourriture sur soi, pour ne pas se la faire voler et qu'il fallait manger très lentement, enfin qu'il ne fallait jamais se déclarer malade, car le *Revier*, « l'infirmierie », c'était la mort. »

On le change de *Kommando* : à Crawinkel¹, près du camp de Dora, où l'on creuse une galerie, c'est pénible, mais au moins il y fait plus chaud.

« Un jour, ce que je redoutais le plus est arrivé, je ne tenais plus debout, je suis allé de moi-même au *Revier*, en toute lucidité. J'ai eu la chance d'avoir un lit. J'entendais le bruit des canons se rapprocher. Un matin, un officier SS est venu annoncer l'évacuation du camp : toutes les personnes en état de marcher devaient partir. Ce fut une scène hallucinante : on aurait dit un tableau de Goya. Tout le monde s'est levé,

1. Il existait 120 *Kommandos* extérieurs dépendant du KL de Buchenwald-Dora.

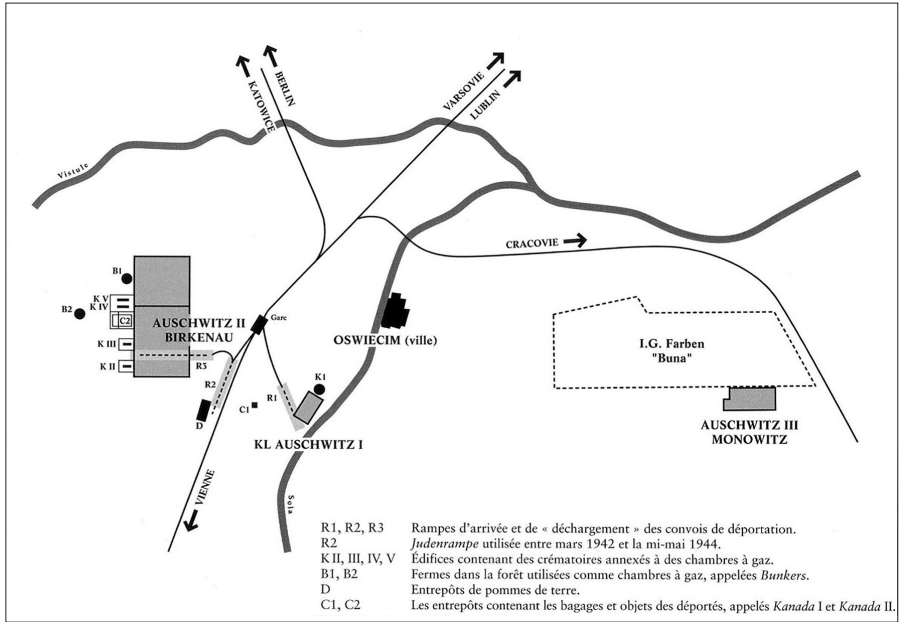
ou plutôt a essayé de se mettre debout, les grabataires, les estropiés, les malades. Quant à moi, je me suis déclaré inapte à marcher, assumant en toute lucidité le risque de mourir sur place, plutôt que d'être abattu sur la route. La nuit, j'avais entendu se rapprocher le bruit des canons du front. Je suis resté comme ça, je ne sais plus combien de temps. Peut-être allaient-ils m'oublier ? Puis, brutalement la porte s'est ouverte : deux infirmiers sont venus me chercher avec un brancard, pour m'amener à Buchenwald en camionnette ! »

Aucun détenu ne devait tomber entre les mains des Alliés, avait déclaré Heinrich Himmler, d'où l'évacuation devant les lignes de front de tous les camps et *Kommandos* extérieurs.

« Avec l'avancée des Alliés, le système commença à se concentrer à nouveau, avec le repli des annexes vers les camps principaux, eux-mêmes ensuite évacués. Les détenus étaient emmenés à marche forcée, sur des dizaines de kilomètres, jusqu'à une gare où ils étaient entassés dans des wagons de marchandises, parfois de simples plates-formes, et convoyés jusqu'à un autre camp, qui se trouvait situé plus au centre de l'Allemagne.¹ » Quelque 7 000 des 30 000 internés de Dachau sont ainsi évacués fin avril 1945².

1. Jean-Marc Dreyfus, *Ami, si tu tombes... Les déportés résistants, des camps au souvenir, 1945-2005*, Paris, Éd. Perrin, 2005.

2. De 250 000 à 350 000 déportés sont morts lors des évacuations des camps de concentration, toutes nationalités confondues, Juifs et non-Juifs. Estimations de la Fédération nationale des déportés et internés résistants et patriotes (FNDIRP).



Plan schématique du complexe concentrationnaire d'Auschwitz Haute-Silésie, Pologne.

Auschwitz-Birkenau¹

*À Birkenau, on sentait la mort,
il n'y avait pas d'oiseaux.*

Léon Lewkowitz

Les Hongrois : la plus grande opération de déportation

En cinquante-six jours, du 15 mai au 9 juillet 1944, 147 convois déportent 437 402 Juifs des différentes provinces hongroises. Quinze milles d'entre eux sont déportés vers des camps de travail en Autriche, tous les autres sont dirigés vers le camp d'Auschwitz II-Birkenau pour y être assassinés.

Dans cette perspective criminelle, le commandant Höss², décide d'importants travaux. Les *Krematorium* sont réaménagés,

1. Dans l'état actuel des recherches : pour le KL d'Auschwitz, 1,3 million de déportés et 1,1 million de morts (chiffres minimaux) dont 1 million de Juifs. On compte environ 234 000 enfants et adolescents (de moins de 15 ans et entre 15 et 18 ans) dont 220 000 Juifs, soit 20% de tous les Juifs déportés. Enfin, parmi les près de 438 000 Juifs déportés de Hongrie, il y avait environ 90 000 enfants et adolescents.

2. Rudolf Höss (ou Hoess) premier commandant du camp d'Auschwitz créé le 27 avril 1940 dans une ancienne caserne polonaise sur ordre de Himmler. À ce poste, qu'il occupe jusqu'à fin novembre 1943, puis à nouveau de mai à septembre 1944, il dirige et organise l'application de la « solution finale à la question juive en Europe » notamment avec la construction du camp de concentration et d'extermination d'Auschwitz II-Birkenau. Il est pendu à Auschwitz I en avril 1947 en application de sa condamnation pour crime contre l'humanité au premier procès concernant Auschwitz tenu à Cracovie en novembre-décembre 1947. [ndrc]

la voie ferrée est prolongée jusqu'à l'intérieur du camp, une nouvelle rampe est construite.



Arrivée d'un convoi de déportés juifs hongrois : séparation des hommes et des femmes et enfants sur la *Bahnrampe* construite à l'intérieur du camp d'Auschwitz II-Birkenau au printemps 1944. Mai-juin 1944. Photographie allemande.

Alexandre Strol

En mai 1944, la totalité de la famille Strol part dans un train blindé. Alexandre, son père, sa mère et sa sœur font partie des premiers convois vers Birkenau.

Ils traversent la Tchécoslovaquie, l'Autriche, jusqu'en Pologne, dans une promiscuité insoutenable, sans boire et sans manger. À la frontière slovaque, les gardiens hongrois descendent et sont remplacés par des SS. La communauté juive de la ville de Kassa leur donne de l'eau et un peu de nourriture. À l'arrivée à Birkenau, un quart des déportés sont déjà morts de faim, de soif et d'épuisement.

Alexandre passe devant deux médecins, le D^r Mengele et le D^r Schwartz qui lui demandent en allemand, son âge et s'il est en bonne santé. Il se vieillit d'un an et se retrouve apte au travail. Ses parents vont de l'autre côté. Il ne les reverra plus et apprendra très vite l'existence des chambres à gaz de la bouche des *Sonderkommandos* eux-mêmes. Sa sœur et lui sont les deux seuls survivants de la famille.

Alexandre est occupé avec d'autres jeunes de son convoi à désherber le bas des miradors, en attendant sans doute d'être gazés. Ils subissent les injures et les quolibets des gardes qui s'ennuient là-haut dans leurs guérites. Par « chance », dit-il, on l'envoie dans les mines de charbon de Jawischowitz¹, à quelques kilomètres d'Auschwitz III-Monowitz.

Il doit tirer les wagonnets, les pieds à moitié gelés. Heureusement, son *Kommando* est tombé sur un *Kapo* plutôt compréhensif, un Polonais communiste, un *Volksdeutsch* de la région de Silésie, qui essaye de protéger les plus jeunes en leur donnant une ration de soupe supplémentaire. Il intercède auprès de la direction de la mine, mettant en avant leurs bons rendements pour que l'ensemble du *Kommando* ait plus de nourriture.

Il permet aux détenus de dormir à tour de rôle sous le tapis où passe le charbon et prévient de l'arrivée du SS en jetant un caillou à l'un d'entre eux pour qu'il réveille les autres.

Un jour, exténué, Alexandre ne se réveille pas. Il est surpris par un SS qui lui met la joue en sang et relève son numéro pour faire un rapport et lui promet vingt-cinq coups de schlague, ce bâton en acier recouvert de caoutchouc qui signifie la mort pour les détenus affaiblis et sous-alimentés. Alexandre croit sa dernière heure arrivée, mais le SS oublie de faire son rapport. Oubli volontaire? Alexandre s'est longtemps interrogé.

1. Ce sous-camp du KL d'Auschwitz est ouvert en juillet 1942. Il dépendait de la société *Reichswerke Hermann Göring*, et comprend 1988 détenus en janvier 1945, date de son évacuation. Cf. *Auschwitz, camp de concentration et d'extermination*, Oswiecim, Musée d'État d'Auschwitz-Birkenau, 1998 (2^e éd.), p. 130.

Selon lui, l'encadrement change de nature après juillet 1944, c'est-à-dire après l'attentat contre Hitler. Les SS sont plus violents. « Je me souviens d'un jeune Italien abattu à bout portant sur le chemin de la mine pour avoir voulu ramasser une pomme. Le SS s'est contenté de dire : "En cadence, où je continue." Ce souvenir m'a longtemps hanté. »

Georges Jurovics

La famille Jurovics arrive d'Oradea, quelque temps après, exactement le 3 juin au petit matin, après un voyage de trois jours et trois nuits. Voyant les grandes cheminées fumantes de Birkenau, ils pensent débarquer dans une ville. Georges pense même qu'il assiste à un incendie.

Sans rien comprendre, il se retrouve avec son père dans le camp de transit des tziganes après avoir été séparés de sa mère et de son petit frère de huit ans. Il s'agit d'un camp en toile de 30 à 40 mètres, où les gens, près d'un millier, sont entassés en famille, en tenue civile, surveillés par un tzigane. Aux Juifs, on a donné une tenue rayée, mais ils ont pu garder leur ceinture et leurs chaussures. Ils restent là, incertains de leur sort, tenaillés par la faim, mais surtout par la soif, une soif brûlante. Au bout de quatorze jours, on les change de baraque et on les envoie dans un autre camp de la région de Buchenwald-Dora¹.

1. Situé au nord de la ville de Nordhausen (Thuringe, Allemagne), le camp de Dora dépend de Buchenwald de sa création le 28 août 1943 (suite à la destruction par les Alliés de Peenemünde sur l'île d'Usedom, les nazis choisissent les galeries souterraines déjà aménagées par la société *Wjfi*) jusqu'à octobre 1944 où il devint un camp de concentration autonome (*KL Dora-Mittelbau*). Jusqu'en avril 1944, les détenus travaillent à la construction souterraine de l'usine de production des fusées V2. La main d'œuvre constituée de déportés des pays conquis par les nazis reste en permanence dans les tunnels. Le camp, en 1944-1945, centralise la gestion d'une quarantaine de sous-camp ou *Kommandos* liés à l'armement et au stockage dans toute la région des montagnes du Harz. Un tiers des 60000 détenus de Dora trouvent la mort. Son évacuation commence le 4 avril 1945 vers le camp de concentration de Bergen-Belsen, une semaine avant l'arrivée d'une division américaine. [ndrc]

L'arrivée des Polonais

Ils arrivent de tous les camps de travail forcé de Pologne évacués au fur et à mesure de l'avancée des armées soviétiques.

Les frères Dymant

En juillet 1944, les frères Dymant partent de Pionki et débarquent à Birkenau après un voyage infernal de huit jours dans un train constamment bombardé. Tout le monde passe trois jours au camp, le temps d'être tatoué. Les Dymant sont enregistrés sous le nom de Bandman pour rester ensemble. Tout le transport est sélectionné pour le travail, grâce, pensent-ils, à une lettre de recommandation du directeur allemand de Pionki, vantant leur efficacité.

Les femmes sont envoyées au *Kommando* d'Hindenburg¹. Régine fabrique des roues pour les avions sur un tour, Pola travaille au déchargement des wagons et Féla coule le fer.

Les hommes sont directement sélectionnés comme électriciens à la Buna-Monowitz².

Pour eux commence un nouvel enfer dans un univers concentrationnaire plus déshumanisé et anonyme qu'à Pionki. Heureusement, ils ne sont jamais séparés et se soutiennent moralement et physiquement. Chaïm trouve un supplément de nourriture grâce à son emploi comme coiffeur³ le soir, c'est un peu plus de soupe et quelques patates de plus dans la gamelle des trois frères.

1. Camp satellite d'Auschwitz, à Zabrze (Silésie, environ 90 km au nord-ouest de Cracovie), ouvert en août 1944, il est dévolu au travail dans l'aciérie *Donnersmark* pour la production d'armement, société *Vereinigte Oberschlesische Hüttenwerke AG*, et comprend 470 femmes et 50 hommes.

2. Sous-camp du complexe concentrationnaire d'Auschwitz (octobre 1942-janvier 1945), lié au combinat chimique de la société *IG Farben*, 10 223 détenus. Complexe industriel de 39 camps auxiliaires atteignant sa capacité maximum avec plus de 30 000 détenus.

3. Pour éviter d'attraper le typhus transmis par les poux, les détenus se faisaient régulièrement couper les cheveux.

Leur premier travail consiste à tirer d'énormes câbles, puis à décharger des wagons de ciment. Malgré la protection de petits masques, une poussière insupportable pénètre les poumons et irrite l'ensemble du corps. Elle brûle les pieds, même à travers les chaussures. Au bout de quinze jours, ils sont envoyés dans un autre *Kommando* pour décharger des scories de charbon incandescent, jusqu'en janvier 1945. Ce travail est moins dur. Le *Kapo* chef est un *Volksdeutsch* plutôt brave, son adjoint, un tzigane de la pire espèce. Chaïm qui refuse de passer des couvertures à l'extérieur du camp pour l'adjoint reçoit un coup de pelle qui lui casse trois dents.

Il viole un jeune qui travaillait avec Herszel, l'assomme et l'enterre dans un trou plein de chaux. Miraculeusement, le jeune homme est vivant et arrive à se traîner jusqu'à l'entrée du camp et s'évanouit. Signe des temps ou loi du *Lager*? Le *Kapo* adjoint est massacré par ses collègues à coups de pied.

Mendel Bandman meurt d'épuisement au *Revier*, le 1^{er} janvier 1945. Tout en travaillant dans le sable, le groupe récite pour lui le *kaddish*, grâce à l'un d'entre eux qui connaît la prière par cœur.

Léon Lewkowicz

Est-il arrivé en même temps que Lolek? Il ne le sait pas. Ce temps n'est pas datable, qu'importe le jour. Sa première vision du camp est dantesque. Il renonce à essayer de mettre des mots pour décrire ou transmettre. Quels mots employer pour dire la déchéance humaine? En descendant du train, il voit des déportés qui ne se retiennent plus. Un détenu des *Sonderkommandos* s'agenouille calmement sur ordre d'un SS pour recevoir une balle dans la tête et s'étale comme un pantin désarticulé.

Il ne sait qu'une chose : quelqu'un l'a séparé de sa mère pour le mettre avec les hommes. Là, il s'est rehaussé sur les talons et le petit garçon passe victorieusement la première

sélection avec son père. Ils sont séparés, lui dans une baraque et son père en face. De loin, dans son costume de bagnard, il le reconnaît à peine, lui qui était, jadis, dans une autre vie, si élégant, si attentionné à faire et défaire son nœud de cravate !

« On a pu se faire un signe de loin. Mal nous en a pris. Son *Kapo* s'en est aperçu. Il l'a fait sortir du rang et s'agenouiller. Il lui a asséné des coups sur la tête avec une schlague très fine. Après l'appel, j'ai pu le rejoindre. Il avait des marques sur le crâne, de véritables rigoles remplies de sang. Il a pleuré dans mes bras.

« Je ne l'ai plus revu. On l'a mis dans une autre baraque, plus loin. Puis, il a été expédié dans la semaine à Leipzig, aux usines *Hasag*. »

Léon sait que pour survivre¹, il doit ne pas se faire remarquer, économiser ses forces et surtout ne compter que sur lui-même. À Birkenau, on est seul avec des milliers de gens. Sa baraque se trouve au centre du camp dans le *Tzigoyner Lager*, « le camp des Tziganes ».

Il a la gale, il se frotte les mains avec de la terre et de la chaux. Il a une angine, il se gargarise avec sa propre urine. Il écoute, il entend, il sait. Il sait même, par les *Sonderkommandos*, comment mourir plus vite, si un jour...

Et un jour, lors de la dernière sélection « sportive » de Birkenau, il ne passe pas la barre. Il a quinze ans et il est petit. « Tu resteras toujours petit », lui dit Mengele le sélectionnant pour la chambre à gaz.

Il va dans la baraque de déshabillage, lorsque l'ordre arrive de se rhabiller : le *Sonderkommando* vient de se révolter².

1. Les enfants juifs qui n'étaient pas assassinés immédiatement se retrouvaient en général dans des camps de transit où ils mouraient, peu allèrent dans des camps de travail. Plusieurs centaines, en particulier les jumeaux, servirent de cobayes aux « expériences » criminelles de Mengele.

2. Le 7 octobre 1944, le *Sonderkommando* parvient à faire sauter le *Krematorium IV* et à exécuter trois SS, 450 membres du *Sonderkommando* sont tués. Voir « Des voix sous la cendre », Paris, *Revue d'histoire de la Shoah*, n° 171, 2001.

Alfred Brauner racontera¹ une scène de vie déroulée à Écouis après la Libération qui démontre que des détails qui sont à première vue insignifiants portent la marque du traumatisme.

« J'ai fixé un cordon élastique à un gros clou planté dans le mur du bâtiment, et je l'ai tiré jusqu'à un poteau qui se trouvait planté à environ trois mètres plus loin. Or, le cordon courait le long du mur sur environ deux mètres avant d'enjamber la distance jusqu'au poteau... Alors que les premiers de mon groupe tentaient le saut, à moins d'un mètre de hauteur, je vis l'un des plus jeunes s'approcher du cordon, à l'endroit où il suivait le mur, et faire un mouvement du bras, depuis le cordon, jusqu'à sa tête, un geste qui allait en remontant. Ensuite il a rejoint la file des "sauteurs", la bouche curieusement ouverte pour passer à son tour, passant sans difficultés. Ce n'est que le lendemain que j'ai eu l'explication de ce comportement : l'un des grands parmi les Polonais m'a dit : « Oui, je l'ai vu aussi. Je pense que le cordon lui a rappelé le trait sur le mur, au camp... Évidemment tu ne peux pas savoir : tu sais, le docteur au camp, il a tiré un trait à la craie. Et ceux qui étaient plus petits... ils étaient *aus*, bons pour le gaz. Les plus grands, ils étaient sauvés, ils ont pu passer. Oui, je suis sûr ton cordon lui a rappelé qu'il l'a échappé belle, parce qu'il était probablement à la limite, à l'époque... »

Plus tard, en 1955, Léon Lewkowicz deviendra champion de France de poids et haltères, catégorie poids moyens.

Les « marches de la mort »

Les évacuations d'Auschwitz s'échelonnent du 19 au 22 janvier. 58 000 détenus partent dans la précipitation, à pied de tous les différents *Kommandos*. Commence alors une épreuve hallucinante : les marches dans la neige en colonnes par cinq, encadrés par des SS à cheval, à pied ou à vélo. Le froid qui gèle les pieds. Les semelles des galoches qui collent à la neige et alourdissent

1. Alfred et Françoise Brauner, *L'Accueil des enfants survivants*, op. cit., p. 168-169.

les pas. Les cadavres que l'on doit pousser sur le bas-côté sans rompre le rythme de la marche. Les haltes dans des granges abandonnées qui se terminent par des bains de sang. Les trains plates-formes où l'on ne sait plus qui est mort et qui est vivant, où l'épaisseur de neige est telle qu'il ne reste que la tête au dehors. La neige fondue qui transforme les vêtements en carton glacé et transperce les os. Et toujours cette même vision de cadavres qui luisent dans la nuit sur la neige toute blanche.

Lolek Buzyn part le 18 janvier du camp de Babitz à pied jusqu'à Breslau où il prend un train qui n'en finit pas de s'arrêter. Il arrive le 22 janvier directement au camp de Buchenwald sans passer par Weimar.

Les frères Dymant et le frère Bandman partent de Monowitz le 18 janvier à pied jusqu'à Gleiwitz¹, poursuivis par le bruit des canons soviétiques, les « orgues de Staline », tout proches. Ils passent par la frontière tchèque et arrivent au camp de Buchenwald début février. Les femmes arrivent à celui de Bergen-Belsen en passant par Dora.

Alexandre Strol part le 19 janvier de Jawischowitz à pied jusqu'à Gleiwitz, puis en wagon de marchandises jusqu'à Weimar, et arrive à pied au camp de Buchenwald le 24 ou le 25 janvier.

Les frères Finkelsztajn partent de Blechhammer le 21 janvier, à pied jusqu'au camp de Gross-Rosen² : dix jours de marche

1. Gliwice, en polonais. Situé en Haute-Silésie (Pologne), à plus de 50 km au nord-ouest d'Auschwitz III-Monowitz dont il dépend. Il comprend quatre camps : I – au profit de la *Reichsbahn* (compagnie allemande des chemins de fer) ; II – usines à gaz ; III – aciérie, infrastructures, armements ; IV – aménagement de casernes, véhicules militaires. [ndrc]
2. Aujourd'hui Rogoznica, à environ 215 km à l'ouest de Blechhammer. Situé à 60 km au sud-ouest de Breslau (Wrocław), près de la petite ville du même nom, Gross-Rosen est lors de son installation en août 1940 un camp satellite de celui de Sachsenhausen près de Berlin. Le camp de concentration de Gross-Rosen devient autonome en mai 1941 en raison du transfert en Basse-Silésie des usines d'armement du Reich afin de les soustraire aux bombardements alliés. De nombreux *Kommandos*, ou sous-camp de travail forcé, dépendent de lui (au moins 97). Le camp devient un des lieux de rassemblement en masse des internés d'autres camps de l'Est (dont Auschwitz) évacués devant la progression de l'Armée rouge. Il est à son tour évacué avant d'être libéré le 5 mai 1945 par les Soviétiques. Sur les 200 000 détenus que reçut ce camp, environ un cinquième perdit la vie. [ndrc]

forcée. Ils y restent trois jours et trois nuits. Ils arrivent à Buchenwald le 10 février, après un voyage dans des wagons découverts qui dure une semaine. Leur train est bombardé par les Américains en gare de Weimar.

Léon Lewkowitz ne sait ni quand il part, ni quand il arrive. De Birkenau, il va au camp de Gross-Rosen à pied, puis en wagon découvert jusqu'à celui de Buchenwald.



Grille de l'entrée principale du camp de Buchenwald
peu après sa libération le 11 avril 1945.
Jedem das Seine : « À chacun son dû. »

6

Buchenwald « À chacun son dû »¹

*Lorsqu'un des Américains me prenait et commençait
à danser avec moi dans ses bras pour me faire plaisir,
riant et pleurant en même temps, je pensais :
« Il sait rire encore, lui, il sait pleurer. Il semble un bébé!
Moi je pourrais être son grand-père !² »*
Lulek, 9 ans

Histoire du camp

Entré en activité en juillet 1937, le camp de Buchenwald est installé de manière symbolique à quelques kilomètres de Weimar, dans une région isolée, sur une colline boisée, l'Ettersberg. On y interne d'abord des prisonniers politiques allemands, antinazis, bientôt rejoints par des internés juifs transférés du camp de Dachau et par des Juifs autrichiens arrêtés en 1938 après l'*Anschluss*.

Il constitue donc, avec Dachau, le premier noyau du système concentrationnaire nazi et le nombre de détenus n'a cessé d'y augmenter à partir de la première grande rafle de Juifs allemands, la *Rath-Aktion*, opérée après l'attentat contre le

1. Inscription dans la grille en fer forgé de l'entrée principale du camp.

2. Rachel Minc, *L'Enfer...*, *op. cit.*, p. 15.

conseiller d'ambassade Von Rath, qui a déclenché la « Nuit de cristal¹ », et à la suite de laquelle furent internés 12 000 Juifs, astreints aux travaux les plus pénibles. Estimé à 5 300 en septembre 1939, au moment de la déclaration de guerre, le nombre des internés atteint 9 000 personnes au printemps 1942. Le camp agrandi occupe alors 40 hectares.

Par la suite, arrivent en nombre, des convois de Juifs polonais², puis des prisonniers en provenance des pays d'Europe occidentale, résistants et Juifs, en particulier des Français et des Hollandais.

Enfin en 1944 arrivent des Juifs de Hongrie, tous destinés au travail forcé puisqu'il n'existait pas de chambre à gaz au camp de Buchenwald.

Bien que n'étant pas à proprement parler un centre de mise à mort, la mortalité y était effroyable, ce qui explique la présence au bout du camp de deux fours crématoires³.

1. *Kristallnacht*, en allemand. Vaste pogrom qui touche tout le Reich dans la nuit du 9 au 10 novembre 1938, pendant laquelle la population – et non plus seulement les partisans nazis – agressent les Juifs et s'en prennent à leurs biens. L'appellation de « Nuit de cristal » renvoie au verre brisé jonchant les rues après ces exactions. La violence se prolonge pendant la journée du 10 novembre, et durant plusieurs jours encore par endroits. En définitive, une centaine de Juifs sont tués, 30 000 à 40 000 sont arrêtés puis internés en camps de concentration, 267 synagogues et environ 7 000 entreprises et magasins juifs sont détruits systématiquement et incendiés. Ces pogroms ont pour prétexte l'assassinat à Paris, le 7 novembre, du diplomate allemand Ernst von Rath par un étudiant juif allemand, Herschel Grynszpan. [ndrc]

2. On avance le chiffre de 25 000 apatrides de tous âges, parqués sous des tentes, avec une moyenne de 60 morts par jour.

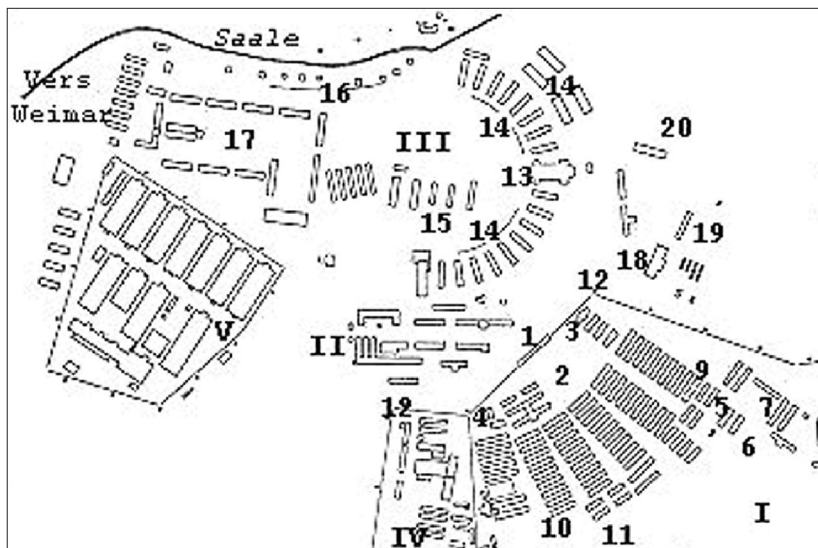
3. La description se trouve dans le rapport médical du D^r Revel, « Évocation de Buchenwald », 1947, p. 12 : « Les fours crématoires étaient installés derrière le vieux camp et l'on avait aménagé un rocher de singes dans son enclos. Car il arrivait souvent qu'on y amenât une victime pour lui extorquer des aveux par la torture et qu'on l'y brûlât vif. Les cris des singes couvraient alors les hurlements de douleur des malheureuses victimes. » L'intégralité de ce rapport se lit dans D^r Gaston Revel, Et du fond de tes blessures, je te guérirai... *Un médecin de L'OSE, de la Résistance en France aux camps de personnes déplacées en Allemagne*, Collection « Témoignages de la Shoah », Paris, Éd. Le Manuscrit/FMS, 2022, p. 149-203 (extrait p. 168). Ce rocher de singes n'apparaît pas dans l'ouvrage collectif de la BDIC, *La Déportation...*, *op. cit.*, chapitre sur Buchenwald, p. 108-117.

Les punitions pour des délits futiles, coups de fouet administrés en public, étaient entourées de tout un rituel macabre. La victime était liée nue à un cheval de manège et pour couvrir les cris, l'orchestre du camp jouait une marche¹. C'est dans l'hiver 1941 que débutèrent de pseudo « expérimentations médicales » sur le paludisme et le typhus exanthématique², des essais sur les gaz de combat, des tests de résistance au froid.

À la fin de la guerre, Buchenwald reçoit de plus en plus de personnes évacuées d'autres camps dont un millier d'enfants juifs venant de tous les camps de Pologne et d'Allemagne³.

L'autre particularité de ce camp est d'avoir eu très vite un noyau de résistance organisé par les communistes allemands. Progressivement les *Kapos* qui étaient tous des criminels de droit commun, les « triangles verts », sont remplacés par des détenus politiques, les « triangles rouges ». En août 1943, se forme à l'initiative des communistes une organisation clandestine, le comité international, qui va protéger les enfants. Le régime du camp devient plus supportable, mais les dernières évacuations réservées aux Juifs font encore plusieurs milliers de morts. À l'approche des Alliés, une insurrection armée est prête pour libérer le camp.

-
1. Témoignage d'un détenu, Stephan H. de Munich, rapport du D^r Revel de juin 1945, « Témoins vivants », Arch. OSE, boîte 22. Reproduit dans D^r Gaston Revel, Et du fond de tes blessures, ..., *op. cit.*, p. 184.
 2. Maladie infectieuse due à un bacille transmis par le pou de corps (vit dans les vêtements, se nourrit uniquement de sang, cinq fois par jour), plus précisément par ses excréments, ou ses morceaux écrasés, infestés. Les bactéries sont introduites dans l'organisme humain par contact de ceux-ci avec les points de piqûre des insectes, des lésions cutanées (dont celles provoquées par grattage) ou les muqueuses. Les symptômes sont une forte fièvre, des frissons, des maux de tête, la toux, de fortes douleurs musculaires, un état d'hébétude et des éruptions cutanées (exanthème). Les épidémies se propagent dans les milieux où les conditions sanitaires sont déficientes et la population dense. En effet, la transmission entre hommes se produit par contact physique rapproché (corps et vêtements). Le typhus a tué plusieurs centaines de milliers de prisonniers des camps de concentration nazis. [ndrc]
 3. Immatriculés passés dans le camp : 239 000, nombre de décès 60 000. Le camp a été utilisé ensuite par les Soviétiques comme lieu de détention pour les criminels nazis, mais aussi pour des opposants politiques. Situé en RDA, un mémorial est érigé dès 1949.



Plan schématique du camp de Buchenwald.

I – Zone des barbelés

1. Grande porte et tour
2. Place d'appel
3. Cantine des détenus
4. Crématoire
5. Cinéma
6. Maison « spéciale »
7. Infirmerie des détenus
8. Porcherie
9. Station d'expériences
Block 46
10. Institut d'Hygiène
Block 50
11. Station d'extermination
Block 61
12. Tours de garde

II – Zone de la Kommandantur

III – Zone des officiers SS et des troupes SS

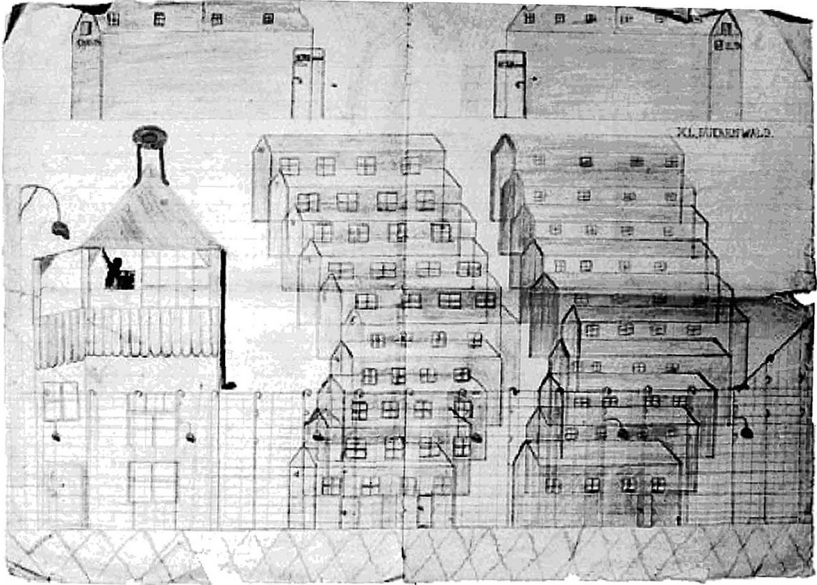
13. Cantine SS
14. Casernes
15. Baraquement d'internement « *Fichtenbein* »
16. Villas des officiers SS
17. Garage pour la troupe
18. Manège
19. Dispositif d'exécution « *Écurie* »
20. Infirmerie de la SS

IV – Deutsche Ausrüstungs-Werke (DAW)

V – Usines d'armement Gustlaff

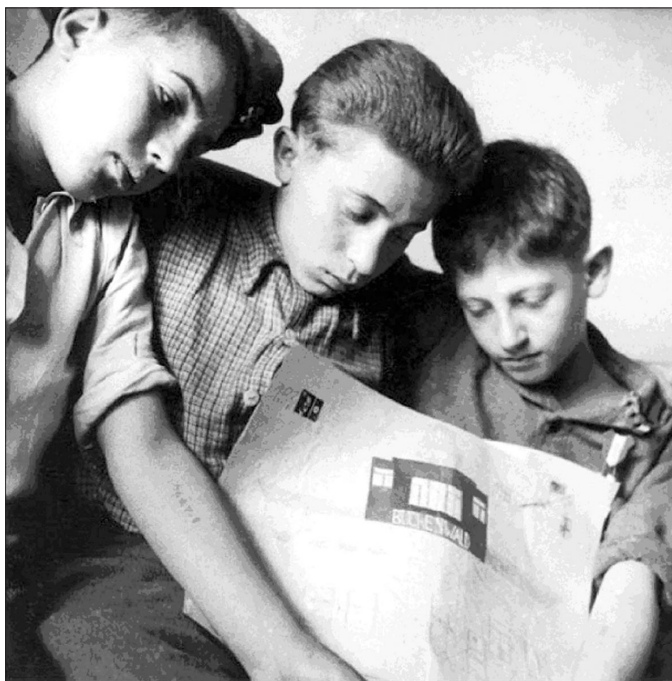
Topographie¹

« On est en présence de deux espaces distincts. D'une part, le camp de prisonniers, entouré de barbelés électrifiés, dans lequel se trouve la place où on fait l'appel, les baraques de bois et de briques, l'infirmerie, le bâtiment des vêtements, la salle de désinfection et de douches, le bordel, la cantine, le petit camp (où l'on mettait les malades contagieux), les fours crématoires et la morgue, ainsi que différents enclos pour l'élevage d'animaux (poulets, cochons, lapins et même une écurie) et, attenant au camp, des ateliers pour la production de guerre (DAW), créés par Saukel, gouverneur de la Thuringe. D'autre part, face à l'entrée du camp se trouvent les bâtiments de l'administration SS où siègent les différentes sections, la *Kommandantur*, ainsi que les casernes qui accueillent les garnisons SS et, non loin, un immense espace consacré à la fabrication de l'armement. »



Le camp de Buchenwald, dessin d'Abram Tuszynski, 1945.

1. Myriam Rouveyre, *op. cit.*, p. 29.



Abram Tuszynski, au milieu, présentant un de ses dessins du camp de Buchenwald, avec des camarades montrant leur tatouage d'Auschwitz, 1945.

« Enfants de Buchenwald » arrivés en 1944

L'arrivée au camp de Buchenwald est encore un choc. Ils arrivent épuisés et la cheminée du crématoire les terrifie. Sont-ils sortis de cet enfer pour finir de cette manière ?

Tous racontent leur désarroi au moment de l'enregistrement et surtout de la douche.

Les premiers arrivent en 1944 pour servir de main-d'œuvre dans les *Kommandos* environnants.

Georges Jurovics et son père vont à Zeiss¹, dans une usine thermique, isolée au milieu d'un champ. Encore trois longs

1. Le KL Buchenwald-Dora contrôlait 70 *Kommandos* extérieurs dans la région qui s'étendait jusqu'à Leipzig.

mois de travail forcé où il faut déblayer le chemin de fer, transporter du ciment, tout en subissant les coups des SS de sept heures du matin à sept heures du soir. En août 1944, l'usine est bombardée et il faut la remettre en service.

Un souvenir précis le fait sourire : « J'étais sur une échelle avec un détenu antillais français de Toulon, un résistant, avec qui je discutais. Deux sous-officiers se sont arrêtés, deux gros lards. L'un était de Transylvanie : "Tu parles l'allemand, le hongrois, mais où as-tu appris le nègre?", m'a dit-il demandé. "À l'école", lui ai-je répondu. "Tu vois, a-t-il dit à l'autre, en s'éloignant, c'est pour ça qu'ils vont gagner la guerre!" »

À la fin du mois de septembre, son père épuisé et malade repart au camp de Buchenwald avec tous ceux qui ne tiennent pas le coup. Georges le suit. Les plus malades sont sélectionnés pour une destination inconnue.

Georges se retrouve dans le grand camp, celui des politiques où les conditions de vie sont plus humaines et les rations de pain plus importantes; mais où les Juifs sont plus ou moins bien acceptés. De plus, le travail dans la carrière l'épuise. Il semble que, découragé, il ait tenté de se suicider en marchant sur des braises. Il a les pieds brûlés.

Heureusement, il réussit entre-temps à se porter volontaire dans un *Kommando* du bâtiment comme électricien. Il a un toit sur la tête, un entrepôt où il est enfermé toute la journée, seul. Son travail n'est pas harassant, il doit faire passer des fils électriques à travers une saignée, perché sur une échelle. Mais surtout, il a trouvé un bon filon pour survivre, car l'entrepôt est rempli de pommes de terre qu'il passe consciencieusement par la fenêtre à ses compagnons pour les écouler dans le camp en les vendant à crédit.

Puis, il travaille aux cuisines et survit aisément ainsi jusqu'au 11 avril 1945, mais de manière mécanique. Il est, dit-il, « institutionnalisé ».

Willy Fogel a eu plus de « chance ». Lorsqu'il arrive en juillet 1944 avec son frère aîné, il doit aller travailler au *Kommando* de Schlieben. Comme les autres, il passe d'abord par le petit camp de Buchenwald, puis attrape une pneumonie.

« Je croyais ma dernière heure arrivée, lorsqu'on m'a hospitalisé. Mais là, miracle, un vrai lit, un vrai médecin, de la vraie nourriture. Je suis resté trois semaines. Puis, l'organisation communiste m'a placé dans la baraque des Norvégiens¹ pour récupérer. Au bout de quinze jours, je tenais debout. »

Le seul moment critique reste l'*Appelplatz* où, pendant des heures, le comptage des détenus dix par dix est orchestré par une fanfare.

Il est ensuite placé au *Block 22* du grand camp où se trouvent beaucoup de Juifs et peu de jeunes. Il ne travaille toujours pas et passe ses journées dans le *Block* d'à côté avec beaucoup de jeunes de son âge, le *Block 23*. Il y fait la connaissance de Jurek Kestenberg et de Jo Szwarcberg.

Jurek Kestenberg vient du camp de Skarzysko, « l'enfer jaune », avec son copain Jo Szwarcberg. À son arrivée, il doit, comme les autres, se faire vacciner contre le typhus. Il l'avait déjà contracté à Skarzysko. Comme ils recevaient un bout de pain après le vaccin, Jurek fait deux fois la queue pour recevoir deux bouts de pain. Il tombe malade : forte fièvre, violents maux de tête, tous les symptômes du typhus.

Malgré tout, pour eux, le camp de Buchenwald représente le retour à la vie. Ils vont aller travailler dans les bois : « Un travail plus ou moins bidon pour justifier notre présence. »

Ils ne se quittent pas d'une semelle. Les parents de Jurek sont morts, son père à Skarzysko, sa mère à Auschwitz. Celle de Jo est morte dans le ghetto de Koziénice, ses deux frères ont été fusillés, son père n'a pas survécu à la « marche de la

1. Au début de 1944, les nazis avaient déporté 344 étudiants norvégiens qui s'étaient révoltés. Ils logeaient au premier étage d'un *Block* en dur et n'étaient pas astreints au travail. On y cachait également des politiques recherchés par l'administration.

mort ». Ils ont le même âge. Ils se tiennent par la main. Ils ne se quitteront plus, peu importe la distance entre Paris et Mel-bourne où ils vivent maintenant.

« Enfants de Buchenwald » arrivés en 1945

Ils ont été transférés à Buchenwald au fur et à mesure de la liquidation des camps de l'Est.

Aron Bulwa arrive le 20 janvier en même temps que David Perlmutter et tous ceux de Piotrkow qui sont passés par Czestochowa. Ils sont parqués, pendant un certain temps, dans une sorte d'enclos, tout près du crématoire, entouré de fils de fer barbelés.

Malgré des paroles qui se veulent rassurantes sur la nature du camp, ils tremblent tous de froid et de peur au moment de l'enregistrement et du passage à la chambre de désinfection. Tous sont obsédés par cette odeur si particulière qui s'échappe de la cheminée, pas loin.

Ils doivent ensuite faire la queue, nus, pour se faire raser tout le corps, puis un SS les plonge, y compris la tête, dans un baquet plein d'un puissant désinfectant, brunâtre, visqueux qui sent le soufre et surtout qui brûle la peau à vif. Tous se sentent déshumanisés, avilis. Pas moyen d'y échapper. David regarde son père, qui acquiesce, impuissant, au moment de plonger la tête dans le baquet.

La douche coule quelques minutes, sans rien laver, les uns la disent froide, les autres chaude et au bout du couloir, ils reçoivent leurs vêtements de bagnards. Pour la première fois, Aron n'a plus ses propres vêtements, il se sent complètement perdu avec son pantalon trop grand qui ne tient pas, sa chemise et son petit bonnet rond. Ils doivent coudre un triangle rouge avec leur numéro de matricule. David a le n° 116730, son père le 116731.

Ils sont parqués les uns dans le *Block* 52, les autres dans le *Block* 63 du petit camp « de la quarantaine ». David parle d'une espèce de mouiroir, où les gens sont entassés dans une promiscuité effrayante.

Avec les arrivées massives des évacuations du complexe concentrationnaire d'Auschwitz, le camp est surpeuplé, en majorité des Juifs. Aux baraques en bois ont été ajoutées de grandes tentes de fortune, avec des latrines à l'air libre.

Lolek décrit les bagarres de tous les instants, dans le *Block* 63, pour essayer d'atteindre les châlits du haut où l'on ne risque pas de recevoir les déjections des autres, les corps qu'il faut enjamber pour sortir, et tous les matins le lot de cadavres que les charrettes transportent au crématoire.

Il a les pieds gelés à cause de la « marche de la mort » : pour éviter la gangrène, il faut lui couper les doigts de pied, lui dit-on au *Revier*. Pour une fois, la seule de toute son expérience concentrationnaire, un homme lui vient en aide et lui conseille de tremper ses pieds alternativement dans de l'eau froide et de l'eau chaude, chauffée dans des boîtes de conserve.

Au bout de ce petit camp, dans le *Block* 66, un certain nombre de jeunes sont rassemblés, mêlés à d'autres. On y trouve Herszel Dymant, séparé pour la première fois de ses frères, son frère Chaïm atteint de dysenterie est au *Revier*. Ils sont sous la protection d'un chef de *Block*, un Tchèque, Toni Kalina, qui recevra la médaille des Justes parmi les nations. Il leur fait troquer le triangle jaune, pour la lettre P (Polonais) ou H (Hongrois), qui les transforment en prisonniers politiques, ce qui les protège des ultimes évacuations.

Son adjoint est Gustav Schiller, un communiste polonais enfermé là depuis 1939¹. Gustav est une forte personnalité, aux méthodes quelque peu expéditives, surtout vis-à-vis des

1. Il a connu de surplus les geôles de Kartus-Bereza, un camp de concentration créé dès 1934 par les Polonais pour les opposants politiques, surtout communistes, et pour les Juifs ; un camp qui servira de modèle aux nazis.

personnes compromises. C'est ainsi qu'il a éliminé, dès son arrivée le chef du *Judenrat* de Piotrkow, le dénommé War-chavski qui avait fait arrêter le père d'Aron Bulwa.

Gustav a beaucoup fait pour les jeunes Juifs polonais de Buchenwald, en les protégeant jusqu'au bout et les a suivis en France. Armand lui voue un grand respect et trouve choquant que l'OSE s'en soit débarrassé sous des prétextes futiles pour le renvoyer en Allemagne.

Dans le *Block* 8 du grand camp ont été regroupés, pour les protéger¹, les autres enfants, par décision de la direction communiste.

Après bien des hésitations, le père de David accepte de se séparer de son fils. Le *Block* 8 est isolé par une clôture de barbelés et ils sont loin l'un de l'autre. La présence tutélaire de son père qui l'a tant sécurisé, porté et protégé n'existe plus, mais ils ne savent pas encore, à ce moment-là, qu'ils seront bientôt séparés pour la vie.

Le petit David part, main dans la main avec un adolescent de quatorze ans, dont il ne se rappelle plus le nom, à qui son père l'a confié. Il va vivre sa vie de petite mascotte du camp à la recherche du moindre bout de pain, car il a faim, toujours faim depuis qu'il est séparé de son père, obsédé par la faim. Il vit pour manger. Il a appris à quémander en toutes les langues, en tchèque, en russe, mais pas en français. Il a repéré la baraque des étudiants norvégiens, qui reçoivent des colis, celle des Tchèques qui eux aussi ont quelques surplus. Mais circuler dans le camp est dangereux pour les enfants qui sont considérés par les SS comme des bouches inutiles et qui sont à la merci de *Kapos* vicieux. David va voir son père, d'abord dans le petit camp. Il arrive à se faufiler et à passer les barrières. L'entreprise sera plus facile lorsque son père se débrouille pour changer de camp et se rapprocher de son fils.

1. Il a été choisi à l'emplacement de l'ancien *Block* où étaient isolés les malades contagieux et donc exclus des appels sur la grande place. Voir Myriam Rouveyre, *op. cit.*, p. 63-77.

Les enfants du *Block* 8 sont mêlés à des prisonniers de guerre ukrainiens et russes qui ne devaient pas sortir.

L'adjoint du chef de *Block* est un Juif russe, ancien directeur du cirque de Moscou. D'emblée, il a protégé les enfants des agressions antisémites des Ukrainiens qui ne se privaient pas de battre tout le monde, en particulier le groupe des Hongrois.

Aron se souvient très bien de la topographie du camp.

« Tous les *Blocks* étaient identiques dans le grand camp : deux parties de deux cents personnes chacune avec des châ-lits de trois étages, séparées par un couloir et des lavabos, un poêle à charbon, une grande table avec des bancs et des petites armoires. Il était situé pas loin de la grande place d'appel que l'on pouvait voir d'une des fenêtres, mais comme le *Block* 8 est lui-même entouré de barbelés à cause des prisonniers russes, les appels avaient lieu dans la cour, un petit îlot protégé dans cette immensité. »

Aron dort au 3^e niveau des châ-lits avec Lolek Kalman. Les petits sont là, David Perlmutter et Lulek Lau, Instinctivement, ils se regroupent par villages. Lolek Buzyn et Abraham Czapnik sont de Lodz.

Aron est au bout du rouleau, il est sur le point de flancher et, pourtant, il n'oubliera jamais le geste de Lolek qu'il rencontre pour la première fois dans le petit camp. Celui-ci lui donne spontanément une de ses ceintures pour attacher son pantalon trop grand, sans rien exiger en retour. Geste salvateur qu'il évoque aujourd'hui avec respect.

Les groupes se créent par affinités, par villages, ou par langues. Alexandre Strol reste avec les Hongrois. Il est tenaillé par la faim, mais surtout par la soif, une soif qui brûle la langue.

Le parcours concentrationnaire brutal mais récent des Hongrois crée de l'incompréhension. Certains viennent même directement de Hongrie et ont encore dans leur sac des victuailles complètement immangeables. Ils sont sur des planètes différentes et ont du mal à communiquer avec

les détenus plus anciens, car la plupart des Hongrois ne connaissent pas le yiddish. Ces incompatibilités se retrouveront en France, à Écouis.

Pour l'heure, on refait le monde et, secrètement, chacun espère retrouver l'un des siens, les miracles ça existe puisqu'ils sont en vie.

Mais, il faut survivre, même si le travail est moins pénible que dans les *Kommandos* extérieurs. Là encore, la chance ne tient qu'à un fil, toujours aussi mystérieux.

À cette époque, les détenus de leur *Block* vont travailler à Weimar pour nettoyer la ville après les bombardements. Ils sont volontaires dans l'espoir de trouver de quoi se nourrir.

C'est ce que fait Herszel Dymant. Il s'agit de nettoyer des caves. Une femme seule qui avait demandé l'aide d'un prisonnier, lui donne régulièrement des pommes de terre qu'il se débrouille pour cacher au fond des poches de son pardessus en agrandissant le trou jusqu'au bas de la jambe.

Aron qui, lui aussi, s'est porté volontaire pour Weimar se retrouve ce jour-là à porter des pierres de 20 kg dans la carrière. Affaibli par le manque de nourriture, il s'évanouit et reçoit de la part du SS, « en guise de souvenir de Buchenwald » un coup de poing qui lui casse trois dents.

Alexandre Strol travaille lui aussi dans la carrière. Il se souvient d'avoir tenu grâce à la distribution de colis de la Croix-Rouge, dans le *Block* 8, autre privilège des « politiques ». Pour la première fois, il goûte au fromage français.

Léon ne sait plus très bien dans quel *Block* il était. Il sait seulement qu'il a porté le triangle jaune jusqu'à la fin. Il a des images précises. La misère, le malheur : des ombres faméliques qui fument des feuilles d'arbres en guise de tabac. La vie comme dans un kaléidoscope : son œil collé derrière les interstices d'une palissade en bois, il voit de belles femmes en maillots de bain, allongées sur des chaises longues. Des prostituées polonaises ou allemandes, a-t-il entendu dire.

Si la fin de la guerre est proche, si les Anglais ont déjà bombardé les usines de la région, en particulier celle attenante au camp, si les alertes deviennent quotidiennes, les gens continuent à mourir d'épuisement, de faim, du typhus.

Le mois d'avril 1945 est pourtant un joli mois à Buchenwald, il fait doux et tout le monde attend le dénouement. La direction politique a fait rentrer dans le camp des armes en pièces détachées, disséminées un peu partout.

Le 5 avril, des éléments avancés de la 4^e DB américaine découvrent le *Kommando* d'Ohrdruf¹. Tout le monde avait été évacué sauf un détenu, Ijo Schächter, qui a refusé de se lever de son lit au *Revier*. Il est transporté dans une camionnette par des brancardiers allemands, jusque dans un *Block* du grand camp, sans passer par l'enregistrement.

Mais pour les Juifs le temps ne se compte pas de la même manière et les nazis ne veulent pas lâcher leurs proies.

Cinq jours avant la libération du camp, ils cherchent à évacuer les Juifs réunis quotidiennement sur la place d'appel.

Willy Fogel échappe à l'évacuation du 6 avril en allant au *Block* 66 où se trouvent déjà rassemblés beaucoup de jeunes protégés par Gustav. « À l'hôpital, j'avais fait la connaissance d'un Français devenu policier qui m'a prévenu de partir très vite. Malheureusement, mon frère, qui était resté dans le petit camp, n'a pas eu cette chance, il a été dirigé vers la sortie, poussé avec des coups de matraque. »

Chaque jour, à des heures différentes, des colonnes se mettent en branle, déjouant les alertes aériennes américaines, pour des évacuations vers le camp de Flossenbürg, des marches sans fin vers le camp-ghetto de Theresienstadt ou pour être fusillés dans les forêts environnantes. Ils sont

1. Camp dépendant de Buchenwald, le premier camp nazi libéré par les armées alliées en Allemagne, le 4 avril 1945. Le 12 avril suivant, les généraux américains Eisenhower, Bradley et Patton visitent le camp d'Odrdruf. À la suite de cette visite, Eisenhower – futur président des États-Unis – donne l'ordre de contraindre les civils allemands à visiter les camps de concentration dont ils sont voisins.

20 000 à partir, malgré l'intervention de la direction politique du camp qui essaye d'organiser la pagaille¹.

Dans ce désordre des évacuations, Abraham Dymant refusant d'abandonner son frère malade au *Revier*, échange sur la demande d'un codétenu son bout de pain et sa chemise contre son départ.

Issacher-Ber Finkelsztajn est dans ce lot. « Notre père a été raflé et dirigé vers un enclos entouré de barbelés, sur l'*Appelplatz*. Quand nous l'avons appris, nous nous sommes précipités pour le voir. À travers les barbelés, nous lui avons demandé par gestes, s'il fallait le rejoindre. La réponse, sans équivoque, était : "Éloignez-vous !" C'était la dernière fois que nous avons vu notre père. »

Chaïm essaye un ultime stratagème pour le sortir avec l'aide de ceux qui portaient la nourriture. Mais en vain.

Certains, pourtant, sont parvenus à se cacher.

Chaïm et Jacques Finkelsztajn obéissent à leur père et se cachent sous le plancher de leur *Block*.

Georges Jurovics profite de la foule pour se faufiler dans un autre *Block* où on lui donne un nouveau numéro. Les frères Dymant eux se cachent ensemble sous les pilotis des baraques, ensemble ils échappent à un SS qui leur jette un seau d'eau.

Les deux copains Jurek et Jo continuent à se tenir par la main. Ils restent dans leur *Block* 23, puis se cachent ensemble dans les égouts.

Quant à Ijo Schächter, il décide de continuer à ne plus bouger. Il reste sur l'*Appelplatz*, allongé parmi les morts jusqu'à la fin des évacuations, terrassé par le typhus.

La veille de la libération encore, les SS font le tour des *Blocks* pour ramasser des Juifs. Alexandre se souvient qu'ils sont venus dans le *Block* 8 et que tous avaient peur d'être trahis par les Ukrainiens.

1. Myriam Rouveyre, *op. cit.*, p. 129.

Le 11 avril 1945, à 15 heures, le camp se libère par lui-même. Deux heures après, arrive en éclaireur un *Commandcar* avec quatre militaires, dont un Français, ils demandent aux détenus de tenir jusqu'au lendemain.

Cinquante-sept SS sont faits prisonniers et enfermés dans le *Bunker*. Beaucoup se sont sauvés, abandonnant le camp, au moment où l'ordre de le faire sauter arrive de Berlin, par téléphone, dans le bureau du commandant. « Le bruit courait que le camp était miné et que tout sauterait », se rappelle Jurek.

Abraham et Herszel Dymant sont ensemble, devant la porte du camp, lorsque l'alarme sonne, et que le portail principal avec l'inscription en fer forgé « À chacun son dû » s'ouvre enfin.

Léon se souvient très précisément de ce moment. « On entendait les avions de reconnaissance voler à basse altitude. Je suis sorti comme un fou à la rencontre des Américains : au moins cinq kilomètres avant d'apercevoir les jeeps, les tanks et les chars et dessus des Noirs avec des gros yeux qui me souriaient. J'ai eu très peur, je n'en avais jamais vus. J'ai marché à côté d'eux et j'ai ramassé les cigarettes, des *Lucky Strike*, à peine fumées pour les échanger au camp. J'en avais les poches pleines. »

Il faisait beau, ce 11 avril 1945. David se souvient que tout le monde était consigné dans les baraques. Il entendait les balles siffler. Il a vu les SS partir des miradors et des prisonniers russes hisser un drapeau blanc. Beaucoup de monde s'est rassemblé sur la place d'appel. On lui annonce que c'est la libération. Mais c'est quoi, la libération ? Est-ce qu'on va avoir à manger ? « J'ai avalé d'un coup le plat de porridge sucré que l'on m'avait donné à l'infirmerie et que je gardais jalousement. Puis, j'ai couru vers le *Block* de mon père, il n'était plus là. »

Jurek et Jo voient le premier sergent américain rentrer dans le camp. Il était noir et deux grosses larmes coulaient de ses yeux. Depuis ce jour, Jurek est un incondtionnel des Américains !

Lorsque Ijo Schächter ouvre les yeux, il sent une odeur de viande cuite et voit une foule de gens qui se précipite. Lui ne

peut toujours pas bouger, c'est peut-être ce qui l'a sauvé d'une autre mort, pour s'être rassasiés alors qu'ils étaient dénutris. Il reprend connaissance dans un vrai lit avec des draps propres dans une vraie infirmerie.

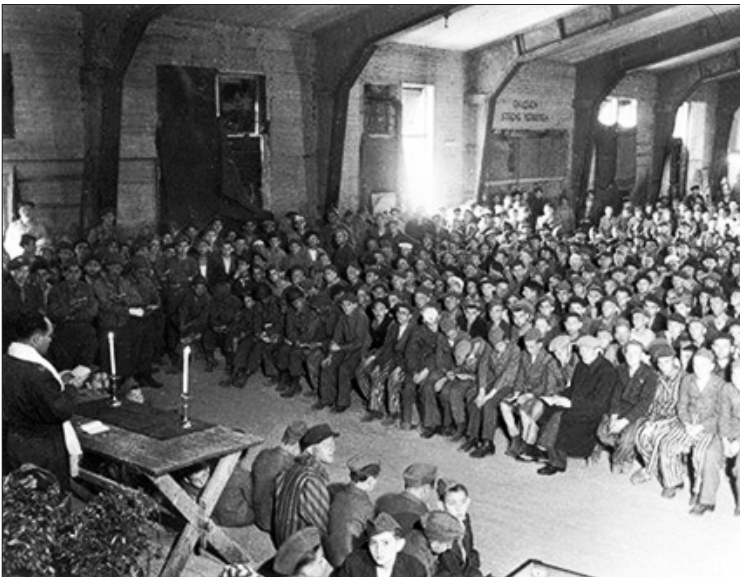
Le père de David Perlmutter, celui des frères Finkelsztajn, le frère de Willy Fogel et bien d'autres, ne verront pas l'arrivée des Américains. Le père d'Izïo Rosenman succombe quelques jours après. Willy ne reverra plus son frère. Charles et Jacques Finkelsztajn n'ont plus de père. David et Izïo, les deux benjamins du groupe, non plus...



Janek Szlaitsztajn et David Perlmutter (à droite) assis derrière les barbelés quelques jours après la libération du camp de Buchenwald le 11 avril 1945.



Entrée principale du camp de Buchenwald après le 11 avril 1945. Les civils sont des habitants des alentours que l'armée américaine a obligé à venir voir la réalité des crimes du régime nazi.



Office de shabbat par le rabbin Schacter au camp de Buchenwald libéré, après le 11 avril 1945.

Après la libération du camp, l'attente d'un nouveau départ : la France

J'aurais envie de faire un procès à l'humanité entière
Georges Jurovics

Une fois le camp libéré, le commandant oblige la population de Weimar à venir voir ce qui fut entrepris en son nom, avant que les anciens SS ne s'emploient à nettoyer le camp. Sur une table fut même exposée une tête réduite d'humain, symbole des atrocités médicales pratiquées à Buchenwald. La réponse toujours la même : personne ne se doutait de quoique ce soit. Mélange de honte et de déni de l'ensemble de la population allemande à l'époque.

Il s'institue, au camp de Buchenwald un rituel de la visite, « une manière de tourisme de l'horreur¹ ». Des cohortes de visiteurs, anonymes ou officiels défilent, venus de tous les pays occidentaux, relayées par la presse qui fait connaître au grand public les images de la déportation.

Entre le 19 et le 27 avril, les déportés français sont rapatriés par camions tandis que 32 personnalités politiques et intellectuelles arrivent en avion, accueillies par de nombreux

1. Selon l'expression d'A. Wiewiorka, *Déportation et Génocide. Entre la mémoire et l'oubli*, Paris, Éd. Plon, 1992, p. 82-89, qui analyse en détail la symbolique de Buchenwald et les modalités du rapatriement. Le « show à l'américaine » de la libération du camp contribua à brouiller les images de la déportation et à passer sous silence le génocide juif.

journalistes. Le travail a été rondement mené par l'aumônerie générale des prisonniers de guerre¹.

Il reste encore près de 5 000 Juifs et un millier d'enfants. « Ils s'administrent eux-mêmes par le truchement d'un comité juif qui, avec le concours de la direction militaire du camp, trouve une solution facile à tous les problèmes touchant la vie interne et matérielle. Le ravitaillement est obtenu par voie de réquisition sur la population civile et le régime alimentaire est redevenu normal [...].

« Malgré cet apparent bien-être physique, une constatation s'impose dès le premier contact avec les rescapés : c'est la survivance chez eux, chez tous, d'un état de surexcitation psychologique. Leur tension nerveuse est extrême. On lit dans leurs yeux et dans leurs gestes, on perçoit dans leurs paroles, l'écho des souffrances endurées [...].

« Les acteurs forcés d'une telle tragédie mettront longtemps, sans doute, pour retrouver une âme normale. Leur subconscient reste fortement imprégné du souvenir des horreurs et des injustices vécues et il suffit du moindre choc moral pour fausser leur psychisme.

« Peut-on envisager le retour dans leur pays d'origine des juifs d'Europe orientale, libérés à Buchenwald? Pas pour le moment. Les Polonais, en particulier, ont eu tellement à souffrir de leurs nationaux en Pologne, et encore pendant les années passées au *KL*, qu'ils ne veulent plus retourner chez eux.² »

En semi-liberté

Pour les enfants de Buchenwald, cette période de deux mois avant leur arrivée en France est une parenthèse indéfinissable. Ils sont en vie, ils respirent, ils calment leur faim, ils se refont

1. Fondée en 1942 par le cardinal Suhard et confiée à l'abbé Rodhain que le général de Gaulle reconduit dans ses fonctions.

2. Rapport du D^r Revel, juin 1945, « Témoins vivants », *op. cit.*

une santé, ils jouent même, ils attendent, ils espèrent, quoi? Ils ne le savent pas.

Tout le monde raconte l'épisode de la nourriture qui manque dramatiquement les premiers jours et l'hécatombe due au trop plein¹.

Willy Fogel parle d'une soupe très grasse faite avec l'ours du zoo, tué pour la circonstance, cause d'un certain nombre de morts par dysenterie ou par indigestion. Ils sont tous affamés.

David se souvient d'avoir mangé cette fameuse soupe. Elle avait été fabriquée soit par le Comité de résistance, soit par les Américains qui auraient utilisé du lard fumé. Les plus religieux n'y touchent pas. Lolek Buzyn, lui, a trouvé un stock de biscuits pour chiens.

Il faut attendre le 16 avril, soit cinq jours, pour avoir les premières rations américaines, ainsi que du chocolat et du lait. Tout le monde se rue sur la nourriture : Georges Jurovics ne survit que parce qu'il vomit toute la nuit. Il sauve la vie d'un ami de lycée, Miklos Kallos, inconscient à la suite de son premier repas, en lui enfonçant les doigts dans la bouche pour le faire vomir à son tour². Jurek Kestenberg se fait une omelette de dix œufs pris dans une ferme voisine, il attrape la dysenterie.

Ils sont logés dans les casernes des SS situées en dehors du camp.

Souvenirs pêle-mêle

Willy : « Le défilé du 1^{er} mai, en rangs serrés sur la place d'appel. "La photo de famille" prise à la fin du mois de mai : tout le groupe des jeunes avec des vêtements vert-de-gris, faits sur mesure dans le tissu de la *Wehrmacht*. La voiture américaine sans essence que l'on s'amusait à monter et descendre en la poussant. »

1. On parle de 3 000 morts.

2. Miklos Kallos (1926-2018) a vécu à Cluj-Napoca en Roumanie après avoir été recteur de l'université.



Sortie du camp de Buchenwald pour intégrer les anciennes casernes des SS. Photographie prise par les soldats américains dix jours après la libération du camp. 1^{er} rang à gauche, Izio Rosenman. 2^e rang de profil, Jacques Finkel, son frère Charles une casquette à la main. 6^e rang, Willy Fogel.



Un groupe d'enfants rescapés du camp de Buchenwald, portant des vêtements taillés dans du tissu de l'armée allemande, 1945.

Jurek : « Weimar, tous les volets se fermaient. La voiture volée, poussée jusqu'à Buchenwald. Erfurt pour chercher des vêtements, on arrêtait les trains. Il fallait des bons officiels. On est allé à la mairie qui a refusé. Un Russe a menacé le maire avec le pied d'un fauteuil. On a pu s'habiller.

« Un mauvais souvenir : j'ai mangé une poire avec une guêpe. Il a fallu me mettre une sonde au fond de la gorge, en vitesse à l'infirmerie américaine. »

Charles et Jacques : « On était redevenus des mômes. On jouait dans la carrière, on s'amusait à fouiller dans les amas d'armes pour en récupérer et tirer.

« Un jour à Weimar, nous voulions prendre un vélo rouge, adossé à un magasin, pour aller faire un tour. Évidemment, le propriétaire ne s'est pas laissé faire, jusqu'à l'intervention d'un officier américain qui en prime nous donne tout son stock de chocolat. Il s'appelait Sam Lent. »

Armand : « On s'est défoulés dans les appartements des SS. On a tout cassé, la vaisselle, les verres, les meubles, tout, c'était notre vengeance.

« J'ai piqué un petit revolver à un Allemand, dans une ferme, mon souvenir de Buchenwald. Un policier français s'est empressé de me le prendre à mon arrivée à Paris.

« Une nuit, les Russes sont arrivés pour embarquer de force leurs nationaux. Il paraît qu'ils sont allés directement dans les camps en Sibérie. »

Léon : « J'ai appris très vite l'anglais, quelques mots, ceux qu'il fallait et je me suis institué traducteur et guide. J'avais un lit à l'intendance. »

David, le petit David : « Je me baladais, dans une jeep avec un soldat américain, dans toute la ville de Weimar. C'était l'anarchie la plus totale. On pouvait prendre ce que l'on voulait dans les magasins, à condition d'être accompagné d'un soldat américain. Mais, on nous avait dit que ce n'était pas la peine et que l'on allait tout recevoir en France. Puis, j'ai attrapé la rougeole.

« À la fin, on distribuait des cartes de libération de couleur nacre. Je portais le numéro de mon père qui était inscrit officiellement dans le *Block* 8, tandis que moi, je n'y figurais pas. On m'a demandé de signer, je ne savais même pas ce que cela voulait dire. C'était pour moi plus qu'un affront. »

Le retour à la vie, pouvoir se remettre à penser

Tous : « L'espoir fou de retrouver l'un des nôtres sur les listes qui circulaient, un nom auquel se raccrocher. Tout le monde attendait un miracle, même ceux qui avaient vu mourir leurs parents. Tous les jours la même déception. »

Willy : « L'angoisse de se retrouver tout seul, l'angoisse d'attendre, l'angoisse du vide. »

Georges : « C'est quoi être libre ? L'impossibilité de se projeter dans l'avenir et surtout l'humiliation, une humiliation qui colle à la peau. »

Alexandre : « L'impression de revenir à la vie, c'est-à-dire de pouvoir se remettre à penser. »

Lolek : « L'attente, le passage de l'euphorie au vide de l'avenir. On voyait tout le monde partir. Je n'avais qu'une idée, aller en France rejoindre mon oncle. »

Jurek : « L'envie violente de liberté. La rage de vivre. Une grande excitation et une grande inquiétude. »

L'impossible vengeance : un choix ou le fruit d'une éducation ?

Pas de scènes de vengeance parmi nous et pourtant...

Armand : « J'avais une arme, mais je ne m'en suis jamais servi. Ai-je été lâche ? De temps en temps, je me pose la question et je regrette. Au fond, j'admire Gustav qui a su éliminer

les crapules comme Warchavski, le président du *Judenrat* de Piotrkow qui a arrêté mon père. »

Léon : « J'ai vu à Birkenau des membres de la police juive, battus à mort, à coups de pelle, puis étranglés, le manche posé sur le cou. Je ne sais pas quoi en penser.

« Je sais seulement qu'à Buchenwald, avant l'arrivée des Américains, un ancien prisonnier russe qui gardait un SS dans une cellule m'a donné la possibilité de l'achever. Je n'ai rien pu faire. »

Georges : « J'ai toujours été réfractaire à la violence, mais si j'en avais eu l'occasion, j'aurais pu tuer froidement un SS. »

L'énigme de la survie

Comment, pourquoi sont-ils en vie ?

Cette question leur a été posée maintes et maintes fois. Ils n'y ont répondu que bien plus tard. Mais elle a toute sa place pour clore ce chapitre de leur vie.

Incontestablement à leur force physique et morale, et l'un ne va pas sans l'autre. Ils ont, tous, su résister à la peur, aux sévices, au froid, à la faim. Ils ont résisté au découragement, qui mène à la maladie, laquelle est l'antichambre de la mort. Il ne fallait pas tomber malade. Léon Lewkowicz le sait et se soigne tout seul, il se gargarise avec son urine pour soigner son angine à Birkenau.

Georges Jurovics, lui, se fait opérer d'un abcès à la gorge. Deux Russes lui tiennent les bras, tandis qu'un médecin français lui découpe l'abcès avec une cuillère aiguisée. Il guérit immédiatement¹.

Il faut du courage et une immense force de caractère pour ne pas abdiquer, tous l'ont eue, même si à un moment précis,

1. Témoignage de son fils, Yann Jurovics. Hormis ces blessures, il explique qu'il n'y avait pas de malades dans le camp (ils étaient éliminés tout de suite). À l'inverse, certaines maladies disparaissaient. Il donne l'exemple d'une connaissance d'Oradea qui, toute sa vie, souffrait d'un ulcère et qui n'a plus rien au camp.

chacun a été envahi par le découragement. Armand Bulwa, Georges Jurovics sont sur le point de craquer, à Buchenwald seulement, c'est-à-dire plutôt à la fin de leur parcours.

Ils ont tous, à un moment de leur parcours, eu la présence d'esprit de faire tel geste, plutôt que tel autre : de présenter, comme Albert Dymant, la même chaussure au SS, alors que présenter l'autre, où était caché l'argent signait son arrêt de mort. Savoir négocier en gardant des cigarettes dans la poche, comme Georges Jurovics, pour en offrir aux *Kapos* ou aux SS si besoin. Mais surtout, être aux aguets, tout le temps. C'était devenu un métier, remarque Jurek, la fuite permanente.

L'entourage familial a été un premier facteur de survie dans les ghettos et pour certains jusqu'au bout de leur parcours. Les plus jeunes, comme David Perlmutter, n'auraient pu survivre sans la présence tutélaire de leur père qui les protège, qui les nourrit, qui leur dit ce qu'il faut faire. Jacques Finkelsztajn insiste sur cet aspect de survie psychologique à Blechhammer, grâce au groupe qu'ils formaient, son frère aîné, Charles, son père et les trois paires de copains de son *shtetl*, les Rybstein, les Kalikstain et les Kaminski.

À l'inverse, certains enfants sont portés par l'obligation de secourir leurs parents. Lolek Buzyn réalise à douze ans qu'il est responsable de sa famille. Par sa volonté et sa présence d'esprit, il prolonge leur vie, malheureusement pas jusqu'au bout.

Pourtant, la plupart d'entre eux, doivent affronter la solitude absolue, celle générée par le système lui-même.

Comment ont-ils pu passer les différentes « sélections » ?

La chance, le hasard ? Chacun emploie ce terme, à un moment de son histoire, surtout les plus jeunes.

Chacun a sa propre stratégie de survie. Voler une ration de soupe malgré les risques. Fuir au bon moment, se cacher quand il le faut, avoir l'esprit toujours en alerte.

Encore faut-il une incroyable rage de vivre pour pouvoir forcer le destin.



Janek revêtu d'un costume coupé sur mesure dans le tissu de l'armée allemande, assis sur le marchepied d'un camion de l'UNRRA, 1945.

Les négociations

Ils ont ainsi tenu jusqu'au 11 avril 1945. Ils renaissent à la vie. Ils sont plus d'un millier et attendent qu'un pays veuille bien les accueillir.

Le 2 juin, un certain nombre d'entre eux partent pour la France, d'autres vont en Angleterre et un petit groupe en Suède, retrouver des parents. Des listes ont circulé pour s'inscrire à un départ en France. La quasi-totalité n'a jamais entendu parler de ce pays et ne parle pas un mot de français.

Il paraîtrait que le général De Gaulle lui-même, sur l'insistance de sa nièce, Geneviève de Gaulle, résistante et déportée, ait signé l'ordre de leur venue.

Les négociations sont longues et difficiles, car les partenaires sont multiples et les intérêts contradictoires. Les accueillir, mais pour combien de temps et suivant quelles modalités ?

L'aumônier juif de l'armée américaine, Herschel Schacter, signale l'existence de mille enfants de trois à quinze ans, parmi les 4500 rescapés du camp de Buchenwald. L'information circule et arrive à l'Union-OSE de Genève qui, le 23 avril, en informe l'OSE-France, par l'intermédiaire de l'agence télégraphique juive.

OSE - DIRECTION CENTRALE			
Service	ADMINISTRATIF	à Service	DIRECTION
Objet :		Ro. Itiner	N°
			Date : 23/4/45
de			
L'Agence Télégraphique Juive transmet une déclaration de l'Aumônier de l'Armée américaine, Herschel Schacter qui a visité le camp de Buchenwald après sa libération.			
L'Aumônier américain a trouvé parmi les survivants du camp 4.500 Juifs, dont plus de 1.000 enfants de 3 à 15 ans.			
D'après le témoignage de l'Aumônier, ils sont tous désemparés et demandent ce qu'on va faire d'eux. L'Aumônier n'a pu leur donner aucune réponse.			
Ne pourrions-nous pas entrer en relation avec les autorités américaines à Paris et le Ministère des Déportés pour organiser le transfert des enfants (il s'agit peut-être des mêmes enfants dont a parlé Mme Klotz)			
			E. Raby

Handwritten notes on the left side of the document:
 14/4/45
 Hôtel Palestine
 BAH 54-00/29-3
 Hôtel Palestine
 BAH 73-00
 14/4/45
 N. J. S.

Télégramme annonçant la découverte des « enfants de Buchenwald », 23 avril 1945.

L'OSE-France entre en relation avec les autorités américaines à Paris, le *Shaef* (*Supreme Headquarter Allied Expeditionary Forces*) et le ministère des Prisonniers, Déportés et Réfugiés pour discuter des modalités de leur venue.

Il a été décidé d'un accueil provisoire de la France, sans préjuger de l'avenir de ces enfants dont on ignore la nationalité, l'âge et la condition sociale¹.

1. Arch. OSE, boîtes 20 à 22. Toutes les notes et comptes-rendus de séances qui nous ont permis de comprendre l'évolution de cette affaire sont dans ces archives.

Le Comité intergouvernemental pour les réfugiés¹ doit assurer la protection et l'administration de ce groupe. L'OSE en a entièrement la charge, supportée financièrement par le *Joint*². L'État n'est que le tuteur moral des mineurs.

Les négociations traînent. Le ministère des Affaires sociales veut prendre en charge une partie de ce groupe, d'autant qu'une cinquantaine de jeunes Français, dont la liste a été communiquée par l'aumônerie générale des prisonniers de guerre, ont été évacués très rapidement³.

Le 30 mai, il charge l'abbé Glasberg qui dirige le Centre d'orientation sociale des étrangers, d'une mission spéciale sur la situation des enfants étrangers amenés des camps de concentration allemands. Il se trouve rapidement en porte-à-faux avec l'OSE qui affirme que ces enfants ne pourront guérir que dans un milieu juif⁴.

Il est finalement prévu trois groupes en fonction de la nationalité des enfants, de la langue qu'ils parlent, de leurs aspirations : ceux qui resteraient provisoirement en France, ceux qui seraient dirigés vers la Suisse pour raison de santé et ceux qui auraient des visas pour émigrer, en particulier en Palestine.

-
1. Ou OIR, dont le siège est à Londres, s'occupe de l'assistance matérielle juridique et politique des réfugiés, ainsi que de l'émigration outre-mer. En France, elle prit en charge les 245 jeunes de Buchenwald, ainsi que de jeunes immigrés venant des camps de personnes déplacées (*DP*).
 2. Appellation courante de l'*AJDC*, *American Joint Distribution Committee*, l'organisme juif américain qui est venu en aide aux communautés juives du monde entier. Elle a financé en particulier les œuvres sociales dont l'OSE.
 3. Arch. OSE, boîte 20 : Enfants de Buchenwald. Les 55 noms de cette liste sont tous ceux de mineurs de moins de 21 ans qui ont été arrêtés pour faits de résistance. Au vu des noms, une dizaine sont juifs.
 4. L'abbé Glasberg, qui avait travaillé pendant la guerre avec les œuvres juives au sauvetage des enfants, était d'ailleurs lui-même d'origine juive. Il avait conseillé, dans une note du 10 mai 1945, à Joseph Weill, de créer pour ces enfants un service spécial, autonome, avec à sa tête une personne qualifiée susceptible de faire le lien avec son propre service. Il avait même suggéré un nom, en la personne de Monsieur Haït, dont la femme, Ninon Haït, avait participé au sauvetage des enfants de Vénissieux (fin août 1942). L'OSE n'adhéra pas à cette proposition de service autonome, mais confia le service dit « de B » à Julien Samuel.

Entre-temps, une campagne de presse médiatise le sujet

Christian Ozanne rédacteur à l'*Agence France-Presse* et lui-même rapatrié du camp de Buchenwald confirme, le 28 avril, la présence de centaines d'enfants de toutes nationalités, dont des Français¹, beaucoup dans un état précaire, certains gravement malades et demande la création d'urgence de centres d'accueil en France ou en Suisse.

Le journal *Ce Soir* parle, le 8 mai 1945, de « l'incompréhensible carence de l'administration française ». Le quotidien *L'Humanité*, quant à lui, titre : « Mille gosses de trois à quatorze ans, pour la plupart français, affamés, enflés d'œdèmes, meurent par paquets. » Le journaliste dénonce les attermoissements du ministère Fresnay relevant que beaucoup de ces enfants ne sont pas français et rapporte les paroles d'un haut fonctionnaire qui aurait dit : « La France n'est pas le réceptacle de l'Europe. Nous n'avons aucun intérêt à faire rentrer chez nous des épaves qui mettront vingt à vingt-cinq ans à mourir.² »

Notons que rien dans l'article ne laisse penser qu'il s'agit d'enfants juifs.

Au bout du compte, le 5 juin 1945, un convoi de 537 jeunes arrive en France, à Thionville. Un groupe de 426, celui de l'OSE, arrive directement à Écouis, dans l'Eure. L'autre groupe débarque à la gare du Nord, passe par l'*Hôtel Lutetia* et va dans une maison des œuvres sociales de la résistance (COSOR).

Mais leur arrivée commence par un imbroglio qui mérite d'être raconté dans le détail. D'un côté l'OSE-France négocie

1. C'est la raison pour laquelle le ministère des Déportés favorise la venue du groupe sur le territoire français.

2. Il faut également replacer cette campagne dans le contexte des rapports tendus entre le parti communiste et Henri Fresnay considéré comme « le protégé de Pucheu » et l'ennemi de Jean Moulin. Il est vrai que Fresnay dans ses Mémoires se méfie des communistes et considère l'unité d'action avec eux, à l'intérieur des MUR (Mouvements unis de la Résistance) comme néfaste. Voir Henri Fresnay, *La Nuit finira. Mémoires de résistance 1940-1945*, Paris, Éd. Robert Laffont, 1973.

des visas de transit pour 400 enfants environ avec le ministère des Prisonniers, Déportés et Réfugiés. De l'autre, l'Union-OSE de Genève obtient l'autorisation de l'entrée d'environ 400 jeunes sous le couvert de la Croix-Rouge suisse.

Devant le train
des « enfants de
Buchenwald »
en juin 1945 :
(de g. à d.)
D^r Joseph Weill,
D^r Gaston Revel,
commandant
Bassey.



C'est le rôle du D^r Gaston Revel et de l'assistante sociale Fanny Loinger, première mission sanitaire juive à pénétrer en Allemagne¹. Le choc est rude en entrant dans le camp :

« Vu : les ombres chétives des occupants, croupissant dans des baraquements en bois, sur des clayettes de bois à deux, trois ou cinq dans une rangée et à raison de trois rangées superposées. Le sol était en terre battue, gluant et malodorant. Les ouvertures étaient constituées par de petites lucarnes qu'on pouvait bloquer de l'extérieur par un volet de bois plein. Les pauvres survivants portaient encore leur costume de bagnard qui flottait autour de leur pauvre corps décharné. Ils étaient tous chauves et livides avec de grands yeux étonnés de vivre encore.

« Vu : les installations sanitaires qui étaient de simples troncs de bois au-dessus d'une fosse.

1. Voir D^r Gaston Revel, *Et du fond de tes blessures, je te guérirai...op. cit.*, p. 83-113.

« Vu : le manque d'installation de douches ou de lavabos, de simples robinets au bout d'un tuyau de fer.

« Vu : des chambres remplies jusqu'au plafond de cartes d'identité dans toutes les langues, car tout était conservé soigneusement dans les archives du camp.

« Vu : une pièce pleine de lunettes, de dentiers, de souliers.

« Vu : le champ de rassemblement avec les installations de tortures, les crochets de boucherie plantés dans un mur, crochets après lesquels on pendait les malheureuses victimes.

« Vu : les usines de munitions et d'armes, lieu de travail de ces esclaves des temps sombres.

« Vu, Vu, Vu : jusqu'à l'écoeurement.

« Fait : Examiné les malades, soigné, inventorié.¹ »

Mais leur mission est de dresser des listes :

« Nous dressions donc des listes de tous ceux qui nous paraissaient susceptibles de passer pour moins de dix-sept ans. Cela donnait lieu à des scènes pénibles quand nous devions en refuser. Partir était pour eux la promesse d'un paradis perdu. Personne ne pouvait produire un acte d'état civil ; ils avaient été dépersonnalisés et réduits au rang de numéro matricule. Cela aggravait notre problème, mais le facilitait aussi en face de la déléguée de la Croix-Rouge ; nous avions la possibilité de “marchander”. Les petits avaient plus de chance que les grands, les maigres plus que les forts.

« Après quelques pénibles journées de ce marchandage, nos listes étaient prêtes² et nous pouvions nous occuper des détails du voyage. Le train était commandé, le ravitaillement était fourni par l'Armée, la désinfection des élus pouvait commencer.

1. *Idem*, p. 92.

2. Les groupes se forment en fonction de l'âge, de la langue parlée et de leurs aspirations et des listes circulent, en particulier une destinée à la France. Finalement, il se dégage trois groupes, ceux qui devaient aller en Suisse, surtout les plus malades, ceux qui iraient provisoirement en France, ceux qui auraient des visas pour émigrer principalement pour la Palestine mandataire.

« Les autorités militaires étaient hantées par la crainte du typhus exanthématique, aussi tout le monde devait-il se soumettre à une vaccination (Nous avons d'ailleurs dû faire évacuer plusieurs suspects en cours de voyage). Le train rentra en "gare" un soir, tard après fermeture de la porte du camp. Les partants devaient être amenés le lendemain matin à 5 heures par camion. La déléguée de la Croix-Rouge vérifiait personnellement tous les noms, qu'elle cochant au fur et à mesure des arrivées. Les portes étaient verrouillées dès que le wagon était rempli. Elle était intraitable et irréductible.

« Et pourtant...

« Et pourtant, quand nous avons fait le compte en cours de route, les 400 étaient devenus 800. Comment ils ont réussi à se faufiler, à se cacher et ne pas être découverts, il faut leur demander. Ils avaient passé par une rude école pour apprendre à survivre, malgré et contre tout. Nous n'en avons pas pipé mot. La déléguée de la Croix-Rouge était confortablement installée dans un wagon de première avec l'officier américain délégué de l'UNRRA et nous ne les avons pas dérangés. Nous avons recommencé notre séance de désinfection au moyen d'un pulvérisateur à DDT. Nous soufflions cette poudre sous la chemise des gens, un coup dans le dos, un coup dans le ventre.

« Le train roulait à petite allure et s'arrêtait souvent en plein champ. Nos voyageurs devenaient intenable. À chaque arrêt, ils enjambaient les fenêtres et sortaient cueillir des fruits en démolissant tout sur leur passage. Nous tremblions pour leur sécurité. Les voies étaient gardées, surtout près des ponts et les soldats avaient la détente rapide. C'est comme cela qu'un de nos garçons a été blessé par une balle dans le bras. Du travail en plus.

« Au fond nous étions heureux pour les jeunes qui ont pu quitter Buchenwald, même illégalement, mais avions des inquiétudes sur les suites qui ne manqueraient pas de se produire. Et nous décidâmes qu'au prochain arrêt dans une gare,

nous expédierions un télégramme à l'OSE à Paris pour qu'elle puisse prendre ses dispositions dès notre arrivée en France et accueillir nos voyageurs clandestins. Cela a donné lieu à un quiproquo rocambolesque [...]

« [...] Ce télégramme avait été mal interprété par la censure militaire française. Les voyageurs clandestins étaient devenus des SS, des nazis qui voulaient fuir et les dispositions à prendre étaient devenues un siège, un encerclement militaire de la gare de Thionville. On n'avait pas compté avec notre retard à passer le Rhin et le dispositif était en place quarante-huit heures trop tôt et sous une pluie battante, ce qui heureusement avait quelque peu refroidi l'ardeur combative de la troupe.

« Notre accueil avait donc un caractère moins policier que prévu, le malentendu ayant été vite dissipé¹. Nous avons débarqué les 400 garçons et filles les plus âgés qu'on a fait monter dans des cars pour les remettre à la sauvegarde de l'OSE². Auparavant, ils avaient été dignement fêtés et nourris par la municipalité de Thionville. »



Vue aérienne du préventorium d'Écouis (Eure) datant de la Première Guerre mondiale, 1945.

1. À Thionville, attendaient depuis trente-six heures une équipe de l'OSE dont le D^r Joseph Weill, les autorités américaines et la Croix-Rouge.
2. En fait un train de la Croix-Rouge emmène directement 426 garçons à Écouis (Eure) en une nuit. Il n'y a aucune fille dans ce groupe.

Déracinés et sans patrie

Ikh bin do,
« Je suis là », en yiddish.

Le 6 juin 1945, 426 garçons originaires de Pologne, de Roumanie, de Tchécoslovaquie et de Hongrie, survivants du camp de Buchenwald, sont accueillis dans un préventorium situé à Écouis dans l'Eure, mis à disposition de l'OSE-France par le gouvernement français comme lieu de transit. Écouis est une grande bâtisse impersonnelle qui n'est pas conçue initialement pour recevoir des enfants. Pour la plupart des adultes, l'architecture d'Écouis évoque une prison. Pour Élie Wiesel, un « château splendide »¹.

Écouis est un choc, pour tous : pour les jeunes qui n'acceptent pas de se retrouver dans une sorte de camp, mis en quarantaine pour raisons sanitaires ; pour les adultes qui les accueillent et ne comprennent rien.

Les problèmes qui surgissent sont nombreux et de nature très diverse. Les garçons² y restent de quatre à huit semaines selon les cas. Conçu comme transitoire, le centre ferme ses portes en août 1945.

Le temps d'Écouis est court, huit semaines. Pourtant il est plein d'enseignements.

1. Voir Élie Wiesel, *Tous les fleuves vont à la mer*, *op. cit.*, p. 153.

2. Arrivés en France, ils francisent leurs prénoms.

Le voyage vers la France

Le voyage fut long, quatre jours pour arriver jusqu'à Thionville, les ponts en Allemagne étaient détruits et le train avançait lentement, un train dont les compartiments s'ouvraient par-devant avec un marchepied, avec une inscription à la peinture blanche : *Hitler kaput*. À chacun des arrêts, les jeunes descendaient pour effectuer des razzias dans les arbres fruitiers. Des banquettes et des couchettes avaient été aménagées par eux.

Avant de quitter l'Allemagne, les jeunes adolescents jetaient des pierres. Mais, Jurek se souvient du contraire : des Allemands leur avaient jeté des pierres à cause de l'inscription, et ils étaient tous descendus pour saccager un potager.

Les souvenirs de David sont extrêmement précis, car ce fut un voyage homérique qu'il vécut comme un jeu.

« Il paraît que ce fut l'un des premiers trains à avoir traversé le Rhin. Nous étions comme des grappes sur les marchepieds et pensions tous que le machiniste, un Noir américain, avait effectué un grand exploit !¹

« En traversant la France, nous nous amusions à jeter aux cheminots qui travaillaient sur les voies nos rations américaines de chocolat et de cigarettes. Avec nos uniformes "vert-de-gris", les gens ne comprenaient plus rien.

« À Thionville, il y avait beaucoup de monde sur le quai pour nous accueillir. J'étais le premier à avoir deux billets de 20 F en main. »

À Thionville les attendaient donc depuis trente-six heures une équipe de l'OSE, les autorités américaines et la Croix-Rouge, ainsi que bon nombre de journalistes. Le retard a été expliqué par l'hostilité de la population française qui, à la frontière, les aurait pris pour des prisonniers allemands².

1. C'est ainsi que David Perlmutter voulait devenir « aviateur noir ».

2. Cet épisode décrit dans les archives de l'OSE est contesté par les témoignages directs, ils étaient vêtus de tissus de l'armée allemande utilisés par les Américains Voir *supra*, photos p. 162 et 167.

Le train fut donc immobilisé en gare de Thionville, pendant plusieurs heures sur une voie de garage, le temps d'y inscrire à la craie sur chaque wagon en grandes lettres blanches : « *KL Buchenwald-Waisen-Orphelins* ¹. »

Le groupe de l'OSE, les 426, prennent un train spécial de la Croix-Rouge, qui les conduit à Écouis en une nuit.

Le préventorium d'Écouis, « prison ou château splendide »

Le préventorium désaffecté d'Écouis dans l'Eure comporte un bâtiment central et une annexe située derrière l'église avec d'immenses dortoirs surchargés. Prévu pour 180 personnes, il s'avère trop petit pour loger tous les adolescents. Se posent très vite des problèmes d'intendance : vidange difficile par un unique puisard, alimentation en eau insuffisante par une vieille pompe qu'il faut surveiller en permanence, cuisine trop exigüe, chauffage défectueux. De l'avis général, il ne pouvait être qu'un centre de triage ou de passage, ce qu'il a été d'ailleurs.

Il faut se représenter les difficultés rencontrées pour mettre sur pied, dans les conditions de dénuement de l'après-guerre, un centre d'accueil correctement équipé ainsi qu'une organisation susceptible d'assurer un vrai contrôle médical².

Premières impressions

David : « Nous étions regroupés par classes d'âge, j'étais donc, tout le temps, avec Izio et Lulek. La première nuit, je suis tombé du lit. À table, Izio m'a pris mon pain. J'ai pris un couteau et j'ai voulu le tuer. »

1. Cf. *Bulletin OSE*, 1^{er} juillet 1945.

2. En juin 1945, l'opération d'Écouis a coûté 1 701 984 francs.

Jacques : « Écouis, c'est le bruit et les bagarres au réfectoire à coup de petits-suissees. Nous étions tous extrêmement méfiants et lorsqu'on nous a servi du camembert, nous avons cru que l'on voulait nous empoisonner. »

Léon : « La collectivité, les dortoirs, ras-le-bol! Les discours d'un tel sur la pelouse, interminables! Rapidement, on allait jouer au ballon, ou bien on attendait que cela se passe sur un banc.

« J'ai reçu une gifle mémorable de la part de Marc Schiffmann, le directeur. Je ne sais plus pourquoi. Il m'enquiquinait parce que je me baladais dans les fermes environnantes. J'ai ramené un petit chiot qui ne m'a plus quitté. Il ne l'a pas accepté.

« Il est vrai que l'on n'était pas très commodes. Dans les dortoirs, on s'amusait à mettre un hareng saur sous le nez de ceux qui ronflaient, ou bien on faisait brûler un papier entre les doigts de la main de celui qui dormait jusqu'à ce qu'il se réveille : des trucs de potaches, pas bien méchants. C'est moi qui ai déclenché la bataille des petits-suissees, car je trouvais très drôle ces emballages en rond. »

Armand : « On nous donnait des cours, mais on n'avait pas de contact avec l'extérieur et aucun argent de poche. Et puis, un jour, on a été privés de la barre de chocolat qui accompagnait le morceau de pain du goûter, pour une histoire de vol de huit kilos de beurre!

« Mais, une fois, nous avons tous pleuré d'émotion, je ne me rappelle plus à quelle occasion. »¹

Georges/Jurek : « Nous avons appris à Écouis que les Américains avaient lancé la bombe atomique sur Hiroshima. »

À soixante ans de distance, le passage à Écouis est diversement apprécié. Certains, peu nombreux, n'ont pas supporté l'atmosphère délétère et sont partis dans des familles au bout de quelques jours. Les autres reconnaissent avoir été en transit, obsédés par l'espoir de retrouver des membres de leur famille proche ou lointaine.

1. Voir *infra* le commentaire d'Ernest Jablonski (appelé Jouhy).

La consultation des listes apportées quotidiennement par Rachel Minc, les grands rassemblements sur la pelouse, les interminables visites médicales, puisqu'ils sont en quarantaine, occupent leur temps.



Rassemblement sur la pelouse à Écouis. Entourant l'officier, à sa gauche, le docteur Eugène Minkowski, et à sa droite, Lazare Gurvic ; debout sur la droite, Rachel Minc et Alfred Brauner, 1945.

Certains se souviennent d'activités plus enrichissantes, jeux, sports, chants, cours d'anglais ou de français, feux de camp le soir et même confection d'un journal mural et d'une pièce de théâtre.

La plupart ont encore besoin du groupe et se retrouvent par affinités dans les dortoirs et aux repas. Les rivalités entre Polonais et Hongrois, qui existaient déjà au camp, les inimitiés autour du fameux Gustav qui finit par être renvoyé, les révoltes à cause de la nourriture, tendent, avec le temps à être minimisées.

Le difficile dialogue

Si tous les pensionnaires d'Écouis reconnaissent maintenant l'importance de cette étape dans leur réinsertion, les difficultés tenaient à l'époque à un double malentendu. Écouis et la France n'étaient pas le paradis imaginé par les adolescents et ils n'étaient pas ces petits déportés éperdus de reconnaissance qu'attendait l'OSE.

À l'enfer absolu succède, au moment de la libération du camp, une période de liberté totale, de désœuvrement, où les jeunes pouvaient se servir sur la population locale. Des réajustements étaient donc nécessaires, mais le personnel d'encadrement n'a su ni les maîtriser, ni même les mesurer. Les éducateurs, en majorité de jeunes Juifs, ainsi qu'une équipe de jeunes femmes bénévoles non juives, n'étaient nullement préparés à rencontrer des jeunes révoltés, revendicatifs et remplis de méfiance vis-à-vis de l'humanité entière. Qui d'ailleurs aurait pu l'être ?

Les jeunes refusent l'autorité des adultes, Mais l'absence d'une langue commune explique les problèmes de communication. Les enfants ne parlent pas le français. Certains parlent le yiddish ou l'allemand sommairement appris dans le camp. Comment pouvaient-ils, alors, communiquer leurs sentiments, leur vécu passé et présent, leurs projets ? Leo Margulies qui a survécu six ans au camp de Buchenwald est choisi par les enfants comme porte-parole car son autorité bienveillante a résisté à l'épreuve des camps. Observant les traditions juives envers et contre tout, il est le seul en qui tous ont confiance.

Dans un premier temps, les règles de survie du camp semblent à nouveau appliquées à Écouis.

Sur le plan pédagogique, la période de transition par le passage dans une collectivité répond à une attention portée pour ne pas séparer les anciens détenus les uns des autres. Ne pas risquer de briser les seuls liens affectifs restants.

Dans un premier temps domine donc l'incompréhension ou pour le moins l'ambivalence. Un certain nombre de responsables, Marc Schiffmann dépêché par l'OSE, le Docteur Revel, qui fit le premier rapport sur le camp, mettent l'accent sur l'impossibilité de créer un climat de confiance favorable à un travail constructif. Le capitaine Rosen, directeur d'Écouis¹, évoque avec un représentant du Joint venu en visite en juillet 1945, ses difficultés qui, dit-il, sont pires que celles qu'il a connues au maquis, car les jeunes déportés ne respectent plus rien. Cette image négative transparait dans tout le rapport : laisser-aller, refus d'accomplir la moindre tâche ménagère, refus du moindre travail, même pour gagner de l'argent de poche. Mais il souligne également le manque de perspectives offertes à ces jeunes.

Pourtant d'autres adultes donnent d'eux une image beaucoup plus positive. La direction de l'OSE dépêche à Écouis Alfred Brauner et Ernest Jablonski (dit Jouhy) qui avaient déjà mis en place, avant-guerre, une expérience pédagogique avec des enfants venus d'Allemagne, au château de La Guette. Mais surtout, l'équipe des éducateurs a eu assez d'humilité pour simplement les écouter et se mettre à leur disposition.

« Écouis, c'est le début de notre réadaptation à une existence dite normale. Pas toujours commode. Difficile de se défaire de certaines habitudes, de certaines craintes. On n'a pas encore oublié les règles du camp. On ne mange pas tout ce qui est dans l'assiette, on garde quelque chose, on cache un bout de pain ou de gâteau pour plus tard, au cas où... Les moniteurs comprennent et ne comprennent pas, mais

1. Cet ancien maquisard, chargé par le gouvernement français d'aider à l'installation des « Buchenwaldiens » à Écouis, avait participé à une mission d'étude sur les camps de personnes déplacées en Allemagne du Sud, dans les zones d'occupation américaine et française, et avec Julien Weill à la rédaction d'un *Rapport sur la situation des Juifs en Allemagne*, publié par l'Union-OSE à Genève en 1945 et reproduit dans D^r Gaston Revel, *Et du fond...*, *op. cit.*, p. 205 et suivantes.

ne disent rien. Ils ont confiance, ils ont raison. Au bout de quelques semaines, on ne trouvera plus guère de réserves sous les oreillers.¹ »

Des relations individuelles ont pu se tisser, très vite, malgré la barrière de la langue. Seules Gaby Wolff (surnommée Niny), qui encadrait le groupe des plus religieux, et Rachel Minc² connaissaient le yiddish.

Originaire de Lodz, Rachel s'est dévouée corps et âme pour les enfants de l'OSE, en particulier ceux de Buchenwald. Chacun venait la voir, pour ses petits problèmes et ses grands chagrins. Elle était à la fois leur confidente, celle qui essayait de résoudre leurs problèmes, et surtout une présence rassurante, leur bouée de sauvetage. Disponible tout le temps, elle a sacrifié sa vie familiale.

Il y a également Michel Friedman : enthousiaste, fervent pacifiste, végétarien, joueur de pipeau. Il a donné aux jeunes le goût de la nature et les a tirés vers un chemin de vie nouveau.

Les plus petits, David Perlmutter, huit ans et Izio Rosenman, dix ans ont très vite été pris en charge, et entourés d'affection. Irma³, une jeune fille, très douce, les amène souvent chez ses propres parents, dans une maison avec un jardin, rue des Fêtes. Ils y dorment et apprennent l'hébreu des prières. Ils

1. Élie Wiesel, *op. cit.*, p. 153.

2. Sa connaissance du yiddish en fit l'une des interlocutrices indispensables, notamment pour la recherche des familles. Elle avait fait des études de psychopédagogie à Berlin et dans les pays scandinaves où elle rencontre la pédagogue antifasciste Mina Specht. C'est à Berlin, lors d'un congrès pédagogique qu'elle fait la connaissance de l'écrivain Nikos Kazantzakis, auteur du roman *Alexis Zorba* (Athènes, Éd. Dimitrakos, 1946, traduit en français l'année suivante – traduit en une quarantaine de langues –, et adapté au cinéma, *Zorba le Grec*, en 1964) avec qui elle aura une correspondance assidue jusqu'à la fin de ses jours. À son arrivée en France, elle travaille comme jardinière d'enfants au Refuge de Neuilly, puis à la colonie de Crocq dans la Creuse. C'est là qu'elle rencontra l'OSE. Elle est cachée dans une famille catholique originaire de Pologne, les Zwolaskowki. En novembre 1942, elle rejoint la résistance juive à Grenoble. Après la guerre, elle travaille à l'OSE comme assistante sociale au placement familial.

3. Irma Milgrame épousera un ancien de Buchenwald. Elle meurt prématurément en 1947 d'une leucémie.

découvrent Paris, s'endorment tous les deux au cinéma lors de la projection du film *Le Dictateur*, le best-seller du moment, montent les escaliers mécaniques du métro en sens inverse, redeviennent des enfants.

Devant,
de g. à dr. :
Izio, David,
et Loulek
allongés sur
l'herbe.



Sur l'échelle à Écouis, 1945.
De gauche à droite :
Loulek Lau, Izio Rosenman,
David Perlmutter.

David voulait suivre son « grand frère » en Palestine, mais les éducatrices l'en dissuadent. Izio retrouvera très vite sa mère et ses sœurs.

L'incertitude de l'avenir les angoisse tous :

« Il est impossible de fixer dès à présent une ligne générale quant à l'avenir des jeunes gens. Aux questions qui leur sont posées à ce sujet, la majeure partie d'entre eux a exprimé le désir de rejoindre les membres de leur famille à l'étranger. Soixante-dix d'entre eux ont des attaches familiales aux États-Unis, une centaine en Palestine, une dizaine au Canada, cinq au Brésil, en Uruguay, en Bolivie et au Panama. C'est sous l'angle de cette émigration que leur a été présentée, à Buchenwald même, par les autorités américaines, leur venue en France, et ce n'est que petit à petit, lorsqu'ils auront pu acquérir les rudiments de notre langue et se familiariser avec nos conditions de vie, qu'un certain nombre d'entre eux se décidera sans doute à rester en France.

« Les efforts de l'OSE se poursuivront inlassablement pour redonner le goût d'une vie saine et active, le sens de l'effort, une appréciation juste de la valeur de l'individu, aux jeunes gens qui lui ont été confiés et qui forment une collectivité particulièrement digne d'intérêt.¹ »

Avec le recul, on ne peut que saluer la justesse du diagnostic de Jouhy² :

« La majorité des jeunes venus des camps n'établissait plus aucune liaison entre leur propre effort et leur bien-être. [...] Ils ne connaissent le travail que sous la forme du travail forcé. Ils ont pu constater que presque aucune des qualités morales positives n'a procuré à l'individu ou à la collectivité le moindre avantage, qu'au contraire seul l'égoïsme et l'insensibilité vis-à-vis des

1. Le 24 juillet 1945. Rapport n° 1 sur l'enfance rescapée de Buchenwald confiée à l'OSE, Service Médico-social, Service « B ».

2. E. Jouhy, « Le problème pédagogique des jeunes de Buchenwald », *Les Enfants de Buchenwald*, brochure, *op. cit.*, p. 59-65.

problèmes et des souffrances d'autrui pouvaient permettre à l'individu de survivre. [...]

« Après les expériences terrifiantes des camps, il ne fallait pas s'étonner si ces jeunes avaient perdu le sens des appréciations normales. Tout ce qui contrecarrait leurs propres projets, leurs désirs ou leurs rêves, était attribué d'office à la mauvaise volonté d'autrui. [...]

« Après avoir constaté que les cours de français étaient presque complètement délaissés, nous nous sommes enquis des raisons de ce boycott ; nous avons obtenu cette réponse inattendue : vos cours de français sont la preuve que l'OSE veut nous maintenir de force en France et nous envoyer dans les mines.

« Ce sentiment de méfiance va de pair avec un besoin refoulé de s'abandonner entièrement à un chef aimé, de se fier aveuglément à une personne qui dans une circonstance déterminée a fait preuve de sollicitude réelle à leur égard. [...] À leur âme si profondément blessée, il fallait des hommes à haïr et des hommes à aimer. [...]

« Ce fut lors d'une petite réception de quelques dirigeants de l'OSE et de quelques représentants du monde juif, après l'exécution collective de chants du camp que nos jeunes, pour la première fois, ont pu pleurer ensemble avec ceux qui les écoutaient. Ces larmes furent le plus grand et le plus certain succès pédagogique de toute la période d'Écouis. [...]

« Beaucoup plus que de réunions, de responsabilités pour certaines fonctions sociales, beaucoup plus que des cours de sport ou des discussions, nos jeunes avaient besoin d'un milieu intime, tel un milieu familial. Il aurait fallu au moins leur donner la possibilité de vivre en petits dortoirs de deux à trois lits, de les faire manger par groupe de huit maximum à une table joliment mise, avec un adulte compréhensif comme compagnon tout au long de la journée. [...] »

Malgré toutes ces réserves, Écouis, centre de transit et d'hébergement, remplit une fonction indispensable car sécurisante.

L'Hôtel Lutetia

L'épisode de l'Hôtel Lutetia raconté avec beaucoup d'humour par l'un d'entre eux, Willy Fogel, le montre bien. Les centaines de chambres que compte le luxueux hôtel sont réquisitionnées pour permettre l'accueil des déportés. Les familles se pressent pour retrouver un des leurs, des listes circulent, les panneaux électoraux du boulevard Raspail sont installés dans le long couloir du Lutetia, des photographies facilitant l'identification y sont apposées.

« Un jour, le bruit courut parmi nous qu'à Paris, l'Hôtel Lutetia accueillait gratuitement pour quelques jours les anciens déportés et leur procurait de l'argent. Cette nouvelle fit l'effet d'une bombe! [...]

« Alors à notre tour, avec deux autres garçons de mon âge ¹ nous décidâmes de tenter l'aventure. Nous nous postons à la sortie du village pour faire de l'auto-stop. Quelle chance! Le premier camion que nous hélons s'arrête et le chauffeur nous accueille gentiment dans sa cabine. Nous ne parlons pas français, mais il comprend que nous voulons aller à Paris. Le chauffeur nous a probablement identifiés comme d'anciens déportés, car nous portons encore notre veste de détention avec un brassard marqué du nom de Buchenwald. (On ne nous a pas distribué d'autres vêtements à Écouis). Il nous offre très chaleureusement des cigarettes. Enfin nous arrivons Porte Maillot! Nous bredouillons un "merci", le seul mot que nous connaissions en français, avant de le quitter.

« Je me sens complètement perdu dans cette grande ville. Tout m'effraie, la foule, le bruit, le métro que je vois pour la première fois. Je suis affolé, ne parlant pas la langue, sans argent, sans papier d'identité. Ma principale préoccupation est de ne pas me séparer de mes compagnons. En groupe nous nous sentons forts!

1. L'auteur de ce témoignage, Willy Fogel, avait alors dix-sept ans.



Devant l'*Hôtel Lutetia* –centre d'accueil, d'aide et d'enregistrement des déportés rapatriés des camps nazis après la Libération–, les listes des rescapés sont affichées, Paris, VI^e arr., 1945.

« Finalement, par un miracle que je ne m'explique toujours pas, nous arrivons à l'*Hôtel Lutetia*. L'accueil est très chaleureux. Une hôtesse nous mène à un stand de la Croix-Rouge française où nous recevons chacun un peu d'argent. Ensuite on nous remet la clef d'une grande chambre pour nous trois et des tickets pour le restaurant. Quel luxe! ... Nous qui venions du *shtetl*, nous sommes éblouis. La chambre est meublée avec du mobilier de style, comme nous n'en avons jamais vu. Je prends un bain dans une baignoire, moi qui ne connaissais que le *mikvé*, le bain rituel, de la veille de shabbat.

« Le lendemain, l'hôtesse, qui est aussi l'assistante sociale, est surprise de nous trouver endormis sur la moquette! Nous n'avons pu trouver le sommeil dans un lit aussi confortable... Après un bon petit déjeuner servi dans le salon, l'hôtesse nous conduit au service administratif qui établit notre carte de rapatrié. Naïvement, nous pensions que ce papier magique faisait de nous des Français. En fait, cette carte nous donnait quelques avantages : voyages gratuits, entrées au cinéma et, à plusieurs reprises, elle nous a permis de recevoir de l'argent; je ne sais plus combien, mais pour moi c'était inespéré! J'avais les poches pleines...

« Hélas ! Notre escapade prenait fin. Après 48 heures passées dans ce palace, nous sommes ramenés *manu militari* par un agent de police en uniforme à la gare Saint-Lazare et installés dans un compartiment réservé aux déportés et aux prisonniers. [...]

« Le contrôleur du train devait avoir des instructions à notre sujet, car il nous fait descendre à la gare de Vernon. À notre grande surprise, une fanfare nous attend à la descente du train, avec un comité d'accueil qui déclame un discours de bienvenue dont nous ne comprenons pas un traître mot. On nous offre des boissons et des sandwiches, puis un autocar spécialement affrété par le ministère des Anciens Combattants nous ramène à Écouis. Je ne sais pas si le comité d'accueil de Vernon s'est rendu compte que ces arrivées successives provenaient toutes du même groupe d'Écouis ! »

Ce long texte nous replace tout à fait dans l'ambiance de cet immédiat après-guerre, vécue par un adolescent. L'émerveillement de l'*Hôtel Lutetia* n'est possible que parce qu'existe Écouis, milieu protégé où le groupe entier se retrouve¹. Enfin, le récit de la fanfare de Vernon, outre son côté amusant, confirme le témoignage de Margot Cohn sur la gentillesse de la population qu'elle qualifie de « curiosité mêlée de compassion »².

Tous ont suivi l'exemple de Willy Fogel et sont partis, les uns après les autres, faire un petit tour au Lutetia.

Léon Lewkowicz, lui, entreprend le voyage dans la remorque d'un paysan qui transportait sa vache en camionnette au gazon-gène. Il arrive donc à bon port, mais tout crotté : 125 kilomètres en compagnie d'une vache ! Il ne sait toujours pas comment il est allé de la porte d'Ivry à l'*Hôtel Lutetia*. « Je me souviens d'un endroit pénible mais émouvant qui concentrait toute la

1. Le passage à l'*Hôtel Lutetia* a été vécu de manière tout à fait différente par d'autres déportés. Voir à ce sujet le livre d'A. Wieviorka, *Déportation...*, *op. cit.*, p. 86-89.

2. Voir *Bulletin OSE*, sept. 1945, article intitulé « De Buchenwald à Vendôme ». Margot Cohn, qui accompagne le groupe des 80 enfants de « stricte observance », y décrit l'arrivée du groupe dans un village d'Eure-et-Loir pour se ravitailler. On retrouve la même opinion dans les témoignages recueillis par J. Hemmendinger dans sa thèse.

détresse humaine mêlée d'espoir. Les centaines de chambres que comptait le luxueux hôtel étaient réquisitionnées pour permettre l'accueil des déportés qui souvent tenaient à peine debout. Les familles se pressaient pour retrouver un des leurs, des listes circulaient, les panneaux électoraux du boulevard Raspail étaient installés dans le long couloir de l'*Hôtel Lutetia*, des photographies facilitant l'identification y étaient apposées. Tout le monde s'apostrophait en yiddish. Que dire? Et à quoi bon? Après avoir dormi une nuit là-bas, je suis allé rue Bassano, dans je ne sais trop quel organisme juif pour empocher quelques sous avec ma carte de déportés¹. » Cette escapade va déterminer sa future profession dans le milieu de la joaillerie².

Georges Kestenberg et son copain Jo voyagent eux aussi en compagnie d'une vache, est-ce le même paysan? Ils atterrissent d'abord au centre des déportés d'Ivry-sur-Seine où on leur donne une bonne douche, un petit peu d'argent et une carte de rapatriés. Ils passent deux nuits au Lutetia et sont ramenés gentiment à Écouis par les gendarmes.

Charles Finkel, lui, est parti en camion avec Romek Wekselman, son copain de la baraque 66. Au Lutetia, il rencontre l'abbé Glasberg qui était venu, en soutane, leur parler yiddish sur la pelouse d'Écouis.

La recherche des familles

Quarante-huit pour cent des jeunes ont retrouvé un membre de leur famille. Les autres sont seuls au monde. Cette évidence terrifiante explique les efforts accomplis par le service du regroupement familial de Germaine Masour³ et Rachel Minc. Elle permet de comprendre également l'impatience et

1. Cf. L. Lewkowicz et K. Hazan, *Abi Gezunt!...*, *op. cit.*, p. 89.

2. *Idem*, p. 105-109.

3. Voir Jenny Masour-Ratner, *Mes vingt ans à l'POSE, 1941-1961*, Collection « Témoignages de la Shoah », Paris, Éd. Le Manuscrit/FMS, 2006.

le désarroi de ces jeunes qui ne veulent pas rester à Écouis, car ils prolongent l'inaction des semaines passées à Buchenwald, mais qui ne savent pas non plus ni quoi faire, ni où aller.

Grâce au retentissement médiatique de l'accueil¹, du monde entier, des demandes parviennent concernant leur identité, et la presse juive de tous les pays où ils avaient des attaches est très vite en mesure de publier des listes précises. La « Sherlock Holmes » de la section des recherches de l'OSE, Rachel Minc, fait parler les jeunes et utilise le moindre indice pour envoyer des messages dans les différents camps en Pologne, en Allemagne, mais également aux USA et en Palestine.

C'est ainsi que sur les indications du jeune Izio, âgé de dix ans, le service du regroupement familial réussit à retrouver la trace de sa mère et de sa sœur au camp de Czestochowa. Élie Wiesel retrouve ses deux sœurs. David Perlmutter fait venir une amie de son père du ghetto de Piotrkow. Georges Kestenberg retrouve la trace de sa cousine qui avait été cachée dans un couvent en Pologne, ce qui lui permet de venir en France. Elle s'installera à Londres.

En cherchant l'adresse d'une tante qui habitait Chicago, l'un d'entre eux, qui se croyait le seul rescapé du ghetto de Lodz où avait péri toute sa famille, retrouve sa sœur aînée qui s'était enfuie jusqu'à Tachkent.

Les plus grands voulaient tous aller en Allemagne dans les camps de « personnes déplacées » pour rechercher eux-mêmes leur famille² et l'OSE a du mal à les retenir³.

1. Arch. AIU (Alliance israélite universelle), OSE, « Enfants de Buchenwald », boîte 21. Une statistique de novembre 1945 montre que sur 114 enfants ayant entrepris des recherches, 91 ont reçu des réponses. La grande majorité vient des USA, 72 sur 84, mais également du Canada, d'Argentine, de Bolivie, d'Angleterre et de Belgique.

2. D'autant qu'en novembre 1945, grâce aux efforts conjoints des équipes du *Joint* et de l'OSE, 23 sœurs avaient été retrouvées ainsi que 4 frères, 4 mères, un père et une tante. Mais ce sont des lambeaux de familles.

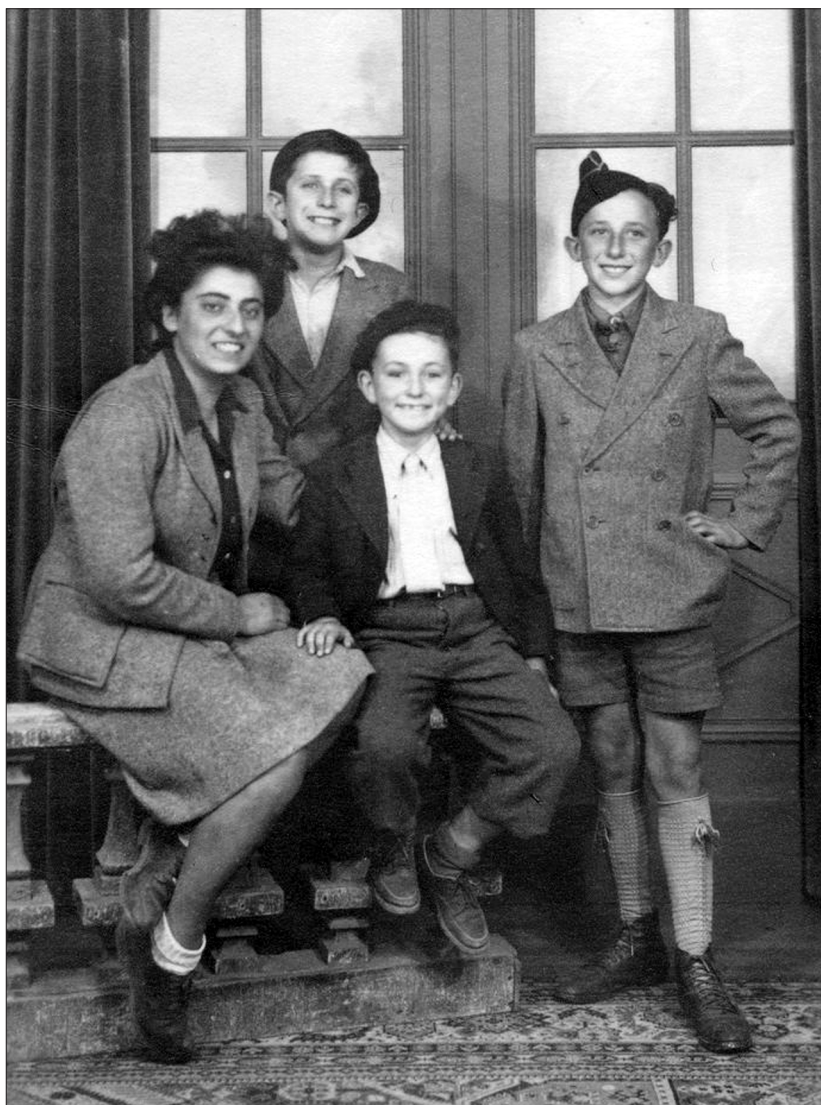
3. N'y aurait-il pas un dépistage plus systématique à faire ? se demande Jacques Cohn dans un bilan de décembre 1945. En particulier des contacts plus étroits avec les assistantes OSE d'Allemagne, pour essayer de limiter les déplacements.

Certains passent directement par leurs consulats, ainsi ce jeune Imre qui, ne se plaisant pas à Écouis, s'enfuit au consulat de Hongrie pour essayer de rejoindre sa mère à Budapest.

Mais, pour quelques dénouements heureux, combien de déconvenues ! Telle femme usurpe l'identité d'une mère pour pouvoir sortir d'Allemagne, mais surtout une majorité d'enfants est déçue par l'accueil de la famille proche ou lointaine qui prend le rescapé pour une bête de cirque, ou pour une source de revenus à exploiter.

C'est aux États-Unis que l'adaptation s'avère la plus difficile. Là, pas question d'être pris en pitié, pas question non plus de parler, de se tourner vers le passé : « C'est arrivé, oublie-le et montre ce que tu sais faire », telle était l'attitude ambiante, efficace et pragmatique.

À la fermeture d'Écouis, 17 avaient retrouvé des attaches familiales en France même et 33 avaient été placés dans des familles d'accueil, mais peu ont pu s'y maintenir. Sur les 262 restants, 81 vont à Ambloy, 16 à Paris au foyer de la rue Rollin et un à Moissac. Les autres sont dispersés en maisons d'enfants. Beaucoup émigreront progressivement aux États-Unis, en Australie et en Palestine dans les années 1947-1948.



Nini, Gaby Cohen, née Wolff, avec les plus jeunes des enfants, dont David Perlmutter au centre, Ambloy, août 1945.

« Ces garçons »

Ils sont quatre-vingt-un, en majorité orthodoxes, ainsi que les plus jeunes, à Ambloy, dans un superbe château de 40 chambres prêté pour l'été, puis au château de Vaucelles à Taverny.

Tous ont un souvenir ému de cette période « pont indispensable entre les camps et la vie nouvelle ». Élie Wiesel, qui faisait partie de ce groupe, rend dans ses Mémoires un vibrant hommage à ses éducatrices de l'époque, Judith et Niny¹.

Judith et Niny

« Comment as-tu fait, Judith, comment avez-vous fait pour nous apprivoiser ? Niny, cette jeune éducatrice si belle et si dévouée, comment a-t-elle fait pour tenir tant de semaines parmi nous, avec nous ? [...] Rationnellement, Judith, nous étions condamnés à vivre cloîtrés, comme de l'autre côté de la muraille. Et pourtant, en peu de temps, nous réussîmes à nous retrouver du même côté. Ce miracle-là, à qui le devons-nous ? Comment l'expliquer ? À quoi l'attribuer ? À nos affinités religieuses ? Aux vôtres ? Le fait est que tous ces enfants auraient

1. Voir Élie Wiesel, *Tous les fleuves...*, *op. cit.*

pu basculer dans la violence ou opter pour le nihilisme : vous avez su les diriger vers la confiance et la réconciliation.¹ »

« Elles se battaient contre le mal, sans se prendre pour le bien.² » Tel est, sans doute, un début de réponse et le secret de leur réussite.

Niny est la « rabbinne du groupe », selon l'expression d'Izïo. Elle a rencontré Bô Cohn de l'OSE, par hasard, pendant la guerre, à la boucherie casher de Vichy où s'était repliée sa famille d'origine alsacienne. Il venait y chercher du ravitaillement pour la maison de Brouêt-Vernet où elle a été engagée en 1943. Elle avait été formée à l'école d'assistantes sociales de M^{lle} Brandt de Strasbourg, plus tard installée à Vichy, célèbre « école active » qui formait des jardinières d'enfants et connut tous les enfants du personnel politique vichyssois.

Avec Margot Cohn, elle ouvre la première maison d'enfants de l'immédiat après-guerre dans la région lyonnaise. Niny déménage ensuite à *L'Hirondelle* chez les Samuel où elle s'occupe des grands garçons, quand la direction lui demande d'encadrer les « Buchenwaldiens », à Écouis d'abord (puisqu'elle a un diplôme de jardinière d'enfants!), puis à Taverny avec Judith Hemmendinger qui travaillait à Genève pour l'OSE³.

Judith Hemmendinger-Feist vient d'une famille orthodoxe, originaire de Francfort, venue s'installer à Paris en 1928. Son père, ingénieur des Mines de l'université de Berlin, et sa mère, docteur en zoologie de l'université d'Heidelberg, admirent tellement la France qu'ils ont donné des prénoms français à leurs cinq enfants. Mais la guerre ne les épargne pas. Philippe Feist, son père, est déporté en 1943. Judith réussit à passer en Suisse avec sa mère. Après un an d'internement dans le camp de Morgins, elle suit les cours d'assistante sociale de Genève,

1. Préface d'Élie Wiesel pour le livre de J. Hemmendinger, *op. cit.*

2. Selon les dires de Niny, qui a tiré cette phrase de la résistante Germaine Tillon, déportée au camp de Ravensbrück.

3. Voir sa biographie sur le site Internet de l'OSE.

pour aller travailler au siège de l'Union-OSE. C'est là qu'elle entend parler des « enfants de Buchenwald ». Elle revient donc en France pour participer à leur encadrement. À Strasbourg, elle présentera une thèse en sciences sociales, tirée de son expérience. Elle vit actuellement à Jérusalem.

Ambloy, juillet-octobre 1945

Ce fut un moment privilégié, dans un endroit de rêve, loin du monde, où ces jeunes ont pu commencer à se reconstruire.

Le château appartenait à la famille Merzbach¹. Il avait été occupé par les Allemands qui avaient, heureusement, laissé intacte la magnifique bibliothèque de livres numérotés des plus grands auteurs français. L'étang dans le parc, perdu au milieu de la verdure, était encore bourré d'explosifs et de vestiges de la guerre. Mais il y régnait, selon Niny, une atmosphère paisible et mystérieuse digne du *Grand Meaulnes*².

La grande activité d'Ambloy reste, pour tous, les séances chez le photographe de Vendôme. Les jeunes y vont au moins une fois par semaine et tous y laissent leurs économies. Ils se font photographier seul, en groupe, à deux, avec leurs plus beaux atours, ou avec leurs pyjamas rayés, avec ou sans cravate, avec ou sans chapeau, comme s'il fallait fixer dans la réalité, ou se prouver à eux-mêmes qu'ils existaient encore.

Le groupe des Hongrois, très religieux, bouillonne d'activités : cercles d'études, lieux de prières improvisés et cours de *kodesh* (« matières religieuses ») se font et se défont au gré du rituel journalier. Certains suivent des cours d'anglais, dans l'espoir de partir pour la Palestine, d'autres des cours de français. Tous font du sport avec un moniteur de l'OSE, Maurice Brauch.

1. Il s'agit d'une riche famille française apparentée à M^{me} Helbronner.

2. Roman d'Alain-Fournier, première édition à Paris, chez Émile-Paul Frère éditeurs, en 1913 (Poche, 2008). (Œuvre de la littérature française la plus traduite et la plus lue après *Le Petit Prince*. [ndrc])



Le groupe des religieux à Ambloy, fin 1945.

La fête de *Kippour*, la première célébrée depuis leur libération, donne lieu à un débordement de ferveur et d'émotion.

Ce fut même l'occasion de débattre de l'opportunité ou de l'interdiction de réciter le *Yizkor* (la prière de commémoration) pour leurs parents.

Elie Wiesel et Kalman Kalikstein, forment avec Menashé Klein, fils et petit-fils de rabbin d'Ungvar, le trio inséparable des talmudistes.

« Été inoubliable dans une atmosphère de colonie de vacances. Pas besoin de discipline : nos directrices obtiennent sans difficulté que "les enfants" respectent la communauté et soient attentifs au bien-être de chacun. Des grands mots ? Ils sont pris au sérieux. Une vie normale est ainsi inaugurée. Plusieurs *minyanim* (quorum de dix hommes nécessaires pour l'office) se réunissent le matin, des cercles d'étude et de sport sont constitués. [...]

« Le soir, on allume ici aussi des feux de camp. Le romantique en moi les aime. Ils me ramènent à Fontana, ce village au cœur de la montagne, près de Borshe, où nous passions nos vacances autrefois, avant... Le crépitement des bûches, le

jaillissement des étincelles, les chants graves et nostalgiques : on se sent proches les uns des autres.¹ »

Les jeunes du mouvement religieux *Yeshouroun*, venus organiser un camp d'été, permettent une certaine mixité, mais surtout de socialiser progressivement le groupe.

Les deux jeunes éducatrices sont remarquablement secondées par deux adultes venus de Buchenwald : Shoën Baachi, hongrois, père de famille très pieux, et Léo Margulis, juif allemand, sage pédagogue, protecteur des petits. Ils servaient tous les deux de médiateurs utiles pour la bonne marche du groupe. Les plus jeunes ont donc deux « mamans » et souvent un grand frère de leur choix, soit Kalman Kalikstain pour Charles et Jacques Finkel, soit Binem Wrzonski qui veillait sur eux avec passion et obstination.

En vivant leur vie juive d'autrefois, avec toute la ferveur qu'ils avaient réussie à garder en eux, dans le souvenir de leurs parents et de leurs années d'enfance, tous ont pu re-renter dans la vie.



Le groupe des plus religieux à Ambloy, octobre 1945.

1. Élie Wiesel, *Tous les fleuves...*, *op. cit.*, p. 161.

Taverny : octobre 1945 - septembre 1947

Après le séjour à Écouis et Ambloy tout le groupe part au château de Vaucelles à Taverny¹, avec pour tout encadrement les deux toutes jeunes monitrices, Judith et Niny qui deviennent codirectrices de fait. Léo Margulies et Michel Friedman avaient suivi le groupe depuis Écouis.

Soixante-quinze des quatre-vingt-neuf membres du groupe sont hongrois, les autres sont polonais. 71 % d'entre eux ont entre seize et dix-huit ans². Ils restent à Taverny d'octobre 1945 à la fin de 1947. Un petit groupe, les plus jeunes, inaugurent la maison de Versailles dès janvier 1946.

La vie de groupe dans un cadre ouvert, sans autorité excessive, a permis de stabiliser affectivement ces adolescents et de les réadapter progressivement à la réalité. En effet, la vie dans cette maison a été ressentie comme une entité sécurisante où des relations quasi fraternelles ont pu se tisser et assurer le transfert de tous les affects. La qualité de l'encadrement, l'attitude tolérante et attentive des deux éducatrices qui parlent le yiddish, et qui ont fait l'effort de s'occuper de chaque adolescent, expliquent aussi la réussite de Taverny. Ces jeunes ont eu la possibilité d'être ce qu'ils étaient. Enfin, la vie religieuse a fait le reste.

À Taverny, certains ont pu rattraper des étapes sautées dans la construction de leur personnalité. Eux qui n'avaient eu ni enfance ni adolescence pouvaient enfin, dans ce cadre protégé, régresser ou simplement connaître l'insouciance³.

Les plus âgés vont à Paris, faire une formation accélérée à l'ORT⁴, rue des Saules, ou travailler chez un patron. Niny

1. Voir la description de la maison dans le livre de J. Hemmendinger, *Les Enfants de Buchenwald...*, *op. cit.*, chapitre « La croisée des chemins : Taverny », p. 47-57.

2. Voir le détail dans la thèse de J. Hemmendinger, « La maison de Taverny », p. 203-206.

3. Les études de psychologie ont montré combien ces étapes étaient indispensables pour arriver à l'âge adulte.

4. Acronyme de Organisation-Reconstruction-Travail. Née en Russie, comme l'POSE, l'ORT, installée en France depuis 1921, aide les artisans juifs et ouvre après-guerre, des

organise la vie professionnelle de chacun, trouve l'artisan juif approprié, les cantines casher pour les plus religieux, lieux de rencontre et de sociabilité essentiels.

Beaucoup ne voulaient pas rester en France. À la demande de l'OSE, elle accompagne individuellement ceux qui doivent faire des démarches administratives, toujours très compliquées, auprès des différentes ambassades en vue de leur départ, pour ceux qui avaient retrouvé de la famille ou qui voulaient partir pour l'étranger, les États-Unis ou l'Amérique latine.

Judith s'occupe de toute la gestion de la maison, des comptes et des problèmes d'intendance de cette nombreuse collectivité.

Du groupe des plus religieux, peu sont restés en France. La plupart sont partis pour Israël ou les États-Unis.

Pour ceux du *shtetl* de Strzemieszyce, l'heure de la séparation est arrivée : les Kalikstain et les Rybstein partent pour les États-Unis, Kalman, le talmudiste du groupe, devient un brillant physicien.

Binem Wrzonski a longtemps pendulé entre la France et Israël. Sa vocation d'éducateur ne s'est jamais démentie, puisqu'il fut moniteur à Taverny en 1947, puis directeur de la colonie de Julouville. Entre-temps, il tombe malade, la tuberculose, et va se reposer à Moissac chez les Simon, où il trouve le moyen de faire du travail éducatif. En 1952, il fait un premier séjour en Israël à la *yeshiva Kol Tora*, revient en France pour des questions administratives, et repart définitivement pour diriger une importante communauté d'enfants de l'*Ahyab* des Jeunes.

David Perlmutter

Il est, avec Izio Rosenman, l'un des deux benjamins du groupe. Son grand « frère adoptif » part en Palestine, lui, reste. Il devient l'un des garçons de Niny, puis un enfant de l'OSE, avant de prendre définitivement son envol.

écoles formant aux nouveaux métiers de l'industrie. Voir Emmanuelle Polack, « Les écoles de l'ORT-France, 1921-1949 », revue *Archives juives*, n° 35, 2002.

Il reste peu de temps à Taverny, le temps de se souvenir de la fête de *Souccoth* (« fête des cabanes »). Menashé Klein avait grimpé sur l'arbre qui jouxtait la cabane pour couper la grosse branche qui dépassait. Une *souccab* (« cabane ») pour quatre-vingts personnes, c'est rigolo !

Niny l'emmène passer des vacances, avec Izio à Ingwiller, dans son village natal du Bas-Rhin en Alsace. Là aussi, c'était drôle. Ils peuvent redevenir des enfants, des enfants turbulents qui jouent avec le grand-père, à moitié aveugle et qui ne parlait que le judéo-alsacien.

Entre-temps, il part en janvier 1946, avec le groupe des plus jeunes, dans la maison de l'OSE de Versailles.

À l'école communale de Porchefontaine, David passe trois jours au CP (cours préparatoire), puis le reste de l'année scolaire au CE1 (cours élémentaire). Il n'avait jamais appris ni à lire, ni à écrire. Il a huit ans, fait 64 fautes aux 64 mots de la première dictée, puis qu'une seule à la fin de l'année, précise-t-il fièrement.

Il passe ensuite, quelques mois, à Corbeville, une autre maison de l'OSE, près d'Orsay, qui a l'avantage d'avoir l'école dans la maison. C'est là qu'il commence véritablement le français, grâce à M^{lle} Chaumet¹, l'institutrice qui lui apprend à lire à haute voix. Il est prêt pour une scolarité normale.

Tout le groupe déménage à Boucicaut avec « le père Hausmann » qui rouvre le château de Vaucelles à Taverny en septembre 1947, maison de stricte observance pour les enfants de l'OSE de six à treize ans.

Les plus jeunes vont à l'école communale de Taverny et tiennent les têtes de classe, malgré les problèmes de langue ou les interruptions d'études, dues à la guerre. « Les enfants du château », comme on les surnommait, ont dû faire le coup de poing contre les insultes antisémites qui ont tout de suite disparu.

Le directeur, « le père Hausmann », lui prépare une vraie, belle, bar-mitsva avec une centaine d'invités. Il est devenu

1. Elle épousera un ancien enfant caché de l'OSE.

grand. Il passe son premier baccalauréat à « Maïmo », chez Theo Dreyfus, puis à l'ENIO (École normale israélite orientale) avec Emmanuel Levinas.

En septembre 1950, il retourne dans la maison de Versailles, avec les grands, ceux de plus de treize ans. Fini le temps où « papa Goldsmith », le directeur, voulait le mettre à la porte, parce qu'il se bagarrait tout le temps avec Izio. Mais il loupe de peu son deuxième bac et redouble au lycée Saint-Louis.

Finis les maisons d'enfants de l'OSE, il prend une chambre rue Charlot. Pourtant, tout le petit monde des maisons de stricte observance reste sa famille. Il a connu les Samuel à Hagueneau, où il allait passer ses vacances en 1947. Il a même failli se noyer au lac de Bitche.

Il a fait les colonies de l'OSE, à Luttenbach (près de Munster, Haut-Rhin), soit comme enfant, soit comme moniteur. La dernière année, il a encadré des enfants difficiles à Julouville, à quelques kilomètres au sud de Grandville (Manche, Normandie). Il a envie de donner ce qu'il a reçu.

Il est ensuite étudiant au foyer Guy-Patin, avec l'ambition de passer les concours des grandes écoles. C'est son premier vrai échec, il n'a qu'une licence de sciences physiques !

Finis les études : il se lance dans la publicité.

David est marié, père de deux enfants.

De sa vie d'avant, que reste-t-il ?

Il a retrouvé, après la guerre, Sabina, celle qui fut, en quelque sorte sa mère adoptive dans le ghetto. Il la fait venir en France. Elle est, un temps, lingère à « Maïmo », puis part pour les États-Unis. David a appris dans son dossier de l'OSE qu'elle aurait voulu l'adopter.

Bien plus tard, en 1977, lors d'un voyage à Paris, elle lui apprend que son père était mort à Terezin (camp-ghetto de Theresienstadt), dans les bras du frère de Sabina.

Des recherches aux archives de Prague lui permettent d'en savoir plus. Son père avait encore survécu aux évacuations du

camp de Buchenwald. Il est mort le 25 avril 1945 et incinéré deux jours plus tard.

En 1999, David peut enfin réciter le *kaddish* sur la pierre tombale de son père, retrouvée à Terezin.

Izio Rosenman

« Je m'appelle Izio Rosenman et je vais avoir bientôt quatre-vingt-huit ans. Je suis né à Demblin¹, un petit *shtetl* de Pologne, le 20 mai 1935. Mon père était marchand de bois, il avait ouvert une scierie, son propre père, mon grand-père, était également marchand de bois. Ma mère ne travaillait pas, comme la plupart des femmes à l'époque. J'ai deux sœurs plus âgées que moi, Ida et Hadassa qui est décédée en 2020.

« Demblin était une petite bourgade à majorité juive, où vivaient 3 500 Juifs et 500 Polonais catholiques. Il se trouvait à Demblin un rabbin hassid très connu qu'on appelait le rabbin musical, parce qu'il avait composé de nombreuses mélodies hassidiques. La ville était extrêmement dynamique sur le plan culturel et politique, à l'image de la Pologne du premier tiers du xx^e siècle, il y avait une troupe de théâtre dont faisait partie ma mère. La vie politique y était extrêmement intense, tous les partis politiques juifs étaient représentés, bundistes, communistes, sionistes, sans-partis, religieux et athées.

« Ma famille était de gauche. Ma mère était la fille d'un Juif très religieux, assez pauvre, qui était devenu tailleur pour dames. Il avait étudié de nombreuses années en *yeshiva* et s'était marié avec la fille d'une famille plutôt aisée. À l'époque, quand on cherchait un bon parti pour sa fille, on ne pensait pas à quelqu'un qui sortait de l'École polytechnique ou de Harvard, mais à quelqu'un qui avait étudié de nombreuses années dans une *yeshiva*, comme mon grand-père. Tous les enfants de mon

1. Situé dans le district de Tarnow (voïvodie de Petite-Pologne, au sud du pays) à environ 70 km à l'est de Cracovie. [ndrc]

grand-père sont devenus communistes ou sympathisants, certains même très militants. Voici le milieu, très laïque, dans lequel j'ai baigné. Avant la guerre, on allumait un sapin de Noël chez moi, symbole des contradictions et du dynamisme de la société juive en Pologne. Mes parents voulaient que mes sœurs et moi-même soyons de bons citoyens polonais et ils ne nous parlaient que polonais, mais entre eux, bien entendu, ils se parlaient en yiddish. Le seul yiddish que j'ai réellement appris, c'est quand ma mère me chantait des berceuses.

« Demblin possédait la seule école d'aviation de Pologne, ce qui nous a valu, à la déclaration de guerre, le 1^{er} septembre 1939, de subir deux bombardements très violents, destinés à détruire les restes de l'aviation polonaise. Nous nous sommes sauvés de Demblin vers Zelochow. L'un de mes oncles, qui a ensuite été tué à Buchenwald, m'a pris sur son vélo. C'est là l'un de mes souvenirs d'enfance les plus dramatiques. Nous roulions de nuit, parce qu'il était plus facile de s'échapper dans l'obscurité, et des deux côtés de la route, tout brûlait autour de nous. J'étais à l'arrière de son vélo et mes parents marchaient derrière nous. Nous sommes restés à Zelochow jusqu'à l'armistice germano-soviétique. Puis nous sommes retournés à Demblin. Un mois après, le ghetto a été érigé dans la ville.

« Durant les premiers temps du ghetto, nous avons été relativement épargnés. Mon père possédait une scierie et le bois était utile aux Allemands. Ils avaient nommé un directeur à la place de mon père, mais la famille étendue regroupée pouvait vivre dans la scierie. Puis, les déportations ont commencé.

« La première déportation vers Treblinka ne nous a pas touchés, mais j'ai été pris lors de la deuxième vague de déportation vers Sobibor. Mon père s'était entendu avec le chef des pompiers, qui dirigeaient les gens vers les trains sous la surveillance des Allemands. Ce dernier m'a fait sortir de la file et m'a caché sous sa pèlerine. Il m'a emmené vers un petit kiosque où m'attendait la secrétaire de mon père. J'ai eu de la chance,

parce que j'étais très blond, j'avais vraiment l'air d'un jeune Polonais, pas du tout comme on représentait les Juifs alors. Mes deux sœurs se sont enfuies par les petites ruelles avec deux de mes cousines de sept et trois ans, et nous avons tous été cachés dans l'atelier d'un menuisier qui nous a sauvé la vie.

« Après les déportations de 1942, le ghetto a été vidé et fermé et les habitants répartis dans l'un des trois camps construits à Demblin. C'est là que j'ai appris mes premiers mots de français : une éducatrice nous avait appris à chanter *Frère Jacques* en français.

« Nous avons tous été déportés à l'été 1944. Nous sommes restés quelques mois dans le camp de Czestochowa et en janvier 1945, le camp a été liquidé et les hommes ont été déportés à Buchenwald. Mon père et moi y avons été envoyés ensemble. Ma mère et ma sœur aînée ont été déportées à Bergen-Belsen, puis à Dachau, où elles ont été libérées. Ma sœur cadette, qui était restée à Czestochowa, a été libérée par l'armée russe un ou deux jours après le départ des Allemands du camp.

« À la fin de la guerre, j'ai été envoyé en France, pays avec lequel j'avais une attache symbolique. Mes sœurs m'ont en effet raconté qu'avant la guerre, mon père m'avait dit : "Quand tu seras grand, je voudrais bien que tu fasses des études en France." La France était donc pour moi une sorte de Terre promise. J'ai eu beaucoup de chance, parce que les gens m'ont toujours beaucoup aimé. Tout au long de ma vie, j'ai été aimé. Mes parents m'ont aimé, bien sûr, et dans ma famille, nous nous aimons beaucoup. Mes instituteurs à l'école m'aimaient, de même que mes éducateurs en maisons d'enfants. Même pendant la guerre, il y a toujours eu des gens qui m'ont aidé et protégé. Même au camp : Élie Wiesel, avec qui je suis resté très ami, se rappelait qu'il s'était occupé de moi dans le bloc des enfants, à Buchenwald. Je crois que le fait d'être aimé, de le ressentir vraiment a favorisé la survie et la vie "après" parce qu'on se développe beaucoup grâce à l'amour des autres.

« Je suis très reconnaissant à la France d'avoir accueilli notre convoi de 426 enfants juifs rescapés de Buchenwald. À l'époque, la France était détruite, il y avait beaucoup de pauvreté, et il y avait encore des cartes d'alimentation. Nous arrivions dans un pays inconnu, dont nous ne connaissions pas la langue.

« Quand nous sommes arrivés en France, nous avons été accueillis à l'OSE par deux femmes exceptionnelles que j'ai adorées, Gaby Cohen et Judith Hemmendinger, qui dirigeaient les deux premières maisons d'enfants. En nous voyant moi et mon ami, David Perlmutter, elles se sont dit que nous serions très mignons avec une kippa sur la tête et c'est comme cela que moi, qui étais originaire d'une famille laïque de gauche, je me suis retrouvé dans les maisons religieuses de l'OSE pendant huit ans, de 10 à 18 ans. Je suis resté religieux jusqu'à l'âge de vingt-cinq ans environ. Voilà un de ces hasards qui fabrique les personnes.

« L'OSE poussait les gens à entrer dans la vie active. Très peu d'enfants de l'OSE ont fait des études supérieures ou universitaires, il fallait bien travailler à l'école. Je travaillais bien, mais lorsqu'une année j'ai un peu moins bien travaillé, le directeur de la maison d'enfants a dit à ma sœur : "On va le mettre à l'ORT." Ma sœur a refusé, elle lui a répondu : "Commencez par mettre vos enfants à l'ORT et après on verra."

« Je ne suis pas allé à l'ORT, et j'ai fait des études de physique à l'université. J'ai travaillé pendant plus de trente ans comme chercheur physicien au CNRS, mais j'ai également fait des études de sociologie, d'ethnologie et de psychologie clinique. En même temps, j'ai entrepris une psychanalyse personnelle puis j'ai travaillé comme psychanalyste, à Sainte-Anne et avec des patients chez moi. J'ai été actif politiquement, j'ai été un responsable national de l'UEJF (Union des étudiants juifs de France), et je suis jusqu'à aujourd'hui un sympathisant du mouvement La Paix maintenant. Je suis membre du bureau du mouvement *JCall*. En 1992, avec Albert Memmi, Violette

Attal-Lefi et quelques autres nous avons créée l'Association pour un judaïsme humaniste et laïque (AJHL) dont je suis le président depuis une dizaine d'années. Je suis également rédacteur en chef de la revue *Plurielles*, qui en est à sa 25^e année.

« Je n'ai pas construit ma vie sur l'expérience de Buchenwald. J'ai pu ainsi rester des heures et des mois avec quelqu'un sans évoquer le fait que j'ai été déporté. Lorsque j'ai retrouvé Élie Buzyn, lors de la première réunion des "Buchenwaldiens" pour fêter le jour de la libération du camp, que nous considérons comme l'anniversaire de notre seconde naissance, je ne savais pas qu'il avait été déporté. Nous nous connaissions pourtant, mais nous n'avions jamais évoqué notre déportation à Buchenwald.

« À partir de quand ai-je commencé à parler ? Sans doute après ma psychanalyse. Bien sûr, ma famille nucléaire savait, mais j'en ai relativement peu parlé à mes enfants, surtout lorsqu'ils étaient encore jeunes. Je voulais leur parler lorsque cela aurait un sens, et uniquement en réponse à leurs questions, parce que lorsqu'on parle d'événements traumatiques à de trop jeunes enfants, le trauma se transmet sans qu'ils puissent y donner un sens. Et lorsque les choses n'ont pas de sens, elles nous envahissent. »

Les garçons de Buchenwald en maisons d'enfants

En 1947, cent trente-huit sont encore dans des maisons de l'OSE.

Ils sont seuls au monde. Ils savent ce qu'ils ne veulent plus, « se faire avoir par les adultes », ils ne savent pas ce qu'ils veulent, sinon rattraper le temps perdu et jouir de la vie.

De cette période parisienne à l'OSE, tous ont le même souvenir, celui d'avoir passé des journées entières au cinéma à voir et revoir en boucle *Le Dictateur* de Chaplin ou d'avoir profité des attractions du *Gaumont Palace*. C'est par ce moyen que la plupart d'entre eux ont appris le français. Léon Lewkowicz regarde médusé une scène du film dans laquelle il aperçoit un gâteau fait d'une mixture de marc de café et de saccharine mélangé à un peu de farine, identique à celui que sa mère préparait dans le ghetto.

À la fermeture d'Écouis, en septembre 1945, une soixantaine de « Buchenwaldiens » ont été hébergés au château de Ferrières¹, où se trouvait encore une colonie de vacances de l'OSE. Les conditions matérielles et la beauté du lieu ont laissé de très bons souvenirs.

1. Le château de Ferrières (Seine-et-Marne) avait été prêté par les Rothschild comme maison d'enfants pour accueillir dès la Libération, des enfants venus, entre autres, du Masgelier. Une aile était occupée par la famille Rothschild. Cf. Katy Hazan, *Les enfants de l'après guerre dans les maisons de l'OSE*, Paris, Somogy Éd./OSE, 2012, p. 28.

Il avait été décidé de ne plus créer de maison particulière pour l'ensemble du groupe, mais de les répartir dans les différentes maisons d'enfants de l'OSE, pour les mélanger avec les Français. Des difficultés matérielles de toutes sortes retardent les plans prévus et, dans un premier temps, les « Buchenwaldiens » sont plus nombreux que les anciens des maisons.

Les plus âgés vont au foyer de la rue Rollin, une cinquantaine établis à Fontenay-aux-Roses depuis la fin d'Écouis sont dispersés suivant l'âge au Vésinet, pour les plus jeunes, ou à la maison de Champigny, et quelques-uns sont envoyés en province.

Les problèmes d'hébergement sont multipliés par le nombre toujours fluctuant de jeunes, soit qui arrivent encore directement des camps d'Allemagne (*DP, Displaced Persons*), soit qui arrivent de convalescence.

Georges Kestenberg

D'abord Boucicaut (Fontenay-aux-Roses) dans la maison dirigée par les Reich, puis au Vésinet où il retrouve son copain Jo, ses premières vacances à Saint-Quay-Portrieux en 1946, enfin le foyer de la rue Rollin jusqu'en 1948 avec Lotte Schwarz et sa fille Aniouta aux jolies nattes blondes : Georges devient un vrai enfant de l'OSE.

Il vit en groupe avec ses copains de Buchenwald et reconnaît qu'il n'était pas facile de les faire plier. Dans leur chambre, il n'était pas question d'accepter un intrus, un autre enfant qu'eux. Le groupe avait trouvé le moyen de faire partir un jeune, imposé par le directeur de la maison de Fontenay-aux-Roses, en le réveillant cinq fois par nuit, sous prétexte que l'un d'entre eux avait une maladie de la vessie, jusqu'à ce qu'il craque.

Georges aime les fêtes et veut profiter de tous les instants : des journées entières, de midi à minuit au *Gaumont Palace*, la ligne de métro à l'Étoile, dans un sens et dans l'autre, et surtout les guinguettes de Robinson où ils allaient danser

le samedi soir. Mais dans le même temps, il ne se décide pas à partir avec les copains pour l'Australie ni pour Israël, car il ne se résigne pas : et si sa mère avait survécu au camp ?

Il voulait être pilote d'avion, il devra se contenter de l'école de prothésiste dentaire de Neuilly. Après un stage de trois semaines chez un dentiste, il se rend compte qu'il ne gagne pas assez sa vie, d'autant qu'il ne maîtrise pas la langue. L'OSE vient de le renvoyer : il a dix-huit ans et un petit pécule, l'équivalent de deux mois de loyer pour une chambre. Commence pour lui la période difficile de la vie en France lorsqu'on est seul : la chambre d'hôtel rue des Écoles qu'il ne peut pas payer, il dort une nuit aux arènes de Lutèce ; certains jours où il a faim, alors qu'il pensait que cela ne lui arriverait plus ; les petits boulots.

Il travaille aux Halles, puis comme presseur dans un atelier de couture de Belleville : toute la journée, aux pièces avec un fer à repasser de cinq kilos. Heureusement, il y a dans le quartier le restaurant de Madame Goldblum qui est une rescapée des camps, où il peut manger presque sans payer. Puis, il passe son permis de conduire et devient camionneur.

Pendant toute cette période de galère où il vit au jour le jour, où l'argent va et vient, il aime toujours la vie. Il profite des bals des « sociétés juives », organisés à la *Maison de la Mutualité* ou à l'*Hôtel Moderne*, place de la République.

Au début des années 1950, des amis qui travaillent dans l'immobilier lui trouvent une place. Il fait plusieurs cabinets et se fixe enfin dans une maison d'importation de fibres acryliques où il terminera directeur commercial.

En 1955, il rencontre sa femme dans un dancing sous *L'Olympia*, elle a un travail stable, comme agent de change à la Bourse. Elle lui montre un autre côté de la vie, celui où l'on peut s'autoriser à penser au lendemain. Il se laisse faire.

En 1975, il tombe malade, dernier avatar des camps, une tuberculose qu'il doit soigner pendant vingt mois.

Le groupe est toujours là, pour chacun et pour tous. Ils ne se perdent pas de vue, surtout avec ceux d'Australie où vit son copain Jo. Lors d'un voyage à Melbourne avec sa femme, ils sont près de 400 personnes à les accueillir à leur descente d'avion avec des fleurs et un tapis rouge en guise de bienvenue. Il est mort à Paris en septembre 2016.

Léon Lewkowicz

Léon a toujours été indépendant et débrouillard. Il est bien décidé à ne plus jamais se laisser faire, et à faire ce que bon lui semble.

Pendant son escapade à l'*Hôtel Lutetia*, il en profite pour visiter le quartier, après avoir empoché les quelques sous réservés aux déportés. Rue de Sèvres, il entre par hasard chez un joaillier, la *Maison Geller*, qui le prend en sympathie et à qui il peut confier son petit chien qui le suit partout depuis Écouis. Monsieur Kahn deviendra son parrain et tuteur, lorsqu'il sera émancipé. Il est à l'origine de son futur métier.

Pour l'heure, il va dans la maison de Champigny, chez le « père Both », avec qui il s'affronte souvent, mais qu'il respecte, quitte à lui donner des coups de pied dans les tibias.

Le « père Both », veut l'orienter vers la mécanique. Il passe une journée dans un atelier et revient à la maison d'enfants, badigeonné des pieds à la tête d'huile de vidange !

Il rencontre, par l'intermédiaire de son parrain, une ancienne chanteuse d'opéra, dans le quartier des diamantaires parisiens de la rue Cadet. Cette dame qui roule les « r », comme il se doit, mariée à un réfugié russe, le prend sous son aile protectrice. Elle lui propose une place d'apprenti chez son fils. Léon devient sertisseur en joaillerie. Il est lancé.

Non seulement il apprend très vite la technique, mais il prend des cours du soir dans une école de la rue Lamarck. Le problème des trains qui se croisent, et des robinets qui

coulent n'ont plus de secret pour lui. Au fur et à mesure que la langue française rentrait, il oubliait le polonais. Mais, pendant longtemps, les cauchemars l'ont empêché de dormir.

Léon Lewkowicz
sur la plage,
Saint-Quay-Portrieux,
juillet 1946.



Lorsqu'il a dix-huit ans, l'OSE l'émancipe. Il part de la maison de Bellevue avec pour tout bagage une petite valise et la volonté de réussir.

Le métier lui plaît, il ouvre un atelier rue Richelieu et travaille pour les grandes maisons. Il fabrique des bijoux pour Farah Diba, la jeune femme du Shah d'Iran et pour le sultan de Brunei. Il est inventif ¹ et le travail le libère petit à petit de

1. Il invente une méthode de sertissage des diamants, appelée « serti-neige », où les pierres doivent tenir sans trop de métal, comme la neige qui scintille au soleil.

ses cauchemars. Comme il voulait devenir le meilleur, il reçoit à la Sorbonne, des mains du président Giscard d'Estaing, la médaille du meilleur ouvrier de France et, comme cela ne lui suffit pas, il devient champion de France de poids et haltères en 1955 et fin cuisinier à ses moments perdus.

Léon est marié, il décide de ne pas avoir d'enfants. Il aime passionnément les chiens.

Pourtant, ajoute-t-il, pas un jour ne passe sans qu'il ne pense à la déportation, le bruit des trains l'obsède, certaines odeurs, comme l'aneth, lui font irrésistiblement penser à ses parents et souvent il communique en yiddish avec sa mère et sa grand-mère.

Un bilan largement positif

Le bilan de l'action de l'OSE, qui avait mis en place un service particulier dit « service B », a été entrepris par Jacques (dit Bô) Cohn, dans un rapport de la fin de l'année 1945. Il souligne quelques faits qu'il est intéressant de mettre en relief.

Peu de placements en famille effectués à partir d'Écouis ont pu être maintenus, que ce soient des familles apparentées ou des familles d'accueil. Le cadre collectif a donc été un sas indispensable, malgré les frictions vécues à l'époque.

La dispersion des jeunes « Buchenwaldiens » dans différentes maisons d'enfants, Boucicaut, Versailles, Le Vésinet, se révèle une erreur. Loin de se mélanger aux autres, ils restent entre eux, contrairement aux autres jeunes déportés, en particulier aux Allemands déportés de Chabannes qui s'intègrent très naturellement aux « Français ». Ils sont vécus comme un corps étranger dans la maison et leur violence fait peur.

Jacques Cohn fait appel à un plus grand effort de compréhension et de confiance, et demande des éducateurs volontaires.

On pourrait rajouter le problème des études qui dépasse le cadre des seuls « Buchenwaldiens ». Les plus jeunes ont été

scolarisés à l'école communale, mais peu ont pu poursuivre des études de leur choix.

L'orientation professionnelle a aussi posé un problème d'adaptation, en particulier dans les écoles d'apprentissage, pour des raisons de langue, de maturité et d'instabilité. Seule l'ORT accepte d'ouvrir des cours spéciaux à leur intention, avec un enseignement en yiddish. Une toute petite minorité, une douzaine, s'installe au foyer de la rue Rollin pour y suivre un enseignement spécialisé.

Lotte Schwarz, qui dirige en 1947 ce foyer de la rue Rollin où se trouvent encore une trentaine d'enfants de Buchenwald mélangés à d'autres jeunes déportés ou enfants de déportés, parle de « l'échec presque complet entrepris en France avec les "Buchenwaldiens" ». Pourtant cette femme hors du commun est une véritable pédagogue. L'expérience, vécue à chaud, témoigne des difficultés de l'entreprise dans le contexte de la France de l'époque. De son point de vue, son intervention à mi-parcours ne lui permet ni d'obtenir les résultats escomptés ni d'avoir assez de recul pour juger.

Il aurait fallu, conclut-elle, dès leur arrivée, une politique précise, réfléchie et concertée. Mais elle ajoute plus loin : « Les traces de pareils crimes, de telles dégradations de l'être humain ne s'effacent pas par des mesures psychologiques et pédagogiques. Mais peut-être aurait-on pu créer pour ces jeunes une situation intérieure qui leur aurait permis de vivre leurs souffrances et de les intégrer peu à peu consciemment dans leur vie, vainquant ainsi leur isolement. »

Ce qui semble avoir été réalisé à Ambloy, d'abord, puis à Taverny avec Judith et Niny.

En 1947-1948, l'OSE décide d'émanciper 117 d'entre eux de plus de dix-huit ans, c'est-à-dire de les pousser dans la vie active, au grand dam des intéressés qui protestent violemment, alors que leur premier mouvement en arrivant en France avait été de rejeter toute autorité et de revendiquer la plus grande liberté :

« Mais, en fait, ils ne savaient plus quoi faire de leur liberté, craignant par-dessus tout d'avoir à assumer des responsabilités vis-à-vis d'eux-mêmes. Dans leur refus d'être émancipés, un autre élément intervient, celui de se croire toujours frustrés de quelque chose et de penser que la société juive leur devait subsistance à tout jamais. Cette fin de non-recevoir est salutaire, nous leur avons brutalement imposé ce saut dans la vie », note Jacques Cohn.

Le passage d'une collectivité extrêmement soudée où la loi du groupe est impérative à un cheminement individuel n'a sans doute pas été facile mais tous ont franchi les obstacles, ont cherché et trouvé des emplois stables, sept se sont même mis à leur compte comme artisans.

Eux qui étaient présentés comme des délinquants se sont remarquablement adaptés. Voici ce que l'on peut lire dans le bulletin de l'OSE de mars-avril 1948 par Hugo Hanau :

« Le changement profond dans le comportement social et caractériel de ce groupe ne peut être mieux illustré que par le fait qu'en moyenne trois émancipés par mois viennent déclarer spontanément qu'ils peuvent se passer désormais de tout secours. Quelques-uns qui ont pu émigrer entre-temps envoient régulièrement et spontanément des contributions destinées à leurs camarades moins fortunés. Libérés de la tutelle des œuvres sociales et abandonnés à leurs propres ressources, ils ont découvert l'amour-propre et la notion de dignité. »

Rajoutons : quelle belle leçon de vie et de solidarité !

11

Les tribulations continuent

Hormis le groupe parti pour la Palestine dès juillet 1945, un certain nombre d'adolescents retrouvent de la famille proche, en Angleterre, en Belgique, à Tanger, en Bolivie, au Panama, au Paraguay. Vingt-deux partent encore en *Eretz Israël* et trente-et-un pour les États-Unis. L'OSE perd rapidement la trace de certains.

Élie Buzyn part tout de suite. Certains, comme Georges Jurovics ou Alexandre Strol, sont impatients de retrouver des traces de leur famille. D'autres enfin, comme les frères Finkel, choisissent de partir clandestinement pour la Palestine.

Retour vers la Terre promise

Ils sont en fait 274 à partir en juillet 1945 pour la Palestine mandataire (173 d'Écouis et 101 du COSOR). Ils ont tous des attaches familiales en *Eretz Israël* et donc des autorisations officielles du gouvernement britannique et des visas de sortie du territoire français. C'est encore au titre du regroupement familial que 22 partent dans le courant de l'année 1946.

Le premier groupe encadré par le D^r Isa Malkin embarque en juillet à Marseille sur le *Matarva*.

Les frères Zim ont vécu dans le ghetto de Sosnowiec. Jacob, l'aîné, travaillait dans un atelier de bijoux, ce qui lui a permis de « recruter » bon nombre de connaissances et de les soustraire de la déportation. Puis, ils sont passés par le camp de Blechhammer. Jacob, qui avait vingt-cinq ans, n'était pas autorisé à aller en France. Il est monté dans le train pendant que l'on peignait des slogans sur les wagons. Son frère Nathan, qui a fait une école d'agriculture puis a travaillé dans les douanes, fut l'un des trois organisateurs des premières rencontres du groupe en Israël.

Beaucoup sont de fervents sionistes, déjà par tradition familiale ou grâce à l'action de l'*Abyah Hanoar* présente au camp de Buchenwald¹. Construire l'État juif donnait un contenu positif au vide familial et à l'absence de perspectives professionnelles. Shmuel Ahuvia de Kozlow, sioniste orthodoxe et Elek Grinbaum ont participé à l'organisation du voyage des enfants de Buchenwald vers la France.

Les orthodoxes vont en Palestine par convictions idéalistes ou pour retrouver le milieu hassidique de leur enfance. Ainsi, Abraam Palluch, originaire de Lodz voulait approcher le Rabbi de Gur. Meir Lau de Piotrkow, l'autre petit benjamin de huit ans deviendra grand rabbin d'Israël. Fils de rabbin, il est, comme il le dit lui-même, « passé directement de la voiture d'enfant à la vie du camp ». Au début de sa libération, il se demandait comment on allait le croire et, comme il n'était pas tatoué, n'étant pas passé par Auschwitz, il avait écrit sur son bras, à la plume, son numéro de matricule, qui est d'ailleurs parti au premier lavage²!

La plupart de ceux qui sont partis pour la Palestine ont participé à la guerre d'indépendance. Certains y ont perdu la vie comme Henrik Kochan de Bendzin : il avait vingt ans. Son frère Sala, parti avec lui d'Écouis, reste le seul d'une famille disparue entièrement à Auschwitz.

1. Il existait un kibboutz dans les environs de Buchenwald, créé, dès la libération, par des rescapés, 44 hommes et 5 femmes, dans une ferme à Egendorf près de Blankenhain.

2. Israël Meir Lau, *Loulek. L'histoire d'un enfant de Buchenwald qui devient grand rabbin d'Israël*, Jérusalem, Jérusalem Publications, 2009.



Meir Lau, dit Loulek, et sa petite valise,
en route vers la Terre promise, juin 1945.



Un groupe de jeunes rescapés part pour *Eretz Israël*, juin 1945.

Beaucoup se retrouvent dans des kibboutzim, Kfar-Rupin, Mishmar Hanegev.

Jossele Fachler est dirigé, à son arrivée, au kibboutz Shefayim, où il forme avec d'autres un groupe qui, après les combats de la guerre d'indépendance, rejoint le kibboutz Misgav Am, à la frontière libanaise. Pendant la guerre, il sert dans les troupes de choc, du *Palmach*. Il a tout juste dix-neuf ans.

Originaire d'Ostrowiez, il a vécu dans le ghetto de Lodz. Toute sa famille a été exterminée à Chelmno. Lui, a été sélectionné pour le travail, avec son père et son grand-père dans un *Kommando* de Birkenau. De France, il part très rapidement pour la Palestine, promesse faite à son père mort d'épuisement.

Jossele reste au kibboutz jusqu'en 1956, y fonde une famille, puis se lance dans la politique et devient conseiller pour les affaires sociales de l'adjoint au maire de Tel Aviv. Trois ans plus tard, il est nommé directeur administratif d'un grand hôpital.

L'itinéraire de Simon Hersch est atypique. Issu d'une famille orthodoxe de Rymanov en Pologne, ils étaient sept enfants, tous engloutis, soit à Belzec, soit dans les marches de la mort. Il se rend en Palestine, illégalement, en 1946, sur le *Tel-Hai*, pour fonder le kibboutz Mishmar Hanegev, dans le désert du Neguev, se marie et retourne en Europe. Il vit maintenant en Allemagne à Francfort.

Combien sont partis sur l'*Exodus*?

Abraham Tuszynski, qui a suivi le même itinéraire qu'Armand Bulwa en Pologne, fait partie du groupe des plus religieux : Ambloy, Taverny, Versailles. Avec les frères Finkel, il part sur l'*Exodus*. Lui reste en Palestine, eux reviennent. Il a laissé en France un dessin remarquable du camp de Buchenwald.

L'épopée des frères Finkel sur l'*Exodus*

Charles et Jacques ont suivi le groupe des plus religieux sur l'instigation de leur copain d'enfance, Kalman Kalikstain. Avec

les Rybstein, ils ont reconstitué une famille. Ils se suivent à Ambloy, à Taverny, puis dans la maison de Versailles, où ils font la connaissance de Madame Feist, la mère de Judith Hemmendinger. C'est une maison de stricte observance, mixte, où se retrouvent les plus jeunes du groupe. Mireille Metzger et Niny les rejoignent comme éducatrices.

L'Exodus en 1947.



Lors d'un shabbat, ils font la connaissance d'Israël Adler, un religieux de l'Agence juive qui leur propose de partir pour la Palestine. L'aventure les séduit, ils ont dix-huit et quinze ans et demi. Ils racontent.

Charles : « L'*Alyah bet*¹, nous emmène à Roux de Brignoles, dans le sud de la France, vers la fin du mois de juin 1947 pour un rapide entraînement. La veille du 10 juillet, nous partons au petit matin pour le port de Sète, en camion, avec dix kilos de bagages chacun, couverture et bouteille en verre d'eau potable comprises. Officiellement, nous devons embarquer pour la Colombie. L'embarquement a duré une journée : 4 500 hommes, femmes, enfants de tous âges, anciens déportés et personnes déplacées (DP). »

Jacques : « Le Pacha de cette ville flottante s'appelait Ike Aro-nowicz. Il avait vingt-trois ans. Remarquable timonier, il a réussi à faire sortir l'*Exodus* du port de Sète, sans pilote ni remorqueur.

1. Le *Mossad le'Alyah bet*, organisation chargée depuis 1938 de l'émigration illégale en Palestine. Grâce au noyau de militants de l'Armée juive, créée en France pendant la guerre, l'*Alyah bet* et l'*Alyah* des jeunes permettent le départ de 15 bateaux clandestins à partir de Marseille.

Le voyage a duré dix jours, sur le bateau baptisé *Exodus 1947/ Haganah Ship*, rapidement escorté par la flotte britannique. Le 14 juillet, nous avons chanté *La Marseillaise* et la *Hatikva*¹ »

Charles : « Nous avons été arraisonnés par un croiseur, dans les eaux internationales, au large de Tel-Aviv. Nous avions la consigne d'aller à la nage, sur la côte palestinienne. La bataille a duré trois heures et le bateau éventré a été remorqué vers le port de Haïfa. »

Jacques : « Désinfectés au DDT, privés de nos affaires, nous sommes répartis par groupes de 1 500 personnes, dans trois bateaux cages, d'anciens *liberty-ships* recyclés. Entassés dans les cales, nous sommes assis ou allongés à même le sol en tôle. La chaleur est insupportable, des rivets métalliques entrent dans nos chairs. Au terme de dix jours de navigation, le 29 juillet 1947, nous nous retrouvons au large de Port-de-Bouc, en France. »

Charles : « Après trois semaines de stationnement, personne ou presque n'étant descendu, nous repartons vers une destination inconnue : Gibraltar, puis Hambourg, dans la zone d'occupation anglaise. Un train nous attendait pour le camp de Poppendorf. »

Jacques : « Mais nous avons opposé une résistance farouche. L'escalier en bois du bateau fut démonté pour empêcher les soldats de descendre. Il y eut un moment de flottement, puis les parachutistes anglais lancèrent des échelles de corde et dégringolèrent comme des singes dans la cale. Un nouvel escalier fut installé pour nous hisser un à un. Notre mot d'ordre était de nous servir uniquement de nos poings, mais nous jetâmes toutes sortes d'objets lorsque des femmes et des enfants étaient tirés trop brutalement vers le pont.

« Nous allons commencer une grève de la faim ! crie le matricule 177055 d'Auschwitz², un garçon de quinze ans libéré deux ans auparavant de Buchenwald, ce garçon, c'était moi. »

1. Chant qui deviendra, lors de la création de l'État d'Israël, l'hymne national israélien.

2. Voir Jacques Derogy, *La Loi du retour*, Paris, Éd. Fayard, 1969.

Charles : « Nous étions de nouveau prisonniers dans un camp avec des miradors, humiliés, mais combattants. Après quelques semaines de ce régime d'internement, les soldats anglais sont partis. Nous nous sentions les acteurs d'un événement formidable, la naissance de l'État juif. Nous sommes emmenés par train spécial, à Marseille, dans le vaste camp de transit du Grand-Arénas, pour une émigration éventuelle de l'*Abyah dalet*¹.

« En ce début d'année 1948, la *Haganah*² décide de ne plus faire partir que des hommes et des femmes en âge de porter des armes. Mon frère était trop jeune pour être mobilisé, il n'était pas question que je me sépare de lui. Mais nous obtenons de l'Agence juive une attestation pour nous faire partir pour Israël dès que la situation le permettrait. »

Charles Finkel fait des études à l'ORT de Montreuil. Il quitte l'OSE en 1950. Par l'intermédiaire d'un parrainage organisé par une Britannique non-juive, Ursula Torday, il a la chance de rencontrer une famille anglaise, chaleureuse et amicale, les Grahame, qui l'aide à démarrer dans la vie et avec qui il est resté en contact jusqu'à aujourd'hui. Jacques fait également partie de la famille.

Il débute comme technicien en électromécanique. En 1971, il entre dans les affaires : il rachète une affaire de matériel électro-industriel qu'il fait fructifier jusqu'à sa retraite.

Il est marié, a trois garçons, et cinq petits-enfants.

Jacques Finkel prépare un CAP de mécanique, puis va à Genève passer le diplôme de professeur d'écoles professionnelles à l'ORT, pendant trois ans. Il part enseigner à Netanya, en Israël de 1954 à 1957. Pour la première fois, il se sent chez lui³. Mais, en tant qu'étranger, il n'a une carte de travail que

-
1. Ou immigration légale permettait de partir avec de faux papiers, sur des bateaux faisant le voyage en toute légalité.
 2. En hébreu, « défense ». Il s'agit une organisation secrète créée en 1920, comme force de protection pour les Juifs ayant émigré en Palestine.
 3. Il est accueilli par un « Buchenwaldien », Shimon Miodownik, l'un des garçons du camp de Blechhammer.

pour trois ans. Il revient donc en France. Il entre dans un bureau d'études d'une carrosserie auto et termine sa carrière comme chef de service chez *Philips* à Suresnes.

Il est marié, père de deux filles, et trois fois grand-père.

Élie Buzyn, du kibboutz à la chirurgie

Élie reste très peu de temps à Écouis. Son oncle maternel, le Dr Perel, retrouvé par l'intermédiaire de Rachel Minc, vient le chercher sur-le-champ. Le jeune garçon ne veut pas rester en Europe, qu'il vit comme un immense cimetière – et la France comme un pays de « collaborateurs », d'autant que la femme et les enfants de deux de ses oncles ont été déportés de France. De plus, les quelques mois passés à l'école Maïmonide, en 1946, sont un échec.

Il veut partir pour la Palestine. Par l'intermédiaire de son oncle Salomon¹, il découvre les sionistes de gauche. Il veut marcher sur les traces de son frère aîné, Avram, assassiné par les Allemands. Comme lui, il suit une *harsbara*², pendant six mois, à Montbardon, dans le Gers.

Tout le groupe devait partir sur l'*Exodus*, mais l'*Alyab bet* le convainc de les aider à organiser les départs clandestins de France, en particulier un camp de transit pour des Juifs russes, près de Lyon³. Finalement, en octobre 1947, il part avec un passeport britannique⁴, sans le consentement de son oncle qui le fait rechercher par la police. Il a dix-huit ans.

1. Cet oncle était bibliothécaire à Paris du *Poalé Zion*, géré par le Foyer ouvrier juif. Il recevait des enfants arrivés de Pologne, après le pogrom de Kielce en 1946. Cet oncle lui fait rencontrer le Dror, mouvement de jeunesse sioniste lié au *Poalé Zion* (sionistes de gauche). Salomon finira sa vie à la *yeshiva* de Gur en Israël, retrouvant ainsi la tradition de son père, le Hassid de Gur.

2. Centre d'entraînement sioniste. Souvent installés dans la campagne, ils sont contrôlés par le *Mossad le'Alyab bet*.

3. À Santonay, près de Lyon, se trouvait l'école de cadres, dirigée par un homme de la Brigade juive, Ephraïm Bloch.

4. Sous le nom de Menahem Ami Singer, né à Jérusalem en 1926.

Il participe à la guerre d'indépendance et à la construction du pays dans quatre kibboutzim différents, travaillant surtout dans les cultures maraîchères, qui permettent d'avoir des résultats immédiats, et comme charpentier l'hiver.

Au bout de sept ans, en 1954, il revient en France, pour faire des études, à la grande joie de son oncle. Mais c'est dur de reprendre des études à zéro, lorsque l'on a vingt-cinq ans. Les cours par correspondance, pour passer le baccalauréat, se soldent par un nouvel échec. Il est prêt à repartir. Au moment de monter sur le bateau à Marseille, il rebrousse chemin. Il se doit de relever ce nouveau défi.

Révolté, soupçonneux, sans espoir, il voulait s'en sortir tout seul. Mais à ce tournant de sa vie, il lâche prise, accepte de se faire aider.

Un ami de son oncle, directeur d'un collège d'Oran, sait lui parler et lui promet un poste de surveillant pour n'être à la charge de personne. Il va là-bas passer son bac et le réussit. Il est lancé pour dix ans d'études.

Élie Buzyn devient chirurgien orthopédiste. À l'âge de cinquante ans, il décide de changer son hygiène de vie et se lance progressivement dans la course à pied pour apaiser ses tensions. Il participe à cinq marathons.

Il est marié, a trois enfants et cinq petits-enfants.

Errances hongroises

Georges Jurovics

Ils sont plusieurs jeunes Hongrois à partir très vite d'Écouis. En fait, ils ne peuvent admettre qu'il ne reste plus aucune trace de leur famille. Ils veulent aller voir sur place. Le consulat hongrois est d'ailleurs très actif pour inciter les jeunes à rentrer au pays.

Le premier à partir est Georges Jurovics. Il a dix-huit ans. À Oradea, il retrouve son copain de toujours, Miklos Kallos,

avec qui il a été en classe puis déporté et libéré à Buchenwald, où il lui sauve la vie. Aucune trace familiale après le désastre. Il ne veut pas rester, d'autant qu'il a l'intuition que le régime va se durcir.

Le retour est plus difficile que l'aller. Il passe par l'Italie, se fait prendre à Menton où il est jeté en prison. La communauté juive le sort de ce mauvais pas.

Il remonte à Paris et s'achète une Vespa. Des petits boulots, repasseur, emballeur de revues porno, lui permettent de survivre, tout en lui laissant le temps de reprendre des études au CNAM. Il travaille au *Joint*, devient assistant photographe. En couvrant un bal de la bonne société juive, il rencontre une jeune fille de quatorze ans de moins que lui¹, qu'il épouse en 1960. Il devient chauffeur de taxi. Dix ans plus tard, Yann naît. La vie s'écoule paisiblement. Il meurt en 1997².

Alexandre Strol

En octobre 1945, un train part de Paris pour Budapest. Alexandre Strol le prend. Il a seize ans et demi.

Il devait pourtant être adopté par une famille hongroise, les Weiss, venus à Écouis en espérant retrouver des proches.

Il ne reste plus rien là-bas, en Transylvanie : aucune trace de la famille Strol. Au bout de quelques mois d'errance et de recherche, il décide de revenir en France, tout seul, en se cachant pour traverser les frontières interdites. Il fallait faire attention aux contrôles hongrois, puis russes. Il passe la frontière autrichienne, arrive en Allemagne, se cache dans une grange, en se faisant passer pour un ancien militaire hongrois, raflé par les Allemands.

1. Elle est française d'origine juive polonaise par sa mère, arrivée en France en 1922. Son père est juif italien de Libye. Arrêté par la police française, il est sorti *in extremis* du camp de Drancy, grâce à la ténacité de son épouse.

2. Nous avons pu reconstituer son parcours, grâce à son témoignage dans le cadre de l'association « Témoignages pour mémoire » et surtout grâce à la disponibilité de son fils Yann.

Arrivé à Colmar, on lui dit de s'engager dans la Légion étrangère, sinon on le renvoie en Hongrie. Il s'inscrit sous un faux nom, Schwartz. Le train ralentit quelque part vers Sevrans, il saute.

À Paris, il ne veut pas retourner dans la famille hongroise, parce que c'est une famille et qu'il ne supporte pas l'idée que la sienne n'existe plus. Il ne veut pas non plus retourner vivre dans une collectivité de l'OSE. Il veut être libre, libre de ses mouvements, libre de fréquenter qui bon lui semble, ne rendre de comptes à personne.

Quelqu'un lui conseille d'aller à la représentation hongroise, rue de Vaugirard. On lui donne un récépissé qui doit être prolongé toutes les deux semaines à la préfecture de police. Il ne sait pas un mot de français, devient un enfant des rues. De fil en aiguille, de misère en misère, d'hôtel en hôtel, il fait le dur apprentissage de la liberté.

Le Service social d'aide aux émigrés (SSAE), mis en place par l'abbé Glasberg, lui permet de tenir. Il travaille dans des ateliers de confection, prend des cours à l'Alliance française.

Il flambe tout son argent aux courses, jusqu'au moment où, en 1960, il rencontre, une jeune sépharade de Constantine, sa femme. Il est accueilli à bras ouverts dans la famille et découvre une autre culture : à trente et un ans, il est enfin stabilisé et gagne bien sa vie, dans les *shmatte's*¹ d'abord, puis dans une entreprise d'électroménager où il reste jusqu'à sa retraite.

Très vite, il apprend par l'intermédiaire d'une voisine de son village natal que sa sœur, qu'il avait laissée à Birkenau, est vivante. Elle est retournée en Roumanie à Targu-Mures où elle a vécu jusqu'en 1961. Elle part ensuite pour Israël. En contact épistolaire seulement, ils ne se revoient qu'au bout de cinquante ans.

Alexandre Strol est marié, il a trois enfants.

1. Littéralement en yiddish, « chiffon ».

Ijo Schächter, l'idéaliste engagé

À son arrivée à Écouis, Ijo Schächter est l'un des plus âgés, il a vingt-un ans et un avantage sur les autres, il maîtrise le français et sait ce qu'il veut. Dès septembre 1945, il obtient une bourse à la Sorbonne, passe le concours de professeur de français à l'étranger, le réussit, rencontre sa future femme et a une petite fille.

Mais, il a un objectif : construire le socialisme en Roumanie.

Malgré l'avis de son oncle avocat, resté à Bucarest, malgré celui de son supérieur à la section étrangère du parti communiste roumain, devenu diplomate à Londres, il part avec sa petite famille. Le communisme « réel » ne veut pas de lui : il est considéré comme un simple technicien de français. Mais la première chose que les autorités roumaines lui demandent est d'effacer son nom juif.

Ce n'est qu'en 1967 qu'ils sont autorisés à quitter la Roumanie, grâce à la nationalité française de sa femme et de son enfant.

Ses copains, les anciens de Buchenwald se mobilisent et l'aident¹. Ils constitueront d'ailleurs à cette occasion, l'amicale « des anciens de Buchenwald de l'OSE ».

À quarante-sept ans, il commence des études chez Pigier, et obtient, un an et demi plus tard, un diplôme d'études comptables supérieures (DECS). Il finit sa carrière comme directeur administratif de dix-huit sociétés différentes.

Il ressent de la gratitude pour la France qui l'a accueilli, pour ses copains qui l'ont aidé, pour l'OSE et son humanisme tolérant et exigeant. La terre d'Israël où se trouve son frère, l'unique survivant de sa proche famille, est également essentielle pour lui. Elle lui a permis de retrouver une partie de ses racines.

« L'âge de la retraite venu, je me suis proposé de renouer avec mon passé d'enfant doué pour les études hébraïques, en hommage à mon père que j'avais tant fait souffrir dans ma

1. Rachel Minc les réunit chez Hadassah, sœur d'Izïo.

jeunesse par mon athéisme agressif. Résultat catastrophique : aucune trace dans ma mémoire ! Je persévère et j'achète les ouvrages les plus simples, pour réapprendre les rudiments les plus élémentaires, l'alphabet... Résultat tout aussi catastrophique : mon cerveau refuse d'enregistrer ! Et pourtant, depuis mon retour de déportation, j'ai réussi à assimiler, au cours de mon existence, pour les besoins de mon travail, les rudiments de plusieurs langues étrangères... Il faut donc me rendre à l'évidence : je suis victime d'un blocage profond, diagnostic confirmé par la suite, par un éminent psychiatre...

« Heureusement, en 1997, mon frère et moi, avons réussi à trouver, grâce au KKL¹, un ancrage matériel au souvenir de nos parents assassinés à Auschwitz, en érigeant une plaque à leur mémoire dans la forêt des Justes, près de Jérusalem. Je remercie les auteurs de cet ouvrage, d'avoir accepté ma proposition de publier une reproduction de cette plaque qui symbolise pour moi la réalisation du vœu exprimé pendant les Seder de mon enfance : "L'année prochaine à Jérusalem !"

« Au terme de mon témoignage, il me faut évoquer le souvenir de ma mère. Je lui ressemblais peu, au physique comme au moral. Elle fut néanmoins la figure tutélaire de toute mon existence. Née dans une famille moldave plutôt aisée aux idées libérales, vivant en ville, elle a accepté le déracinement total, social, culturel, linguistique pour fonder, en épousant mon père, une famille dans un village perdu des Carpates aux mœurs et au climat rugueux. Si les premières années de mon enfance m'apparaissent sereines, la sauvage agression fasciste de 1929 que j'ai évoquée a marqué le tournant d'une déchéance matérielle inexorable. Enfant, j'ai vu ma mère accomplir les tâches ménagères les plus rudes : laver à la main le linge, pétrir et cuire le pain, raccommoder à la lumière d'une lampe à pétrole nos vêtements, préparer le *tchoulent* du samedi... Et

1. Le *Keren Kaymereth Lelsraël* a été créé en 1901 à Bâle par le 5^e Congrès sioniste dans le but de procéder au rachat de terres en *Eretz Israël* en faveur du peuple juif.

elle faisait tout cela avec le sourire! Jamais un mot plus haut que l'autre. Elle assumait, sans jamais se plaindre... Mais moi j'enrageais, à cause de mon impuissance à l'aider et je n'avais qu'une seule ambition : "Quand je serai grand, lui assurer une belle vie"... Dix ans plus tard à Cluj, nos conditions de vie ont encore empiré et moi, la rage au cœur, je n'avais toujours pas les moyens de lui assurer "une belle vie"...

« Auschwitz a rendu à jamais impossible la réalisation de mon vœu le plus cher et imprègne ma fin d'existence d'une amertume définitive. »



Ijo Schächter, son frère et leurs épouses devant la plaque à la mémoire de leurs parents apposée en 1997 dans la forêt des Justes près de Jérusalem, Israël.

Willy, Armand et les autres

Après la fermeture d'Écouis, une centaine de jeunes se destine à rester en France, sans projet particulier. L'OSE essaye de les guider dans leur apprentissage, en leur trouvant des formations.

Elle a ouvert pour les plus âgés le foyer de la rue Rollin qui devait accueillir également d'autres jeunes de l'OSE en cours d'apprentissage.

Le foyer devient très rapidement un lieu de regroupement de tous les jeunes venus individuellement des pays d'Europe de l'Est, où la vie est intenable et qui sont souvent des amis des jeunes « Buchenwaldiens » de l'OSE¹.

Quelles sont les autres possibilités ?

Des pourparlers ont lieu avec Joseph Fisera², attaché au consulat de Tchécoslovaquie en France, qui cherche à venir en aide aux jeunes Slovaques. Par son intermédiaire, l'OSE bénéficiera d'une aide pécuniaire d'urgence et de primes d'accueil. Il propose quelques places dans

1. Ce problème de gestion de l'hébergement est connu de la direction et toutes les organisations juives concernées, le Cojasor et le SSJ se renvoient la balle.

2. Joseph Fisera connaît l'OSE depuis la guerre. Il avait mis en place une maison d'enfants près de Vence qui accueillait des enfants de l'OSE sortis du camp de Rivesaltes. En juin 1945, il se met à la disposition de l'OSE pour soutenir le groupe des jeunes Slovaques. Arch. OSE, boîte 22, « Compte rendu des conversations entre Messieurs Joseph Fisera et Georges Garel, juin 1945 ».

les maisons de Pau et de Bayonne appartenant au Secours France-Tchécoslovaquie.

Des contacts existent avec la maison des EI de Moissac, ou celles de Saint-Ouen-l'Aumône.

Dès 1947, l'OSE applique la règle imposée par le *Joint* : ne pas garder de jeunes au-delà de dix-huit ans. Elle décide d'en émanciper un certain nombre, dans l'idée de les forcer à se responsabiliser.

Une vingtaine seulement ont fait souche en France. Beaucoup sont partis tenter leur chance dans les nouveaux mondes : certains au Canada, d'autres en Australie, d'autres enfin ont eu des affidavits pour les États-Unis.

Dans le groupe des Français, les frères Dymant, Willy et Armand, se sont débrouillés seuls très vite, mais n'ont jamais coupé les ponts avec l'OSE. Ils représentent les uns et les autres, la continuité du groupe, leur mémoire.

Les frères Dymant

C'est par l'entremise de Rachel Minc que les frères Dymant, Albert et Charles, retrouvent la trace de leurs femmes : elles sont au camp de Lingen, à 300 kilomètres de Bergen-Belsen et sur le point de partir pour la Suède. Mais comment les faire venir en France ? Comment leur procurer des visas ? Par l'intermédiaire d'un soldat enrôlé dans la Brigade juive de l'armée britannique qui travaille dans le camp, Pola entre en contact avec Charles. Encore faut-il prouver qu'ils se sont mariés en 1942 dans le ghetto de Pionki ! Elle est la première à débarquer à Paris. Georges Garel, alors directeur de l'OSE lui trouve un emploi au foyer de la rue Rollin où le couple obtient une petite chambre. Charles trouve du travail comme coupeur de tiges, métier paternel transposé du *shtetl* à Belleville.

Albert, lui, n'a pas d'autre solution que d'aller chercher Régine au camp de Bergen-Belsen où ils se marient devant un

rabbin sans *mynian*¹, le 3 février 1946. Quant au voyage de noces, il se passe dans un camion militaire américain, faisant office de synagogue, qui va à Paris ! Le jeune couple débarque rue Rollin et passe sa première nuit parisienne à quatre dans le même lit. Là encore, c'est Georges Garel qui apporte les premières aides d'urgence : un lit dans la remise du 3^e étage de la rue Rollin et un petit peu d'argent pour démarrer.

Les deux couples ne se quitteront plus. Dans l'enfer d'Auschwitz, ils rêvaient de pouvoir mourir dans un lit. Ils ont maintenant le lit offert par l'OSE, ils achètent une table et une chaise, et ils ont plein de projets, même si le démarrage est dur. Ils s'installent rue des Amandiers, et travaillent tous les deux douze heures par jour comme coupeurs de tige, et même la nuit, pour pouvoir se mettre à leur compte.

En octobre 1946, l'OSE peut célébrer la venue du premier enfant des « enfants de Buchenwald », Marcel, le fils de Charles et Pola. Les autres suivront rapidement.



Marcel Dymant, premier enfant d' « enfants de Buchenwald »
avec ses parents, oncle et tante, Paris, 1946.

1. Nombre de 10 hommes requis pour la prière.

Charles monte un atelier de chaussures. Puis les deux frères s'associent pour acheter, l'un une boutique de chaussures, l'autre un magasin de vêtements à Livry-Gargan.

Henri, le benjamin, a eu moins de chance dans la vie. Il avait seize ans en 1944. Lui aussi commence comme « tigeur » dans un atelier, puis se lance dans les affaires avec des hauts et des bas. Surtout, il tombe malade des suites de la déportation et doit aller en sanatorium jusqu'à la naissance de son fils en 1955. C'est ensuite sa femme, elle aussi déportée à Auschwitz qui tombe gravement malade. Il reste auprès d'elle jusqu'à sa mort. Les cauchemars le poursuivent, mais surtout il est obsédé par l'idée qu'il ne peut pas retrouver les traits de sa mère. Il aimerait tant pouvoir la dessiner !



Les trois frères Dymant et leurs épouses à Jérusalem.

Albert est mort en 2004, fidèle et reconnaissant à l'OSE dont il a été membre du conseil d'administration jusqu'à la

fin de sa vie. Albert et Régine ont eu deux enfants et deux petits-enfants. Charles et Pola, deux enfants, trois petits-enfants et deux arrière-petits-enfants.

Marcel, le fils de Charles, et Marc, le fils d'Albert, perpétuant la tradition familiale se sont associés pour monter une étude d'huissiers de justice. Marcel, président de la Chambre nationale des huissiers de justice, a reçu des mains du ministre de la Justice de l'époque, la Légion d'honneur qu'il a dédiée à ses grands-parents « morts parce que Juifs et dans un pays où un Juif ne pouvait être honoré par la République ».

Willy Fogel

Il fait partie des plus âgés, il a dix-huit ans, et n'a pas du tout apprécié d'être jeté à la porte du foyer de la rue Rollin. Il avait décidé d'entrer à l'école dentaire de Neuilly¹, et suivait très régulièrement les cours, qui le passionnaient.

Il se retrouve donc dehors, avec pour tout bagage une petite valise. Il est jeune, il est beau, un grand brun aux yeux bleus. Il commence par être hébergé par ses copains, Eddy Balter, Lolek Weinsten.

Heureusement, quelques mois après son arrivée, il fait la connaissance d'une famille juive française qui l'accueille comme leur fils. Au mois d'août 1947, tous les « Buchenwaldiens » assistent aux fiançailles de Willy et de Catherine Stern qui se marient en décembre 1947. Grâce aux journaux professionnels dentaires, Catherine lui trouve un travail au dispensaire municipal de Conflans-Sainte-Honorine où il deviendra chef de laboratoire. Passionné par son travail, il monte également le service dentaire de la mutuelle des étudiants (MNEF). Leur fils, Jean-Pierre suit les traces de son père, obtenant un doctorat en chirurgie dentaire.

1. Mise en place par l'Union-OSE, l'école formait des prothésistes dentaires.

Leur maison devient un lieu de rassemblement du groupe et Willy, qui a le cœur sur la main, ouvre toutes grandes ses portes. Il fait siennes les paroles gravées sur la tombe de leur camarade Isidore Becker, mort en 1947, à l'âge de seize ans, d'un rhumatisme au cœur contracté au camp : « Les enfants de Buchenwald n'oublieront jamais et lutteront pour la justice. »

Il est cofondateur, avec Jacques Finkel et Armand Bulwa, de l'Amicale des anciens, constituée après le quatre-vingtième anniversaire de l'OSE en 1992. C'est lui qui, jusqu'à sa mort, tiendra le bulletin¹. Il a été également membre du bureau de l'association nationale Buchenwald-Dora, œuvrant pour la mémoire de la déportation.



Willy Fogel
à Saint-Quay-Portrieux,
Côtes-d'Armor, Bretagne.

Lui aussi a longtemps recherché son frère disparu dans les évacuations du 6 avril à Buchenwald. Ce n'est qu'en 1999

1. Cette Amicale des anciens et sympathisants de l'OSE, qui s'est considérablement développée grâce à sa présidente, Michèle Ramniceanu, est relayée aux États-Unis grâce à la générosité de George Goldbloom, ancien du camp de Buchenwald par une branche : *Friends and Alumni Association of OSE-USA*.

qu'il retrouve sa trace. Il était parti vers Terezin, en même temps que le père de David Perlmutter, après avoir voyagé quatorze jours. Trop affaibli, il n'a pas survécu à la libération du camp. Il avait dix-neuf ans. Willy a pu se recueillir sur sa tombe, mais a toujours traîné avec lui, affirme-t-il, la culpabilité de l'avoir abandonné.

Armand Bulwa

Armand Bulwa
en habit de détenu
à Vigneux-sur-Seine
(Essonne), octobre 1945.



Il part très vite d'Écouis. Une famille homonyme, des Bulwa de Lodz, le contacte, croyant avoir retrouvé l'un des leurs. Il devient apprenti tapissier. Il a seize ans et travaille dur pendant sept mois, présument de ses forces. Il tombe malade et

l'OSE l'envoie à Aulus-les-Bains (Ariège), dans une maison de repos de la résistance. Il se retape pendant quelques mois et va passer la période des vendanges dans la maison des EI à Moissac. C'est le seul moment de sa vie où il s'octroie la permission de ne rien faire.

En 1947, des cousins du tapissier, toujours des Bulwa, qui ont un petit atelier de confection familial, rue du Fer-à-Moulin, lui proposent de le prendre. Il apprend le métier en trois mois. Là encore, on travaille dur. Il faut fournir des vêtements pour enfants à un patron, payés à la pièce. Armand travaille toute la journée, suit les cours du soir à l'Alliance française et revient à la maison pour repasser les pièces jusqu'à minuit.

Ce qui devait arriver arriva, il tombe amoureux de la fille de la maison, à moins que ce ne soit l'inverse.

Ils achètent deux machines à coudre et une table à repasser. Ils fabriquent des vêtements pour femmes, boulevard Saint-Marcel, toujours payés à la pièce. Ils travaillent toujours aussi dur, vingt manteaux par jour, mais cette fois-ci, à leur compte.

En 1953, ils décident de se marier, quelque temps avant le service militaire. Malgré son statut de déporté, Armand est incorporé en 1954, au début de la guerre d'Algérie. Le colonel dont il dépend, à Versailles, est un ancien de Buchenwald. Il est muté au fort de Montmorency, puis libéré au bout de dix-huit mois, par décision ministérielle.

En 1956, il a vingt-huit ans et devient, comme il le dit, avec humour, « smattologue ». Le couple achète, au-dessus de l'atelier où ils habitent, un magasin, *Suzanne couture*.

Pour rembourser les emprunts, il continue son double métier, le magasin et la couture. Il travaille toujours de sept heures du matin à minuit, ce qui n'empêche pas les cauchemars. Sa femme est là, discrète, elle lui permet d'avancer.

En 1962, il se laisse enfin convaincre, ils ont une petite fille. C'est, dit-il modestement, la seule chose qu'il ait réussie.

De plus, elle donne la vie comme gynécologue obstétricienne, spécialisée dans la procréation !

À cinquante-deux ans, Armand décide de changer de métier. Il en a marre des essayages. Il va travailler dans une banque. Il apprend rapidement l'anglais et termine sa carrière dans un bureau de change aux Champs-Élysées.

En 1984, il reçoit à son bureau un pasteur allemand d'Erfurt, qui voulait acheter un lingot d'or et qui le complimente sur sa bonne connaissance de la langue germanique. Armand raconte l'histoire du groupe. C'est le début d'une grande amitié. Erfurt n'est pas loin de Buchenwald. Il fait des recherches qui permettent de retrouver la date de la mort du père d'Izio. Il y a maintenant une plaque, à sa mémoire au mémorial d'Ettersberg.

Armand ne se met jamais en avant, mais il est toujours disponible et se démène sans compter pour chacun, et pour la collectivité. Témoin infatigable, depuis les années quatre-vingt, il rencontre les élèves dans les écoles et affronte les questions les plus douloureuses sans jamais se décourager. C'est un travailleur de la mémoire, sa propre mémoire et celle de ses camarades, qui s'est forgé des connaissances d'historien soucieux du détail et de son contexte. Missionnaire de sa propre mémoire et témoin d'un monde anéanti sous son regard d'enfant.

Le sens du devoir de mémoire passe pour lui par la connaissance de l'histoire. Il a participé, avec Willy Fogel et Jacques Finkel, à la confection du livre mémoriel de l'association française Buchenwald-Dora, soit 3 000 noms passés au peigne fin.

Aux dires de tous, Armand est leur mémoire.

Perdus de vue et retrouvés

Ils se sont perdus de vue, le temps de la vie, mais ils se sont cherchés, souvent avec obstination, et retrouvés, par groupe ou individuellement. Chaque groupe géographique compte les siens à partir d'un petit noyau. Aux États-Unis, de patientes

recherches ont permis de retrouver la trace de l'un d'entre eux devenu un officier du FBI.

Depuis 1967, le groupe des enfants de Buchenwald de France se retrouve, tous les 11 avril dans un restaurant. Jamais personne ne manque à l'appel. C'est au cours d'une de ces rencontres que Charles Schulman a intégré le groupe.

Installé en France depuis 1955, il n'est pas un enfant de l'OSE. Il fut l'un des rares cas à retrouver intacte l'ensemble de sa famille. Ils étaient partis du ghetto de Demblin au camp de Czestochowa, où ils furent séparés. À Buchenwald, Charles était encore avec son père. Ils repartent tous les deux, très vite en Pologne, dans les bagages de l'armée soviétique, avec l'intuition de chercher la mère et la sœur, qui les attendent effectivement à Demblin, leur ville d'origine.

Les enfants de Buchenwald aiment évoquer l'histoire de l'origine des rencontres qui ont lieu tous les cinq ans en Israël, depuis 1990.

En 1989, lors d'un de ses voyages en Israël, Willy Fogel retrouve Chaïm Zylberstein qui a vécu dans le ghetto de Varsovie. Celui-ci organise une rencontre d'anciens dans un café, par un appel sur les ondes de Kol Israël. Le groupe est né. Quelques temps après, Jacques Finkel retrouve par hasard Romek Wekselman. Romek, c'est le copain inséparable de Charles à Buchenwald, celui de la bicyclette rouge à Weimar.

Promoteur immobilier connu d'Herzlia, il n'était pas resté en contact avec le groupe. Une vie bien remplie, mais mouvementée, depuis le foyer de l'école agricole de Magdiel, en passant par les États-Unis, puis la Suisse, et le retour en Israël, explique cette interruption. Les deux amis tombent dans les bras l'un de l'autre. Grâce à sa générosité et à celle de George Goldbloom, les enfants de Buchenwald ont un point de ralliement pour tous : 1990, 1995, 2000.

Quelques années après, c'est la fille de l'officier américain qui retrouve leur trace. Son père, Sam Lent qui avait permis

l'épisode de la bicyclette rouge n'avait jamais oublié les deux enfants. Il avait quatre-vingt-quinze ans. Toutes les familles concernées se sont retrouvées lors d'un banquet anniversaire en Israël, organisé par Romek. Un énorme gâteau surmonté d'une bicyclette en chocolat rappelait l'événement.

Mais sans crier gare, certains manquent à l'appel.



Les trois petits devenus grands, années 1990.

De g. à dr. : Meir Lau, Izio Rosenmann, David Perlmutter.



Photo des anciens « enfants de Buchenwald », Jérusalem, 2008.

Au premier rang, de gauche à droite : Léon Lewkowicz,
Armand Bulwa, Ijo Schächter, Alexandre Strol,
Jacques Finkel, Henri Zonus.

Au second rang, de droite à gauche : Lolek Buzyn,
Charles Finkel, Georges Kestenberg,
Izio Rosenman, David Perlmutter.

Buchenwald, soixante ans après : les souvenirs de l'adulte et le vécu de l'enfant, par Izio Rosenman

Au début, les mots et les images viennent en ordre dispersé, sans aucun sens. Peut-il y avoir un sens dans un univers où tout est insensé et désordre, sous l'ordre apparent. Tout, sauf la mort possible, est imprévisible.

Comment était-ce ? Qu'ai-je senti, pensé, éprouvé à l'époque, petit garçon que j'étais. Pourrai-je le retrouver pour mettre un sens à ce que j'ai vécu alors ?

Réapprendre à vivre après un trauma implique l'oubli ou la mise à l'écart de ces moments, non pas un vrai oubli, mais une mise à l'écart affective, nécessaire pour construire sa vie, même si bien sûr chacun en a tiré une leçon, d'ailleurs pas toujours dans le même sens pour tous. Pour les uns *homo lupus hominem*, pour les autres il y a toujours une place pour l'humain même dans les situations inhumaines ; et toute la palette des attitudes intermédiaires.

Faire sortir ses souvenirs et ses sentiments éprouvés alors, quels effets cela a-t-il sur soi ?

Et comment retrouver ces sentiments de peur et d'effroi éprouvés alors ? Et comment se remettre dans la peau de l'enfant d'alors, qui n'a pas eu le temps de le rester et qui, pour survivre, est devenu trop vite adulte ?

Et la vie dans le petit camp où nous venions d'arriver : comment s'habituer à la mort quotidienne des autres, sans perdre son humanité ?

Comment lutter pour la vie au milieu de ces morts et des mourants ? Cela impliquait de chercher la nourriture supplémentaire là où on pouvait la trouver ; et pour moi deux lieux me viennent à l'esprit, où j'ai été : le bordel et le crématoire. Deux lieux témoins de la déchéance dans le camp.

Échapper à la mort en risquant la mort par la désobéissance : ainsi, en refusant de sortir sur la place d'appel en me cachant, avec mon père.

Alors les mots-souvenirs viennent : froid, morts de mort violente, de faim, de maladies, de coups de bâtons, de coups de schlague, de coups de feu.

Viennent les images de neige, de lieux, de bâtiments, de *Blocks*, de corps, de châlits en étage.

Des souvenirs de l'arrivée, encore des sensations de froid, des images de mort et de morts. De mon père, présent ou au loin, de personnes (devenues) inconnues côtoyées.

Et aussi quelques souvenirs d'aide, de solidarité et d'humain, dans ce monde inhumain.

Bien que l'ordre chronologique des souvenirs n'ait pas beaucoup de sens ici, si ce n'est celui d'une montée dans l'horreur, c'est celui qui est le plus facile à tenir.

Je suis conscient d'avoir une histoire singulière par rapport à la plupart des rescapés : je dois être un des rarissimes dont toute la famille a survécu à la Shoah, même si mon père est mort peu de temps après la libération de Buchenwald.

Le voyage en train et l'arrivée

Nous sommes arrivés avec mon père, à Buchenwald, le 18 janvier 1945. Nous avons quitté le camp de Warta à Czestochowa en Pologne où nous nous trouvions depuis l'été 1944 et que

nous avions quitté quelques jours auparavant. Nous y avons laissé ma sœur Hadassa, qui heureusement a été libérée par les Russes quelques heures après le départ de notre transport.

Ma mère et ma sœur Ida ont eu leur propre histoire de déportation à partir de Czestochowa avec, notamment, Bergen Belsen et Dachau. Elles ont été libérées en mai 1945.

Notre voyage vers Buchenwald fut extrêmement dur, dans des wagons ouverts, par un froid glacial, avec de nombreux arrêts, apparemment à cause des voies bombardées. À l'arrivée à Buchenwald je ne sais pas combien de personnes étaient déjà mortes dans ce train.

Je ne me rappelle plus très bien l'arrivée. Mon père avait réussi à emporter de Czestochowa, une boîte de photos de famille, qui nous avait suivi de camp en camp ; elle nous a été enlevée ainsi que tout ce que nous avons emporté avec nous. Il avait surtout gardé une montre à gousset, qu'il a enterrée dès notre arrivée, avant que nous n'entrions dans la baraque de désinfection. Naïveté : il espérait bien sûr la récupérer à la sortie.

On nous rase, on nous désinfecte, on nous donne des habits, et on nous envoie dans le petit camp de quarantaine. L'espérance de vie y était, ai-je lu plus tard, d'environ trois semaines. Le froid, la faim, la promiscuité et la maladie cumulent leurs effets.

Et, en effet, c'est l'horreur quotidienne, c'est-à-dire la mort quotidienne de dizaines de détenus, dont les cadavres sont jetés devant l'entrée du *Block*, et emportés plus tard au crématoire.

Le chef de *Block*, un Allemand, menace régulièrement de nous tuer.

Après quelques jours ou semaines, ma mémoire du temps de l'enfer est restée définitivement brouillée, je suis séparé de mon père, et transféré au 2^e petit camp où les conditions de vie sont bien meilleures. C'est là que se trouvent les *Blocks* de déportés politiques français.

Je me trouve au *Block* 66, le *Block* des enfants, où l'on est dispensé de travail.

La recherche de nourriture, échanges et dons : le pain, le crématoire et le bordel

Il faut tout de même essayer d'obtenir un peu plus de nourriture. C'est là qu'il faut montrer ses qualités de débrouillardise. Et j'y arrive : tantôt je fais un peu de « commerce » en échangeant des objets précieux avec d'autres prisonniers, non juifs, tchèques ou danois, car ceux-là ont le droit de recevoir des colis de leurs familles. Ainsi, une fois j'ai échangé un diamant contre du pain, en disant au détenu tchèque que lui avait quelques chances d'être un jour libéré, et qu'alors le diamant lui serait utile.

Une autre fois, un détenu qui travaillait au four crématoire m'a promis de me donner de la nourriture. Il m'y a amené et m'en a effectivement donné. Je ne décrirais pas ce que j'y ai vu.

Une autre fois, c'est un SS qui m'a fait une proposition analogue, cette fois-ci il m'a amené au bordel, où il y avait des femmes détenues, et m'a donné de la nourriture.

Je pense que tout cela s'est produit sans doute parce que j'étais un des plus jeunes au camp, et que les gens me prenaient en sympathie à cause de cela.

Mon père quant à lui essayait d'obtenir un travail de *Kommando* à l'extérieur, où on était mieux nourri, par exemple à Weimar où il fallait réparer des maisons détruites par les bombardements.

Quand on ramenait quelque chose à manger, mon père ou moi, on le partageait. Mais mon père échangeait quelques fois sa nourriture contre du tabac, dont il ne pouvait se passer.

Je dois dire que je m'arrangeais pour voir mon père assez régulièrement, en passant par la clôture en barbelé qui séparait les deux camps et qui était gardée par un détenu qui, je pense, fermait les yeux pour moi.

Je peux donc dire que, même dans cet enfer où chacun était amené à ne voir que soi-même, il arrivait que des personnes fissent montre d'une certaine gentillesse.

La libération et la mort de mon père

Ainsi se sont écoulés les trois mois que nous avons passés à Buchenwald, jusqu'à notre libération le 11 avril 1945.

Deux ou trois jours avant cette libération, que nous savions proche, les SS avaient décidé de vider le camp ou en tout cas de faire sortir et probablement de fusiller dans la forêt quelques milliers de détenus. Alors ont commencé des convocations sur la place d'appel. Mon père se trouvait avec moi au *Block* 66, par je ne sais trop quel miracle.

Les SS se sont rués à l'intérieur, et faisaient sortir tout le monde à coup de crosse, dans une grande cohue, des coups et des cris, et sous la menace d'être immédiatement fusillés en cas de refus.

C'est à ce moment que, par une sorte d'instinct de vie de dernière minute, dans la confusion générale, je tire mon père sous un matelas de paille du châlit inférieur. Les bruits, les coups, nous paralysent. Puis le silence se fait. Nous restons ainsi cachés plusieurs heures sans bouger. Jusqu'au moment où, le soir, nous voyons un certain nombre de détenus revenir. Alors nous sortons nous aussi : la libération était proche. Elle eut lieu le lendemain, par les troupes américaines qui étaient déjà depuis plusieurs jours près du camp.

Quelques jours plus tard, on nous a transférés, nous les enfants, dans les anciennes casernes des SS, qui se trouvaient à l'extérieur du camp.

C'est ici que j'ai appris que mon père, qui était resté dans le grand camp, était tombé malade, du typhus sans doute, car je le trouvais faible et le visage très gonflé. Après quelques jours, il avait été transféré, peut-être grâce à mon intervention, en tout cas je l'ai imaginé, dans une de ces casernes, transformée en infirmerie. Il y était soigné par des infirmiers allemands en qui je n'avais pas confiance. Je lui rendais visite tous les jours, mais je ne pouvais entrer dans sa chambre, à cause des risques

de contagion. Je me contentais donc de frapper de l'extérieur sur la fenêtre, il l'ouvrait, et nous parlions un moment. Un jour, il a disparu : j'étais arrivé comme d'habitude, mais je n'avais trouvé personne. On m'avait dit qu'il était mort, et qu'on avait transféré son corps. Où? On ne pouvait me le dire. Je restais donc seul. J'allais avoir dix ans.

Plus tard, après quelques mois, je retrouverai ma mère et mes sœurs. Nous étions déjà en France, nous les six cents jeunes rescapés accueillis par le gouvernement de la France et confiés à l'OSE.

Mais cela est déjà l'histoire d'une troisième vie.

Le retour 45 ans après : la gamelle dans l'égout

Quarante-cinq ans après la libération, en 1989, je retourne, avec Anny, ma femme, et quelques amis, à Buchenwald pour la première fois depuis la guerre.

Émotion de revoir le camp. Du grand camp, il ne reste que quelques bâtiments, presque tous les *Blocks* ont été rasés, et ne subsistent à leur place que les marques grises de béton. Il reste un bâtiment, peut-être l'ancien vestiaire, transformé en musée, où sont reconstitués des châlits, et décrites les conditions de vie et de mort dans le camp. Je suis surpris de voir ma photo. Nous visitons les anciennes casernes des SS où nous, les jeunes, avons été transférés après la libération. Ces lieux sont pour moi surtout associés à la disparition de mon père.

J'étais donc resté pendant quarante-cinq ans dans l'ignorance de ce qu'était devenu le corps de mon père. Jusqu'à ce voyage où nous rencontrons quelqu'un d'exceptionnel, un pasteur allemand, M. Weisselberg, grâce à qui j'obtiens, du mémorial de Buchenwald, un document officiel mentionnant que mon père est décédé le 28 avril 1945, et est entermé dans un carré où se trouvent les corps de ceux qui sont morts après la libération.

La gamelle

Au cours de cette visite, nous allons avec mon ami David Perlmutter, nous promener dans la zone où se trouvait le *Block* des enfants. Rien n'en subsistait. Tout avait été envahi par la végétation, des arbres y avaient même poussé. Seule trace du passé, la présence d'un reste de clôture de fils barbelés électrifiés, avec des isolateurs et des lampes électriques, perdus dans la végétation.

Drôle d'impression de se promener dans ce paysage où sont présents des fantômes. Nous repérons un trou d'égout, nous y descendons. Nous y remarquons une gamelle en métal, que je ramasse.

Nous sortons du camp et allons vers la librairie qui vend toutes sortes de livres et brochures sur le camp. J'achète un livre sur l'insurrection qui a eu lieu au camp juste avant la libération.

Quel n'est pas mon étonnement, en rentrant à Paris ! En effet, la brochure raconte la préparation de l'insurrection par l'organisation internationale et clandestine de la résistance intérieure. Depuis quelque temps déjà, les SS recherchent furieusement le coordinateur de celle-ci. Devant le danger, les détenus font « disparaître » celui-ci en le cachant dans un égout du petit camp. Ils lui apportent en cachette de la nourriture. Et ce sont les gamelles de cette nourriture, restées là depuis quarante-cinq ans, que nous avons découvertes.

Cinquante ans après : la tombe de mon père

Cinq ans plus tard, pour le cinquantième anniversaire de la libération du camp, le 11 avril 1995, j'y suis retourné encore une fois. Cette fois-ci avec ma famille au complet, avec ma femme Anny, mes enfants David et Gabriel, ainsi que mes sœurs, Hadassa et Ida, et mon beau-frère, Ignatz Bubis, le président de la communauté juive d'Allemagne. Ce fut un moment

particulièrement émouvant pour nous, car une plaque avec les noms a alors été apposée sur la tombe où repose mon père et quelques autres anciens détenus, morts tout de suite après la libération du camp. Cérémonie où j'ai dit le *kaddish*. Moment suivi ensuite par une commémoration énorme, en présence de milliers d'anciens détenus politiques ou raciaux. Cérémonie également au théâtre de Weimar.

Ainsi, mon père, que j'avais perdu en 1945, après la libération, je l'ai, d'une certaine façon, retrouvé ici, cinquante ans après, dans le souvenir et dans sa tombe, grâce à cette plaque qui l'a sorti de l'anonymat de la masse des morts.

J'ai toujours refusé de parler de cette époque, de témoigner, bien que je respecte beaucoup ceux qui le font depuis des années. Pourquoi ?

À la fois car je n'aime pas exposer ma vie en public, mais aussi parce que pour moi avoir été déporté ne m'a pas donné une nouvelle identité, celle de déporté. Mais je pense surtout que cette attitude m'a permis peut-être de reconstruire ma vie intérieure plus facilement.

Quelle a peut-être été la chose la plus déstabilisante pour un enfant au camp, en plus de l'expérience de la faim, de la violence, de la déchéance, et de l'expérience de la mort ?

C'est l'inversion du rapport parents-enfants : je veux dire l'expérience de l'impossibilité où les parents se sont trouvés de protéger leurs enfants, et où, parfois, ceux-ci protégeaient ceux-là.

Conclusion

Des liens indéfectibles unissent les « enfants de Buchenwald » dans une fraternité de destin. Issus des villages les plus reculés de Pologne, de Roumanie, de Tchécoslovaquie ou de Hongrie; leurs villes de naissance se refermèrent sur eux, créant une limite physique infranchissable entre un monde du dehors inaccessible et un monde du dedans, plongeant les communautés juives d'Europe centrale et orientale de ce début de xx^e siècle dans un Moyen Âge sordide. Les ghettos imposés par les nazis aux Juifs ne furent pas seulement les lieux de l'anathème et de la mise à l'écart, ils furent avant tout l'étape initiale du projet d'extermination; la phase d'initiation, les lieux du regroupement des populations avant la déportation. La rationalité nazie suit une planification logique sans faille, déchoir les Juifs dans leur ensemble de leur qualité de citoyens de droit, les exclure du champ social par des mesures juridiques restrictives et discriminatoires, les regrouper dans des ghettos, puis les déporter vers les camps de la mort pour les exterminer après avoir préalablement opéré un tri entre les valides productifs et les autres.

C'est dans cette intériorité du ghetto qui circonscrit une géographie hostile et insécure, aux contours acérés comme des mâchoires, que s'imposent de nouvelles règles de vie que

s'éprouvent le labeur, la faim, la peur, la cache, la traque, la fréquentation de la mort anonyme, celle rencontrée au coin de la rue où les cadavres s'entassent, mais aussi l'épreuve de la perte des êtres chers et des exécutions pour l'exemple ou pour rien. Les premières sélections pour le travail ou pour la déportation, apprentissage forcé d'un parcours de survie qui se construit à chaque instant, concourent, quels que soient le chemin emprunté, les détours provoqués ou subis vers un seul but : l'assassinat des Juifs d'Europe.

Après l'interminable déportation en train, la première « sélection » est immédiate dès l'arrivée dans le camp. À droite, celles et ceux destinés à fournir une main-d'œuvre réduite en esclavage pour faire fonctionner les camps, les antichambres de la mort, ou les usines d'armement. À gauche, celles et ceux conduits sans trace de leur passage dans le camp vers les chambres à gaz. Les Juifs hongrois déportés en quelques semaines par communautés entières dans les derniers mois de la guerre en mai 1944 ne seront même pas enregistrés comme entrant dans le camp. Les seules traces de leur passage restent inscrites dans la mémoire de celles et ceux qui les ont croisés, celles et ceux qui les ont vus traverser le camp ; de la descente du train jusqu'à la chambre à gaz ; par communautés entières ; par familles entières ; plusieurs générations réunies ; un à un et ensemble sur ce funeste chemin. Les survivants ont témoigné et témoignent encore et encore aujourd'hui, soixante ans après, de la disparition des Juifs de Hongrie dans ce printemps 1944 à Birkenau.

Soixante ans se sont écoulés depuis la libération des camps : une vie.

Depuis le procès Eichmann en 1961, suivi quotidiennement du tribunal de Jérusalem par les médias du monde entier, des déportés survivants des camps de la mort sont appelés à témoigner dans les rangs des parties civiles. Ils sont cent onze témoins de toutes conditions à faire le récit des persécutions

antisémites, à décrire leur survie dans les camps. Ce procès place pour la première fois dans l'histoire les témoignages des victimes au centre de l'attention. Leur témoignage chaque fois unique acquiert une dimension qui les dépasse ; au-delà de leur propre expérience, ils se font les porte-parole de parents, de camarades ou de millions d'anonymes assassinés. Lors de ces dépositions devant les tribunaux, le discours du survivant est assigné à cette fonction juridique du témoignage.

Les premiers procès de 1946 n'ont pas eu un impact si remarquable, le procès Eichmann est le déclencheur d'une attente sociale qui presse le témoin. Injonction de témoigner¹, dans un but pédagogique qui visera naïvement à lutter contre l'intolérance, le racisme et l'antisémitisme.

Le témoignage des déportés devient alors historiquement indissociable des grands procès judiciaires intentés contre les criminels nazis et leurs complices français, au-delà de sa finalité qui est de rendre la justice.

La conscience du caractère impérieux et nécessaire du témoignage est consubstantielle du crime. Des journaux sont tenus dans les ghettos, des témoignages manuscrits des *Sonderkommandos* sont retrouvés enfouis dans la terre de Birkenau autour des crématoires². Manuscrit-sépulture des communautés juives anéanties, l'un des manuscrits retrouvés a pour préambule la phrase suivante : « Que celui qui trouve ce document sache qu'il est en possession d'un important matériel historique » répété en quatre langues. Le lien est fait entre témoignage et « matériel historique ».

Notre temps porte la marque indélébile de la Shoah, nous vivons l'après-Shoah. Nos peurs, nos angoisses, notre appréhension de la mort, notre sensibilité, notre éducation, nos

1. Éric Ghozlan, « À l'article de la mort. Le recueil de témoignages de survivants de la Shoah », dans *L'autre* (revue transculturelle), vol. 1, n° 3, , 2000, p.°493-504.

2. *Des voix sous la cendre. Manuscrits des Sonderkommandos d'Auschwitz-Birkenau*, Paris, Éd. Calmann-Lévy/Mémorial de la Shoah, 2005.

engagements, nos valeurs, nos vies sont tissées, mêlées, emmêlées des fils de cette mémoire, de ces souvenirs qui ne sont pas les nôtres et qui pourtant nous accompagnent au jour le jour, avec plus ou moins de constance et d'intensité.

Toujours là ces images indécentes de *Nuit et Brouillard*, cette scène d'un groupe de Polonaises plus que jamais anti-sémites vues dans *Shoah* de Lanzmann, ces souris traquées de *Maus*, ces sculptures de Giacometti, ces peintures de Music, ces poupées cramées de Michel Nedjar faites de « gaze » (gaz) et de toile (d'étoile) de jute (de Jude).

Toujours là, les mots de Simone Veil dans le creux de nos oreilles déposés, la prosopopée inspirée du poète et la prosodie portée par la voix douce d'Élie Wiesel, le désespoir de Paul Celan, le style concis de Primo Levi évoquant l'enfer de Dante, le Mémorial de Klarsfeld, le travail de justice et de mémoire de l'association des Fils et Filles des déportés juifs de France, la gifle de Beate à Waldheim, le procès Barbie suivi au jour le jour, le dialogue entre Wiesel et Semprun intitulé « Se taire est impossible », *Krematorium aus machen*, souvenir obsédant de Semprun, lancinant rappel dans son chef-d'œuvre *L'Écriture ou la vie*. Tout cela fait partie de notre vie.

Notre modernité est marquée du sceau de la Shoah, la philosophie d'Adorno, de Foucault, de Jankélévitch ou de Levinas, la sociologie, le droit, la médecine bien sûr au premier plan, plaçant au cœur de la science la question du corps et de son expérimentation par les nazis.

Fonction de témoignage ignorée par la Croix-Rouge qui dans sa bienveillante neutralité accepta de se laisser berner par les nazis.

L'action humanitaire vivifiée dans les années 1970 et 1980 par les *French Doctors* s'est probablement aussi pensée dans la fréquentation de cette douleur.

Toutes les activités qui ont à voir avec le corps et la langue sont transformées, touchées de plein fouet par la Shoah.

La psychanalyse évidemment...

Pas un pan de notre civilisation n'est resté indemne de cette indéfectible absence sans cesse questionnée.

La Shoah opère une césure de l'histoire, elle traverse la culture et les arts. Elle interroge par sa transversalité nos contemporains autour du mystère de son accomplissement dans un tourbillon de questions sans réponses que la profusion nécessaire des témoignages et des études qui leur sont consacrés n'apaise nullement.

L'apaisement est impossible, il ne viendra plus.

Les douleurs intimes qui nous sont transférées par les œuvres, par les témoins-survivants sont l'expression même d'une transmission, de la mise au travail de notre mémoire.

Il est d'usage de parler de mémoire collective, ce concept, tout comme l'inconscient affublé de la même caractéristique collective, nous semble diffus et de peu de secours pour penser le travail de mémoire. Où siège cette mystérieuse mémoire collective? Qui en est le porteur? On devrait plutôt parler d'inscriptions de faits historiques collectifs dans les mémoires de chacun.

La mémoire collective serait le passage des mémoires individuelles à la mémoire publique, qui serait le pendant stable et enraciné de l'opinion publique de nature versatile.

Le discours contemporain reprend à son compte les éléments parcellaires d'un discours plus profond, élaboré par les témoins. Ce discours qui emboîte, enchâsse, enfile les perles de la mémoire en ritournelles vidées de leurs sens, devoir de mémoire, plus jamais ça, indicible, horreur des camps.

Concepts rigoureux ou convenus lancés comme des slogans à la face du monde. L'ordre ou le désordre du monde ne semble plus troublé par la découverte des camps, tant l'instant et la satisfaction de l'instant présent, marque actuelle de notre temps, ont pris le pas sur la construction d'une temporalité enseigné par ce passé.

Le temps des commémorations s'inscrit dans ce nouveau contexte culturel, qui appelle de ses vœux ce rappel exogène du passé tout en l'assimilant à son actualité. Le danger est là, exposer les témoins et leurs témoignages à l'attente du lecteur ou du téléspectateur, mais aussi à son impatience.

Que faire de ces témoignages ? Comment les enseigner ? Y a-t-il une pédagogie de la Shoah ? L'enseignement civique, la culture, la connaissance historique constitue-t-elle un rempart contre la barbarie ?

Toutes ces questions nous conduisent à ce constat paradoxal souligné par Georges Bensoussan. Jamais en France l'enseignement de la Shoah et des crimes nazis n'a été aussi bien mené, jamais les manuels scolaires n'ont été aussi didactiques sur cette période de l'histoire, jamais le discours antiraciste n'a été autant promu dans une génération et pourtant...¹

Destins croisés, parcours de vie combien singuliers et semblables à la fois : « ces garçons » comme les appelle, avec beaucoup de tendresse et de respect, Niny, leur ancienne éducatrice, sont maintenant pour certains arrière-grands-parents.

Ils ont tous en héritage une mémoire encombrée de cauchemars, une enfance volée en éclats, une langue oubliée à jamais, le polonais, le hongrois, ou retrouvée, le yiddish. Mais également une injonction de vivre, de s'inscrire dans la filiation.

Ils ont construit leurs vies, certains après de longs détours chaotiques, certains en se lançant à corps perdu dans le travail, avec rage et obstination.

Rendons hommage à leurs femmes qui les ont stabilisés, qui les ont ancrés dans une autre réalité, celle de la vie au quotidien, dans laquelle ils avaient peur de rentrer.

1. Lire à ce sujet, *Les Territoires perdus de la République. Antisémisme, racisme et sexisme en milieu scolaire*, Emmanuel Brenner (dir.), Paris, Éd. Mille et une nuits, 2002 ; ainsi que le rapport intitulé « Chantier sur le racisme et l'antisémisme », rédigé par Jean-Christophe Ruffin missionné par le ministre de l'Intérieur fin juin 2004 et rendu public le 19 octobre 2004, téléchargeable sur le site Internet du ministère de l'Intérieur.

Elles ont été là pour les seconder dans leur métier, elles ont été là pour les conseiller, elles ont été là pour dire que le cycle de la vie passe par les enfants.

Elles ont senti et compris leur souffrance, de manière intuitive, sans la mettre en exergue, mais sans la nier.

Leur rôle n'était pas facile. Souvent, elles-mêmes touchées de plein fouet par la Shoah, elles devaient mettre entre parenthèses leur propre chagrin. Ou bien, totalement extérieures à cette tragédie, elles devaient accepter d'y rentrer, juste pour comprendre. Elles ont partagé leurs cauchemars récurrents, sans s'y noyer.

Les garçons de Buchenwald se sont dispersés sur les cinq continents. Ils sont devenus israéliens, américains, canadiens, australiens. Sur les 426 venus en France, seule une petite vingtaine est restée et a demandé la nationalité française.

Les raisons sont multiples.

Ils imaginaient arriver dans un pays de cocagne où ils étaient attendus à bras ouverts. La réalité les a rattrapés, certaines promesses n'ont pas été tenues.

Mais surtout, sans attaches, ils ont choisi de partir loin, loin des charniers de l'Europe, loin de ces pays qui avaient favorisé la montée du nazisme par leur lâcheté, ou qui avaient participé au désastre. Toutefois, ils ne voulaient pas trop s'éloigner, espérant dans un premier temps retrouver un des leurs, au moins un. Certains, surtout des Hongrois, ont voulu aller vérifier sur place, comme si l'étendue du désastre était encore impossible à appréhender. Il fallait se rendre à l'évidence, l'Europe n'était plus pour eux qu'un immense cimetière.

Pour la moitié d'entre eux, *Eretz Israël* fut une promesse, le lien le plus tangible entre leurs parents, morts sans sépulture et le futur de l'homme nouveau à construire. Pour tous, ce pays est, maintenant, leur deuxième maison.

Ils n'ont rien à pardonner car « il n'y a que les morts qui peuvent pardonner », mais ils ne peuvent rien oublier.

Chacun a pu puiser dans sa petite enfance les ressources affectives nécessaires dispensées par ses parents pour survivre. Derrière chacun existent un père et une mère qui leur ont insufflé cette volonté de vivre, même et surtout, lorsque les conditions de vie se sont détériorées et qu'ils savaient qu'eux-mêmes n'en réchapperaient pas. Ils ont tous reçu cette droiture et cette foi dans l'homme qui a perduré au-delà des camps. Ils ont maintenu cet héritage de la vie, pour la vie, à la vie : *Léhaïm!*

Annexes

Rappel historique

Au moment des Croisades, les Juifs quittent les pays allemands, poussés vers l'est par les massacres antijuifs. La Petite Pologne autour de Cracovie, et la principauté de Masovie autour de Varsovie les attirent par à une législation très libérale, tandis que les chevaliers Teutoniques dominant le nord de la Pologne. Enfin, après la chute de Constantinople en 1453, le commerce international offre des possibilités dans la région. Les communautés juives s'installent et prospèrent.

Le statut de Kalitz, repris par l'édit de tolérance du roi Casimir en 1334, définit leur autonomie, la communauté juive est reconnue comme un corps à part sur la base de sa spécificité ethnico-religieuse et bénéficie de la protection du prince. Ce statut juridique privilégié cristallise la haine antijuive du clergé catholique, il a toujours été combattu et par la noblesse qui voulait faire passer les Juifs sous son contrôle, et par les corporations des villes qui se sentaient menacées.

Cette animosité pousse les Juifs toujours plus à l'est, encouragés par l'unification du royaume de Pologne et du grand-duché de Lituanie en 1569. Le développement de la présence juive qui économiquement s'appuie sur la location

et l'exploitation de domaines agricoles appartenant aux nobles, explique la multiplication des *yéshivot* et l'implantation du hassidisme. Le centre spirituel ashkénaze s'est déplacé d'ouest en est jusqu'au xvii^e siècle où les violences cosaques inversent le mouvement.

Au siècle suivant, la population juive progresse et se développe malgré l'accusation de crime rituel qui déclenche dix-sept procès dans les grandes villes alimentant la haine anti-juive de l'opinion publique.

Les juifs habitent majoritairement dans les villes ou sur les domaines des grands aristocrates terriens. Ils sont régis par leurs propres juridictions, les conseils juifs régionaux de Pologne-Lituanie et de Bohême-Moravie sous l'autorité de rabbins juges qui servent de lien avec les autorités gouvernementales.

Les trois partages successifs de la Pologne, en 1772, en 1793 et en 1795 mettent fin à l'existence d'un État indépendant jusqu'en 1919. Une minorité de Juifs se retrouve dans la partie occidentale annexée par la Prusse, les Juifs galiciens très nombreux sont intégrés dans l'empire des Habsbourg, la majeure partie est confinée dans la Zone de résidence obligatoire sous juridiction russe, décidée par Catherine II de Russie en 1794.

La *Haskalah*, littéralement « instruction », est le pendant du mouvement des Lumières (*Aufklärung*) dans le monde juif. La croyance dans le progrès, donc dans une régénération des Juifs par l'instruction, et dans une nécessaire sortie du ghetto grâce à un travail utile se double d'une renaissance de la langue hébraïque et yiddish. Le philosophe Moses Mendelssohn en est le principal théoricien.

Dans les pays occidentaux, à l'instar de la France qui émancipe les Juifs en 1791, c'est le pouvoir politique qui impose les mesures menant à l'intégration. À l'est, la diffusion des idées des *maskilim* est beaucoup plus lente. Elle se heurte au hassidisme traditionnel et ne trouve des points d'ancrage

que dans les grandes villes où le judaïsme est ouvert à des éléments de culture profane.

La Galicie reste pendant tout un siècle le bastion incontesté du hassidisme et de l'orthodoxie traditionnelle, malgré les tentatives réformatrices de Joseph II, empereur d'Autriche-Hongrie dans les années 1780.

Mais parallèlement, la révolution industrielle accélère la paupérisation des Juifs et les pogroms russes et polonais après l'assassinat d'Alexandre II en 1881 montrent les limites de cette tentative de normalisation dans la voie de l'assimilation.

La propagation des idées du sionisme, du socialisme juif, le Bund, et des idéaux marxistes prolongent ce mouvement.

La Pologne a toujours été dans une situation complexe vis-à-vis des Juifs. L'ambivalence a prévalu et l'antisémitisme porté par l'Église a souvent pris une forme violente et pogromiste.

Ce qui n'est pas le cas dans l'empire austro-hongrois.

Dans l'Empire des Habsbourg, la présence juive est également attestée depuis l'époque médiévale surtout en Bohême-Moravie. Comme en Autriche ce sont des Juifs urbanisés dans un empire pluriethnique qui au XIX^e siècle apparaît comme le deuxième centre du judaïsme ashkénaze après l'empire russe : deux millions trois cent mille en 1914, à la veille de sa dislocation.

« Durant tout le XIX^e siècle, émancipation et modernité mettent fondamentalement en cause le vieil équilibre culturel sur lequel repose l'existence juive traditionnelle. De Lemberg (Lvov), à Vienne, de Prague à Presbourg, l'empire est à la fois la plus importante concentration du judaïsme traditionnel et le centre de la très riche et très problématique rencontre entre judaïsme et "germanité". »

Juifs allemands, Juifs polonais et russes en Bucovine et Hongrie, Juifs italiens et bosniaques venus des Balkans, cette diversité ethnique se double de catégories économiques bien distinctes : un judaïsme urbain majoritaire, plus ou moins

intégré, un judaïsme des campagnes, resté très communautaire, celui des *shtetls*.

Déjà, dès les tentatives de réformes de Joseph II en 1783, les élites urbaines montrent une grande perméabilité aux idées nouvelles du judaïsme éclairé. Mais les restrictions demeurent nombreuses, elles concernent le lieu de résidence, la fiscalité, les déplacements.

À XIX^e siècle, la renaissance nationale hongroise, le *Vormärz* est l'occasion pour les Juifs d'entrer dans la vie publique et de prendre une part prépondérante dans la modernisation économique du pays. Les Juifs sont de tous les combats autour des valeurs libérales et participent massivement au « Printemps des peuples » de 1848. En contrepartie, ils bénéficient d'une législation plus favorable, la Hongrie et surtout Budapest devient un pôle d'émigration massive de tout l'empire.

Cette situation particulière, celle du compromis austro-hongrois qui ne date que de 1867 permet de dégager une élite juive hongroise parfaitement intégrée à la culture dominante magyare, et des entrepreneurs juifs anoblis et très liés à la monarchie et même à la noblesse par le biais de mariages mixtes. On a pu parler à juste titre d'un âge d'or de la symbiose judéo-hongroise, malgré une poussée d'antisémitisme de type populaire autour de l'accusation de crime rituel dans les années 1880.

Du point de vue religieux cette période consacre la division du judaïsme hongrois en deux branches distinctes, les néologues partisans de l'assimilation et les orthodoxes autour de la figure emblématique du rabbin Moses Sofer de Presbourg. Il existe un troisième groupe, les partisans du *statut quo* qui n'appartient à aucune structure organisée. Ils se définissent tous comme des « patriotes hongrois de religion mosaïque ».

À la veille de la dislocation de l'Empire, les grandes concentrations juives se trouvent réparties dans les grandes villes, un quart de la population de Budapest est juive. Plus de 50 % des

Juifs de Hongrie sont des citadins, même dans les régions peu industrialisées comme la Transleithanie. En Transylvanie, les 25% de Juifs de Nagyvarad (Oradéa) constituent l'une des plus importantes communautés juives du sud de la Hongrie.

La Hongrie, fleuron de la double couronne apparaît comme un trait d'union intermédiaire entre les régions modernisées de l'ouest et le judaïsme traditionnel de Galicie.

Les Juifs en Roumanie sont dans la situation inverse. Dans ce pays pris en étau entre deux empires, le turc et le russe, ils sont quelque soit la province, une minorité allogène ni acceptée, ni intégrée. Ils ont toujours formé une « nation » à part démunie de droits, même lorsqu'ils sont appelés par les princes de Moldavie au xvii^e siècle. Dans une société agraire, ils jouent le rôle de commerçants et d'artisans et vivent dans les petits bourgs. Ce sont en grande majorité des Juifs ashkénazes venus de Galicie, de Pologne, d'Ukraine ou de Russie. Seule une petite minorité de Juifs sépharades d'Espagne peuple la Valachie.

Ce n'est qu'en 1859, avec la réunion de la Valachie et de la Moldavie sous l'autorité du prince Alexandru Ioan Cuza que les Juifs sont reconnus officiellement puis dans un deuxième temps peuvent participer aux élections municipales. Embellie de courte durée, puisque le prince est obligé d'abdiquer en 1866 sous la pression des boyards mécontents de sa politique libérale. Suit pour les Juifs une période de cinquante-quatre ans de persécutions et exclusion officielle.

Au recensement de 1860, les trois quarts des juifs vivent en Moldavie, en particulier à Jassy, l'un des centres pionnier de la culture yiddish, le reste vivant dans la capitale Bucarest. En 1899, ils représentent 4,5% de la population, soit 269 000 personnes.

Comme dans les autres pays d'Europe orientale, les cliques portent sur l'ouverture à la modernité, la *Haskalah*, l'adhésion aux idées nouvelles socialistes, mais surtout sionistes. Plusieurs milliers partent en *Eretz Israël*, fonder des établissements agricoles dont *Zikbron Yaakov* et *Rosh Pinah*, dès 1878,

précédant l'*Alyah* russe. Avant la Première Guerre mondiale, et suite à la grande dépression, un tiers de la population juive du pays, soit 90 000 personnes émigrent vers les États-Unis ou l'Europe occidentale.

Structures traditionnelles, émancipation, sionisme, communisme, émigration : à l'orée du xx^e siècle, « Mille ans de cultures ashkénazes¹. »



Carte du Gouvernement général et des divisions de la Pologne pendant la Seconde Guerre mondiale.

1. Titre d'un livre paru aux Éditions Liana Levi et qui a inspiré cette annexe.

Liste des « enfants de Buchenwald »

UNION O.S.E.
Direction Centrale
11, rue du Mont-Blanc
GENÈVE

Liste des enfants arrivés en France le 8 Juin 1945 de
Buchenwald et autres camps de déportation en Allemagne
et hébergés dans le Home d'enfants de l'OSE à Écouis (Eure)

Liste der Kinder, die am 8. Juni 1945 aus Buchenwald und
anderen Deportationslagern nach Frankreich überführt wer-
den konnten und sich im OSE-HEIM Écouis (Eure) befinden.

No. NOMS	Prénoms	Date de naissance	Lieu de naissance	Pays	Observations
1	ABIS	Herman	12.5.29	Pelszvic	Rie
2	ABRAMZON	Cejmoch Hersz	7.10.28	Sulejow Lodz	Pgne
3	ABRAMZON	Abram	23.3.28	Przedborz Loos	"
4	ABVAMOWICZ	Zysic	30.1.29	Pabianiec Zochki	"
5	AMSZCRANOWSKI	Jankiel	12.4.28	Lowicz Wawrsawo	"
6	ANERHAN	Mores	14.11.28	Rdeskow Kolberzow	"
7	APPELDORFER	Sender	25.11.28	Beresnik Svalawa	Tch.
8	ARON	Josef	15.1.30	Cluj	Rie
9	ASZTALOS	Joseph	27.8.28	Isaszacsal Maromaros	"
10	AWNER	Szmul	12.3.29	Lodz	Pgne
11	BALZER	Eliaasz	2.1.28	Kielca	"
12	BAUM	Szyja	31.5.28	Ostrowiec	"
13	BAUM	Pinkus	30.6.28	Pilca	"
14	BECKER	Isak	19.9.28	Wadowitz	"
15	BERGHUT VEL REICHER ZELIG		27.12.28	Krakow	"
16	BIRNBAUM	Aron	24.12.28	Sosnowiec	"
17	BLAUSZEIN	Josef	4.9.28	Legjesbenye	Hie
18	BRUL	Simon	27.6.28	Leszkowoslosza	"
19	BULWA	Aron	27.12.29	Pietrkow	Pgne
20	BURGMAN	Szulem	14.1.28	Czaszochawa	"
21	BUZTM	Léon	7.1.20	Lodz	"
22	CHILKROTT	Abram	9.32	"	"
23	CIMENT	Fawia	10.1.30	Szakmar	Rie
24	CITROM	Laszlo	2.4.31	Oradea	"
25	CODIKOF	Chaackiel	9.4.30	Kovno	Lith.
26	CYNAMON	Leib	7.9.28	Buzoziny	Pgne
27	CYCOWSKI	Rywen	7.4.28	Pabianiec	"
28	CYBERKHOPF	Jakub	2.7.28	Sosnowiec	"
29	CYBERKHOPF	Nathan	11.2.28	"	"
30	CZAPNIK	Abram	30.11.30	Lodz	"
31	CZARNY	Lebusz	4.8.28	Czenstochowa	"
32	DASZKAL	Jakub	25.2.28	Dragomeret	Rie
33	DAVIDOWIT	Meuder	12.12.28	Marmorosch	"
34	DEI TELEAUM	Rudolf	27.6.28	Reghin	"
35	DEUTSCH	Otto	11.8.28	Badeim	"
36	DEUTSCH	Ervin	19.8.27	"	Pgne
37	DEUTSCH	Moritz	24.4.28	Radziejow	"
38	DICKERMAN	Michail	2.2.28	"	"
39	DIENER	Pal	12.1.28	Szalmarnemetz	Rie
40	DONKENBERG	David	17.5.29	Halmen	Hrie
41	DOTSCH	Gabor	23.2.29	"	Pgne
42	DYALNE	Abram	26.3.17	Kosieniec	"
43	DYALNT	Chaim	30.10.19	"	"
44	DYALNT	Herszek	31.10.28	"	"
45	DYMENTSTAJN	Joachim	5.3.28	Sosnowiec	"
46	DZIMBAC	Josef	14.8.29	Lodz	"
47	ELLENBOGEN	Zoltan	18.4.28	Nyirbator	Hrie
48	ENGLANDER	Marton	11.11.28	Szatmar	"
49	ERNST	Miklos	19.5.29	Typest	"
50	FARKOWITZ	Martin	8.5.28	"	Rie

Liste des 425 « enfants de Buchenwald » arrivés
à la maison de l'OSE d'Écouis (Eure) en juin 1945, page 1.

51	FEIN	Idel	1.1.30			Pol.
52	FACHLER	Joseph	6.2.29	Bodzsee Tyr		Pgne
53	FARKAS	Chaim	3.8.28	Borsá		Roum.
54	FARKAS	Erwin	5.6.31	Ozadga		"
55	FARKAS	Mendel	10.1.28	Harincsvag		"
56a	FEIG	Lazar	5.5.29	Visent Biskra		"
57	FELD	Chrsz	18.1.28	Krakow		Pgne
58	FELDBERG	Aron	15.4.28	Bedzin		"
59	FEUERBERG	Abraham	25.1.28	Bacau		Hong.
60	FINKELSTEIN	Salek	9.8.31	Movikarozyn		Polog.
61	FINKELSZTAJN	Chaim	13.8.29	Strzenioszyoe		"
62	FINKELSZTAJN	Jacob	1.2.32	"		"
63	FISCHMAN	Zoltan	4.6.28	Kaletele		Roum.
64	FISCHMAN	Hersch	1.5.28	Sighet		"
65	FISZMAN	Mendel	22.8.29	"		"
66	FLUGELMANN	Abraham	11.7.28	Cpatiew		Pgne
67	FOGEL	Perec	23.8.28	Ronadejos		Roum.
68	FOGEL	Izask	4.4.29	"		"
69	FOGEL	Gene	8.5.28	Satmar		"
70	FOGEL	Wolf	15.8.28	Dzistoszuca		Pgne
71	FREILICH	Moritz	25.10.28	Pjotaskow		"
72	FREIMAN	MozeK	29.9.28	Chorzab		"
73	FRENEL	Samuel	12.3.27	"		Tch.
74	FREIDMAN	Herzan	5.5.29	Rachow		"
75	FIREDMANN	Leb	28.5.29	Viseul de Suz		Roum.
76	FRUCHTER	Zalem	24.4.29	Feliste		"
77	FRUCHTER	Major	6.10.29	Creesunest		"
78	FROM	Natan	17.7.27	Sosnowice		Pgne
79	FROMAN	Zysman	8.11.29	Bedzin		"
80	FREDMAN	Léon	30.12.30	Lodz		"
81	FUCHS	Mocr	20.1.28	Oradga		Roum.
82	FULOP	Marton	2.2.29	Ileanda		"
83	FULOP	Simon	19.9.26	"		"
84	FULOP	Abraham	7.4.26	Surduc		"
85	GANC	Chaim	26.1.29	Maramoscs		"
86	GEMUCH	Sandor	24.8.29	Viseul de Sus		"
87	GERSON	Gerszon	1.1.29	Kazimiers		Pgne
88	GERTUCZ	Moses	15.4.28	"		"
89	GLIKSMAN	Moniek	15.10.29	Pabianice		"
90	GLUCK	Niklos	2.5.28	Tarcal		Hong.
91	GLUCK	Jakob	15.3.30	Viseul de Sus		Roum.
92	GOLLINGER	Rafael	25.6.29	Lopusno		Tche.
93	GOLDBERG	Berek	8.11.34	Lodz		Pgne
94	GOLDBERG	Abram	15.2.28	Zdunska-Wola		"
95	GOLDBLUM	Idel	9.8.29	Lodz		"
96	GOLDBERGER	Lipot	4.10.29	Barochovo		Tche.
97	GOLDFRAJND	Abram	6.4.30	Sosnowiec		Pgne
98	GOLDMANN	Idek	5.6.29	Lodz		Pgne
99	GOLDFINGER	Marek	30.6.29	Cracovie		"
100	GOLDKRANC	Jocham	5.8.26	"		"
101	GOLDRING	Leib	26.5.29	"		"
102	GORLICKI	Chil	25.5.28	Chmelnik		"
103	GOTTSMANN	Hermann	12.1.28	Svalava		Tche.
104	GOTTLIEB	Samuel	12.7.28	Kortow		Polg.
105	GRAVEL	Moszek	10.10.25	"		Polg.
106	GRAMAN	Szaja	7.11.28	Kr3l-Huta		"
107	GRINBERG	Uscher	6.5.27	"		"
108	GRINBERG	Lejzur	5.6.28	Kopszywnica		"
109	GROJSMAN	Israel	5.5.28	Kanow		"
110	GROSSMANN	Hermann	12.12.31	Slatinskedoly		Tch.
111	GROSSMANN	Laszlo	12.1.28	"		Hong.
112	GROSZ	Tibor	24.7.28	Erd3d		Roum.
113	GRUBNER	Rubin	20.10.27	Oswiecim		Polog.
114	GRUNBERGER	Bela	2.1.28	Valea lui mihai		Roum.
115	GRUNBERGER	David	22.12.28	Magyaroly		Roum.
116	GRUNBERGER	Ludwig	15.7.28	Kurima		Tche.
117	GRUNSTEIN	Moniek	5.7.30	Lodz		Polog.

Liste des 425 « enfants de Buchenwald » arrivés
à la maison de l'OSE d'Écouis (Eure) en juin 1945, page 2.

118	GURGIEL	Benjamin	10.7.28	Chmielnik	Polog.
119	GUTMANN	Stefan	25.4.28	Károlyimani	Roum.
120	HABERFELD	Josef	27.3.26		Hong.
121	HADKACZ	Fiszel	10.11.28		Polog.
122	HALBERSTAM	Chaim	20.5.28	Rzeszow	"
123	HANCZ	Szalom	9.5.29	Krecinest	Tche.
124	HANCZ	Jeney	20.11.28	"	"
125	HANKACZ	Fiszel	19.12.28	Kielce	Polog.
126	HAUPTSCHHEIN	Pinkas	6.9.27	Oswiecim	"
127	HELBART	Leizer	26.5.29		"
128	HERSKOVITZ	Ludvig	6.4.28	Vonykova	Tohe
129	HERSKOVITZ	Mendel	23.5.28		Polog.
130	HERSCHKOVITZ	Salomon	15.3.29	Heresnice	"
131	HERSCHTIG	Salomon	1.3.28	Moisin	Roum.
132	HERSZLIKOWICZ	David	15.7.28	Wodzislaw	Polog.
133	HERZEG	Otto	10.12.28	Misholz	Hong.
134	HERSKOVITZ	David	4.9.28	Iłōnda	Roum.
135	HIRSCH	Imre	11.3.28	Szatmarnemeti	Roum.
136	HJSEMBERG	Nuchrym	24.4.27		Polog.
137	HOCHEBERG	Kuba	15.10.28	Lodz	"
138	HCFMANN	Elek	21.1.31	Sotmarnemeti	Roum.
139	HOLLANDER	Abram	1.6.27	Oswiecim	Polog.
140	HOROWITZ	Artur	20.4.28	Marghita	Roum.
141	HOFFMAN	Oszkar	16.8.29	Sighet	Roum.
142	HUTER	Marton	28.5.29	Nagyoarad	Roum.
143	JAKOBOWITZ	Samuel	2.10.28	Szigot	Roum.
144	JACKOWITZ	Henrich	9.4.28	Botiz	Roum.
145	JESAK	Abraham	29.1.28	Iapa	Roum.
146	JAKAB	Imre	10.2.28		Roum.
147	JAKABOVITS	Moritz	12.12.29	Jvaczko	Roum.
148	JAKABOVITS	Sandor	2.4.29	Tätävesti	Roum.
149	JAKUBOVISZ	David	12.6.28		Polog.
150	JAKUBOWICZ	Mendel	10.4.26	Piotrkow	"
151	JANOWSKI	Rachmil	11.1.28	Ldmusa	"
152	JEGER	Berko	7.6.28	Rona de Sus	Roum.
153	JESER	Deszo	28.12.28		Polog.
154	JELINOWICZ	Abram	24.12.29	Fabianice	"
155	JNDIG	Jonas	8.9.28	Dese	Roum.
156	JUDOVICS	Alek	8.6.28	Cradéa	"
157	JUNGER	Tobias	27.10.28	Carei-Marei	Roum.
158	JUROVITS	Georg	26.5.28	Groszarvon	"
159	KAESMAREK	Léon	1.1.29	Eydgoszar	Polog.
160	KAHAN	Jenté	16.5.28	Ermihalyfalwa	Roum.
161	KAHAN	Herman	10.10.29	Solists de Sus	"
162	KALIKSZELJN	Kalman	4.1.28	Strzemeszyce	Polog.
163	KALIKSZELJN	Heniek	9.6.31	"	"
164	KAMINSKI	Abel	13.4.28	"	"
165	KAPELUSZ	Jakob	30.5.29	Lodz	"
166	KALLUS	Ludvig	13.6.29	Selestova	Tche.
167	KAMINSKI	Towia	23.4.26		Polog.
168	KAMINSKI	Ahron	19.10.28	Strzemeszyce	"
169	KANE	Fajwal	12.12.28	Flook	"
170	KASSIRER	Béla	5.5.28	Szlakina	Tche.
171	KASZOWITZ	Pal	6.5.28	Nagykaroly	Roum.
172	KATZ	Andor	15.9.29	Munkacsevo	Tche.
173	KLUMMAN	Mojszesz	17.11.30	Liget	Roum.
174	KLANOZ	Abram	2.1.29		Tche.
175	KLJANOWSKI	Chaim	1.5.29		Polog.
176	KESZENBERG	Jehuda	4.3.29	Warschau	Polog.
177	KILSZOY	Mayer	2.12.28	Bendzin	Polog.
178	KINSTLICHT	Josef	27.9.28		"
179	KLEIN	Arnold	21.4.28		Roum.
180	KLEIN	Deazo	3.5.30		"
181	KOFER	Zoltan	6.6.29		Tche.
182	KLAJUZALER	Fajwel	15.9.28	Nowysger	Polog.
183	KLEJMAN	Szymon	21.6.28	Praszka	"

Liste des 425 « enfants de Buchenwald » arrivés
à la maison de l'OSE d'Écouis (Eure) en juin 1945, page 3.

184	KLAJMAN	Gerszon	6.6.28	Nowy-Lyecz	Polog.
185	KLAJCHENDLER	Idek	8.1.32	Sucha	"
186	KLAJNER	Mozsok	16.10.29	"	"
187	KLEIN	Majer	1.5.29	Uzhorod	Tché.
188	KLEIN	Manc	7.4.28	Islava	"
189	KLEIN	Markusz	6.8.28	Bekanyova	"
190	KLEIN	Sandor	11.7.28	Satmar	Roumanj
191	KLEIN	Sandor	12.2.29	Nirbelta	Hong.
192	KLEIN	Derso	19.9.28	Nyrbator	Hong.
193	KLEIN	Zaszko	15.1.29	Grosswardoin	Roum.
194	KLEIN	Dezider	15.12.28	Satorbyaubyhely	Tché.
195	KLEIN	Jeremias	29.3.28	Mukacewo	Tché.
196	KLEINMAN	Moritz	22.2.29	Satmar	Roum.
197	KLIGER	Lajb	26.12.28	Lublin	Polog.
198	KLUGMANN	Nachmann	9.6.28	"	Polog.
199	KOCHAN	Henieck	22.3.30	Bendzin	"
200	KOCHAN	Sala	15.5.28	"	"
201	KOCHAN	Jenő	10.7.29	Felsőiselist	Roum.
202	KORZENBLATT	Abram	7.5.31	"	Polog.
203	KORZUCH	Dawid	6.1.30	Kielce	"
204	KOWAES	Imre	25.8.29	Szalard	Roum.
205	KOWPUSINO	Israel	25.1.27	"	"
206	KOZUCH	Max	2.8.19	Strzemiesyce	Polog.
207	KRAUSS	Herzman	8.1.30	Uzhorod	"
208	KROUS	Jewo	11.7.31	Miskois-Borsod	Hongrie.
209	KUCHARSKI	David	2.12.28	Bendzin	Hongrie.
210	KUNITZ	Moses	7.12.28	Szlakina	Tché.
211	KVAKALEV	Arnold	1.8.29	Chrzanow	Polog.
212	KYBA	Chaim	28.12.28	"	"
213	LAJ TENBERG	Koyt	2.12.25	"	"
214	LINDAU	Naffali	6.3.28	Banffyhungyad	Roum.
215	LINDAU	Bejnisz	6.8.28	Bzesko	Polog.
216	LASZLO	Janos	30.10.28	Gradea	Roum.
217	LAU	Israel	1.6.37	Piotrkow	Polog.
218	LAU	Nafftali	23.6.28	Krakow	Polog.
219	LAUFER	Natan	18.6.29	Leezyca	Polog.
220	LLZAROVITS	Jakob	10.10.30	Falosremete	Roum.
221	LLZAROVICZ	Juda	18.3.29	Falosromek	Roum.
222	LEBOVITZ	Frigys	23.6.28	"	Roum.
223	LEBOVICZ	Henri	23.8.28	Stalinske Dole	Tché.
224	LEBOVITS	Ignac	9.12.28	Szalmar	Roum.
225	LEMPERT	Wladislaus	31.7.28	Cradia	Roum.
226	LENDER	Joseph	4.2.28	Viseul de Jos	Roum.
227	LENDER	Jaocb	25.9.29	"	"
228	LENER	Salomon	9.10.29	Sighet	Roum.
229	LENER	Chaim	8.5.30	Felsavisio-Maramsrosziget	Hongrie
230	LENER	Aleks	10.12.28	Zlatynskie Dale	Tché.
231	LESTYK	Jakob	10.12.28	Wichni	Polog.
232	LEVENZ	Zibor	8.11.29	"	Hong.
233	LEWER	Abram	14.9.27	"	Polog.
234	LEWIN	Manfred	27.9.30	"	Allemagne
235	LEWKOWITZ	Léon	20.6.30	"	Polog.
236	LIEBLICH	Szyja	22.3.28	Krakovie	Polog.
237	LICHTENSTEIN	Arthur	1.12.29	"	Roum.
238	LIKER	Horsch	30.3.28	Bialisstock	Polog.
239	LIPSITZ	Bernard	5.2.29	Satoralzariybhely-Zemplin	Hong.
240	LIPSITZ	Moses	18.7.28	Bilke Berechowo	Tché.
241	LISKER	Henryk	12.2.28	Berlin	Alle.
242	LONDER	Fischel	16.5.28	Szekonowiec	Pol.
243	LCVINCEZ	Imre	5.10.28	Somiszlok	Hong.
244	LOWY	Téodor	16.10.27	Cieszyn	Polog.
245	LURIE	Szaje	11.4.30	Vilno	"
246	LUSTIG	Laszlo	27.10.28	Cradea	Roum.
247	MAYER	Salomon	26.4.28	Slatiuska	Tché.
248	MELICKI	David	1.9.28	"	Polog.
249	MANDEL	Zasio	13.11.28	Samaszkurud	Roum.
250	MANDELMANN	Schmuel	1.9.27	Lublin	Polog.

Liste des 425 « enfants de Buchenwald » arrivés
à la maison de l'OSE d'Écouis (Eure) en juin 1945, page 4.

251	MARKOWICZ	Szukim	16.1.28	Zlomniki	Polog.
252	MARTAN	Jeno	3.2.28	Sokuta-maró	Roum.
253	MECHLOWITS	Mechel	19.9.29	Slackovce	Tché.
254	MEISHER	Antal	21.4.28	Sighet	Roum.
255	MENDROWSKI	Jakob	22.1.28	Pow. Badzin	Polog.
256	MICHALOWICZ	Szymek	2.12.29	Vichnu	"
257	MILSZTAJN	Mendel	5.8.29	Wadswanski	"
258	MILSTEIN	Welf	28.6.28	Pilica	"
259	MOSKWER	Lolek	10.10.29	Kalisz	"
260	MOSKOWICZ	Joseph	15.8.29	Ganicz	Tché.
261	MROWKA	Beniek	16.1.32	Debrine	Polog.
262	MULLER	Lasszlo	25.1.28	Gradéa	Roum.
263	NEUWIRTH	Moses	15.12.30	Mifeherto	Hong.
264	NICHTHAUSER	Josef	28.6.28	Bielsko	Polog.
265	NUTOVITS	Zoltan	17.3.27	Munkowoo	Tché.
266	NUTOVITS	David	16.3.30	"	"
267	NUTOVITS	Samuel	16.6.28	Zdenovca	"
268	OBERLANDER	Mor	24.8.28	Pakas	Hong.
269	OBERTZIGER	Abraham	14.7.28	Lodz	Polog.
270	ORBACH	Sudek	26.2.24	Cestochowia	"
271	ORBACH	Wolf	1.7.29	"	"
272	ORGEL	Ernest	7.3.27	Simleul	Roum.
273	ORGEL	Bela	5.5.28	"	"
274	OSTER	Hans	15.11.28	Köln	Allem.
275	PALUCH	Abraam	15.2.28	Lodz	Polog.
276	PEIRELMUTTER	David	8.1.37	Lodz	"
277	PERL	Alexander	8.3.28	Slatwske Delj	Tché.
278	PERL	Hermann	17.4.29	Kozawlia	Roum.
279	PFEFFERMANN	Ervin	28.5.28	Perku Mures	Roum.
280	PIEPERZ	Szalaima	20.12.28	Bedrin	Polog.
281	PODLASKI	John	4.3.29	Lodz	"
282	POLLAK	Chaim	10.6.28	Felso Viso	Hong.
283	POLLAK	Josef	18.7.29	Borsa	Roum.
284	POLLAK	Israél	18.6.29	Borsa	Roum.
285	POMPER	Henryk	27.9.28	Varzawa	Polog.
286	POZNER	Jakob	25.5.30	Veggurka	Polog.
287	PREIZLER	Moritz	7.1.29	Viscul de Sus	Roum.
288	PREIZLER	Mone	10.5.29	Pelsa Wize	Hongrie
289	PRZYGORSKI	Mosreek	14.8.32	Wtochwek	Polog.
290	REGENBAUM	Ephraïm	28.12.28	"	"
291	ROSENTHAL	Samuel	10.10.28	Brzeniry	"
292	ROSENKRANO	Ryja	9.1.28	Radzyn	"
293	RAPAPORT	Majcr	12.6.28	Sosnowitz	"
294	ROSEN	Mieczystaw	8.7.28	Lodz	"
295	ROSENBAUM	Hersz	21.5.28	Bustinaze	Tché.
296	ROSENBAUM	Tibor	10.11.29	Szatmar	Roum.
297	ROSENBERG	David	20.1.28	Krakow	Polog.
298	ROSENBERG	Herman	31.7.29	Berchova	Polog.
299	ROSENBERG	Pal	22.11.28	Slajdu	Roum.
300	ROSENBERG	Armin	2.3.28	Szigot	Roum.
301	ROSENFELD	Zoltan	16.1.29	Nylregyhata	Hong.
302	ROSENMAN	Izic	20.5.35	Demblin	Polog.
303	ROGANSKI	Natan	5.11.29	Bedzin	"
304	ROSEN	Morie	9.4.28	Korzowice	"
305	ROZSA	Emevich	29.1.28	Grosvardeim	Roum.
306	ROTH	Andor	10.5.28	Penezlek	Hong.
307	ROTMAN	Henrik	27.9.29	Usworod	Tché.
308	ROTSCHILD	Salek	11.3.28	Pschonstoochau	Polog.
309	RYBSTAJN	Bedek	29.9.30	Strzemieszyce	"
310	RYBSTAJN	Jakob	15.10.29	"	"
311	RYTERBAND	Mojseesz	10.5.28	"	"
312	SANDER	Bernat	15.6.28	Bistrite	Roum.
313	SANDOR	Georges	23.9.28	Grosvardeim	"
314	SANDOWSKI	Salek	15.4.28	Piotrkowo	Polog.
315	SCHACHTER	Ircs	31.12.28	Ghimes	Roum.
316	SCHIFF	Lazar	17.7.28	Uzhorod	Tché.

Liste des 425 « enfants de Buchenwald » arrivés
à la maison de l'OSE d'Écouis (Eure) en juin 1945, page 5.

317	SCHIFF	Natan	29.4.29	Uzherod	Tché
318	SCHON	Yeno	1.6.20	Hida	Roum.
319	SCHON	Andor	8.6.23	"	"
320	SCHONFELD	Ladislaw	23.7.31	Nybieczldza	Hong.
321	SCHWARTZBERG	Josek	22.12.28	Kozienne	Polog.
322	SCHWIMMER	Martin	13.8.28	Knice	Tché.
323	SEGANOWICZ	Isaak	17.8.30	Klajpeda	Polog.
324	SENDYK	Jakob	10.4.17	Lodz	"
325	SENDYK	Abram	6.8.28	Lodz	"
326	SENDYK	Samul	6.8.28	Lodz	"
327	SILBER	Berek	3.12.32	Pioprkow (Tryb.)	"
328	SILBER	Szyja	29.4.25	"	"
329	SILBERMAN	Moi	17.1.28	"	Tché.
330	SIMON	Hersz	25.7.28	Rymanow	Polog.
331	SLOMOVITS	Major	1.9.29	Ruskepsle	Tché.
332	SOLNY	Moniek	11.7.29	Prosowice	Polog.
333	SEPTT	Ignac	2.6.28	Oswieciz	"
334	SOLARZ	Moniek	4.4.28	Skmierz	"
335	STAUBER	Moses	7.2.27	"	Roum.
336	STEIN	Erno	3.7.28	Ujsherte	Hong.
337	STEINBERG	Wolf	17.10.23	Ostrowic	Polog.
338	STEINMETZ	Hermann	15.3.29	Marmorussiget	Roum.
339	STENDIG	Lazar	29.6.29	Sarosopok	Hong.
340	STERN	Mer	27.11.30	Belede	"
341	STERN	Joseph	24.5.29	Wulchowec	Tché.
342	STERN	Jakob	2.5.29	Velki Tarkani	Tché.
343	STERN	Sandor	12.1.28	Satmar	Roum.
344	STROHL	Sandor	1.1.29	Gyergydhelo	Hong.
345	SYLBIGER	Berek	25.5.28	"	Polog.
346	SZAPIR	Szymon	25.4.29	Wolbrom	"
347	SZCHADMAN	Rubin	10.1.28	Szdlowiec	"
348	SZENFELD	Tibor	30.6.28	"	Hong.
349	SZNYCER	Salemon	8.12.29	Chrzanow	Polog.
350	SZUCS	Lajos	22.12.29	Gzula	Hong.
351	SZUFAM	Berek	2.4.26	"	Polog.
352	SZWARC	Natan	10.8.31	Piotikow	"
353	SZAPIRO	Moses	3.5.32	Kowno	Lithuanie
354	SZPIGELMAN	Lajb	3.1.28	Strzemieszyce	Polog.
355	SZMELMAN	Léon	13.12.28	Lodz	Polog.
356	STEIGER	Josek	16.8.29	Lodz	"
357	SZECKTOR	Abrahaer	18.10.29	Lodz	"
358	TABAK	Marton	15.5.28	Ugsherte	Hong.
359	TARGOWNIK	Szlaza	27.1.28	Lodz	Polog.
360	TOPER	Szulim	25.6.28	Bialobezegi	Polog.
361	TUSEZYNSKI	Abram	27.9.29	Tomaszow	Polog.
362	TYRAS	Samual	15.4.28	Krakowia	"
363	TYSZLER	Jakob	25.4.28	Lodz	"
364	UNGER	Hersoh	12.9.29	Sosnovish	"
365	UNIKOWSKI	Israel	9.2.28	"	"
366	URBACH	Abram	1.10.28	Strzemieszyce	"
367	VERLEGER	Chaskiel	16.5.29	"	"
368	VOGEL	Abraham	7.12.29	Jagora	Tché.
369	VOGELFANG	Henrich	31.5.28	Maris Ostro	Tché.
370	WAJNSZTOK	Hugo	9.5.28	Mains	Polog.
371	WARSZAWSKI	Israel	5.5.28	Czestochan	"
372	WAGNFELD	Wolf	11.4.30	Lodz	"
373	WANDERRER	Chilwsz	25.6.28	Lazoho	"
374	WAJNGARTEN	Symeha	14.9.28	Skarjszrow	"
375	WAJNSZTALIN	Abram	10.3.29	Miechov	"
376	WAJSMAN	Romek	2.2.30	Skarzysko-Kam	"
377	WAJSSALE	Majloch	4.5.28	Sosnowrec	"
378	WAJSTUCH	Chaim	22.7.27	"	"
379	WALLER	Beno	22.9.29	Uzherod	Tché.
380	WALTER	Ehoud	3.9.28	Haifa	Roum.

Liste des 425 « enfants de Buchenwald » arrivés
à la maison de l'OSE d'Écouis (Eure) en juin 1945, page 6.

381	WARQCHWASLY	Menasse	3.10.29	Ruwyni	
382	MARTENBERG	Ludwik	23.9.28	Reglini	Polog.
383	WASSERLAUF	Henick	6.8.27		Roum.
384	WEGH	Michael	24.4.29	Viseul de Sus	Polog.
385	WEIL	Imre	10.3.28	Budapest	Roum.
386	WEINBERGER	Moses	29.3.28	Nyregy	Hong.
387	WEINBERGER	Dessiderius	23.1.28	Nygecherto	Hong.
388	WEINSTEIN	Salig	19.5.28	Jaslo	"
389	WEISER	Sigmond	22.1.30	Tasnad	Polog.
390	WEISE	Marton	4.11.28		Roum.
391	WEISE	Sandot	11.7.28		"
392	WEISE	Josef	28.3.28	Szafmad	Hong.
393	WEISE	Dogto	27.10.28	Munkacevo	Tché.
394	WEISZ	David	13.4.28	Csap	Tché.
395	WEISZ	Albert	7.12.29	Satmar	Roum.
396	WEISZMANN	Ignass	5.1.28	Halmen	"
397	WEKSELMANN	Romot	3.9.32	Kosice	Tché.
398	WENDEL	Josef	23.5.28	Bondain	Polog.
399	WERT	Nebasse	1.5.28	Lodz	"
400	WIDAFSKI	Haim	11.1.29		"
401	WIDER	Herman	5.5.29	Kaskon	"
402	WIEDER	Josef	6.10.28	Felso	Hong.
403	WIESEL	Ignatz	6.9.29	Segovge	Tché.
404	WIESEL	Lazar	4.10.28	Rozawia	Roum.
405	WILLINGER	Mor	12.12.28	Sighet	Roum.
406	WYGADNY	Efraim	12.3.28	Uzkorod	Tché.
407	WIZEL	Majrosz	8.11.29	Lodz	Polog.
408	WROCLAWSKI	Abram	6.12.29	Lodz	Polog.
409	WROZOWSKI	Biven	10.3.25	Rawa Maz	"
410	ZAKS	Uryn	24.12.28	Lodz	"
411	ZELMANOVICZ	Marton	14.5.29	Klobach	"
412	ZGLIER	Salomon	18.1.28	Ujfeheton	Hong.
413	ZANDER	Major	14.4.29	Przomysyee	Polog.
414	ZBIT	Horsrak	28.3.29	Ksicivielki	"
415	ZELIG	Dezao	10.4.28	Chmielnik	"
416	ZELIG	Abram	13.12.28	Des	Roum.
417	ZELIG	Abram	3.5.28	Dettlen	Roum.
418	ZINKIND	Jevey	10.10.29	Lodz	Hong.
419	ZISZOVITS	Jeno	5.2.28	Miskolcz	Polog.
420	ZIGZEL	Savi	23.8.28		Hongrie
421	ZCZYNSKI	Marek	20.10.29		Tché.
422	ZYLBERGERG	Sara	4.12.25	Radom	Polog.
423	ZYLBERGERG	Izrael	6.10.28	Radom	"
424	ZYLBERFELD	Szama	7.5.28	Chrzanow	"
425	ZILBERSTEIN	Henrich	23.12.28		"

Liste des 425 « enfants de Buchenwald » arrivés
à la maison de l'OSE d'Écouis (Eure) en juin 1945, page 7.

Questionnaire « Les anciens de l'OSE-Buchenwald »

À l'occasion du 50^e anniversaire de la libération, un groupe d'anciens de l'OSE dit « le groupe de France des enfants de Buchenwald » a élaboré un questionnaire destiné à recueillir des informations sur « l'histoire des 426¹ garçons libérés de Buchenwald et accueillis à Écouis », avec pour projet d'éditer une « plaquette » contenant textes et photographies.

Ce questionnaire intitulé « Les anciens de l'OSE-Buchenwald » est rédigé en français et en anglais et mentionne que chacun peut répondre dans la langue qui lui convient.

Certains s'étant installés en Israël, en Australie, en Allemagne, au Brésil, au Canada ou aux États-Unis, les réponses sont écrites en anglais, yiddish, hébreu et français. Des photos d'époque ou actuelles accompagnent souvent les réponses.

Nous reproduisons ci-dessous un exemplaire de ce questionnaire qui, outre l'identité, recueille un grand nombre d'informations sur la vie passée et actuelle des camarades d'Armand Bulwa et de Willy Fogel qui sont à l'initiative de ce projet.

Fratrerie, scolarité, niveau d'étude, environnement religieux et engagement politique parentaux, questions précises sur la période de la guerre, situation familiale et transmission aux enfants de leur histoire, toutes ces précieuses informations sont demandées.

Quatre-vingt réponses parviennent à Armand Bulwa qui se retrouve dépositaire de cette somme de documents et d'informations qu'il ne sait comment analyser. Ne pas trahir la confiance de ses camarades et leur attente de la parution de cette plaquette. Nous sommes en 2004 et cela fait déjà treize ans que ce projet a démarré, les survivants disparaissent, il y a urgence à enfin le réaliser.

1. D'après les recherches effectuées ultérieurement à la constitution de ce questionnaire en 1991, certains rapports dans les archives de l'OSE mentionnent 427 enfants. La liste de l'Union-OSE de Genève indique 425 (*cf.* pages précédentes).

Georges Jurovics est décédé en 1997, Willy Fogel en 2003, Albert Dymant et Charles Schulman en 2004. À notre connaissance, il ne reste plus que 4 survivants sur 25 ayant choisi la nationalité française et résidant actuellement en France :

Armand Bulwa, Léon Lewkowicz, David Perlmutter, Izio Rosenman.

Nous proposons une analyse succincte de ces questionnaires.

Évolution de la pratique religieuse en fonction du lieu d'habitation

Quarante-trois sur 80 se déclarent aujourd'hui traditionalistes et seulement 8 orthodoxes sur les 44 qui ont été élevés dans une pratique religieuse orthodoxe.

Quatre sur 80 ont une éducation « détachée de la religion ». Actuellement 20 se disent athées ou laïques.

Parmi les 27 qui ont la nationalité israélienne, 21 sont nés en Pologne, 15 ont eu une éducation orthodoxe mais seulement 5 déclarent être restés orthodoxes ; comparé au groupe des Nord-Américains, composé de 20 Américains et de 3 Canadiens, 14 déclarent avoir eu une éducation orthodoxe et seulement 3 le sont restés.

Dans ces deux groupes nous constatons le maintien de la pratique religieuse orthodoxe dans les mêmes proportions.

Sur les 12 Australiens, 7 ont eu une éducation orthodoxe, un seul l'est resté. Neuf s'affirment traditionalistes.

Origines géographiques

Cinquante-et-un Polonais, 7 Hongrois, 13 Roumains, 4 Lithuaniens venant du ghetto de Kovno, 3 anciens d'origine tchécoslovaque, et, 2 Allemands ont répondu au questionnaire sur les 426 arrivés à Écouis.

Ce qu'ils sont devenus

Après la guerre, plus d'un quart ont eu leur famille exterminée.

Parmi les 80, 10 ont poursuivi des études universitaires.

Toute la palette des professions est représentée, allant du chef d'entreprise, au chauffeur de taxi, en passant par l'universitaire, le *kibboutznik* et le pêcheur! À signaler que le pêcheur, Abram Wroclawski est israélien et que son père était, lui-même marin à Lodz.

La plupart se sont mariés, 68 sur 80 ont voulu fonder un foyer et seulement 2 ont divorcé, 3 sont restés célibataires. Rares sont ceux qui n'ont pas eu d'enfants (4), la plupart ont eu au moins deux enfants (56) et 12 ont eu un enfant.

À la question « Avez-vous parlé à vos enfants de votre vie pendant la guerre ? »

Quarante répondent « souvent » et 20 « très peu » ou « jamais ». La fille d'Avram Zelig enseigne l'histoire de la Shoah au *College Mont Scopus* de Melbourne. Le fils de Georges Jurovics est juriste spécialisé dans le droit international (Crimes contre l'humanité). Romek Waisman de Vancouver, très actif, a participé à la création d'un film sur l'histoire du groupe : *The boys of Buchenwald*. Henry Oster, actuellement aux États-Unis est conférencier au Centre Simon-Wiesenthal à Los Angeles.

Le groupe des Israéliens est le plus nombreux à avoir répondu : 32 sur 80.

Tableau synthétique des réponses au questionnaire adressé aux enfants rescapés de Buchenwald

<u>Nom</u>	<u>Prénom</u>	<u>Lieu de naissance</u>	<u>Date et lieu de déportation</u>
AHUVIA	Shmuel	Kozlow, Pologne	Biezanow
<u>Nationalité actuelle</u>	Israel		Skarzysko-Kamiena Buchenwald
ARIELI	Beni	Slatinske/Doli, Tchécoslovaquie	
<u>Nationalité actuelle</u>	Israel		
AWNER	Schmul	Lodz, Pologne	Ghetto
<u>Nationalité actuelle</u>	Australie		Auschwitz Buchenwald
BECKHARD	Ted F. (Salek)	Nowy Korczyn, Pologne	1942
<u>Nationalité actuelle</u>	USA		48 mois de Ghetto Usine d'armement Kielce Hassag Czestochova Hassag Przedboszszcz Buchenwald
BULWA	Aron (Armand)	Piotrekow, Pologne	Octobre 1942
<u>Nationalité actuelle</u>	France		36 mois de Ghetto Piotrekow, usine de verrerie Czestochova Hassag Buchenwald
BUZYN	Elie (Lolek)	Lodz, Pologne	21 Août 1944
<u>Nationalité actuelle</u>	France		48 mois de Ghetto Auschwitz Marche de la mort Buchenwald

<u>Nom</u>	<u>Prénom</u>	<u>Lieu de naissance</u>	<u>Date et lieu de déportation</u>
CHAPNIK <u>Nationalité actuelle</u>	Abraham USA	Lodz, Pologne	6 mois de Ghetto Usine d'armement Kielce Hassag Przedboszcz Czestochova Hassag Marche de la mort Buchenwald
CITROM <u>Nationalité actuelle</u>	Georg Suedoise	Oradea, Roumanie	<i>Fin Mai 1944</i> Ghetto Birkenau- Camps des Tziganes Birkenau D Auschwitz Marche de la mort Buchenwald
CODIKOW <u>Nationalité actuelle</u>	Ralph USA	Kovno, Lituanie	<i>1944</i> 48 mois de Ghetto Landsburg Dachau Auschwitz Buchenwald
DYMANT <u>Nationalité actuelle</u>	Henri France	Kozienice, Pologne	<i>Septembre 1942</i> Détenu dans un Ghetto Tisulki Auschwitz Bunowitz Marche de la mort Buchenwald

<u>Nom</u>	<u>Prénom</u>	<u>Lieu de naissance</u>	<u>Date et lieu de déportation</u>
DYMANT <u>Nationalité actuelle</u>	Chaim France	Kozienice, Pologne	<i>Septembre 1942</i> Détenue dans un Ghetto Pionki Auschwitz Buna Monowitz Marche de la mort Buchenwald
DYMANT <u>Nationalité actuelle</u>	Abraham France	Kozienice, Pologne	<i>Septembre 1942</i> Détenue dans un Ghetto Pionki Auschwitz Buna Monowitz Marche de la mort Buchenwald
FINKEL <u>Nationalité actuelle</u>	Charles France	Strzemieszyce, Pologne	<i>Juin 1943</i> 24 mois de Ghetto Sosnowitz Blechhammer Marche de la mort GrossRosen Marche de la mort Buchenwald
FINKEL <u>Nationalité actuelle</u>	Jacques France	Strzemieszyce, Pologne	<i>Juin 1943</i> 24 mois de Ghetto Sosnowitz Blechhammer Marche de la mort GrossRosen Buchenwald

<u>Nom</u>	<u>Prénom</u>	<u>Lieu de naissance</u>	<u>Date et lieu de déportation</u>
FISCHMAN	Harry (Hersh)	Sighet, Roumanie	<i>Avril 1944</i>
<u>Nationalité actuelle</u>	USA		Détenu dans un Ghetto Auschwitz Buchenwald
FOGEL	Willy Wolf	Dzialoszyce, Pologne	<i>24 Mai 1944</i>
<u>Nationalité actuelle</u>	France		36 mois de Ghetto Ghetto de Cracovie Plaszow Skarzysko Kamienne Buchenwald
FRIM	Nathan	Katowicz, Pologne	<i>1942</i>
<u>Nationalité actuelle</u>	Israël		Détenu dans un Ghetto Sosnowitz Anaberg Akenheim Blechhammer GrossRosen Marche de la mort Buchenwald
GLIK	Mordechai	Tarczal, Hongrie	Détenu dans un Ghetto
<u>Nationalité actuelle</u>	Israël		Auschwitz Buchenwald
GOLDFINGER	Mark	Cracovie, Pologne	<i>Été 1944</i>
<u>Nationalité actuelle</u>	Anglaise		Détenu dans un Ghetto Rabka Julagi Plaszow Plazson Jerosolimska Skarzysko Buchenwald

<u>Nom</u>	<u>Prénom</u>	<u>Lieu de naissance</u>	<u>Date et lieu de déportation</u>
GOLDRING <u>Nationalité actuelle</u>	Arié / Leib Israël	Piotrekow, Pologne	1944 52 mois de Ghetto Piotrekow, usine de verrerie Czestochova Hassag Buchenwald
GROSS <u>Nationalité actuelle</u>	Tibor USA	Eroud, Roumanie	1943 Auschwitz Buna Buchenwald Birkenau
GROSSMAN <u>Nationalité actuelle</u>	Irving Canada	Kanow , Pologne	<i>Mai 1942</i> Détenu dans un Ghetto Kunow Kielce Skarzysko Kammienne Sleben, Allemagne Buchenwald
HERSH <u>Nationalité actuelle</u>	Simon Israël	Rymanow, Pologne	1942 36 mois de Ghetto Plaszow Starachovice Auschwitz-Birkenau Marche de la mort Buchenwald
HOFFMANN <u>Nationalité actuelle</u>	Oscar Australie	Sighet, Roumanie	16 Mai 1944 Auschwitz-Birkenau Buna Monowitz Gleivitz Buchenwald

<u>Nom</u>	<u>Prénom</u>	<u>Lieu de naissance</u>	<u>Date et lieu de déportation</u>
ISENBERG	Natek, Nat	Brody, Pologne	1944
<u>Nationalité actuelle</u>	USA		48 mois de Ghetto Starachovice Birkenau Marche de la mort Buchenwald
JAKABOVITS	Alexandre	Tatresti, Satu-Mare, Roumanie	10 Mai 1944
<u>Nationalité actuelle</u>	USA		Auschwitz-Birkenau Yowishowitz Buna Monowitz Buchenwald
JANOWSKI	Jerry	Zdunska-Wola, Pologne	Juin 1941
<u>Nationalité actuelle</u>	Israël		Détenu dans un Ghetto Posen Birkenau Jawozno Marche de la mort Blechhammer GrossRosen Buchenwald
JURA	Alexandre	Oradea, Roumanie	30 Mai 1944
<u>Nationalité actuelle</u>	allemande		Détenu dans un Ghetto Auschwitz-Birkenau Buchenwald Tröglitz - rhemsdorf (Zeit, commando Dr. Wille) Buchenwald
JUROVICS	Georges	Oradea, Roumanie	3 Juin 1944
<u>Nationalité actuelle</u>	France		Détenu dans un Ghetto Nagyvarad Auschwitz-Birkenau Buchenwald

<u>Nom</u>	<u>Prénom</u>	<u>Lieu de naissance</u>	<u>Date et lieu de déportation</u>
KALIKSTEIN <u>Nationalité</u> <u>actuelle</u>	Hyman USA	Strzemieszyce, Pologne	<i>Juin 1943</i> 42 mois de Ghetto Blechhammer GrossRosen Marche de la mort Buchenwald
KAPELUS <u>Nationalité</u> <u>actuelle</u>	Jerry (Jakob) Canada	Lodz, Pologne	<i>Juin 1944</i> 48 mois de Ghetto Auschwitz-Birkenau Marche de la mort Buchenwald
KIRSZENBLAT <u>Nationalité</u> <u>actuelle</u>	Abraham Israël	Radom, Pologne	Détenu dans un Ghetto Ulanov Starachovice Auschwitz GrossRosen Buchenwald
KLEIN <u>Nationalité</u> <u>actuelle</u>	USA	Ungvar, Tchécoslovaquie	<i>Avril 1944</i> Buna Monowitz Marche de la mort Buchenwald
KRAKAUER <u>Nationalité</u> <u>actuelle</u>	Arno Allemand	Berlin, Allemagne	1939 Détenu dans un Ghetto Klobutz Blechhammer GrossRosen Buchenwald

<u>Nom</u>	<u>Prénom</u>	<u>Lieu de naissance</u>	<u>Date et lieu de déportation</u>
KUCHARSKI	David	Bendzin, Pologne	<i>Août 1943</i>
<u>Nationalité actuelle</u>	Australie		42 mois de Ghetto Czyniec Landeshut GrossRosen Blechhammer Buchenwald
LAITENBERG	Yeheskel	Bendzin, Pologne	<i>Mars 1943</i>
<u>Nationalité actuelle</u>	Israël		Usine à Bendzin Blechhammer GrossRosen Marche de la mort Buchenwald
LAMPERT	Lawrence	Oradea, Roumanie	<i>1944</i>
<u>Nationalité actuelle</u>	USA		Auschwitz-Birkenau Magdebourg Buchenwald
LANDAU	Dov (Berish)	Brzesko, Pologne	<i>Août 1943</i>
<u>Nationalité actuelle</u>	Israël		24 mois de Ghetto Ghetto Bochnia Camp de Shebnia Auschwitz-Birkenau Jawischowice Brzeshce Buchenwald
LURIE	Sol	Kovno, Lituanie	Landsburg
<u>Nationalité actuelle</u>	USA		Dachau Auschwitz Marche de la mort Buchenwald

<u>Nom</u>	<u>Prénom</u>	<u>Lieu de naissance</u>	<u>Date et lieu de déportation</u>
MENDROWSKI	Jacob	Bendzin, Pologne	Sakro
<u>Nationalité actuelle</u>	Hongrie		Sakenheim GrossRosen Blechhammer
MICHALOWICZ	Simon	Pologne	1940
<u>Nationalité actuelle</u>	Australie		Détenu dans un Ghetto Zwerziniec en 1940 Klobuck en 1941 Blechhammer Buchenwald
MORAY	Lee	Kalisz, Pologne	1941
<u>Nationalité actuelle</u>	Australie		Détenu dans un Ghetto Camps de travail Auschwitz Buchenwald
NICHTHAUSER	Joseph	Bielsko, Pologne	02 Juillet 1941
<u>Nationalité actuelle</u>	Brésil		Détenu dans un Ghetto Sosnowitz Bismarchut Reigesfeld Sucha Blechhammer GrossRosen Buchenwald
OSTER	Henry	Cologne, Allemagne	42 mois de Ghetto
<u>Nationalité actuelle</u>	USA		Auschwitz-Birkenau Marche de la mort Buchenwald

<u>Nom</u>	<u>Prénom</u>	<u>Lieu de naissance</u>	<u>Date et lieu de déportation</u>
PERLMUTTER	David	Lodz, Pologne	<i>Novembre 1944</i>
<u>Nationalité actuelle</u>	France		52 mois de Ghetto Czestochova Hassag Buchenwald
RANZ	John	Lodz, Pologne	<i>Août 1942</i>
<u>Nationalité actuelle</u>	USA		Détenu dans un Ghetto Camps de travail Cobelwitz Blechhammer Buchenwald
ROSEN	Jo	Mucachevo, Tchécoslovaquie	<i>Avril 1944</i>
<u>Nationalité actuelle</u>	USA		Auschwitz-Birkenau Funfteichen GrossRosen Nordhausen Erlich Buchenwald
ROSENBERG	Armin	Sighet, Roumanie	<i>Avril 1944</i>
<u>Nationalité actuelle</u>	USA		Auschwitz-Birkenau Javorna Blechhammer GrossRosen Marche de la mort Buchenwald
ROSENFELD	Zoltan	Nyiregyhaza, Szabolch, Hongrie	<i>Avril 1944</i>
<u>Nationalité actuelle</u>	Australie		48 mois de Ghetto Auschwitz-Birkenau Buna Monowitz Marche de la mort Gleiwitze Buchenwald

<u>Nom</u>	<u>Prénom</u>	<u>Lieu de naissance</u>	<u>Date et lieu de déportation</u>
ROSEMAN <u>Nationalité actuelle</u>	Izio France	Demblin Pologne	<i>Juillet 1944</i> 24 mois de Ghetto Czestochova Hassag Buchenwald
ROSSMAN <u>Nationalité actuelle</u>	Sala Israël	Bendzin, Pologne	<i>Juin 1942</i> Détenu dans un Ghetto Srodula Camp de travail de Grünberg de juin 1942 à dec 1944 Bergen-Belsen de dec 1944 à la Libération
ROTH <u>Nationalité actuelle</u>	Andrew USA	Penesziek, Hongrie	Auschwitz-Birkenau Auschwitz Buna Monowitz Buchenwald
ROTH <u>Nationalité actuelle</u>	Salek Australie	Czestokowa, Pologne	<i>1943</i> 36 mois de Ghetto Hassag Werk 3 Czestochova Hassag Buchenwald
SCHACHTER <u>Nationalité actuelle</u>	Ijo France	Ghimes-Faget, Roumanie	<i>Avril 1944</i> Détenu dans un Ghetto Camps de travail Flössenburg Buchenwald
SEGALOWITZ <u>Nationalité actuelle</u>	Ivar USA	Klaipeda (Memel), Lituanie	<i>Juillet 1944</i> 48 mois de Ghetto Dachau Auschwitz-Birkenau Marche de la mort Buchenwald

<u>Nom</u>	<u>Prénom</u>	<u>Lieu de naissance</u>	<u>Date et lieu de déportation</u>
SHAFER <u>Nationalité actuelle</u>	Simon Australie	Wolbrom, Pologne	1942 48 mois de Ghetto Blechhammer GrossRosen Buchenwald
SHILTKRAUT <u>Nationalité actuelle</u>	awraham Israël	Demblin, Pologne	Détenu dans un Ghetto Tribuka Buchenwald
SHOPARD <u>Nationalité actuelle</u>	Marvin USA	Kovno, Lituanie	1942 Détenu dans un Ghetto Auschwitz Marche de la mort Buchenwald
SILVER <u>Nationalité actuelle</u>	Sam (Szama) Australie	Chrzanow, Pologne	<i>Début 1942</i> Détenu dans un Ghetto Markstadt Funfteichen GrossRosen Buchenwald
SIMON <u>Nationalité actuelle</u>	Hersch Allemagne	Rymanow, Pologne	<i>Septembre 1942</i> Détenu dans un Ghetto Plaszow Starachovice Birkenau Marche de la mort Buchenwald

<u>Nom</u>	<u>Prénom</u>	<u>Lieu de naissance</u>	<u>Date et lieu de déportation</u>
SZWARCBERG <u>Nationalité actuelle</u>	Joseph Australie	Kozienice, Pologne	<i>Août 1944</i> 36 mois de Ghetto Wulka Skarzysko Kamienne Buchenwald
TUSZYNSKI <u>Nationalité actuelle</u>	Abraham Israël	Tomaszov- Mazowiecki, Pologne	<i>Octobre 1942</i> 24 mois de Ghetto Hortensia, Usine de verre Treblinka Bugai, Usine de bois Czestochova Hassag Buchenwald
UNGER <u>Nationalité actuelle</u>	Zwika Israël	Sosnowiec, Pologne	<i>Septembre 1943</i> 42 mois de Ghetto Ghetto Wodrislaw Ghetto Zawierce Birkenau Buchenwald
UNIKOWSKI <u>Nationalité actuelle</u>	Jack (Israël) Australie	Kalisz, Pologne	<i>Août 1944</i> 48 mois de Ghetto Auschwitz-Birkenau Budy Marche de la mort Buchenwald
WAISMAN <u>Nationalité actuelle</u>	Robert Canada	Skarzysko, Pologne	<i>1943</i> 36 mois de Ghetto Skarzysko Hassag Przedboszcz Czestochova Hassag Buchenwald

<u>Nom</u>	<u>Prénom</u>	<u>Lieu de naissance</u>	<u>Date et lieu de déportation</u>
WAISSALE <u>Nationalité actuelle</u>	Elimelech Israël	Sosnowiec, Pologne	1943 12 mois de Ghetto Camp d'Anaberg Greidiz Kletendorf Landeshut Blechhammer GrossRosen Buchenwald
WASSERLAUF <u>Nationalité actuelle</u>	Jehheskiel Israël	Wieliczka, Pologne	6 mois de Ghetto Plashuv Jerosolimska Suliov Czestochova Hassag Buchenwald
WECHSELMAN <u>Nationalité actuelle</u>	Ruven Israël	Bendzin, Pologne	<i>Février 1943</i> 36 mois de Ghetto Birkenau Blechhammer GrossRosen Marche de la mort Buchenwald
WEIL <u>Nationalité actuelle</u>	Imre USA	Budapest, Hongrie	<i>Octobre 1944</i> Coldiz Buchenwald
WEINBERGER <u>Nationalité actuelle</u>	Naftali Israël	Ujfeherto, Hongrie	<i>16 Avril 1944</i> Simapusta Auschwitz Buchenwald

<u>Nom</u>	<u>Prénom</u>	<u>Lieu de naissance</u>	<u>Date et lieu de déportation</u>
WEISER <u>Nationalité actuelle</u>	Sigmund Israël/USA	Tasnad, Roumanie/ Hongrie	<i>Mai 1944</i> Détenu dans un Ghetto Buna Monowitz Marche de la mort Buchenwald
WROCLAWSKI <u>Nationalité actuelle</u>	Abram Israël	Lodz, Pologne	48 mois de Ghetto Birkenau Babitz Buchenwald
WRZONSKI <u>Nationalité actuelle</u>	binem Israël	Lodz, Pologne	<i>Mars 1944</i> 52 mois de Ghetto Czestochova Hassag Buchenwald
YENUTH <u>Nationalité actuelle</u>	Alex (Seifele) Israël	Transilvania, Roumanie	Détenu dans un Ghetto Birkenau Auschwitz Buna Laglishe Buchenwald
ZAFRIR <u>Nationalité actuelle</u>	Yehoshua	Cracovie, Pologne	<i>13 Mars 1943</i> Détenu dans un Ghetto Auschwitz-Birkenau Buchenwald
ZELIG <u>Nationalité actuelle</u>	André (Avram) Australie	Beclean, Roumanie	<i>Mai 1944</i> Auschwitz-Birkenau Buchenwald

<u>Nom</u>	<u>Prénom</u>	<u>Lieu de naissance</u>	<u>Date et lieu de déportation</u>
ZIM	Nathan	Sosnowiec, Pologne	1942
<u>Nationalité actuelle</u>	Allemagne		Reigesfeld Blechhammer Marche de la mort Buchenwald
ZIM	Jacob	Sosnowiec, Pologne	2 Août 1943
<u>Nationalité actuelle</u>	Israël		Détenu dans un Ghetto Anaberg Blechhammer Buchenwald
ZIV	Moshe	Mishkilz, Hongrie	Sarvar, en Hongrie
<u>Nationalité actuelle</u>	Israël		Auschwitz Buchenwald Magdebourg Buchenwald
ZYLBERSTEIN	Chaïm	Varsovie, Pologne	Mai 1943
<u>Nationalité actuelle</u>	Israël		Détenu dans un Ghetto Maïdenek Skarzysko Buchenwald

Photographie du titulaire et, le cas échéant, photographies des enfants qui l'accompagnent.

PAYS pour lesquels le passeport délivré:

Tous PAYS

VALIDABLE DU 21 Août 1947
AU 20 Août 1948

Sauf renouvellement.

Délivré à Versailles

Date, le 21.8.1947

Le Préfet
Pour le Préfet
Le Directeur de la Consular Générale

Signature du titulaire:
Waisman





le Validité

50 FRANCS 50 FRANCS

500 FRANCS 200 FRANCS

la durée de validité prorogée

12 OCT. 1948

au 12 OCT. 1949

Fait à VERSAILLES le 12 OCT. 1947

Le Préfet

Emplois du Titre mobile spécial

Durée de validité prorogée du

au

Fait à le

Le Préfet

pour le Consul de France s'il y a lieu

Visa

Reproduire dans chaque pays du détenteur du titre.

40 FRANCS

Waisman Romek

271

La présente autorisation est valable jusqu'au 12 OCT. 1948

pour les ports frontières français

à destination du CANADA


à l'occasion de la traversée de la frontière française avant le 21 Août 1948

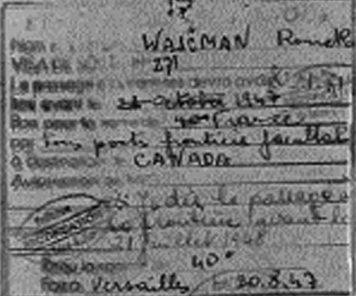
40

Foto Versailles 20.8.47

Pour le Préfet

Le Directeur





Visa d'émigration délivré à Romek Waisman, pour se rendre au Canada, recto et verso, Versailles, 21 août 1947.

A.E.F. D.P. REGISTRATION RECORD		For coding purposes																																																																		
Original <input type="checkbox"/> Duplicate <input type="checkbox"/>		A	A	C	H	F	D	H	L	A	A																																																									
(1) Registration No. 001564672		Family Name Bulwa Aron		Other Given Names Louis		(3) Sex M. <input checked="" type="checkbox"/> Single <input checked="" type="checkbox"/> Married <input type="checkbox"/> F. <input type="checkbox"/> Widowed <input type="checkbox"/> Divorced <input type="checkbox"/>		(4) Marital Status Single		(5) Claimed Nationality Polish																																																										
(2) Family Name Bulwa		(3) Sex Male		(4) Marital Status Single		(5) Claimed Nationality Polish		(6) Number of Accompanying Family Members 0		(7) Religion (optional) None																																																										
(8) Birthplace Poland		(9) Birthplace Poland		(10) Full Name of Father Aron Bulwa		(11) Full Maiden Name of Mother Barbara Ostera		(12) Desired Destination Poland		(13) Last Permanent Residence or Residence January 1, 1918 Poland, Lodz																																																										
(14) Usual Trade, Occupation or Profession Soldier		(15) Performed in What Kind of Establishment French		(16) Other Trades or Occupations General		(17) Do You Claim to be a Prisoner of War <input type="checkbox"/> Yes <input type="checkbox"/> No		(18) Languages Spoken in Order of Proficiency Polish, French		(19) Amount and Kind of Currency in your Possession None																																																										
(20) Signature of Registrant A. Bulwa		(21) Signature of Registrar [Signature]		Date: 1918		Assembly Center No. None		(22) Identification or Reception Center None		(23) Code for Issue <table border="1"> <tr> <td>1</td><td>2</td><td>3</td><td>4</td><td>5</td><td>6</td><td>7</td><td>8</td><td>9</td><td>10</td><td>11</td><td>12</td><td>13</td><td>14</td><td>15</td><td>16</td><td>17</td><td>18</td><td>19</td><td>20</td><td>21</td><td>22</td><td>23</td><td>24</td><td>25</td><td>26</td><td>27</td><td>28</td> </tr> <tr> <td></td><td></td><td></td><td></td><td></td><td></td><td></td><td></td><td></td><td></td><td></td><td></td><td></td><td></td><td></td><td></td><td></td><td></td><td></td><td></td><td></td><td></td><td></td><td></td><td></td><td></td><td></td><td></td><td></td> </tr> </table>		1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13	14	15	16	17	18	19	20	21	22	23	24	25	26	27	28																													
1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13	14	15	16	17	18	19	20	21	22	23	24	25	26	27	28																																									
(24) REMARKS 																																																																				

Carte de personne déplacée établie à Armand Bulwa, 1945.

Table des illustrations

Déportés rescapés (dont Elie Wiesel) dans un des baraquements de Buchenwald photographiés à la libération du camp, avril 1945	8
Henoch Perel, le grand-père maternel de Lolek/Élie Buzyn, années 1930.....	40
La famille Buzyn-Perel en visite chez les grands-parents Perel. Lolek/Élie sur les genoux de sa mère, Strykow, vers 1932.....	42
Léon Lewkowicz et sa grand-mère à Lodz, 1933.....	44
Samson et Hana Rosenman et leurs enfants, Ida, Hadassa et Izio, Garbatke, vers 1938	49
Un groupe d'« enfants de Buchenwald » à Écouis (Eure), dont les trois frères Dymant : Avram/Albert, Chaïm/Charles, Herszel/Henri, juin 1945.....	52
Transfert de population juive au ghetto de Lodz en hiver, fin 1939-début 1940.....	68
Avis de Mordechai Chaïm Rumkowski, président du <i>Judenrat</i> du ghetto de Lodz/Litzmannstadt, au sujet de l'interdiction pour les Juifs de sortir du ghetto, daté du 8 avril 1940.....	77

Plan de Varsovie avec le tracé des murs délimitant le Ghetto en octobre 1940.....	85
Passage clandestin de marchandises par-dessus le mur du ghetto de Varsovie, 1940-1943	86
La passerelle en bois qui relie les deux parties du ghetto de Varsovie, 1940-1943	88
Embarquement des juifs du ghetto de Varsovie dans les wagons de déportation sur l' <i>Umschlagplatz</i> , été 1942....	89
Homme sortant de sa cachette, un bunker aménagé dans une cave du ghetto de Varsovie, printemps 1943 ...	91
Groupe d'habitants raflés dans le ghetto de Varsovie en flammes, printemps 1943.....	92
Plan schématique du complexe concentrationnaire d'Auschwitz, Haute-Silésie, Pologne	130
Arrivée d'un convoi de déportés juifs hongrois : séparation des hommes et des femmes et enfants sur la <i>Bahnrampe</i> construite à l'intérieur du camp de Birkenau au printemps 1944. Mai-juin 1944.....	132
Grille de l'entrée principale du camp de Buchenwald peu après sa libération le 11 avril 1945	140
Plan schématique du camp de Buchenwald	144
Camp de Buchenwald, dessin d'Abram Tuszynski, 1945...	145
Abram Tuszynski, présentant un de ses dessins du camp de Buchenwald, avec des camarades montrant leur tatouage d'Auschwitz, 1945	146
Janek Szlajtsztajn et David Perlmutter derrière les barbelés après la libération du camp de Buchenwald le 11 avril 1945.....	157
Entrée principale du camp de Buchenwald après le 11 avril 1945, avec des civils obligés à venir voir la réalité des crimes du régime nazi.....	158

Office de shabbat par le rabbin Schacter au camp de Buchenwald libéré, après le 11 avril 1945	158
Sortie du camp de Buchenwald pour intégrer les anciennes casernes des SS. Avec Izio Rosenman, Jacques Finkel et son frère Charles, Willy Fogel	162
Un groupe d'enfants rescapés du camp de Buchenwald, portant des vêtements taillés dans du tissus de l'armée allemande, 1945	162
Janek revêtu d'un costume coupé sur mesure dans le tissu de l'armée allemande, 1945	167
Télégramme annonçant la découverte des « enfants de Buchenwald », 23 avril 1945	168
Devant le train des « enfants de Buchenwald » en juin 1945 : D ^r Joseph Weill, D ^r Gaston Revel, commandant Bassey	171
Vue aérienne du préventorium d'Écouis (Eure) datant de la Première Guerre mondiale, 1945	174
Rassemblement sur la pelouse à Écouis. Avec le docteur Eugène Minkowski, Lazare Gurvic, Rachel Minc et Alfred Brauner, 1945.....	179
Izio, David, et Loulek allongés sur l'herbe.....	183
Sur l'échelle à Écouis : Loulek Lau, Izio Rosenman, David Perlmutter, 1945	183
Devant l' <i>Hôtel Lutetia</i> , les listes des rescapés sont affichées, Paris, VI ^e arr., 1945.....	187
Nini, Gaby Cohen, née Wolff, avec les plus jeunes des enfants, dont David Perlmutter, Ambloy, août 1945	192
Le groupe des religieux à Ambloy, fin 1945.....	196
Le groupe des plus religieux à Ambloy, octobre 1945.....	197
Léon Lewkowicz sur la plage, Saint-Quay-Portrieux, juillet 1946	211

Meir Lau, dit Loulek, et sa petite valise, en route vers la Terre promise, juin 1945.....	217
Un groupe de jeunes rescapés part pour <i>Eretz Israël</i> , juin 1945.....	217
L' <i>Exodus</i> en 1947.....	219
Ijo Schächter, son frère et leurs épouses devant la plaque à la mémoire de leurs parents dans la forêt des Justes près de Jérusalem, Israël.....	228
Marcel Dymant, 1 ^{er} enfant d' « enfants de Buchenwald » avec ses parents, oncle et tante, Paris, 1946.....	231
Les trois frères Dymant et leurs épouses à Jérusalem.....	232
Willy Fogel à Saint-Quay-Portrieux, Côtes-d'Armor.....	234
Armand Bulwa en habit de détenu à Vigneux-sur-Seine (Essonne), octobre 1945.....	235
Les trois petits devenus grands, années 1990. Meir Lau, Izio Rosenmann, David Perlmutter.....	239
Photo des anciens « enfants de Buchenwald » : Léon Lewkowicz, Armand Bulwa, Ijo Schächter, Alexandre Strol, Jacques Finkel, Henri Zonus, Lolek Buzyn, Charles Finkel, Georges Kestenberg, Izio Rosenman, David Perlmutter.....	239
Carte du Gouvernement général et des divisions de la Pologne pendant la Seconde Guerre mondiale.....	262
Liste des 425 « enfants de Buchenwald » arrivés à la maison de l'OSE d'Écouis en juin 1945.....	263-269
Visa d'émigration délivré à Romek Waisman, pour se rendre au Canada, Versailles, 21 août 1947.....	289
Carte de personne déplacée d'Armand Bulwa, 1945.....	290

Crédits photographiques

Collection privée Buzyn : p. 40, 42

Collection privée Léon Lewkowitz : p. 44, 211

Collection privée Izio Rosenman : p. 49

Collection privée Ijo Schächter : p. 228

Collection privée Dymant : p. 231, 232

Collection privée Romek Waisman : p. 289

Collection privée Armand Bulwa : p. 235, 290

Katy Hazan : p. 262

Katy Hazan et Éric Ghozlan : p. 273-288

Photo extraite de la revue *La Terre retrouvée* : p. 219

Fondation pour la Mémoire de la Shoah, *Album d'Auschwitz* : p. 130, 132

Archives OSE : p. 162 (bas), 168, 171, 176, 179, 192, 218, 234, 239, 263-269 et photo de couverture

Mémorial de la Shoah/CDJC, Paris : p. 8, 68, 77, 85, 86, 88, 89, 91, 92, 140, 144, 158 (haut), 187

Collection OSE : p. 52, 145, 146, 157, 158 (bas), 162 (haut),
167, 183, 196 (photo Limot), 197

Table des matières

Préface, par <i>Élie Wiesel</i>	9
Introduction.....	11
1 - Trois groupes, trois cultures, une histoire.....	17
Trois groupes culturels.....	19
Les Juifs de Pologne.....	19
Les Juifs de Roumanie.....	20
Les Juifs de Hongrie.....	21
Une histoire.....	22
De la guerre au génocide, un meurtre planifié.....	22
Pendant ce temps, en Pologne... ..	24
Pendant ce temps en Roumanie et en Hongrie.....	28
Les « enfants de Buchenwald » :	
Auschwitz II-Birkenau, Buchenwald,	
Écouis en France.....	32
2 - Réminiscences familiales.....	35
Itinéraires de Pologne, de la ville au monde des <i>shtetls</i>	36
Jurek/Georges Kestenberg à Varsovie.....	36

David Perlmutter	38
Lolek/Élie Buzyn	39
Léon Lewkowicz.....	43
Aron/Armand Bulwa	46
Izio Rosenman à Demblin	49
Les frères Dymant à Kozenice	51
Chaïm/Charles et Yenkl/Jacques Finkelsztajn (dit Finkel) à Strzemieszycze	56
Willy Fogel à Dzialoszyce.....	58
Les Roumains et les Hongrois de Transylvanie.....	60
Alexandre Strol à Corbu, dans les Carpates	60
Georges Jurovics à Oradea, capitale culturelle de la Transylvanie	61
Ijo Schächter à Ghimes-Faget	63
Élie Wiesel à Sighet	65
 3- Le temps des ghettos	69
Pour les Juifs, la Pologne devient le pays des ghettos...69	
David Perlmutter et Aron Bulwa dans le ghetto de Piotrkow	70
Lolek Buzyn et Léon Lewkowicz dans le ghetto de Lodz	76
Lolek et Léon.....	79
Jurek Kestenberg dans le ghetto de Varsovie.....	84
Les frères Finkelsztajn dans le ghetto de Strzemieszycze	93
Willy Fogel dans le ghetto de Dzialoszyce	94
Abraham, Chaïm et Herszel Dymant à Kozenice	96
Izio Rosenman à Demblin, le ghetto et le camp	98
En 1940, la Transylvanie ne connaît pas les ghettos....	100
Témoignages d'Ijo Schächter, d'Alexandre Strol, de Georges Jurovics et d'Élie Wiesel	100

4- L'enfer du travail forcé	109
Pionki, l'ancienne usine de munitions polonaise.....	110
Les frères Dymant.....	110
« Les Juifs du travail » de Plaszow	113
Willy Fogel.....	113
Skarzysko-Kamienna ou « la mort en jaune ».....	115
Willy Fogel : de Plaszow à Skarzysko	116
Jurek Kestenberk : de Majdanek à Skarzysko.....	117
Henri Zonus.....	119
David Perlmutter et Aron Bulwa à Czestochowa...	124
Les camps de concentration allemands	124
Les frères Finkelsztajn	125
Ijo Schächter.....	126
5- Auschwitz-Birkenau	131
Les Hongrois : la plus grande opération de déportation .	131
Alexandre Strol	132
Georges Jurovics.....	134
L'arrivée des Polonais.....	135
Les frères Dymant.....	135
Léon Lewkowicz.....	136
Les « marches de la mort ».....	138
6- Buchenwald « À chacun son dû »	141
Histoire du camp.....	141
Topographie.....	145
« Enfants de Buchenwald » arrivés en 1944.....	146
« Enfants de Buchenwald » arrivés en 1945.....	149
7- Après la libération du camp,	
l'attente d'un nouveau départ : la France.....	159
En semi-liberté	160

Souvenirs pêle-mêle	161
Le retour à la vie, pouvoir se remettre à penser	164
L'impossible vengeance :	
un choix ou le fruit d'une éducation?.....	164
L'énigme de la survie	165
Les négociations	167
8 - Déracinés et sans patrie	175
Le voyage vers la France	176
Le préventorium d'Écouis,	
« prison ou château splendide »	177
Premières impressions	177
Le difficile dialogue	180
L' <i>Hôtel Lutetia</i>	186
La recherche des familles	189
9 - « Ces garçons »	193
Judith et Niny	193
Ambloy, juillet-octobre 1945	195
Taverny : octobre 1945 - septembre 1947	198
David Perlmutter	199
Izio Rosenman	202
10 - Les garçons de Buchenwald en maisons d'enfants	207
Georges Kestenberg	208
Léon Lewkowicz	210
Un bilan largement positif	212
11 - Les tribulations continuent	215
Retour vers la Terre promise	215
L'épopée des frères Finkel sur l' <i>Exodus</i>	218
Élie Buzyn, du kibboutz à la chirurgie	222

Errances hongroises	223
Georges Jurovics.....	223
Alexandre Strol	224
Ijo Schächter, l'idéaliste engagé.....	226
12- Willy, Armand et les autres	229
Les frères Dymant.....	230
Willy Fogel.....	233
Armand Bulwa.....	235
Perdus de vue et retrouvés.....	237
13- Buchenwald, soixante ans après : les souvenirs de l'adulte et le vécu de l'enfant, par Izio Rosenman ...	241
Le voyage en train et l'arrivée.....	242
La recherche de nourriture, échanges et dons : le pain, le crématoire et le bordel.....	244
La libération et la mort de mon père	245
Le retour 45 ans après : la gamelle dans l'égout.....	246
La gamelle.....	247
Cinquante ans après : la tombe de mon père.....	247
Conclusion	249
Annexes	257
Rappel historique	257
Liste des « enfants de Buchenwald »	263
Questionnaire « Les anciens de l'OSE-Buchenwald »	270
Tableau synthétique des réponses au questionnaire adressé aux enfants rescapés de Buchenwald.....	273
Table des illustrations	291
Crédit des illustrations	294

Titres disponibles dans la Collection « Témoignages de la Shoah » par catégorie de témoignage

Déportés de France

Alex Mayer, *Auschwitz, le 16 mars 1945*

Traduction polonaise: Auschwitz, 16 marca 1945

Claude Zlotzisty, *Dernière Porte*, suivi de *50 ans après, une journée à Auschwitz*

Albert Bigielman, *J'ai eu douze ans à Bergen-Belsen* (2^e éd. revue et augmentée)

Claude Hirsch, *Matricule A-16689. Souvenirs de déportation d'un enfant de treize ans (mai 1944-mai 1945)*

Guy Kohen, *Retour d'Auschwitz. Souvenirs du déporté 174949*

Théodore Woda, *Mille jours de la vie d'un déporté qui a eu de la chance*

Traduction américaine: A Thousand Days in the Life
of a deportee Who Was Lucky

Jean Oppenheimer, *Journal de route, 14 mars-9 mai 1945*

Jacques Saurel, *De Drancy à Bergen-Belsen 1944-1945. Souvenirs rassemblés d'un enfant déporté* (2^e éd. revue et augmentée)

Traduction allemande: Aus Paris nach Bergen-Belsen,
1944-1945. Gesammelte Erinnerungen
eines deportierten Kindes

Traduction anglaise: From Paris to Bergen-Belsen, 1944-1945.
Memories of a Deported Child

Traduction italienne: Da Parigi a Bergen-Belsen, 1944-1945.
Ricordi di un bambino deportato

Julien Unger, *Le Sang et l'Or. Souvenirs de camps allemands*

Simone Veil, *Discours 2002-2007*

Traduction anglaise: Speeches 2002-2007

Erich Altmann, *Face à la mort. Auschwitz-Buchenwald-Oranienburg*

Denise Toros-Marter, *J'avais 16 ans à Pitchipoi*

Denise Holstein, *Le Manuscrit de Cayeux-sur-Mer, juillet-août 1945*

Régine Skorka-Jacobert, *Fringale de vie contre usine à mort*

Simon Grinbaud, *XI^e commandement: « Tu n'oublieras point »*

Maurice Szmidt, *Mémoires de déportation écrits en mai-juin 1945*

Charles Palant, *Je crois au matin*

Eugène Klein, *Les Loups. Témoignage d'un déporté, matricule 126026*

Traduction américaine: The Wolves. Testimony of Deportee
Prisoner No 126026

Eva Golgevit, *Ne pleurez pas, mes fils...*

Charles Mitzner, *Seuls au monde. Grenoble–Auschwitz–Birkenau–Bobrek–Gleiwitz–
Buchenwald–Haselhorst–Oranienburg–Sachsenhausen–Grenoble*

Pierre Goltman, *Six mois en enfer*

Sarah Lichtsztejn-Montard, *Chassez les papillons noirs. Récit d'une déportée
 survivante des camps nazis*

Traduction américaine : *Dismiss the Black Butterflies. The story
 of a Nazi death camps survivor*

Colette Tcherkawsky, *Une enfance en otage.*

« Protégée du maréchal » à Bergen-Belsen

Odette Spingarn, *J'ai sauté du train. Fragments*

Traduction américaine : *My Leap to Freedom. Fragments*

Isidore Rosenbaum, *Je suis né le 8 mai 1945*

Marie Vaislic, *Seule à quatorze ans à Ravensbrück et Bergen-Belsen*

Leonhard Bundheim, *Mémoires du survivant des camps nazis A-5672*

Lucien Dreyfus, *Journal 20 décembre 1940-24 septembre 1943.*

Une époque terrible et terriblement intéressante

Maurice Wolman, *Un héros juif de notre temps. Manuscrit en yiddish de 1945.*

Pithiviers, Auschwitz-Birkenau, Varsovie, Dachau, Mühlldorf

Nicolas Rosenthal, *Journal dédié à mes chers parents.*

*Écrits d'un adolescent juif allemand en France de janvier 1940
 à juin 1942. Suivi de Haggadah du XX^e siècle*

Ida Palombo, *Les Cendres de la mémoire*

Hans Callmann, *Itinéraire d'un Allemand juif. Les Larmes de la Lorelei*

Paul Schaffer, *Le Soleil voilé. Auschwitz 1942-1945*

Déportés d'autres pays

Moniek Baumzecer, *J'avais promis à ma mère de revenir*

Adèle Grossman, *La Mémoire dans la chair*

Gabriel Lampel, *KLB 58907*

Mieczyslaw Chodzko, *Évadé de Treblinka*

Nicolas Roth, *Avoir 16 ans à Auschwitz. Mémoire d'un Juif hongrois*

Isabelle Choko, *La Jeune Fille aux yeux bleus*

Élisabeth Kasza, *La Nomade*

Traduction américaine : *The Nomad*

Henri Rozen-Rechels, *Je revois... Un enfant juif polonais dans la tourmente nazie*

Szyja Opatowski, *La survie d'un Juif de Radom pendant la Shoah*

Henri Zonus, *Destin d'un miraculé*

Michel Pachter, *Varsovie, Treblinka, Majdanek, Skarżysko, Częstochowa*

Hillel Adler, *Ozaron. Mémoires d'une ville éteinte*
 Lisa Pinhas, *Récit de l'enfer.*
Manuscrit en français d'une Juive de Salonique déportée
 Jean Vaislic, *Du fond de ma mémoire...*
Entretiens avec un survivant de la Shoah en Pologne
 Élisabeth Sentuc, *C'est ainsi que je me souviens. Huedin, Budapest, Cluj,*
Birkenau, Görlitz, La Teste-de-Buch
 Traduction anglaise: *This is how I remember. Huedin, Budapest,*
Cluj, Birkenau, Görlitz, La-Teste-de-Buch

Enfants cachés de France

François Lecomte, *Jamais je n'aurai quatorze ans*
 Salomon Malméd, *Sali*
 Mireille Boccara, *Vies interdites*
 André-Lilian et Réjane Mossé, *C'est leur histoire, 1939-1943*
 Eliezer Lewinsohn, *Combats de vies*
 Pierre Auer Bacher, *Souvenirs d'une période trouble*
 Alain-André Bernstein, *Gardez mon fils près de vous.*
Correspondance pour un enfant caché 1940-1944
 Fanny et David Sauleman, *Deux mètres carrés*
 Otto Fischl, *Mon Journal, 19 octobre 1943-15 mars 1945*
 Jean Henrion, *Ces Justes ont sauvé ma famille*
 Évelyne German, *Mamie Blue, d'exil en exil. Ukmergė (Lituanie), Paris, Nice,*
Saint-Martin-Vésubie, Rome, Paris
 Jacqueline Reznik-Elgrably, *Réveil tardif d'une enfant cachée*
 François Szulman, *Le Petit Peintre de Belleville*
 Samuel Levi, *La Vie d'un homme*
 Paulette Angel-Rosenberg, *Le Tournesol*
 Albert Lamantowicz, *Pérégrinations d'un enfant juif de 1939 à 1945*
 Génia Klukowski, *L'Ultime Besoin d'un récit*
 Rachel Brafman, *Comme un oiseau sur la branche.*
Une mémoire familiale intergénérationnelle

Enfants cachés d'autres pays

Thérèse Malachy-Krol, *Entre les mots*
 Simon Grunwald, *Sans droit à la vie* (2^e édition, revue et augmentée)
 Nathan et Mauricette Auxe, *Destins croisés d'un couple.*
Caché en Pologne, cachée en France
 Irena Milewska, *[En]quête de famille*

Internés en France

Benjamin Schatzman, *Journal d'un interné. Compiègne, Drancy, Pithiviers,*
12 décembre 1941-23 septembre 1942

Volume I: *Journal*

Volume II: *Souvenirs et lettres*

Jean-Jacques Bernard, *Le Camp de la mort lente, Compiègne 1941-1942*

Anna Traube, *Évadée du Vél' d'Hiv'*

D^r Zacharie Mass, *Passeport pour Auschwitz;*

Correspondance d'un médecin du camp de Drancy

Louis et Mariette Engelmann, *Sans toi, je serais en route pour un grand*
voyage. Histoire d'un sauvetage. Compiègne,
Drancy 1941-1942

Marguerite Efraim et Hugues Steiner, *Lettres à Blanchette,*
juin 1942-mars 1943

Parcours de militants en France

Jacques Salon, *Trois mois dura notre bonheur. Mémoires 1943-1944*

Jenny Masour-Ratner, *Mes vingt ans à l'OSE, 1941-1961*

Georges Loinger, *Aux frontières de l'espoir*

D^r Gaston Lévy, *Souvenirs d'un médecin d'enfants à l'OSE en France occupée*
et en Suisse, 1940-1945

Katy Hazan et Georges Weill, *Andrée Salomon, une femme de lumière*

Georges Garel, *Le sauvetage des enfants juifs par l'OSE*

Jacques Samuel, *Journal 1939-1945. Une famille juive alsacienne durant*
la Seconde Guerre mondiale

Roger Fichtenberg, *Journal d'un résistant juif dans le Sud-Ouest*

D^r Gaston Revel, *Et du fond de tes blessures, je te guérirai...*

Un médecin de l'OSE, de la Résistance en France
aux camps de personnes déplacées en Allemagne

Parcours de militants d'autres pays

David Klin, *À cache-cache avec la mort.*

Un résistant juif à Varsovie de 1939 à 1945

Yankev Celemenski, *Coupés du monde. Un militant du Bund raconte la survie*
et la résistance juives sous l'occupation nazie en Pologne

Ouvrages historiques à base de témoignages

Katy Hazan et Éric Ghozlan, *À la vie! Les enfants de Buchenwald,*
du shtetl à l'OSE

Collectif, *Le Camp juif de Royallieu-Compiègne 1941-1943*

Hélène Gutkowski, *De la France occupée à la Pampa. Mémoires entrelacées
de trente survivants juifs émigrés en Argentine* Volume I

Stéphane Amélineau, *La Shoah en Soissonnais.*

Journal de bord d'un itinéraire de mémoire

Sabine Zeitoun, *Les Gryner 1945-1953.*

Des réfugiés juifs polonais en France après la Shoah

Tunisie

Robert Borgel, *Étoile jaune et croix gammée. Les Juifs de Tunisie face aux nazis*

Paul Ghez, *Six mois sous la botte,*

Collectif, *Les Juifs de Tunisie sous le joug nazi*



Imprimé en France pour les Éditions Le Manuscrit

Dépôt légal : juillet 2023

